HISTOIRE

DES MOGOLS ET DES TATARES

PAR

ABOUL-GHÂZI BÈHÂDOUR KHAN

PUBLIÉE, TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR

Le Baron Desmaisons.

Tome II. Traduction.

St. PÉTERSBOURG.
Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.
(Vass.-Ostr., 9ᵉ ligne, № 12.)
1874.

Imprimé par ordre de l'Académie Impériale des sciences.
Février 1874. C. Vessélofski, Secrétaire perpétuel.

PRÉFACE.

Après la savante Préface que feu Mr l'Académicien C. M. Fraehn a placée en tête de l'édition de l'Histoire des Mongols et des Tatares par Aboul-Ghâzi-Béhadour-Khan (Casan, 1825), il ne reste plus rien à dire ni sur le mérite de l'ouvrage même d'Aboul-Ghâzi, ni sur les différentes versions qui en ont été faites jusqu'à ce jour. La traduction que je présente aujourd'hui au public savant était terminée dès l'année 1837. Elle avait été faite sur le manuscrit Dahl, acquis, à cette époque, par le Musée de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Pétersbourg, manuscrit soigneusement collationné par moi avec les manuscrits de Berlin et de Göttingen, et avec l'édition de Casan (Voy. ma lettre à M. Fraehn, publiée dans le Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences, St.-Pétersbourg, 1837). De longs voyages et des occupations de service m'avaient toujours empêché depuis lors de la faire publier. J'ai longtemps conservé l'espoir que quelqu'un de nos orientalistes entreprendrait la traduction de cette Histoire. Voyant que ce travail n'a pas été fait jusqu'à ce jour, je me suis décidé l'année passée à imprimer ma traduction, que j'ai cru devoir faire précéder d'une nouvelle édition du texte, celle de Casan ne répondant plus aux exigences actuelles de la science. En revoyant aujourd'hui ma traduction avant de la livrer à l'impression, j'ai trouvé qu'elle était accompagnée d'une quantité de remarques philologiques et de notes se rapportant à l'histoire et à la géographie de l'Asie.

Les progrès faits depuis 1837 en Europe et surtout en Russie, dans la connaissance des dialectes tatar et djaghataï et dans celle de la géographie et de l'histoire de l'Asie centrale, ont rendu superflue, aujourd'hui, une grande partie de ces notes qui pouvaient, il y a trente ans, offrir quelque intérêt. Je les ai élaguées de ma traduction, n'y conservant absolument que celles qui m'ont paru nécessaires ou utiles pour l'intelligence du texte. J'ai cité dans ces notes les ouvrages que j'ai pu consulter pendant mon travail, tels que: 1) l'Histoire des tribus mongoles et de Tchinguiz-Khan, par Fazl-oullâh Réchid-eddine (édition Bérézine, St.-Pétersbourg, 1861). 2) Le *Raouzètoussafa* de Mirkhond. 3) Le *Habibous-siar* de Khondémir. 4) Le *Khoulassatoul-akhbâr* de Khondémir. 5) Le *Târikh-i Djénnâbi.* 6) Le *Târikh-i Réchidi* de Mohammed-Heïdar. 7) Le *Zafer-Namè* de Chèref-eddine Aly-Yezdi. 8) Le *Kitâboul-Khaïr* (*Kamil*) *fil târikh*, par Ibnel-Athir. 9) Le *Tarikh-i-Aboul-Khaïr-Khâni*, par Mas'oudi, ibn Osman Kouhistâni. 10) Le *Târikh-i-Mouqîm-Khâni.* 11) Le *Târikh-i-Timouri*, par Raqim? 12) Le *Matla'ous-sa'dèïn vé Madjmaq'-oul-Bahrèïn*, par Abd-oul-Rezzâq ibn Ishaq, de Samarcande. 13) La *Bibliothèque orientale* d'Herbelot. 14) La *Description de la Chine*, par Mailla? 15) L'*Histoire des Mongols depuis Tchinguiz-Khan jusqu'à Timour-Lanc*, par d'Ohsson. 16) L'*Histoire des Tsars de Kassimoff*, par Vélïaminoff-Zernoff, St.-P., 1870. 17) *Monnaies Boukhares* et *Khiviennes* (Монеты Бухарскія и Хивинскія), par Vélïaminoff-Zernoff, St.-P., 1859. 18) Le *Chéïbâni-Nâmè*, Histoire des Mongolo-Turcs, en dialecte djaghataï, édition Bérézine, Casan, 1849 etc.

Dans l'intention de faciliter au lecteur la comparaison de ma traduction avec le texte qui a paru l'année passée, j'ai fait placer (mettre en vedette) sur les marges la pagination du texte.

Je me fais un devoir et un véritable plaisir d'offrir ici mes sincères remercîments à l'Académie Impériale des Sciences, qui s'en chargée de l'impression de mon travail, ainsi qu'à MM. les académiciens Dorn et Vélïaminoff-Zernoff, et à M. Lerch, bibliothécaire à l'Université Impériale de St.-Pétersbourg, pour

l'extrême obligeance avec laquelle ils ont bien voulu mettre à ma disposition les diffférents ouvrages imprimés et manuscrits que j'ai dû consulter pendant mon travail. Au moment où je terminais la publication du texte, M. Lerch m'a fait le plaisir de me communiquer un manuscrit de l'Histoire d'Aboul-Ghâzi dont il avait fait l'acquisition à Khiva. Ce manuscrit, d'une assez mauvaise écriture et malheureusement fort incomplet, puisqu'il ne commence qu'au règne de Boudjougha-Khan, à la page 211 de l'édition de St.-Pétersbourg, et page 117 de l'édition de Casan, et s'arrête à la page 298, édition de St.-P., et page 162, édition de Casan, est néanmoins, après le manuscrit Dahl, la meilleure copie de l'ouvrage d'Aboul-Ghâzi que j'aie eu l'occasion de lire. Je ne mentionne ici que pour mémoire une autre copie de cet ouvrage qui se trouve à la Bibliothèque de l'Université Impériale de St.-Pétersbourg, où elle est connue sous le nom de «Manuscrit Yartsoff». Cette copie, qui offre presque à chaque page de longues lacunes, fourmille en outre de fautes étranges, qui prouvent que le copiste ne connaissait qu'imparfaitement le dialecte dans lequel était écrit le manuscrit qu'il copiait. Cette copie n'a pu m'être d'aucune utilité.

J'ai joint à ma traduction deux Tables généalogiques des khans et des princes dont les noms se rencontrent dans l'Histoire des Mongols par Aboul-Ghâzi. Ces Tables, ainsi que celle des matières, ont été imprimées sous la surveillance de M. Lerch.

Je m'étais également imposé l'obligation de revoir et de vérifier les dates que l'on trouve dans cet ouvrage, dates qui malheureusement ne correspondent pas toujours avec les années du cycle mongol citées par notre auteur. Ce travail, si Dieu m'en laisse le temps et la force, pourra être fini avant que l'impression de l'ouvrage soit terminée.

Une maladie grave, qui me force de quitter immédiatement St.-Pétersbourg et de cesser pour le moment toute occupation, est venue tout d'un coup m'arrêter aujourd'hui dans la publication de cette traduction. Dans mon embarras, j'ai été assez heu-

reux pour trouver un secours précieux dans la complaisance de notre savant académicien M. Brosset, qui a bien voulu me promettre qu'il se chargerait de soigner l'impression du reste du manuscrit de ma traduction. Je le prie de vouloir bien recevoir encore ici l'expression de ma vive reconnaissance pour son extrême obligeance. Je pars plus tranquille, avec l'assurance que je laisse en d'excellentes mains la continuation de mon travail, fatalement iuterrompu.

Dans cet ouvrage, hérissé de noms propres, j'ai dû souvent pécher par erreur ou par oubli. Je me recommande à l'indulgence du lecteur, que je prie de vouloir bien se rappeler que «Errare humanum est» et que, comme disent les Arabes, اوّل النّاسى اوّل النّاسِ, Le premier qui pécha par oubli, ce fut notre premier père.

Baron Desmaisons.

St.-Pétersbourg, le 26 mai 1872.

PRÉFACE.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Gloire à Dieu qui n'a ni commencement ni fin et qui n'a pas de compagnon, qui, par un seul mot, «sois», a créé les sept cieux, les sept terres et les dix-huit mille mondes.

Salut à l'ami de Dieu, le prophète Mohammed Moustapha (l'élu de Dieu), le plus grand et le dernier des prophètes, qui a été envoyé à tous les fils d'Adam et à tous les génies.

Motif de la composition de cet ouvrage.

Le fils d'Arab Mohammed-Khan, Aboul Ghâzi Béhadour-Khan, le Khâresmien et le descendant de Tchinguiz-Khan dit: Des historiens ont écrit, tant en turc qu'en persan, l'histoire des ancêtres et des descendants de Tchinguiz-Khan qui ont régné dans divers pays. Ils ont fait connaître l'époque de la naissance de ces rois ainsi que leurs bonnes et leurs mauvaises actions. Un savant composa un livre qu'il dédia à son souverain. Quelque temps plus tard, sous le règne d'un autre souverain de ses descendants, quelqu'autre savant, pensant qu'il ferait mieux que les historiens qui l'avaient précédé, composa, à son tour, un ouvrage qu'il dédia à son souverain. De cette manière, avec le temps, on a écrit dix, vingt et trente histoires pour les souve-

rains qui ont régné dans diverses contrées. J'ai moi-même aujourd'hui devant moi dix-huit ouvrages traitant de l'histoire des descendants de Tchinguiz-Khan qui ont régné soit dans l'Iran soit dans le Touran. Cependant, tant par l'insouciance de nos ancêtres qu'à cause de l'ignorance du peuple du Kharesm, il n'existait jusqu'à présent aucune histoire des souverains de notre famille depuis le temps où nos aïeux se sont séparés des aïeux d'Abdoullâh-Khan.

J'avais eu d'abord l'intention de confier à quelqu'un le soin de la composition de cette histoire, mais je n'ai trouvé personne capable de faire ce travail. Voilà pourquoi je me suis vu forcé d'écrire moi-même ce livre, m'appliquant le proverbe turc qui dit: L'orphelin se noue lui-même le cordon ombilical.

Depuis Adam jusqu'à ce jour on a déjà écrit tant d'ouvrages historiques que Dieu seul en connaît le nombre. Cependant aucun roi, aucun prince, ni aucun sage ou savant n'a encore écrit sa propre histoire. C'est une chose qui, tant à cause de l'insouciance des souverains, qu'à cause de l'incapacité des gens du pays, ne s'était encore jamais vue chez nous. Maintenant qu'il ne vous vienne pas à l'esprit qu'en écrivant cette histoire je puisse me laisser guider par quelque sentiment de partialité, chercher à altérer la vérité, ou penser à me faire valoir et à me louer sans raison. Dieu dans sa bonté a daigné m'accorder beaucoup. Il m'a donné spécialement la connaissance de trois choses: 1° La connaissance de l'art militaire, de ses principes et de ses règles; l'art de commander une armée, de savoir préparer une campagne, faire marcher des troupes et les ranger en bataille, selon que l'on marche avec une armée nombreuse ou avec un
8 petit corps; de savoir comment parler et agir avec des amis ou avec des ennemis. 2° La connaissance des divers genres de poésie, comme Mesnévi, Qassida, Gazèl, Mouqatta-a, Roubâi, ainsi que la connaissance des langues arabe, persane et turque. 3° La connaissance exacte des noms, de la vie et des faits de tous les souverains qui ont régné depuis Adam jusqu'à nos jours,

tant dans l'Arabie que dans l'Irân, le Tourân et la Mongolie. Il est possible qu'il existe en Perse ou dans l'Indostan quelqu'un qui connaisse la poésie comme moi. Si je disais qu'il n'en existe pas, ce serait mentir; mais dans tous les pays que j'ai visités ou dont j'ai entendu parler, il n'y a aujourd'hui personne, ni chez les Musulmans ni chez les infidèles, qui connaisse l'art militaire aussi bien que moi. La surface de la terre est grande, et s'il s'en trouvait quelqu'un dans les pays dont nous n'avons pas entendu parler, il n'y aurait rien d'étonnant. Mais ne nous écartons pas de notre sujet.

C'est dans l'année 1074[1]) de l'Hégire que nous avons commencé cette histoire. Nous l'avons appelée Chèdjèrèï Turk, arbre généalogique des Turcs et nous l'avons divisée en neuf chapitres.

Chapitre I. Depuis Adam jusqu'à Mogol-Khan.

II. Depuis Mogol Khan jusqu'à Tchinguiz-Khan.

III. Depuis la naissance de Tchinguiz-Khan jusqu'à sa mort.

IV. Histoire d'Okèdâï, troisième fils de Tchinguiz, Khan, de ses enfants et des descendants de Tchinguiz-Khan qui ont régné dans la Mongolie.

V. Histoire des descendants de Djaghataï, deuxième fils de Tchinguiz-Khan, qui ont régné dans la Transoxiane (Mâvèrânnahr) et dans le Kachghar.

VI. Histoire des descendants de Touli, quatrième fils de Tchinguiz-Khan, qui ont régné dans l'Iran (Perse). 4

VII. Histoire des descendants de Djoudji, fils aîné de Tchinguiz-Khan, qui ont régné dans le Dècht-i-Qiptchâq.

VIII. Histoire des descendants de Chèïbân-Khan, fils de Djoudji-Khan, qui ont régné dans le Mâvèrânnahr, en Crimée, chez les Qazaq et dans le Touran.

---

1) 1663 de J. C.

IX. Histoire des descendants de Chèïbâni-Khan qui ont régné dans le Khâresm.

Ces neuf chapitres sont arrivés admirablement à propos, car les sages ont dit: Rien ne doit dépasser le nombre neuf. Neuf est le dernier terme.

CHAPITRE I.

Depuis Adam jusqu'à Mogol-Khan.

Dieu, le Très-Haut, crée le premier homme.

Lorsque Dieu, le Très-Haut, voulut créer Adam (que la paix soit sur lui) Il ordonna à Djèbraïl (Gabriel) (que la paix soit sur lui) de descendre sur la terre et de Lui en apporter. Gabriel descendit sur la terre; mais au moment où il voulut en prendre, celle-ci lui demanda ce qu'il voulait faire. Gabriel lui ayant fait connaître l'ordre qu'il avait reçu, la terre le conjura au nom de Dieu de ne pas la toucher, car bientôt, lui dit-elle, les hommes se multiplieront, ils deviendront infidèles, pervers et rebelles, et Dieu le Très-Haut les punira, et je ne serai pas capable de supporter le poids de Sa colère et de Son courroux. Gabriel ne toucha donc point à la terre et retourna vers le Seigneur pour lui porter sa prière.

Ensuite Dieu envoya Mikhaïl (Michel) (que la paix soit sur lui). Mikhaïl revint avec la même prière. Ensuite Dieu envoya Israfil (que la paix soit sur lui.). Israfil revint encore avec la même prière. Enfin Dieu envoya Izraïl (que la paix soit sur lui). La terre le conjura également au nom de Dieu de ne pas la toucher, mais Izraïl lui dit: L'ordre de Dieu est pour moi plus que tes prières et tes lamentations, et prit de la terre à l'endroit où se trouve aujourd'hui la Kâba. C'est pour cela que Dieu a chargé Izraïl de recevoir les âmes des hommes.

Ensuite le Dieu Très-Haut, dans sa toute puissance, pétrit de ses mains cette terre à laquelle Il donna la forme de l'homme. Il la laissa pendant trente-neuf jours dans un endroit situé entre la Mecque et Thâïf, et le quarantième jour Il l'anima.

Je ne raconterai pas comment Eblis (Lucifer) refusa de se prosterner devant Adam, ni comment Adam alla au paradis d'où il revint sur cette terre. Que dire de ces faits qui sont plus évidents que la lune et plus clairs que le soleil?

Adam partit pour l'autre monde après avoir passé mille ans sur cette terre. Le mot Adam est arabe; il signifie sur face de la terre.

Ce ne fut pas du sein de la terre, mais de sa surface que fut prise la terre qu'Izraïl porta au Seigneur. Voilà pourquoi le premier homme fut nommé Adam. Il est surnommé Safi-oullâh. (l'élu de Dieu).

Adam put voir avant de mourir quarante mille de ses descendants. Il laissa à sa place comme son successeur son fils Chéis (Seth).

Chéis reçut du Très-Haut le don de prophétie, et il partit pour le paradis après avoir vécu neuf cent douze ans. Le mot Chéis signifie Hibèt-oullâh (Don de Dieu, Dieudonné).

A Chéis succéda son fils Anosch (Énos) qui professa la même religion que son grand-père Adam et mourut à l'âge de neuf cent douze ans. Le mot Anosch signifie le véridique (Sâdiq).

Anosch eut pour successeur son fils Qaïnân auquel il donna beaucoup de conseils et laissa toutes ses instructions. Celui-ci
7 marcha sur les traces de son père et mourut à l'âge de huit cent quarante ans, laissant après lui à sa place son fils Mihlaïl.

A cette époque les hommes étaient déjà très nombreux. Mihlaïl fonda dans le pays de Babel une ville à laquelle il donna le nom de Sous. Il fit construire des habitations couvertes et des villages. Avant lui il n'y avait pas de maisons. Les hommes vivaient dans des cavernes et dans les forêts. Il ordonna aux hommes, ses sujets, de s'étendre sur la surface de la terre et de se fixer dans les endroits qu'ils trouveraient convenables pour y cul-

tiver la terre et y construire des villages. Les hommes obéirent à cet ordre. Après être resté neuf cent vingt ans sur cette terre Mihlaïl partit pour l'autre monde laissant à sa place, comme son successeur, son fils Yared qui, après avoir vécu neuf cent soixante ans, suivit son père (au tombeau) laissant à sa place son fils Akhnokh, (Énoch). Son nom en syriaque était Akhnoukh, mais les Arabes l'ont nommé Edris, parce qu'il enseigna aux hommes la religion, la sagesse et la médecine.

Le Dieu Très-Haut lui accorda le don de prophétie et pendant quatre-vingt-deux ans il s'occupa à diriger les hommes dans la vraie voie. Alors Izraïl (que la paix soit sur lui) vint, par ordre de Dieu, le prendre sur ses aîles et le porta au paradis où il est jusqu'à ce jour.

Akhnoukh eut pour successeur son fils Matouschalakh (Mathusalem) qui s'occupa à rendre la justice aux hommes. Mathusalem eut une très longue vie, mais on ne sait pas combien d'années il a vécu.[1])

Lamek (Lamech), fils et successeur de Mathusalem, vécut également un grand nombre d'années, mais on ignore à quel âge il mourut.[2]) Lamek, en mourant, laissa à sa place son fils Nouh (Noë). A l'âge de deux cent cinquante ans, Noé reçut du Très-Haut le don de prophétie. Pendant sept cents ans il prêcha aux hommes l'islamisme, et pendant tout ce temps seulement quatre-vingts personnes des deux sexes reconnurent le vrai Dieu.

Irrité de voir que pendant le long espace de sept cents ans qu'il avait prêché aux hommes l'Islamisme, il n'avait pu ramener à Dieu que quatre-vingts personnes, Noé maudit les hommes et appela sur eux la colère du Seigneur. Djèbraïl (Gabriel) (que la paix soit sur lui) vint dire à Noé: Le Dieu Très-Haut a exaucé ta prière; à telle époque toutes les créatures qui se trouvent sur la terre seront submergées.

---

1) Mathusalem fils d'Énoch et père de Lamech vécut 969 ans selon la Bible de l'an 4227 à l'an 3308 av. J. C.

2) Lamech, fils de Mathusalem et père de Noë, vécut, selon la Bible, 777 ans de 4090 à 3313 av. J. C.

Dieu lui fit ordonner de construire un vaisseau et lui enseigna la manière dont il devait exécuter ce travail. Le prophète Noë, aidé des personnes qui avaient reconnu le vrai Dieu, construisit alors l'arche où il se retira avec ces quatre-vingts personnes, prenant avec lui un couple de chaque espèce des oiseaux et des animaux qui se trouvaient alors sur la terre. Ensuite les eaux jaillirent du sein de la terre, et tombèrent du ciel, et toutes les créatures, qui peuplaient la surface de la terre, furent submergées.

Alors le Seigneur ordonna à la terre de retirer dans son sein les eaux qui la couvraient. L'arche s'arrêta sur le mont Djoudi, près de la ville de Mossoul, en Syrie.

Noé était monté dans l'arche le premier du mois de Rèdjèb
9 et il en sortit le dix de Moharram, après six mois et dix jours.

A sa sortie de l'arche Noé s'arrêta avec tous les siens au pied de la montagne. Ils tombèrent tous malades, Noë ainsi que sa femme, ses trois fils et ses trois brus se rétablirent, mais tous les autres retournèrent au sein du Seigneur. Le prophète Noé envoya alors ses trois fils dans des directions différentes, Ham vers l'Inde, Sam dans l'Iran et Yafeth (Japhet) vers le Nord. Il ne reste plus que vous des enfants d'Adam, leur dit-il, allez habiter ces pays, et quand votre postérité sera devenue nombreuse, fixez-y votre demeure. Quelques-uns disent que Japhet était prophète, d'autres sont d'un avis contraire.

Conformément aux ordres de son père, Japhet partit du mont Djoudi et alla s'établir sur les bords de l'Itil (Volga) et du Yâïq (Oural), où il vécut encore deux cent cinquante ans. Il eut huit fils et laissa en mourant une nombreuse postérité. Voici les noms de ses fils: Turk, Khazar, Saqlâb, Rous, Ming, Tchine, Kimari et Tarikh.[1]) Noé mourut après avoir nommé pour son successeur son fils aîné Turk et recommandé à ses autres enfants de le reconnaître pour leur chef et d'obéir à ses ordres.

---

1) Japhet eut sept fils: Gomer, Magog, Madaï, Javan, Thiras, Tubat et Mosoch; Bouillet. Dict. d'Hist. et de Géogr.

Turk reçut le surnom de Yâfeth oghlâni (fils de Japhet). Il était plein d'esprit et de sagesse. Après la mort de son père il parcourut quelques contrées et choisit enfin pour demeure un endroit connu aujourd'hui sous le nom de Issigh-Koul. Il fut le premier souverain qui fit construire des tentes. On trouve encore chez les nations turques quelques usages qui remontent à l'époque de son règne. Il eut quatre fils: Toutouk, Hakal, Barsadjâr et Emlâk. Turk remit en mourant le souverain pouvoir entre les mains de son fils aîné Toutouk.

Toutouk fut un roi bon, juste et puissant. Beaucoup d'usages qui viennent de lui se conservent encore aujourd'hui chez les nations turques. Il était contemporain de Kaioumars, le premier des rois de Perse. Ce fut Toutouk qui fit connaître aux hommes l'usage du sel. Ayant, un jour, tué à la chasse une biche sauvage, il en avait fait griller quelques morceaux. Pendant son repas il ramassa un morceau qui venait de tomber à terre et le porta à sa bouche. Il lui trouva un goût fort agréable, car le terrain sur lequel était tombé ce morceau était fortement imprégné de substances salines. — Ceci lui donna l'idée de faire préparer les viandes avec du sel, et c'est de lui que vient ce délicieux usage.[1])

Toutouk mourut[2]) à l'âge de deux cent quarante ans, laissant la couronne à son fils Iltché-Khan qui suivit son père au tombeau après avoir régné un grand nombre d'années.

Après Iltché-Khan la couronne passa à son fils Dib-Baqouï-Khan. Dib signifie l'endroit où se trouve le trône et Bàqoui, le chef du pays.[3]) Dib Baqouï-Khan fut chéri de ses amis et re-

---

1) L'auteur joue ici sur le mot نمکین qui vient du persan نمك Nèmèk sel, et signifie, qui a du sel, agréable.

2) Mot à mot. Il partit pour la ville appelée Barsa-Kilmas, celui qui y va n'en revient pas.

3) Nous laissons, il est bien entendu, à l'auteur la responsabilité de toutes les explications qu'il donne, et en général de tout ce qu'il avance

والعهده على الراوى

douté de ses ennemis et eut un règne long et heureux. A sa mort son fils Kouyouk-Khan monta sur le trône et après un règne de quelques années, pendant lesquelles il exerça la justice, il mourut[1]) en laissant sa couronne à son fils Alindjè-Khan qui eut un règne très long.

Depuis Noé (que la paix soit sur lui) jusqu'à Alindjè-Khan tous les enfants de Japhet avaient professé l'islamisme. A l'époque d'Alindjè-Khan le pays était florissant, les hommes étaient riches et aisés. Les Uzbeks ont un proverbe qui dit: «Si un
11 chien devient trop gras, il mord son maître»[2]). A la mort d'une personne chérie, d'un fils, par exemple, ou d'une fille, d'un frère aîné ou d'un frère cadet les hommes d'alors avaient pris l'habitude de faire une espèce de poupée qu'ils conservaient dans leur maison. Ils se plaisaient à la caresser en se disant: c'est l'image de notre un tel ou une telle; ils plaçaient devant cette poupée les premiers morceaux de leur repas; ils lui essuyaient avec soin le visage et les yeux et finissaient par se prosterner devant elle. Voilà comment, insensiblement, les hommes se laissèrent aller à l'idolâtrie

Alindjè-Khan eut deux fils jumeaux. L'aîné se nommait Tatar et le cadet Mogol. Quand Alindjè-Khan fut parvenu à un âge avancé, il partagea ses états entre ses deux fils qui, pendant toute la durée de leur règne, vécurent dans la meilleure intelligence. Nous parlerons d'abord de Tatar; si Dieu veut, nous parlerons ensuite de Mogol. Tatar-Khan mourut après un règne de plusieurs années, et après lui sept de ses descendants occupèrent successivement le trône.

Bouqa-Khan, fils et successeur de Tatar-Khan eut un long

---

1) M. à m. Il partit pour l'endroit où vont toutes les créatures.

2) Dans le manuscrit Dahl, on trouve ایت قتورسا «Quand un chien devient enragé.» Je crois préférable la leçon qu'offre l'édition de Kazan. ایت سمرسه Si un chien devient trop gras.

règne. A sa mort son fils Yèlindjè-Khan[1]) monta sur le trône de son père et mourut après un règne de quelques années. Après lui son fils Atli-Khan devint roi et suivit son père au tombeau après quelques années passées dans les plaisirs et la bonne chère. Après lui son fils Atsiz-Khan monta sur le trône et suivit son père au tombeau après un règne de quelques années passées à guerroyer et à chasser. A sa mort, son fils Ordou-Khan monta sur le trône. Après avoir passé quelques années à boire de l'eau-de-vie et du qoumiz, à s'habiller d'étoffes précieuses du Khataï et à franchir des fleuves profonds, il partit par le chemin qu'avait pris son père. Ordou-Khan eut pour successeur son fils Baïdou-Khan qui régna quelques années.

Jusqu'au temps de Baïdou il n'y avait jamais eu aucune mé- 12
sintelligence entre les souverains mogols et tatars qui régnaient en maîtres chacun dans leurs états. Mais Baïdou, jeune homme léger et imprévoyant, déclara la guerre aux descendants de Mogol-Khan et attaqua leurs états. Ce fut pendant la durée de ces guerres que la mort vint le surprendre. Sa couronne passa à son fils Suïunitch-Khan.

A l'époque du règne de Suïunitch-Khan, le feu de la discorde et de l'inimitié entre les Mogols et les Tatars avait fait de tels progrès que toutes les eaux de l'Amou-Dèria[2]) n'auraient pas suffi pour l'éteindre. Mais dans toutes ces guerres la victoire se déclara toujours pour les Mogols.

S'il plaît à Dieu, nous parlerons des faits et gestes de Suïnitch-Khan après avoir rapporté l'histoire de Mogol-Khan.

---

1) Les noms propres. آتلى بلنجه آتسيز et ارودو Yèlindjè, Atli, Atsiz et Ordou — que donne ici notre auteur sont écrits dans le Hab. استر اضلى بلنجه et اردو et chez Mr. Bérézine, dans l'édition de sa Chèïbaniade. Kazan 1849 — p. 6. du texte بيلنجه آلتسته ايسلى et اوزد Bilendjè — Isli — Altasta et Ouzid. Билянджа — Исли — Алтаста — Узидъ. p. 20 de la traduction.

2) Amou-Dèria — le Djèïkhoun des auteurs arabes et l'Oxus des anciens.

CHAPITRE II.

Depuis Mogol-Khan jusqu'à la naissance de Tchinguiz-Khan.

La racine du mot Mogol est Moung-Ol. Le peuple par un défaut de prononciation a fini par le corrompre et le prononcer Mogol. Tous les Turcs connaissent la signification du mot *Moung* qui veut dire triste *(Quaïghou)*. *Ol* signifie sincère, franc *(Sâ dè dil)*. Moung-Ol signifie donc Triste-franc.

Neuf souverains de cette famille se succédèrent sur le trône. Le premier fut Mogol-Khan et le dernier Il-Khan.

Chèrèf èddine Yezdi[1]) dans la préface[2]) de son *Zafar Nâmè* (Livre des victoires) dit: «Il est d'usage chez les Turcs de porter chaque chose au nombre neuf, parce que c'est à neuf que s'élevait le nombre des Khans mogols». «Au commencement de ce livre il a été dit également:» C'est par degré que le Dieu Très-Haut
13 a créé toutes les choses qu'Il a mises au jour, et jamais dans aucune, Il n'a dépassé le nombre neuf.

Mogol-Khan régna un grand nombre d'années. Il eut quatre fils, le premier Qarâ-Khan, le second Ouz-Khan, le troisième Kouz-Khan et le quatrième Kour-Khan. Mogol-Khan laissa en mourant sa couronne à son fils aîné Qarâ-Khan.

Qarâ-Khan, à la mort de son père, devint le souverain de tout le pays. Il passait l'été dans les montagnes d'Ar-Tâgh et de Kâr-Tâgh, que l'on appelle aujourd'hui Olough-Tâgh (grande montagne) et Kitchik-Tâgh (petite montagne). L'hiver il campait dans le Qarâ-Qoum et sur les bords du Sir-Deria. Sous le règne de Quarâ-Khan les Mogols, ses sujets, étaient devenus si infidèles qu'il ne restait plus parmi eux un seul Musulman (vrai-croyant.)

---

1) ظفرنامه Zafar Nâmè. Histoire de Timour (Tamerlan) par شرف الدين علی یزدی Chèrèf eddine. Aly Yezdi trad. du persan par Petit de la Croix.

2) مقدمة Préface, introduction, prolégomènes.

Naissance d'Oghouz-Khan.

Qarâ-Khan eut de sa principale femme un fils plus beau que la lune et que le jour. Pendant trois jours et trois nuits cet enfant refusa le sein de sa mère. Chaque nuit il lui apparaissait en songe et la conjurait d'embrasser l'islamisme. Si tu ne reviens pas à Dieu, lui disait-il, je mourrai, mais je ne sucerai pas de ton lait. La mère eut pitié de son nouveau-né; elle céda à ses instances et reconnut l'unité de Dieu, et l'enfant ne refusa plus sa mamelle. Elle n'osa cependant parler à personne ni de ses songes ni de son retour à la vraie foi, car les Turcs qui, depuis Japhet jusq'à Alindjè-Khan avaient professé l'islamisme, s'étaient laissé, depuis Alindjè-Khan, corrompre par les richesses dont ils étaient devenus les esclaves. Ils avaient oublié leur Dieu et étaient tombés dans l'infidélité. Du temps de Qarâ-Khan ils étaient de tels mécréants que, si quelqu'un d'eux avait appris 14
que son père ou son fils eut embrassé l'islamisme, il l'aurait infailliblement fait mourir.

Les Mogols avaient, à cette époque, l'habitude de ne donner un nom à leurs enfants que lorsqu'ils avaient un an accompli. Lorsque le fils de Qarâ-Khan eut donc atteint sa seconde année, le khan envoya une invitation à ses sujets et donna un grand festin. Le jour du festin Qarâ-Khan fit apporter l'enfant au milieu de l'assemblée et dit à ses beks: Mon fils que voici vient d'atteindre sa seconde année; maintenant quel nom lui donnerez-vous? Mais avant que les beks eussent eu le temps de donner une réponse, l'enfant se mit à dire: «Mon nom est Oghouz.» Vers: Alors cet enfant d'un an prit la parole et dit: Beks et grands! — Mon nom est Oghouz, glorieux Khosrau. Sachez-le, pour sûr, vous tous hommes de mérite.» Tous ceux, grands et petits, qui avaient été conviés à ce festin, furent saisis d'admiration à ces paroles, et s'écrièrent: Puisque cet enfant vient de dire lui-même son nom, on ne peut pas lui en donner un meilleur, et tous le reconnurent sous le nom d'Oghouz. Personne, dirent-ils, n'a jamais vu ni entendu qu'un enfant d'un an puisse parler ainsi.

On tira ensuite son horoscope, et tout lui présagea une vie longue et heureuse, une grande puissance et de vastes domaines. L'enfant ne faisait que répéter en marchant le mot Allâh, Allâh, mais ceux qui l'entendaient se contentaient de dire: «c'est un enfant dont les organes de la voix ne sont pas formés; il ne sait pas ce qu'il dit», car le mot Allâh est arabe, et jamais le père d'un Mogol n'avait encore entendu prononcer un mot de cette langue.

Le Dieu Très-Haut avait fait naître Oghouz *vali* et Il avait mis son propre nom dans son coeur et sur sa langue.

15 Lorsque Oghouz fut devenu grand, Qarâ-Khan lui donna pour épouse la fille de son frère cadet Ouz-Khan. Oghouz, dans un moment où il était seul avec sa jeune épouse, lui dit: «Il y a un être auquel nous devons l'existence, toi, nous tous et l'univers entier. Son nom est Allâh. Reconnais-le comme le seul Dieu et ne fais rien de ce qu'Il défend.» La jeune fille refusa d'adorer ce Dieu, et dès ce moment Oghouz cessa de lui parler et vécut séparé d'elle. Quelque temps après on dit à Qarâ-Khan: Votre fils n'aime pas son épouse, car depuis le jour de son mariage il a toujours vécu séparé d'elle. Le khan lui donna alors pour femme la fille de son second frère Kouz-Khan. Oghouz-Khan lui proposa comme à sa première femme d'adorer le vrai Dieu, mais elle rejeta sa proposition, et dès cet instant Oghouz-Khan refusa de vivre avec elle. Quelques années après ces évènements, un jour, en revenant de la chasse, il vit au bord d'une rivière quelques femmes qui lavaient du linge, et il reconnut au milieu d'elles la fille de son oncle Kour-Khan. Craignant de voir son secret découvert, s'il envoyait quelqu'un parler à cette fille, il l'appela à l'écart et lui dit: «Mon père m'a donné deux femmes, mais je ne les aime pas, parce que je suis musulman et elles n'ont pas la vraie foi. Malgré toutes mes instances pour qu'elles embrassent l'islamisme, elles n'y ont pas consenti. Si tu voulais, toi, reconnaître le vrai Dieu, je t'épouserais. La jeune fille lui répondit qu'elle consentait à suivre son exemple et à marcher dans la voie qu'il suivait. Oghouz-Khan parla alors à son père

Qarâ-Khan qui commanda un grand festin et donna pour femme à son fils la fille de Kour-Khan. Celle-ci embrassa l'islamisme et devint l'objet de toute la tendresse de son époux. [1])

Plusieurs années plus tard, un jour qu'Oghouz-Khan était 16
parti pour chasser dans un endroit éloigné, Qarâ-Khan avait fait préparer un repas auquel il avait invité toutes ses femmes et ses belles-filles. Pendant le repas il demanda à sa femme quelle pouvait être la raison pour laquelle Oghouz-Khan chérissait tant sa dernière femme, tandis qu'il ne montrait que de la froideur aux deux premières. Celle-ci lui répondit qu'elle en ignorait la raison, mais que ses belles-filles devaient bien la connaître. Qarâ-Khan s'étant alors adressé à elles, l'aînnée lui répondit: «C'est que votre fils est musulman; il nous a proposé à toutes les deux d'embrasser l'islamisme et nous n'y avons pas consenti, tandis que sa dernière épouse est devenue musulmane. Voilà pourquoi il l'aime beaucoup. A cette nouvelle Qarâ-Khan fit rassembler ses beks pour tenir conseil avec eux. Il fut décidé dans ce conseil qu'on irait surprendre Oghouz-Khan à la chasse et qu'on le ferait périr. Qarâ-Khan fit aussitôt dire à tous ses serviteurs qu'il allait partir pour la chasse, et qu'ils vinssent le plus tôt possible le rejoindre.

Cependant la plus jeune des femmes d'Oghouz-Khan qui avait épié les paroles de Qarâ-Khan et surpris ses projets contre son époux, envoya à ce dernier un homme sûr pour lui faire part de tout ce qu'elle venait d'apprendre. A la réception de cette nouvelle Oghouz-Khan envoya de son côté quelqu'un aux gens de la tribu. «Mon père, leur fit-il dire, rassemble des troupes pour venir me surprendre et me faire périr. Que ceux qui tiennent pour moi viennent me rejoindre; que ceux qui sont pour mon père aillent le trouver. La plus grande partie de la tribu se rangea du côté de Qarâ-Khan, et Oghouz-Khan ne put rassembler autour de lui qu'un très petit parti.

---

1) M. à m. et Oghouz-Khan l'aima beaucoup.

Les frères cadets de Qarâ-Khan avaient un grand nombre d'enfants. Personne ne pouvait penser qu'ils se sépareraient de Qarâ-Khan. Cependant tous allèrent rejoindre Oghouz-Khan qui leur donna le nom de Ouïghour. Le mot Ouïghour est un mot turc dont le sens est connu de tous; il signifie, *yapouschghour*,
17 qui se réunit. On dit du lait qu'il s'est réuni, coagulé *sut ouïoundi*. Tant qu'il est frais, les globules dont il est composé se détachent les uns des autres, mais quand il commence à se cailler, et qu'il est devenu caséum — *qâtiq* ces parties se collent les unes aux autres. On dit également: *Imâm-gha ouïdïm* «Je me suis joint à l'Imam, j'ai imité l'Imam». Imiter l'Imam: s'asseoir, quand il s'assied — se lever, quand il se lève [1]) n'est-ce pas se réunir à lui? Comme ces neveux (de Qarâ-Khan) étaient venus se joindre à Oghouz-Khan en s'attachant à sa fortune, il leur donna le nom de *Ouighour;* (qui s'attache).

Qarâ-Khan et Oghous-Khan rangèrent leurs troupes en bataille, et un combat s'engagea. Le Dieu Très-Haut accorda la victoire à Oghouz-Khan et l'ennemi prit la fuite. Qarâ-Khan atteint à la tête d'un coup de flèche lancée par une main inconnue mourut de cette blessure, et Oghouz-Khan succéda à son père sur le trône.

Règne d'Oghouz-Khan.

(A son avènement au trône) Oghouz-Khan fit à tous ses sujets un appel général pour les ramener à la vraie foi. Tous ceux qui embrassèrent l'islamisme furent comblés de ses faveurs; les autres, au contraire, devinrent l'objet de sa persécution; il les fit tous mourir et leurs enfants furent réduits en esclavage.

Outre les tribus qui reconnaissaient les lois de Qarâ-Khan, il y avait encore, à cette époque, beaucoup d'autres tribus dont les grandes avaient des souverains à part et voyaient se réunir autour d'elles d'autres tribus moins fortes. Des tribus qui habitaient les états de Qarâ-Kahn, toutes celles qui embrassèrent la

1) Ou «Se tenir debout, quand il est debout.»

foi de l'islâm se réunirent autour d'Oghouz-Khan, les autres s'éloignèrent et se retirèrent auprès d'autres khans.

Oghouz-Khan qui avait eu chaque année quelque guerre à soutenir contre les tribus qui habitaient la Mongolie finit par les soumettre toutes. Ceux qui avaient cherché leur salut dans la fuite, étaient allés se réfugier auprès du khan des Tatars.

Les Tatars habitaient à cette époque près du Djourdjit[1]), vaste pays couvert de villes et de villages et situé au nord du Khataï. C'est le pays que les Indiens et les Tadjiks appellent Tchine. Oghouz-Khan alla attaquer les Tatars dont le khan 18
s'avança contre lui avec une nombreuse armée. La victoire se déclara pour Oghouz-Khan dont les troupes firent une telle quantité de butin qu'elles n'eurent pas assez de bêtes de charge pour emporter toutes les richesses qui venaient de tomber entre leurs mains. Il y avait parmi ces troupes un brave garçon qui imagina alors de construire un chariot. Toute l'armée suivit son exemple et construisit des chariots sur lesquels elle emporta le butin qu'elle avait fait. On donna à ces chariots le nom de Qanq. On n'en avait jamais fait usage avant cette époque, et le nom même n'en existait pas. Ils produisaient en roulant un son semblable à celui de Qanq-Qanq et c'est là ce qui leur fit donner ce nom. L'inventeur de ces chariots reçut le surnom de Qanqli. C'est de lui que descend toute la tribu des Qanqli.

Pendant soixante et douze ans Oghouz-Khan ne cessa pas d'être en guerre avec les Tatars qui sont de la même origine que les Mogols. Après soixante et douze ans il finit par les soumettre entièrement et il leur fit embrasser à tous l'islamisme. Poursuivant ses conquêtes il soumit successivement le Khitaï, le Djourdjite,[2]) le Tangout que les Tadjiks appellent le Thibet, et le Qarâ-Khitaï?) qui est aussi une vaste contrée dont les habi-

---

1) Voy. Quatremère. Histoire des Mongols de la Perse. p. XCII. Note 102. et p. XCIII. Note 108.

2) Le pays de Tchourtcheh.

tants ont le visage noir comme les Indiens. Ce pays s'étend entre l'Indostan et le Khithaï jusque sur les bords de l'Océan.[1])

Au-delà du Khitaï, dans les hautes montagnes qui bordent la côte de la mer habitaient de nombreuses tribus dont le souverain se nommait It-Barâq.[2]) Oghouz-Khan marcha contre lui, mais défait dans une bataille qu'il lui livra il se vit obligé de fuir. Il se retira entre deux grandes rivières qui coulaient en deçà de l'endroit où s'était livré le combat, et là il s'arrêta pendant quelques jours pour rassembler ceux de son armée qui avaient fui après leur défaite.

19 A cette époque les grands souverains avaient l'habitude de se faire suivre de leurs femmes, lorsqu'ils partaient pour quelque expédition lointaine et plusieurs de leurs naukers[3]) suivaient leur exemple. Un des beks d'Oghouz-Khan avait pris sa femme avec lui dans cette campagne. Il fut tué dans le combat livré à It-Barâq, mais sa femme était parvenue à se sauver et avait rejoint les troupes d'Oghouz-Khan entre ces deux rivières. Elle se trouvait dans une grossesse avancée et fut bientôt saisie par les douleurs de l'enfantement. Comme il faisait très-froid et qu'elle ne put pas trouver de cabane pour s'y mettre à l'abri, elle se vit forcée de se réfugier dans le creux d'un arbre. Ce fut là qu'elle mit au monde un fils. Le khan ayant appris cette nouvelle dit: «Le père de cet enfant est mort à mon service, qu'on ne s'inquiète pas du sort de son fils.» Il adopta cet enfant auquel il donna le nom de Qiptchâq, mot qui dans l'ancien dialecte turc signifie *un arbre creux*, et c'est parce que cet enfant avait reçu le jour dans le creux d'un arbre, qu'on lui donna le nom de

1) Ici le texte est évidemment corrompu dans tous nos manuscrits et n'offre pas de sens plausible. B. Quatremère, loco citato, pense que ce passage doit être rendu de la manière suivante: «Oguz-Khan soumit le Khataï, le pays de Tchourtcheh, les royaumes de Tangout, de Khara-Khataï et de Khara-Djang. Celui-ci est une grande contrée dont les habitants ont le teint noir; elle confine au Mongolistan, et se prolonge vers le midi, entre le Khataï et l'Inde.

2) Rèchid ed-dine. Histoire des Tribus, dit: قوم ايت براق Le peuple d'It Barâq: (c.-à-d. appelé It Barâq.)

3) Nauker, serviteur, officier.

Qiptchâq. Aujourd'hui encore on appelle *Tchiptchâq* un arbre creux. Le peuple, par un défaut de prononciation, a changé la lettre *Q.* ق en *tch.* چ et a fait ainsi Tchiptchâq de Qiptchâq.

Le jeune Qiptchâq fut élevé auprès de la personne d'Oghouz-Khan. A l'époque où il atteignit sa majorité, les Ourous, les Aulâq, les Madjâr et les Bachqourd n'étaient pas encore soumis. Oghouz-Khan envoya alors *Qiptchâq* avec beaucoup de monde et de naukers du côté du Tine (Don) et de l'Itil (Volga). Ce sont les noms de deux grands fleuves. Qiptchâq régna trois cents ans dans ces pays. C'est de lui que descendent tous les Qiptchâq qui depuis Oghouz-Khan jusqu'à Tchinguiz-Khan c'est-à-dire pendant quatre cents ans [1], habitèrent seuls les bords du Yâïq (Oural), de l'Itil et du Tine. C'est pour cette raison que ce pays 20
a reçu le nom de *Dèschti-Qiptchâq*, (Désert des Qiptchâq). [2]

Oghouz-Khan, dix-sept ans après sa malheureuse expédition contre It-Barâq, marcha de nouveau contre lui. Cette fois la victoire se déclara en sa faveur. It-Barâq-Khan fut privé de la vie, et ses états durent se soumettre au vainqueur. Oghouz-Khan ne fit aucun mal à ceux qui consentirent à embrasser l'islamisme, mais il fit périr tous ceux qui ne voulurent pas se couvertir à la vraie croyance, et leurs enfants furent réduits en esclavage. Après cette conquête Oghouz-Khan rentra dans ses états.

Oghouz-Khan marche à la conquéte du Touran et de l'Indostan.

Oghouz-Khan après avoir rassemblé toute l'armée des Mogols et des Tatars marcha sur Tèlâsch et Sèïrâm. Les souverains de Tâschkend, de Samarcande et de Boukhara ne pouvant se mesurer avec lui en rase campagne se renfermèrent dans leurs grandes villes et dans leurs places fortes les plus sûres. Oghouz-Khan assiégea lui-même Sèïrâm et Taschkend dont il s'empara et il envoya ses fils pour s'oumettre Turkestan et Endèdjân. Ceux-ci revinrent au bout de six mois auprès de leur père après avoir

1) Le M. Dahl dit ici par erreur «quatre mille ans».
2) Ou plutôt: Plaines des Qiptchaq.

pris Turkestân et Endèdjân. Oghouz-Khan, après avoir placé des gouverneurs (Darougha) dans tous les pays susmentionnés, s'empara successivement de Samarcande, de Boukhara et de Balkh[1]) où il laissa également des gouverneurs; puis il marcha contre le pays de Ghour. Cette dernière expédition avait lieu en hiver. Le froid était rigoureux, et les montagnes étaient couvertes d'une neige profonde. Son armée ne pouvait marcher qu'avec beaucoup de peine. Cependant le khan, après avoir ordonné formellement que personne ne restât en arrière, continua à avancer, et finit par soumettre tout le pays.

Le printemps était venu. Oghouz-Khan passa son armée en revue pour en faire le dénombrement. Il remarqua qu'il manquait quelques soldats et il demanda où ils étaient; mais personne ne sut lui en donner des nouvelles. Quelques jours plus tard ces gens arrivèrent et allèrent se présenter au khan qui leur de-
21 manda ce qui leur était arrivé: «Nous marchions, lui répondirent-ils, à la suite de l'armée, mais, surpris une nuit dans la montagne par une neige très-forte, nous nous sommes vus dans l'impossibilité d'avancer et forcés de nous arrêter dans cet endroit. Tous nos chevaux et nos chameaux ont péri. Au printemps nous nous sommes remis en route et nous arrivons à pied. Le khan ordonna de donner à ces gens le nom de Qârliq[2]) (homme des neiges). C'est d'eux que descend la tribu des Qârliq.

Oghouz-Khan prit ensuite Kaboul et Ghaznine,[3]) puis il marcha sur le Cachemire dont le roi nommé Yaghma, protégé par les grands fleuves et les hautes montagnes de cette contrée, refusa de se soumettre. Après un an de combats dans lesquels

---

1) La ville de Balkh est appelée par les auteurs musulmans. قبّة الاسلام Le dôme de l'islâm. أمّ البلاد La mère des cités. جنّة الارض Le paradis terrestre et خير التراب Le meilleur endroit sur la terre.

2) Ce mot écrit d'abord dans nos manuscrits قارليق Qârliq, se rencontre ensuite fréquemment sous la forme قارلوق Qarlouq.

3) Ou Ghaznah.

il y eut beaucoup de sang versé des deux côtés, Oghouz-Khan s'empara enfin du Cachemire; Yaghma fut mis à mort, et toutes ses troupes furent passées au fil de l'épée. Quelque temps après cette conquête le khan revint à Samarcande en passant par Badakhschane, et de là il retourna en Mongolie et rentra chez lui.

Expédition d'Oghouz-Khan contre l'Iran, la Syrie et l'Égypte.

Un an après son retour dans ses états Oghouz-Khan fit connaître, par une publication, à tous ses sujets qu'il allait marcher sur l'Iran, et leur ordonna de faire leurs préparatifs pour une expédition qui devait durer quelques années. Il partit l'année suivante et arriva à la ville de Tèlâsch. Le khan avait désigné des hommes qui devaient marcher derrière l'armée et qui avaient reçu l'ordre de recueillir et de ramener au gros de l'armée les traînards retardés par les fatigues de la route ou le manque de provisions, et ceux qui se seraient égarés. Ces gens amenèrent un jour au khan un homme qu'ils avaient trouvé avec sa famille en arrière de l'armée. Le khan demanda à cet homme, pourquoi il était resté en arrière. «J'avais très-peu de provisions, lui répondit cet homme, et je marchais à la suite de l'armée. Ma femme était enceinte; elle a mis au jour un enfant, mais exténuée par la faim la mère n'avait pas de lait à donner à son nouveau-né. 22
Nous avancions ainsi lentement, lorsque j'aperçus sur le bord d'une rivière un chacal qui venait de prendre un faisan. Je chassai le chacal avec un bâton et je m'emparai du faisan qu'il avait laissé tomber en fuyant. Je le fis aussitôt rôtir pour donner quelque nourriture à ma femme. C'est en ce moment que j'ai été rencontré par vos gens laissés à l'arrière-garde, qui m'ont pris et amené (en votre présence).» Le khan fit donner à ce pauvre homme un cheval, des provisions et quelque bétail. Il lui permit de ne pas suivre l'armée et (le congédia) en lui disant: Qâl-Atch. (Reste! affamé.) Ce surnom resta à cet homme, et c'est de lui que descend la tribu des Qâl-Atch qu'on appelle

aujourd'hui Khalâdj. On trouve beaucoup de ces Qâl-Atch dans le Mâvèrânnahr où ils vivent réunis à la tribu des Aîmaq, dans le Khorassan et dans l'Irâq.

De Tèlâsch Oghouz-Khan se rendit par Samarcande et Boukhara sur l'Amou-Dèriâ qu'il franchit pour entrer dans le Khorassan. A cette époque il n'y avait pas de véritable [1]) roi sur le trône de l'Iran. Kèioumers était mort et Housching n'était pas encore monté sur le trône. Les Arabes connaissent une semblable époque sous le nom de Moulouk-i Tèvâîf (Rois des Tribus) c'est-à dire: un prince (Turè) à la tête de chaque tribu. En parlant d'une semblable époque les Turcs disent *Uïbâchina qarâ khan*, c'est-à-dire: Dans une maison un homme du peuple est un khan, en d'autres termes: Pour chaque maison un khan. Tel était l'état (d'anarchie) où se trouvait l'Iran à cette époque. Oghouz-Khan marcha successivement contre le Khorassan, l'Iraq Adjèmi, l'Iraq Arabi, l'Azerbaïdjan, l'Arménie, la Syrie et jusqu'à l'Égypte. Quelques-uns de ces pays furent conquis par la force des armes, les autres se soumirent sans combattre à sa domination.

Pendant le séjour qu'il fit en Syrie, Oghouz-Khan remit un jour en secret à un de ses naukers (officiers) un arc d'or et trois flèches, et lui dit: Pars et marche toujours vers l'orient; lorsque tu seras arrivé dans un endroit du désert que jamais pied d'homme
23 n'ait encore foulé, tu creuseras la terre et tu y enfouiras l'arc en n'en laissant sortir qu'une extrémité. Ensuite tu te dirigeras vers l'occident et tu enfouiras les flèches, comme tu auras fait de l'arc. Cet homme partit donc et revint après avoir rempli l'ordre qu'il avait reçu. Un an après cet évènement le khan fit appeler auprès de lui ses trois fils aînés, Koun, Aï et Yoldouz et leur dit: Je suis arrivé dans un pays étranger, et mes nombreuses occupations ne me laissent pas le loisir de m'adonner à la chasse. J'ai entendu dire que dans tel désert, situé à l'orient, il y a beaucoup de gibier. Partez donc avec vos propres naukers

1) Bou.

et revenez après vous y être livrés au plaisir de la chasse. Ensuite le khan fit appeler ses trois fils cadets Kouk, Tâgh et Tinguiz et les envoya vers l'occident après leur avoir tenu le même discours qu'à leurs frères. Quelques jours plus tard les princes revinrent tous avec une grande quantité de gibier et rapportant, les aînés un arc en or et les cadets trois flèches en or.

Le khan convoqua alors le peuple et donna un festin pour lequel il avait fait préparer une grande quantité de viandes et de mets outre tout le gibier apporté par ses fils. Il fit demander aux augures ce que présageaient l'arc et les flèches retrouvés qu'il rendit ensuite à ses fils. Les trois aînés rompirent en trois l'arc dont ils prirent chacun un morceau, et les cadets reçurent chacun une des flèches.

Après un séjour de plusieurs années dans les contrées qu'il venait de soumettre, Oghouz-Khan laissa des gouverneurs dans tous les pays conquis depuis Seïrâm jusqu'en Égypte et revint dans sa patrie après avoir anéanti ses ennemis et comblé de ses largesses ceux qui lui étaient attachés.

Oghouz-Khan, à son retour dans son yourt [1], ordonne des réjouissances publiques.

En réjouissance des brillantes conquêtes qu'il venait de faire et de son heureux retour dans son pays avec ses fils et son armée, Oghouz-Khan résolut de donner un grand festin. Il fit construire à cette occasion une grande tente dont tous les bois étaient recouverts de plaques d'or et ornés de rubis, de saphirs, d'émeraudes, de turquoises et de perles. On a écrit les vers suivants 24
pour décrire cette tente. Vers: «Ce roi puissant a fait dresser une tente, qui a fait honte à la voûte céleste. [2]) Il a fait égorger

---

1) Yourt, tente, maison, domicile, pays.

2) Au lieu de: كيم اول ايو فلك ايوندين قيلدى عار que donne le texte de nos manuscrits, il faut lire, je crois:

كيم اول ابودبن فلك ايوى قيلدى عار.

neuf cents chameaux et neuf mille moutons. Il a fait préparer quatre-vingt-dix-neuf bassins (hauz) en cuir travaillé, dont neuf étaient pleins d'eau-de-vie *(araq)* et quatre-vingt-dix de qoumiz. — Il a fait inviter à ce festin tous ses serviteurs.»

Oghouz-Khan donna à ses six fils de nombreux conseils et de sages instructions. Il leur donna des terres, des villes et des tribus et les combla de ses largesses. Voici encore des vers composés à cette occasion. Vers: «Oghouz-Khan fit pendant ces fêtes de grandes largesses et combla d'honneurs ses six fils. — Ils avaient donné des preuves de leur courage; ces dignes fils doués de la bravoure de leur père. — Ils étaient son plus ferme soutien, et faisaient sa force au jour du combat.» — Tous les naukers du khan qui l'avaient suivi dans ces expéditions et s'étaient distingués reçurent également, chacun selon ses services et ses mérites, des villes, des villages et des terres. S'adressant ensuite à ses fils, le khan dit: Vous, mes trois fils qui avez trouvé et rapporté l'arc d'or et qui l'avez rompu en trois parties pour vous les partager, vous porterez, dès ce jour, le nom de Bouzouq (rompu), vous et toute votre postérité jusqu'à la fin des siècles, et vous, mes trois fils cadets, qui avez rapporté les trois flèches vous porterez, dès ce jour, vous et votre postérité, le nom de Utch-Ouq (trois flèches) jusq'à la fin des siècles. Ce n'est pas, ajouta le khan, par un pouvoir humain, c'est par un effet de la volonté de Dieu que vous avez trouvé cet arc et ces flèches. Les peuples qui ont vécu avant nous regardaient l'arc comme l'emblême de la puissance royale et les flèches représentaient chez eux les envoyés d'un roi, car les flèches doivent suivre la direction que leur a donnée l'arc. Maintenant j'ordonne qu'après ma mort mon fils aîné Koun me remplace sur le trône et que ses
25 successeurs soient toujours choisis parmi les Bouzouq, tant qu'il restera parmi eux quelqu'un digne de porter la couronne et que les autres (Bouzouq) se placent à leur droite. Je veux que les Utch-Ouq se placent à leur gauche; qu'ils aient également le côté gauche dans la tente, et que jusqu'à la fin du monde

ils restent satisfaits de leur rôle de nauker (serviteur du prince).

Oghouz-Khan retourna au sein de Dieu après un règne de cent et seize ans.

Règne de Koun-Khan, fils aîné d'Oghouz-Khan.

Oghouz-Khan avait eu pour vézir un nommé Irqil-Khodja, fils d'un des anciens (Aqsaqâl) de la troupe à laquelle il avait donné le nom d'Ouïghours. Cet Irqil-Khodja, homme plein d'esprit, de sagesse et d'instruction, avait occupé la place de premier ministre pendant tout le règne de ce prince. Koun-Khan lui conserva cette place de ministre et suivit en tout jusqu'à sa mort les conseils qu'il lui donnait. Irqil-Khodja parvint à un âge très-avancé.

Un jour qu'il se trouvait seul avec Koun-Khan, il lui tint ces paroles: «Ton père, pendant cent et seize ans n'a jamais couché à l'ombre, même au milieu des chaleurs de l'été, et jamais les rigueurs de l'hiver ne l'ont retenu dans sa tente. Aussi son épée victorieuse lui a soumis plusieurs pays qu'il a remis, à sa mort, entre tes mains et celles de tes cinq frères. Si vous vivez toujours, vous et vos enfants, en bonne intelligence les uns avec les autres, tous ces pays vous resteront soumis pendant bien des années. Mais si vous cessez d'être unis, vous perdrez bientôt non-seulement tous les pays conquis, mais encore vos états héréditaires, tous vos biens et même la vie.» Koun-Khan lui répondit: Vous aidiez mon père de vos sages conseils et c'est vous aujourd'hui qui me tenez lieu de père; je ne veux agir que d'après ce que vous jugerez convenable. Oghouz-Khan, continua alors le vieillard, vous a laissé de vastes pays, des villes, des tribus, de 26
grandes richesses et d'inombrables troupeaux. Mais vous êtes six frères, et chacun de vous a quatre fils, ce qui fait, outre vous six, vingt-quatre princes du sang (châhzâdè). Voilà ce qui me fait craindre que les biens de ce monde ne viennent semer la discorde parmi vous. Vers persans: «Or, richesses, biens et troupeaux je leur accorderai tout d'une seule fois. — Que chacun

d'eux possède un signe distinctif comme nom, prénom et sceau. Quand chacun d'eux connaîtra la part qui lui est échue, il n'y aura plus entr'eux ni guerre ni injustice. Tous ceux qui naîtront de leur race marcheront sur leurs traces dans la voie de l'équité. Koun-Khan entendit les paroles d'Irqil-Khodja, et il rendit hommage à la sagesse du vieillard.»[1])

Koun-Khan agréa le conseil d'Irqil-Khodja et convoqua une assemblée générale. Lorsque tous, grands et petits, furent réunis, il partagea entre les princes susmentionnés les provinces les tribus, les biens et les troupeaux qu'avait laissés Oghouz-Khan. — Les aînés reçurent un lot plus considérable que les cadets.

Outre ces vingt-quatre princes, tous nés de femmes légitimes, les frères de Koun-Khau avaient encore eu un grand nombre d'enfants nés de leurs concubines. Le khan accorda également quelque chose à chacun d'eux d'après sa position.

Après ce partage Koun-Khan fit dresser la tente d'or construite par ordre de son père Oghouz-Khan. Il fit dresser de chaque côté de cette grande tente six autres tentes blanches. A droite et à gauche on planta deux mâts hauts de quarante brasses.[2]) Sur le sommet du mât droit était assujettie une boule d'or et sur le gauche une boule d'argent. D'après les ordres du khan la boule d'or devait servir de but aux traits des Bouzouq
27 et de leurs serviteurs, et la boule d'argent à ceux des Utch-Ouq et de leurs serviteurs qui devaient, ainsi que lesBouzouq, lancer leurs flèches en passant au grand galop de leurs chevaux. Des prix d'une grande valeur furent octroyés à ceux qui touchèrent le but.

Pour le festin que le khan fit préparer à cette occasion, il suivit l'exemple que lui avait donné son père. On égorgea neuf

---

1) De Mirkhond.

روضة الصفا. Voy. Chrestomathies Orientales. Vie de Djenghiz-Khan par Mirkhond. Paris 1841. p. 21.

Ces vers ne se trouvent pas dans le Raudhètoussafa lithographié à Teheràn en 1240 (1853) 2 vol. fol.

2) قولاج

cents chevaux et neuf mille moutons. Neuf bassins faits de cuir travaillé furent remplis d'eau-de-vie, et quatre-vingt-dix de qoumiz. Ces réjouissances se prolongèrent quarante jours et quarante nuits.

Noms des fils et des petits-fils d'Oghouz-Khan.

Oghouz-Khan eut six fils. L'aîné se nommait Koun-Khan, le second Aï-Khan, le troisième Yoldouz-Khan, le quatrième Kouk-Kkan, le cinquième Tâgh-Khan, et le sixième Tinguiz-Khan. Chacun d'eux eut quatre fils nés de femmes légitimes. Ils eurent en outre des enfants nés de leurs concubines. Nous les nommerons également plus bas. Koun-Khan eut quatre fils. L'aîné se nommait Qâli, le second Bayât, le troisième Alqa Ouïli et le quatrième Qarâ Ouïli.

Aï-Khan eut quatre fils. L'aîné était Yâzir, le second Yâbir, le troisième Doudourgha et le quatrième Doukèr.

Les quatre fils de Yoldouz-Khan étaient Ouschâr, Qirniq, Bèkdilî et Qârqine.

Les quatre fils de Kouk-Khan s'appelaient: l'aîné Bâyendar, le second Badjèni, le troisième Djâvouldour et le quatrième Djèbeni.

Les quatre fils de Tâgh-Khan étaient Salour, Imèr, Alâ-Yountli et Ourker.

Ceux de Tinguiz-Khan: Ikdiz, Bikdouz, Ava et Qaniq. [1])

Outre les fils susmentionnés que les six fils d'Oghouz-Khan eurent de femmes légitimes, chacun d'eux eut encore quatre fils 28
nés de concubines. Voici leurs noms, mais on ne sait pas positi

1) Voici les noms de ces vingt-quatre fils, d'après Réchid-eddin. Édition de Bèrèzine. Texte p 32:
قایی — بایات — اِلقراولی — قرا اویلی یارز — دوکر — دودورغا — یایرلی
اَوْشر — قِریق — بیکدلی — قارقین — باینـدر — بِچِنه — جاولـدور —
چِپنی سالور — ایمور — الایورنتلی — اورکز بیکدیر — بوکدور — یُیوه
قنیق

vement à qui appartenait chacun de ces fils: 1) Kènè; 2) Kounè, 3) Tourbatli, 4) Kèraïli, 5) Sultânli, 6) Oqli, 7) Koukli, 8) Soutchli, 9) Hèrâssanli, 10) Youroundji, 11) Djâmtchi. 12) Touroumdji, 13) Qoumi, 14) Sourqi, appelé aujourd'hui Sourkhi, 15) Qourtchiq, 16) Sourâtchiq, 17) Qarâtchiq, 18) Qaz-ghourt, 19) Qirghiz, 20) Tèkân, 21) Lâlâ, 22) Merdè, 23) Chouï, 24) Sâïr.

Signification des noms des vingt-quatre petits fils d'Oghouz-Khan.

Qâli signifie *fort*; Bayât *riche;* Alqâ Ouïli, *qui est d'accord;* Qarâ Ouïli *qui a toujours sa tente avec lui;* Yâzir *chef des tribus;* Yâbir *qui renverse tout ce qui se rencontre devant lui;* Doudourgha, *celui qui sait faire la conquête d'un pays et conserver sa conquête;* Douker, *rond*; Oouschar, *prompt à terminer une affaire*; Qirniq, *fort;* Bèkdili, *dont les paroles sont dignes de respect*; Qarqîne, *qui nourrit bien;* Bâyendar, *bienfaisant*; Badjènè, *zélé*, *qui fait ses efforts;* Djavouldour, *célèbre*, *qui a une grande renommée;* Djèbni, *preux*, *héros;* Salour, *armé d'un glaive;* Imer, *le riche*
29 *des riches*; Ala-yountli, *qui a un cheval pie;* Ourkèr, *qui agit bien;* Ikder, *grand;* Bekdouz, *serviteur*; Avâ, *d'un haut rang*; *Qaniq*, *respectable*.

Koun-Khan retourna au sein de Dieu après un règne de soixante et dix ans, laissant à sa place son frère puîné Aï-Khan.

Règne d'Aï-Khan.

Aï-Khan fut un prince bon, juste, plein d'instruction, mais sévère. Il suivit les conseils que lui avaient donnés son père et son frère aîné; il suivit la route qu'avait frayée son père et retourna au sein de Dieu après un règne de plusieurs années.

Règne de Yoldouz-Khan.

Yoldouz-Khan fut aussi un bon roi, mais nous ignorons, s'il était le petit-fils d'Aï-Khan ou un de ses proches parents. Aï-Khan avait bien un frère cadet du nom de Yoldouz, mais ce n'est pas lui (qui régna après Aï-Khan). Quoi qu'il en soit Yoldouz-Khan était descendant d'Oghouz-Khan. Il régna quelques années, et laissa, en mourant, la couronne à son fils Mingli.

Règne de Mingli-Khan.

Mingli-Khan fut aussi un bon prince. Il passa plusieurs années de sa vie mangeant de la viande, buvant du qoumiz, s'habillant d'hermine et de zibeline, vivant dans les bras de beautés semblables au soleil et à la lune; montant des chevaux ambles, vifs comme le vif-argent et des coursiers rapides comme le vent, et se portant partout où son coeur l'appelait. Il partit pour l'autre monde laissant son trône à son fils Tinguiz-Khan.

Règne de Tinguiz-Khan.

Tinguiz-Khan régna un grand nombre d'années. Parvenu à 30
un âge avancé il remit les rênes de l'empire entre les mains de son fils Il-Khan et mourut après avoir passé encore quelques années dans la prière et le culte du Seigneur.

Règne d'Il-Khan.

Il-Khan devint khan des Mogols. Nous avons dit plus haut[1]) que le neuvième khan des Tatars était Suïunitch-Khan. Il-Khan et Suïunitch-Khan régnaient à la même époque. Ils étaient toujours en guerre, mais Il-Khan avait toujours le dessus. Pour cette raison Suïunitch-Khan envoya quelqu'un auprès du khan des Qirghiz qu'il parvint à mettre dans ses intérêts par de grands présents accompagnés de beaucoup de promesses.

De toutes les tribus qui habitaient ces pays, alors très-peuplés, la tribu Mogole était la plus nombreuse. Dans toutes les guerres que les Mogols avaient eu à soutenir contre quelque tribu, ils avaient toujours été victorieux, et il ne restait plus une seule tribu de race turque qui n'eût senti la force de leur bras et où n'eussent pénétré leurs flèches; et pour ces raisons toutes ces tribus nourrissaient une haine contre les Mogols et gémissaient de leur oppression.

Suïunitch-Khan, après avoir gagné le khan des Qirghiz, envoya des ambassadeurs à toutes les tribus. Prêtez-moi votre secours, leur fit-il dire, réunissons-nous dans tel endroit, le dix

1) Voy. plus haut page 11.

de tel mois, et nous irons tirer vengeance des Mogols. Toutes ces tribus répondirent à cet appel et se réunirent dans l'endroit désigné d'où elles marchèrent contre les Mogols.

Les Mogols rassemblèrent dans un même endroit leurs tentes et leurs troupeaux. L'armée creusa un fossé tout autour du camp et attendit le combat. A l'arrivée de Suïunitch-Khan les deux partis en vinrent aux mains. On combattit dix jours de suite.
31 Voyant que chaque jour l'avantage restait du côté des Mogols, Saïunitch-Khan rassembla dans un conseil secret tous les khans et tous les beks des tribus alliées et leur dit: Nos affaires finiront mal, si nous n'usons pas de ruse avec les Mogols, et le lendemain, à la pointe du jour, ils levèrent leur camp et se retirèrent en abandonnant quelque mauvais bétail et leur gros bagage, comme une armée qui prend la fuite.

Les Mogols, trompés par ce stratagème, crurent que l'ennemi ne se retirait que parce qu'il ne se sentait plus la force de revenir au combat, et ils se mirent aussitôt à sa poursuite. Les Tatars ayant vu que les Mogols allaient les atteindre se retournèrent tout d'un coup et se formèrent en bataille. Après une lutte sanglante les Tatars eurent enfin le dessus et poursuivirent leurs ennemis jusqu'à leur campement, en en faisant un horrible carnage. Comme toutes les tentes des Mogols se trouvaient rassemblées dans un même endroit, tout fut pris, tentes et troupeaux, au point que pas une seule famille ne réussit à se sauver. Tous les grands de la tribu des Mogols furent passés au fil de l'épée, les petits furent réduits en esclavage et partagés entre les troupes ennemis; et il ne resta plus de Mogols, car ceux qui avaient été épargnés avaient été réduits en esclavage et avaient dû prendre le nom des tribus auxquelles appartenaient leurs maîtres. En un mot, il ne resta plus de Mogols au monde.

Qiân et Nokouz se retirent dans l'Erkènè Qoun où ils fondent un etat.

Suïunitch-Khan, après avoir pillé les Mogols, avait repris la route de ses états. Les nombreux fils d'Il-Khan avaient tous

péri dans cette guerre à l'exception du plus jeune, Qiân, qui
venait de se marier cette même année. Ce Qiân et un fils du
frère cadet d'Il-Khan, Nokouz, qui était du même âge que Qiân
et venait aussi de se marier, étaient tombés tous les deux en
partage à deux hommes de la même compagnie. Dix jours après
cette bataille ils trouvèrent l'occasion de s'échapper, pendant la
nuit, avec leurs femmes. Ils prirent la fuite et revinrent à l'en-
droit où ils avaient campé (avant cette dernière guerre). Ils y 32
trouvèrent beaucoup de troupeaux des quatre espèces[1]) qui
avaient échappé au pillage et qui étaient revenus au campement.
Ils tinrent conseil et se dirent: Si nous allons rejoindre quelque
tribu nous y serons entourés des quatre côtés de tribus ennemies.
Si nous restons ici, il est impossible que nous ne finissions pas
par être rencontrés par quelqu'un de nos ennemis. Donc, ce que
nous avons de mieux à faire c'est d'aller chercher un asile dans
les montagnes, dans un endroit écarté des chemins frayés. Ils
se dirigèrent alors vers les montagnes en chassant devant eux
leurs troupeaux. Ils arrivèrent ainsi dans la gorge d'une haute
montagne qu'ils gravirent en suivant un chemin frayé par des
argalis.[2]) Arrivés au sommet, ils descendirent par le versant
opposé. Après avoir bien cherché partout ils s'assurèrent qu'il
n'existait pas, pour parvenir dans cet endroit, d'autre sentier
que celui qu'ils avaient suivi; encore était-il si dangereux qu'un
chameau ou une chèvre ne pouvait y passer qu'avec mille difficultés,
car, au moindre faux-pas, ils risquaient d'être précipités dans
les abîmes qui bordaient cette route. Dans l'intérieur de ces
montagnes il y avait une vaste contrée où ils trouvèrent en abon-
dance des rivières, des sources, des pâturages, des arbres frui-
tiers et du gibier de toute espèce. Ils rendirent grâce à Dieu,
quand ils eurent vu ce pays. L'hiver, ils se nourrissaient de la
chair de leurs troupeaux, dont les fourrures leur servaient de
vêtement. L'été, le lait de leurs troupeaux suffisait à leurs

1) Chameaux, chevaux, bœufs et moutons.

2) Argali ou mouton sauvage.

besoins. Ils donnèrent à cet endroit le nom d'Erkènè-Qoun. Erkènè signifie *la ceinture d'une* montagne et Qoun, *tranchant, escarpé.* C'était l'endroit le plusélevé de la montagne (le Qîr). [1])

Qiân et Nokouz eurent un grand nombre d'enfants. Les enfants de Qiân, qui étaient les plus nombreux, reçurent le nom de Qiât. Ceux de Nokouz, qui étaient moins nombreux, reçurent
33 deux noms. Les uns furent appelés Nokouzlar (les Nokouzes) et les autres Dourliguine.

Le mot Qiân signifie un torrent qui descend avec impétuosité d'une montagne et se précipite dans un ravin. Le fils d'Il-Khan avait reçu ce nom à cause de sa force et de son caractère impétueux. Qiât est le pluriel de Qiân.

Les enfants de Qiân et de Nokouz restèrent dans l'Erkènè-Quoun; ils se multiplièrent et s'étendirent (dans les vallées). Chaque famille forma un Oumaq à part et porta le nom d'un Orouq. [2]) S'il plaît à Dieu nous raconterous l'histoire de ces différents Orouq. Le mot Oumaq signifie *os, race.* Les Turcs en interrogeant quelqu'un lui disent de quel Oumaq es-tu? c'est-à-dire de quel race. Après un séjour de plus de quatre cents ans dans l'Erkènè-Qoun ces Mogols se trouvèrent posséder des troupeaux si nombreux qu'ils manquèrent de place. Ils s'assemblèrent dans un endroit pour tenir conseil. Nous avons entendu raconter à nos pères, se dirent-ils, qu'en dehors de l'Erkènè-Qoun il y a un vaste et beau pays qu'habitaient autrefois nos ancêtres. Des tribus étrangères sous la conduite des Tatars sont venues ravager notre pays et s'en sont emparés. Grâce à Dieu nous ne sommes plus aujourd'hui si faibles que nous devions encore craindre nos ennemis et rester renfermés dans ces montagnes. Cherchons une issue et sortons d'ici. Nous vivrons en paix avec ceux qui se diront nos amis, et si quelqu'un se présente en ennemi, nous le combattrons.

---

1) Voyez sur l'Erkènè-Qoun une note de Dordji Banzaroff dans le livre Шейбаніада, Chéïbaniade, — trad. de Bérézine. — Kazan. 1849. Note IV. page. ٢١ (21) О названіи Эргэнэ Хонъ.

2) Orouq. Branche d'une tribu. Tribu.

Tous les Mogols ayant approuvé cette pensée, se mirent à la recherche d'un chemin qui pût les conduire hors de ces montagnes, mais toutes leurs perquisitions restèrent infructueuses. Un forgeron dit enfin: J'ai remarqué, dans tel endroit, une mine de fer qui paraît n'être composée que d'une seule couche. Il serait possible de s'ouvrir un chemin dans cet endroit, si nous faisions fondre ce fer. On alla examiner l'endroit indiqué et l'on 34
reconnut que le forgeron avait raison. On mit sur tous les habitants du pays un impôt en bois et en charbon que l'on disposa par couches dans une large fissure que présentait le flanc de la montagne. Après avoir placé aussi du bois et du charbon sur le sommet et sur les flancs de la montagne, ils préparèrent avec des peaux soixante et dix grands soufflets qu'ils disposèrent en soixante et dix endroits; après quoi (ils mirent le feu au bois) et se mirent à souffler tous à la fois.

Par un effet de la Toute Puissance de Dieu, ce feu ardent fit fondre le fer de la montagne qui s'ouvrit, laissant un passage juste assez large pour y faire passer un chameau chargé.

Ce fut ainsi que les Mogols sortirent de ces montagnes, après avoir pris une note exacte du mois, du jour et de l'heure de leur délivrance. Depuis cette époque les Mogols ont l'habitude de fêter ce jour Le khan prend avec des tenailles un morceau de fer rougi au feu, et le place sur une enclume où il le bat à coups de marteau, ce que font après lui tous les bèks. Les Mogols rappellent ainsi avec la plus grande vénération le jour heureux où ils sont sortis de leur prison et rentrés dans la patrie de leurs pères.

Le roi qui régnait sur les Mogols, à l'époque de leur sortie de l'Erkènè-Qoun, était Bourtè Tchina, descendant de Qiân et de la branche (orouq) des Qourlâs. Il envoya des ambassadeurs à toutes les tribus pour leur faire part de sa sortie des montagnes et de son arrivée. Quelques-unes de ces tribus lui montrèrent des dispositions amicales, d'autres le reçurent en ennemi. Les Tatars lui déclarèrent la guerre. Les Tatars et les Mogols se

livrèrent un combat dans lequel les Mogols restèrent vainqueurs. Les grands des Tatars furent passés au fil de l'épée et les petits furent réduits en esclavage. Voilà comment, après quatre siècles et demi, les Mogols vengèrent la mort de leurs pères et la perte de leurs biens, et rentrèrent en possession du pays qui avait été la patrie de leurs ancêtres.

De toutes les tribus turques qui habitaient alors ces contrées, les Tatars étaient les plus nombreux et les plus puissants. Aussi les Mogols après avoir défait les Tatars, à leur sortie de l'Erkènè Qoun, et avoir repris possession du Yourt de leurs pères, se trouvèrent, à la place des Tatars, à la tête de toutes
35 les autres tribus, dont quelques-unes même vinrent chercher leur protection et se réunir à eux en se donnant pour des tribus de race mogole.

Histoire des Mogols et des autres tribus de race turque, leur origine, leurs noms et leurs surnoms.

Voici ce que dit Khodja Réchid [1]) de Qazvine: « De tous les princes de la famille de Tchinguiz-Khan qui régnèrent dans l'Iran, le premier qui embrassa l'islamisme fut Ghazân-Khan, (que la miséricorde de Dieu soit avec lui), fils d'Arghoun-Khan, fils d'Abaqâ-Khan, fils de Holagou-Khan, fils de Touli-Khan, fils de Tchinguiz-Khan. Lorsque Ghazân-Khan fut monté sur le trône, il fixa un endroit pour sa résidence. Il me fit appeler auprès de sa personne, daigna gracieusement me nommer son vèzir, et remettre entre mes mains la direction de toutes les affaires de l'Iran. L'année suivante, ce prince me fit appeler, un jour, et me dit: Grâce à Dieu, nous sommes devenus musulmans. Deux ou

---

[1]) Khodja Réchid-eddine, auteur du جامع التوارخ Djami oultavarikh. Collection des annales.

Fadl-Allah-Raschid ou Raschid-eldin, fils d'Imâd-eldevleh-Abou'lkhair, et petit-fils de Mouwaffakeldevleh-Ali, vint au monde dans la ville de Hamadan, l'ancienne Ecbatane.

Quatremère. Histoire des Mongols de la Perse. Tome I, p. II.

trois générations se sont déjà éteintes depuis que notre bis-aïeul Holagou-Khan est venu de la Mogolie, et ceux qui viendront après nous finiront par oublier la langue des Mogols, leurs usages, les noms de leurs tribus et des pays qu'elles ont habités Il y a dans la Mogolie beaucoup de tribus; lesquelles d'entre elles sont de race mogole et lesquelles ne le sont pas? Je veux donc que tu t'occupes d'un ouvrage dans lequel tu rassembleras les noms et l'histoire de toutes ces tribus. Comme je le priai de considérer qu'un homme ne pouvait faire bien qu'une seule chose à la fois et qu'il avait déjà daigné me donner une charge bien importante: «Toi seul, me dit-il, tu peux composer cet ouvrage. Nous avons déjà des livres écrits en langue mogole, et nous avons ici des vieillards qui se rappellent les faits qui n'y sont pas mentionnés.» Il m'adjoignit, pour ce travail, cinq ou six personnes qui connaissaient l'ancien dialecte mogol.

Il y avait, à cette époque, à la cour du khan un grand bèk 86
dont le nom était Poulâd et le surnom Tchingsang. Le prince lui dit: Personne aujourd'hui ne connaît mieux que toi la généalogie des Mogols; tu parles le mogol et tu peux lire les ouvrages écrits dans cette langue; et, d'après l'ordre du prince, ce fut sous la direction de ce Poulâd Tchingsang Bèhâdour que ces six personnes s'occupèrent (à rassembler les matériaux d'après lesquels je devais écrire cette histoire). C'est dans l'année sept cent deux de l'Hégire [1]) que j'ai terminé cette histoire à laquelle j'ai donné le nom de Djâmioul-Tèvârikh (Recueil des annales).»

J'ai aujourd'hui sous les yeux cette Histoire de Rèchid, et, comme je l'ai dit au commencement de ce livre, je possède en outre dix sept autres histoires de Tchinguiz (Tchinguiz-Nâmè).

---

1) Donc un an après la mort de Ghazan-Khan, mort, d'après notre auteur, en 701 (1301) voy. pag. 165 du texte.

D'après d'Ohsson. Hist. des Mongols. T. IV. Livre VIII, p. 350: Ghazan-Khan mourut dans la soirée du dimanche 17 mai 1304 (703).

C'est d'après ces ouvrages que j'écris cette histoire (Chèdjèrèï-Turc).

Mais dans les copies qui ont été faites de cette histoire de Rêchid, copies qui, dans l'espace de trois cent soixante et douze ans se sont élevées, Dieu sait, au nombre de vingt ou de trente, les copistes, tous gens manquaut d'instruction et de bonne foi, ont fait tant de fautes, en se recopiant les uns les autres, qu'ils ont fini par altérer un tiers et presque la moitié de cette histoire, dans laquelle tous les noms de montagnes, de rivières, de lieu et de personnes sont mogols ou turcs. Les personnes chargées d'écrire cette histoire, ainsi que les copistes, dont les manuscrits sont parvenus jusqu'à nous, étaient tous des Persans ou des Tadjiks dont aucun ne connaissait ni le mogol ni le turc. Il y a des noms propres mogols qu'un Tadjik n'apprendrait pas en dix jours à prononcer correctement, comment donc aurait-il pu les écrire. Le Dieu Très-Haut m'a donné la connaissance des langues turque et persane, de tous les mots et de toutes les expressions qu'on peut y rencontrer et je crois que personne aujourd'hui ne connaît aussi bien que moi le turc et le Tadjik.

J'ai de plus eu l'occasion de visiter le pays des Qalmouqs où
37 j'ai passé une année entière pendant laquelle j'ai bien étudié leur langue avec toutes ses expressions, ainsi que leurs usages et leurs coutumes.

Afin de mettre cette histoire à la portée de toutes les classes, je l'ai écrite en turc, et le style en est si simple qu'un enfant de cinq ans pourra facilement le comprendre; et pour le rendre plus clair j'ai évité d'y mêler un seul mot turco-djaghatai, persan ou arabe.

Si le messager de la mort ne vient pas me visiter trop tôt, j'ai l'intention, avec l'aide de Dieu, de traduire également cette histoire dans le langage fleuri des Persans.

Maintenant que nous avons dit ce que nous devions dire, ne nous écartons pas davantage de notre sujet.

Nous allons raconter d'abord ce que nous savons sur les dif-

férentes tribus non-mogoles, et, si Dieu veut, nous parlerons ensuite des tribus mogoles.

Les cinq premières familles de race turque qui formèrent des tribus étaient, comme nous l'avons dit à l'article d'Oghouz-Khan, [1]) celles des Ouïghours, des Qangli, des Qiptchâq, des Qâl-Atch et des Qârliq.

Les descendants d'Oghouz-Khan, conjointement avec les Turcomans, habitaient la Transoxiane (Mavèrâunahr) et le Khorassan. Les Qiptchâq habitaient les contrées situées entre le Don (Tine), le Volga (Itil) et l'Oural (Yâïq). Les Qanqli campaient d'abord avec les Turcomans, mais, quand ces derniers se furent étendus dans le pays, les Qanqli choisirent pour demeure les bords de l'Issik-Koul, du Tchou et du Tèlâche où ils passèrent un grand nombre d'années.

Tèkèsch-Khan, un des souverains d'Urguendj, avait pour femme la fille d'un des grands de la tribu des Qanqli. Cette femme de Tèkesch-Khan se nommait Turkân. C'est d'elle qu'a reçu le jour Sultan Mohammed Khârezm Châh, roi puissant dont les états s'étendaient, d'un côté, jusqu'à l'Indostan, de l'autre jusqu'à Endèdjân et au Turkestan, d'un troisième côté jusqu'à l'Arabistan et du quatrième jusqu'au pays de Roum.

Urguendj était sa capitale. Tous les proches parents de Tur- 38
kân-Khâtoun se rendirent les uns après les autres à la cour de Sultan Mohammed où ils embrassèrent l'islamisme et entrèrent au service du sultan. Turkân-Khâtoun avait un frère aîné appelé Khoumâr Tékine. Il se rendit auprès du sultan, se fit musulman et fut nommé Dârougha (Gouverneur) d'Urguendj. Après lui arriva Inâltchik, fils du frère cadet du père de Turkân-Khatoun, qui se fit aussi musulman et reçut du sultan le gouvernement de tout le Turkestan. Sultan Mohammed ordonna que dorénavant personne ne l'appelât plus Inaltchik, mais Ghâïr-Khan[2]). Ensuite

1) Voy. pag. 17—22.

2) امیر اینالجیق که لقب غایر خان یافته بود Mirkhond Raudèt ou ssafâ.

arriva un nommé Kouk, un des principaux de la tribu des Qanqli. Le sultan lui donna Boukhara avec le titre de khan (Kouk-Khan).

Le nombre des Qanqli qui vinrent se mettre au service de Sultan Mohammed Khârezm Châh s'élevait à cinquante ou soixante mille. Dix mille tentes (familles) des Qanqli étaient restées sur les bords du Tchou et du Tèlasch. Mais à l'arrivée de Tchinguiz-Khan tous ces Qanqli qui habitaient sur les bords du Tèlâsch, furent conquis et tout leur pays fut ravagé. Avec eux disparut la tribu des Qanqli. Les Qanqli qui, longtemps dispersés, ont pu plus tard se réunir sont les restes de cette tribu.

.Les Qarliq.

Les Qarliq habitaient les hautes montagnes de la Mogolie. Ils se livraient à l'agriculture et à l'élève des troupeaux. Ils choisissaient pour roi le plus digne d'entr'eux et, à sa mort, ils en élisaient un autre à sa place. Ils étaient peu nobmreux; à l'époque la plus florissante de leur existence, le nombre de leurs familles ne s'élevait pas à plus de deux mille. Ils habitaient ce pays depuis près de quatre mille ans[1]), lorsque Tchinguiz-Khan, qui était devenu le souverain de la Mogolie et avait soumis les
39 autres tribus, leur envoya Qoubilaï Noyân le Barlas[2]) pour les sommer de se soumettre. Arslan-Khan, alors roi des Qarliq, partit avec Qoubilaï Noyân et alla se présenter à Tchinguiz-Khan auquel il offrit de riches présents à la tête desquels était sa propre fille. Arrivé auprès du khan, il prêta entre ses mains le serment d'être jusqu'à sa mort son serviteur le plus fidèle. Le khan, de son côté, le reçut avec beaucoup de bonté et le congédia après lui avoir donné une jeune fille de sa famille. Mais il ordonna que dès ce moment on ne l'appelât plus Arslan-Khan,

---

1) Ceci, évidemment, ne peut être qu'une faute de copiste pour quatre cents ans:

2) Daprès Bérésine-Baroulâs.

mais Arslân Sirâq [1]), car, dit-il, en regardant ses beks, comment peut-on maintenant l'appeler Arslan-Khan [2]). Dans la langue des Mogols on appelle un Tâdjik, Sirâq.

Les Ouïghours.

Le mot Ouïghour signifie *yâpouschghour* (qui se réunit). On dit en parlant du lait, qu'il s'est coagulé, *Ouïdi*. Tant qu'il est frais, les parties dont il est composé se détachent les unes des autres, mais lorsqu'il s'est coagulé, qu'il s'est eaillé, elles ne se séparent plus. *Ouïdi* c'est-à-dire *yâpouschti*, il s'est réuni. On dit aussi *Imâmgha ouïdime*, je me suis joint à l'Imam; j'ai imité l'Imâm. Je me suis assis, quand il s'est assis et levé quand il s'est levé; je reste debout quand il est debout. N'est ce pas se joindre à lui?

On raconte qu'il y a dans la Mogolie deux montagnes d'une hauteur prodigieuse qui s'étendent de l'orient à l'occident. L'une s'appelle Touqratou-bouzlouq; l'autre Ousqounlouq-Tikrime [3]). Une autre montagne nommée Qout-Tâgh s'étend entre les deux premières à l'ouest du pays des Mogols. Une partie des contrées bornées par ces trois montagnes est arrosée par dix grandes rivières [4]), l'autre partie par neuf rivières. C'est sur les bords de ces rivières qu'habitaient anciennement les Ouïghours. Ceux qui vivaient sur les bords des dix rivières s'appelaient *On ouighour* (Ouïghours des dix); et ceux qui a- 40

1) Bèrèzine. ارسلان سرتا قتى

2) Arslan, comme on sait, signifie en turc «Lion».

3) Rèchid. Bèrèz. بوقراتو بوزلوق et اشقونلوق تنكريم ?

4) Voici les noms de ces dix rivières d'après le *Tarikh-i Djihankuschaï* d'Ohsson. Hist. des Mongols T. 1. Liv. 1. p. 75:

Ischkil — Oniguer — Tokir — Ozralder — Touler — Badar — Adrodj — Tabin — Coumlandjou et Abigan —

et d'après Rèchid. (Bèrèzine)

Ischkoul — Outiguer — Touqir — Ourqandour — Toulou — Bâdâr — Adar — Outch-Tabine — Qamlandjou et Outiguène.

ايشكل — اوتيكر — توقير — ورقندور — تولو بادار — ادر — اوچ تابين —
قملانجو — اوتيكان

vaient leur demeure sur les bords des neuf rivières portaient le nom de Toqouz-Ouïghour (Ouighours des neuf). Ils avaient beaucoup de villes, de villages et de terres cultivées. Le nombre de leurs orouqs s'élevait jusqu'à cent vingt. Ils n'avaient pas élu de roi dont ils reconnussent l'autorité, et ils ne tardèrent pas, pour cette raison, à tomber dans l'anarchie. Un jour ils se rassemblèrent tous et tinrent conseil. «Nous formons, se dirent-ils, deux états tout-à-fait à part; que chacun de nous élise un souverain qui aura le droit de priver de ses biens et même de la vie le premier qui refusera d'obéir à ses ordres». Les On-Ouïghours élurent alors pour leur chef un nommé Mingou-taï[1]), auquel ils donnèrent le titre de Il-Iltèrer et les Toqouz-Ouîghour en élurent, de leur côté, un auquel ils donnèrent le nom de Koul-Erkine[2]).

Pendant cent ans le pouvoir suprême resta entre les mains des descendants de ces deux rois. Ensuite il passa à d'autres princes, également Ouïghours, qui continuèrent à recevoir à leur avènement au trône le titre de Il-Iltèrer chez les On-Ouïghours et celui de Koul-Irkine chez les Toqouz-Ouïghours.

Ce ne fut que bien des années plus tard que ces rois furent connus sous le nom d'Idi-Qout.

Vous connaissez tous la signification du mot *Idi*. Il signifie: «Il a envoyé, il a laissé aller. On dit *ip-ni i*, laisse filer la corde — lâche la corde — *sighir idi* la vache a laissé couler son lait a donné son lait — ne l'a pas retenu. Les Turcs appellent la vie *Qout*. On dit à quelqu'un: *Ating* ou bien *Touning qoutli boulsine»* — que ton cheval soit toujours plein de vie, ou que ta pelisse soit toujours pleine de vie. Si le possesseur n'est pas vivant comment pourront-ils être bénis, — être heureux. *Idi-qout* signifie: «Qui a donné la vie à tout le peuple». Aujourd'hui les Uzbeks appellent

---

1) Rèch. Berèzine منكوباى Monkè-Baï.

2) Voy. Bèrèzine. Hist. des Mongols par Rèchid. T. 1. p. 269.

Idi-qout un homme brave (Irlik-Kschi). Ces deux expressions ont la même signification[1])

Les Ouïghours vécurent pendant près de trois mille[2]) ans dans les contrées susmentionnées. Ensuite ils eurent des guerres malheureuses, et plusieurs d'entr'eux tombèrent dans les fers et dans l'esclavage. Quelques-uns restèrent dans leur pays, les 4
autres s'expatrièrent et se retirèrent sur les bords de l'Irtiche, où ils se subdivisèrent encore en trois corps. Les premiers se rendirent à Bich-Bâliq où ils se livrèrent à l'agriculture, et ils rendirent le pays florissant. Les autres se fixèrent également dans les environs de Bich-Bâliq, mais ils y menèrent une vie nomade, s'adonnant seulement au soin de leurs troupeaux. Les troisièmes enfin s'établirent sur les bords du haut Irtiche où, au lieu de soigner et d'élever des troupeaux, ils se livrèrent seulement à la pêche ou à la chasse du castor, de la zibeline, de la martre et de l'écureuil, se nourrissant de leur chair et se couvrant des fourrures que leur donnaient ces animaux. Ils n'avaient jamais vu de leur vie ni troupeaux, ni étoffes de laine, de coton ou de soie. Si, chez eux, une mère formait des imprécations contre sa fille, elle lui disait: Puisses-tu tomber entre les mains d'un homme qui possède des troupeaux de chevaux et de moutons, qui te fasse manger de la viande et boire du qoumiz et tu verras les mauvais jours fondre sur ta tête».

A l'époque de Tchinguiz-Khan l'Idi-qout (roi) des Ouïghours était Baourtchiq. Il se soumit au khan et lui paya chaque année un tribut. Lorsque Tchinguiz-Khan marcha contre le Mâvèrânnahr (Transoxiane), ce même Baourtchiq vint le rejoindre à la tête de son armée et fit avec lui cette campagne, pendant laquelle il rendit au khan de très-grands services.

Il y avait parmi les Ouïghours plusieurs personnes qui savaient lire le turc. Ils s'entendaient parfaitement à tenir des

---

1) L'auteur dit plus bas, p. 86 du texte, que Idi-Qout signifie — heureux, riche, puissant (Dèvlètlik).

2) Trois cents ans?

comptes et à diriger les affaires d'un divan (d'une chancellerie). Sous le règne des petits-fils de Tchinguiz-Khan, les teneurs de comptes et les chefs de divan, dans le Mâvèrànnahr, dans le Khórassan et dans l'Irâq étaient tous des Ouïghours. C'étaient aussi des Ouïghours qui remplissaient ces charges dans le Khataï sous le règne des fils de Tchinguiz-Khan. Okèdaï Qâân, fils et successeur de Tchinguiz-Khan, avait confié le Khorassan, le Mâzendèrân et le Guilân à un Ouïghour nommé Kourgouz qui
42 s'entendait parfaitement à tenir des comptes et savait très-bien percevoir, dans ces trois provinces, les impôts qu'il envoyait régulièrement chaque année à Okèdaï Qâân.

Les Nèkrine[1]).

Les Nèkrine, appelés aussi Mèkrine, habitaient les montagnes voisines du pays occupé par les Ouïghours; mais ils formèrent toujours un peuple à part, sans jamais se mêler ni aux Mogols ni aux Ouïghours.

A l'époque de Tchinguiz-Khan ils ne comptaient pas plus de deux mille familles.

Le khan leur envoya un ambassadeur, porteur de ces paroles: «Dieu a béni mes armes. Toutes les tribus qui m'environnent m'ont fait leur soumission. J'attends votre réponse». Tchinânitch, alors chef (Turè) des Nèkrine avait une fille nommée Boukaï d'une beauté remarquable. Il vint suivi de riches présents faire sa soumission au khan auquel il fit hommage de cette jeune fille. Tchinguiz-Khan congédia Tchinânitch comblé de faveurs et avec de riches présents. Il prit pour femme cette fille qu'il aima avec plus de tendresse que toutes ses autres femmes. A la mort du khan, Boukaï passa dans la couche de son fils Okèdaï Qâân qui l'aima aussi plus que toutes ses autres femmes.

---

1) Rèch. *Bèrèzine.* Bèkirine. — Mst Dahl. Nèkrine. — Texte de Kazan. Tèkrine.

Les Qirghiz et les Kèm-Kèmdjout.

Oghouz-Khan avait un petit-fils nommé Qirghiz. C'est de lui que descendent les Qirghiz. Mais aujourd'hui il reste très-peu de descendants de ce Qirghiz. Plusieurs familles de tribus mogoles ou autres qui cherchaient de l'eau et des pâturages vinrent se réunir à ces Qirghiz dont ils prirent le nom et eux seuls savent à quel orouq précisément ils appartiennent.

Le pays des Qirghiz et celui des Kèm-Kemdjout étaient limitrophes. Ils avaient d'un côté la Sèlenga, et de l'autre l'Anqara-Mourân[1]). Ce sont les noms de deux grandes rivières. Le pays des Qirghiz avait d'un autre côté pour limite les deux provinces appelées *Ibir* et *Sibir*.

Les Qirghiz appelaient leurs princes *Inâl*, comme les Mo- 43
gols et les Tâdjiks disent *Pâdichâh*.

A l'époque de Tchinguiz-Khan ils avaient un roi nommé Ourous Inâl. Le khan leur envoya un ambassadeur appelé Bourè pour les sommer de se soumettre. Ourous Inâl reçut avec honneur l'envoyé de Tchinghuiz-Khan. Il ne se rendit pas lui-même auprès du khan, mais quand il congédia son envoyé, il le fit accompagner de personnes de marque chargées de présenter au khan sa soumission et de lui offrir de riches présents à la tête desquels se trouvait un faucon blanc qui avait les pattes, le bec et les yeux rouges.

Les Ourmanqout.

La tribu des Ourmanqout habitait au milieu d'épaisses forêts. C'est pour cette raison qu'ils reçurent le nom d'Ourmanqout. Ils étaient voisins des Qirghiz. Il se soumirent à Tchinguiz-Khan. Outre cette tribu il y en avait encore une autre qui portait le même nom, mais il n'existait entr'elles aucune espèce de parenté. Ceux dont nous parlons formaient une tribu indépen-

1) L'Anqora Mouran (L'Angara) est toujours écrit dans le Mt Dahl. آیقرا موران Aïqarâ Mourân: Il faut lire انقرا موران Anqârâ-Mourân.

dante et tout-à-fait à part. L'autre descendait de Nokouz, et, comme elle vivait ordinairement au milieu des bois, elle avait également reçu le nom de Ourmanqout.

Les Tatars.

Les Tatars dont le nom est bien connu aujourd'hui, aussi bien qu'il l'était autrefois, comptaient anciennement soixante et dix mille familles. Ils formaient un grand nombre d'orouqs dont chacun vivait séparément. Ils disaient: Nous sommes de tel et tel orouq. Les tribus les plus fortes et les plus nombreuses étaient fixées dans un endroit nommé Boyour-Nor et voisin du Khitaï auquel elles étaient soumises. Quelquefois cependant elles se révoltaient contre le Khitaï qui devait envoyer des troupes contr'elles pour les punir et les faire rentrer dans l'obéissance.

44 Plusieurs de leurs tribus campaient sur les bords de l'Anqara-Mourân qui, après avoir passé à l'ouest du pays des Qirghiz et reçu le tribut de plusieurs rivières qui augmentent ses eaux, va se jeter dans la mer[1]).

A l'embouchure de ce fleuve, sur le bord de la mer, il y a une grande ville autour de laquelle on trouvait beaucoup de villages dans le voisinage desquels campaient des nomades riches en troupeaux. Leurs chevaux étaient grands. Leurs chevaux ordinaires étaient grands comme nos chevaux de trois ans. Ils étaient tous de couleur pie, il n'y en avait pas d'autres.

Non loin de cette ville nommée Alâqtchine, il y avait une mine d'argent; aussi tous les chaudrons, plats et vases dont se servaient les gens de ces tribus étaient tous d'argent. C'est de ce pays que les Uzbeks veulent parler, quand ils disent: «Il y avait un pays où tous les chevaux étaient pies et les foyers d'or».

A la mort de Tchinguiz-Khan le pays des Qirghiz et tous ceux qui l'entouraient, avaient reconnu l'autorité de Touli-Khan, son fils, et passé, après lui, à ses enfants.

---

1) Voy. à la page suivante les noms de ces rivières.

Sour qouqtaï Bigué, mère de tous les enfants de Touli-Khan et celle qui occupait le premier rang parmi les femmes de ce prince, avait été nommée régente. Elle fit partir sur des vaisseaux un corps de mille hommes sous le commandement de trois beks auxquels elle ordonna de se rendre à Alaqtchine et de piller la ville, si c'était possible, sinon, de lui rapporter au moins des notions exactes sur ce pays. Ces trois chefs revinrent après une longue absence, mais ramenant avec eux seulement trois cents hommes; le reste avait péri pendant l'expédition. Ils dirent à la princesse-régente: Tout ce que vous aviez entendu raconter sur ce pays est la pure vérité. Nous y avions pris une grande quantité d'argent, mais nous nous sommes vus obligés de le jeter parce que nos bateaux trop chargés ne pouvaient pas remonter le fleuve contre le courant. Il fait dans ce pays une chaleur mortelle; c'est pour cette raison que nous avons perdu tant de monde». 46

S'il plaît à Dieu, nous raconterons dans l'histoire de Tchinguiz-Khan, comment les Tatars se soumirent à ce prince.

Les Ouïrâts.

Les Turcs appellent une grande rivière, *Sâï*, les Tâdjiks l'appellent Roud-Khâné, si elle est grande, et *Roud*, si elle est petite. Les Arabes appellent une rivière *Vâdi* et les Mogols *Mourân*.

A l'est du pays des Mogols coulent huit rivières appelées collectivement *Sikiz*-Mourân (les huit rivières). Toutes vont se jeter dans l'Anqara-Mourân. Voici leurs noms: Kouk-Mourân, Ône-Mourân, — Qarâ Oussoun, — Sanbi-qoun, — Âqri-Mourân, — Our-Mourân, — Djaghan-Mourân et Djurdja-Mourân[1]). C'est entre ces rivières qu'était enfermé le pays des Ouïrâts.

1) D'après Rèchid — éd. Bèrèzine. Hist. des Tribus, p. 79.
كوكه موران— اون موران—قرا اوسون يبى اوسون—أقوت موران—
اوق موران جورجه موران—جغان موران

A l'époque de Tchinguiz-Khan le roi des Ouïrâts était Qoutouqa Bègui. Il avait deux fils dont l'aîné se nommait Inaltchi et le cadet Tourâldji. Qoutouqa Bègui fit d'abord acte de résistance, mais ensuite il se soumit entièrement à Tchinguiz-Khan. Il fit hommage de sa fille au khan qui, de son côté, lui en accorda une (de sa famille).

Les Tourghaout[1]), les Qouri et les Toulâs.

Les Tourghaout, les Qouri et les Toulâs étaient de la même famille que les Ouïrâts dont ils n'étaient que des branches (orouq). Les Tourghaout, dont le nom signifie «*de l'autre côté*», furent appelés ainsi, parce qu'ils habitaient de l'autre côté de la Séhenga qui servait de frontière au pays des Mogols.

Les Toumât.

Les Toumât, qui étaient également un orouq des Ouïrât, habitaient un endroit appelé Bourqoudjine Toukoum[2]), et voisin du pays des Qirghiz.

46 Tatoula Souqar[3]) qui était leur bèk à l'époque de Tchinguiz-Khan vint faire sa soumission au khan.

Les Boulaghatchine et les Kèrèmoutchine.

Ces deux orouqs étaient parents. Leur pays était voisin de celui des Qirghiz. Ils firent leur soumission à Tchinguiz-Khan.

Les Toulèngout, les Ourâssout et les Koustèmaï[4]).

Les Toulèngout, les Ourâssout et les Koustèmaï formaient trois orouqs unis entr'eux par les liens de la parenté. Il y avait chez eux beaucoup de médecins. Ils connaissaient bien

---

1) Rèchid. edit. Bèrèzine برغوت Barghout.

2) Rèch. Bèrèz. Barghoudjine Toukoum. Баргуджинъ Тукумъ. Hist. des Tribus trad. page 88.

3) Rèch. Bèrèz. Taïtoula-Soukhar. Тайтула-Сухаръ. Hist. des Tribus p. 88.

4) Rèch. Bèrèz. Tèlengout et Kestèmi. Теленгутъ. — Кестеми. Hist. de Tribus. Trad. p. 89.

l'art de traiter et les simples. Ils vivaient dans des bois épais et des forêts où ils se livraient exclusivement à la pêche et à la chasse de la zibeline, de la martre, de la loutre, de l'écureil, du castor, de la biche sauvage et d'autres animaux.

Les Naïmans.

Les Naïmans formaient une ancienne tribu riche en troupeaux. Nous ne connaissons rien de leur histoire avant Tchinguiz-Khan. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'ils eurent un roi nommé Qârqiche qui laissa en mourant sa couronne à son fils Inât. A l'époque de Tchinguiz-Khan les Naïmans avaient pour roi Tayang-Khan qui avait un fils nommé Koudjlouk[1]). Ils avaient leurs campements dans l'endroit appelé Qarâ Qouroum, dans la Mogolie. Ils ne s'occupaient pas d'agriculture.

Les Kèrâïtes.

Le mot *Kèrâït* signifie *Qârâ Barân* (Mouton noir?). Un homme avait sept fils, tous noirs de visage. Le peuple leur donna le nom de Kèrâït qui passa à leurs descendants. Cette tribu, très-ancienne et riche en troupeaux, avait des rois à elle et passait pour la plus puissante des tribus de l'époque. Elle était voisine des Naïmans avec lesquels elle était souvent en guerre.
Marghouz, un de leurs plus grands rois, eut un fils nommé 47
Qourtchaqour qui reçut le surnom de Bouïrouq[2]). Toghroul, un des nombreux fils de ce dernier, reçut des empereurs du Khitaï le titre de Ong[3]) qui signifie «roi du pays». Ce fut ce Ong-Khan, le Kèrâït, qui se battit contre Tchinguiz-Khan

Les Ongout.

Les habitants du Khitaï avaient élevé tout autour de leur pays une haute muraille dont les deux extrémités touchaient à

1) Rèch. Bèrès. كوشلوك Kouschlouk. Loco citato.

2) Dans Rèchid. Hist. de Tchenguiz Mr Bèrèzine l'appelle dans le texte p. 174. بويروق خان قوجاتور et dans la traduction p. 107. Khourdjakhous — Хурджахусъ et Hist. des Tribus p. 98. Худжатуръ Khoudjâtour.

3) Le van des Chinois:

la mer, et que persōnne n'aurait pu ni détruire ni renverser. On y avait laissé, pour le passage des caravanes, une ou deux issues. fermées par d'énormes portes de fer. Une pareille muraille s'appelle en arabe. *Sadd* (barrière), en turc, *Tourqourqa*, et dans la langue du Khitaï, *Ongou*. Iskender[1]) a fait élever une muraille contre les Yâdjoudj-Mâdjoug. Anouchirvan[2]) en a fait élever une à Chémâkhi, qu'on appelle aujourd'hui Timour-Qâpou. (La porte de fer.)

Les souverains du Khitaï proposèrent à quelques familles de race turque de se charger de la garde de ces portes moyennant une certaine somme qu'ils s'engageaient à leur payer annuellement. Les Turcs acceptèrent et (depuis ce temps) s'occupèrent, de père en fils, de la garde de ces portes, ce qui leur fit donner le nom d'Ongout.

En mogol te *t* final du mot Ongout est le signe de l'adjectif relatif comme en turc *i* et *dji* dans les mots: *Urguendji* d'Urguendj. *Tabâqtchi* «Qui fait ou vend des *Tabâq*» (plat, vase) *Ichiktchi* «qui garde une porte». Comme on appelait cette muraille *Ongou*, on appela ceux qui la gardaient *Ongout*, c'est-à-dire *Saddji*, «Employé à la barrière».

A l'époque de Tchinguiz-Khan le nombre de leurs familles s'élevait à quatre mille, et ils avaient pour bèk Alâ-Qousch Tikine.

48 Lorsque le khan se préparait à aller attaquer le Khitaï, il avait envoyé sommer ce Alâ-Qousch Tèkine de se soumettre et celui-ci lui avait fait sa soumission; et quand plus tard le khan s'avança contre le Khitaï, Alâ-Qousch Tèkine vint le rejoindre, lui ouvrit les portes de la grande muraille et le suivit dans son expédition contre le Khitaï.

---

1) Alexandre le Grand.

2) Anouchirvân ou Nouchirvan, le Sassanide; surnommé عادل *Adil*, le Juste.

Le Khitaï.

Il y a deux pays de ce nom. Le Khitaï (la Chine) et le Qarâ-Khitaï [1]).

Plusieurs familles qui habitaient le Qarâ-Khitaï s'étant révoltées contre leur souverain, on ne sait pour quelle raison, avaient levé leur camp et pris la fuite. Elles arrivèrent dans le pays des Qirghiz qui ne voyant dans les nouveaux-venus que des étrangers portèrent la main sur leurs biens. Ne pouvant rester dans ce pays, ces familles se rendirent dans un endroit appelé Imil où elles fondèrent une ville, se livrèrent à l'agriculture et rendirent bientôt le pays florissant. Les malheureux qui avaient perdu leurs troupeaux et leurs richesses, tous ceux qui étaient poussés par le besoin et par la faim, se réunirent dans cette ville où le nombre de leurs familles s'éleva à quarante mille.

A cette époque la guerre ayant éclaté entre le roi du grand pays des Djourdjit et le roi du Qarâ-Khitaï, le roi des Djourdjit resta vainqueur et s'empara du Qarâ-Khitaï dont le roi fut mis à mort. Un des grands beks du roi du Qarâ-Khitaï, du nom de Touissi-Taïfar [2]), s'enfuit chez les Qirghiz avec ses naukers et sa tribu. Ceci arriva dans l'année cinq cent treize de l'Hégire.

De chez les Qirghiz ce Touissi-Taïfar vint rejoindre les Qarâ-Khitaïens qui étaient fixés à Imil. Ce bek était un homme plein d'esprit et de connaissances, et, deux ans après son arrivée, son nom était déjà devenu célèbre chez tous ses voisins. Il était descendant d'Afrâsiâb [3]).

Il y avait à cette époque dans la ville de Bèlâsaghoun un khan nommé Ilik, homme faible de caractère. Les Mogols appel-

3) Sur le Khitâï et le Qarâ Khitâï voyez Histoire des Mongols de la Perse, par Réchid-eddine, traduite par Quatremère. Tome 1[er]. Vie de Réchid-eddine. Seconde partie p. 86 et suivantes.

2) Ce personnage est appelé par d'Ohsson: Touschi Tulgoun. Hist. des Mongols. T. I. Liv. I. p. 110—111.

3) Voy. Loco cit., ce que dit d'Ohsson en parlant du Khacan-Mahmoud, le vingtième prince de sa dynastie qui se disait issu des Efrassiyabes, souverains turcs, fameux dans l'ancienne histoire de Perse.

lent cette ville Ghou-Bâliq (la bonne ville), *Ghou* signifie «bon»
49 et *Bâliq* «ville». Dans les environs de cette ville campaient beaucoup de Turcs, principalement de Qanqli, qui ne cessaient de piller le pays et de détruire les moissons. Cette raison décida Ilik-Khan à faire appeler le bek arrivé du Qarâ Khitaï et à lui confier le souverain pouvoir. Touissi-Taifar arriva et devint maître de tout le pays. Il fit d'Ilik son propre nauker et ordonna de ne plus l'appeler, dès ce jour, Ilik-Khan, mais Ilik le Turcoman. Il prit lui-même le litre de Gour-Khan. *Gour*, dans la langue du Qarâ-Khitaï, signifie: «Grand-roi».

Bientôt après son avènement au trône il s'empara d'Endèdjân, de Turkestan[1]), et de Taschkend. Ensuite il alla ravager les environs de Samarcande et fit investir la ville même dont le souverain n'obtint la paix que sur la promesse qu'il fit de lui payer annuellement un tribut. Après cela il retourna chez lui.

Il envoya contre Urguendj un de ses principaux beks nommé Ariz. Ce général, après avoir ravagé la province d'Urguendj et enlevé un grand nombre de prisonniers, vint investir la ville. Le souverain d'Urguendj Atsiz, de la famille des Kharezm-Châh, promit de payer chaque année un tribut de vingt mille pièces d'or (achrèfi) et Ariz satisfait de ces conditions lui accorda la paix et retourna sur ses pas. Atsiz paya ce tribut jusqu'à sa mort. Son fils et successeur Tacasche le paya également jusqu'à sa mort; mais son fils, Sultan Mohammed, refusa de payer et se révolta[2]).

---

1) On ne peut jamais savoir au juste, si l'auteur veut parler de la ville même de Turkestan ou de la province du Turkestan.

2) Khârezm Châh, Atsiz, fils de Mohammed, fils d'Anouchtèguine, naquit au mois de Redjèb 495 (1101) et mourut en 551 (1156). Il eut pour successeur son fils, Châh Arslan, autrement Il Arslân, qui mourut en 568 (1172). Après lui sa couronne passa à son fils, Sultan Châh Mahmoud, qui était encore en bas âge, et dont la mère fut reconnue comme régente pendant sa minorité. Sultan Châh Mahmoud mourut à la fin du mois de Ramazan 589 (1193). Il eut pour successeur son frère Tacache-Khan qui mourut le 19 du mois de Ramazan de l'année 589 (1193) et laissa sa couronne à son fils Alâ-ouddine-Mohammed dont il est ici question.

Le sultan Sandjar-Mâzi[1]) s'avança dans le Turkestan à la tête d'une armée qu'il avait rassemblée depuis le pays de Roum., Il livra une bataille au Gour-Khan, du Qarâ-Khitaï; mais il fut battu, perdit toute son armée et s'enfuit à Marv[2]).

Les Tour-qâq.

On ne sait pas à quelle famille turque appartenaient les Tour-qâq. Le mot Tour-qâq signifie «gardien, garde». Les rois avaient 60
une garde particulière formée de soldats chargés de veiller sur leur personne. Ces garde-du-corps venaient se poster près de la porte de la tente royale où ils veillaient à tour de rôle, les uns se tenant en faction, tandis que les autres se livraient au sommeil. Ceux qui veillaient battaient de temps en temps du tambour ou bien frappaient sur une planche avec un bâton pour avertir l'ennemi qui pourrait survenir que l'on veillait dans le camp. Quand ils avaient fini leur heure de faction, ils réveillaient leurs camarades en leur disant: A présent c'est mon tour de dormir, toi, *Tour-qâq* (Lève-toi, frappe). Voilà pourquoi on appelait Tour-qâq les gardes chargés de veiller à la sûreté de la personne du souverain.

---

1) C.-à-d. le sultan Sandjar, Mouïz-èddounyâ-vèddine, fils de Mèlik-Châh. Notre auteur l'appelle ici *Mâsi* (l'ancien pour le distinguer de Sandjar-Châh, fils de Toghan-Châh et de Sandjar-Mirzâ le Timouride. — Selon l'auteur du Habib essi-ar ce prince naquit à Sandjar, dans le mois de Redjèb 479 (1086) et mourut le 26 de Rèbi 1er 552 (1152) à l'âge de 72 ans. Il fut enterré à Marv dans un mausolée qu'il avait fait construire et auquel il avait donné le nom de دار الآخره Dâr-oulâkhirè. Le quatrain suivant cité dans le Habib essi-ar renferme un chronogramme qui donne la date de la mort du sultan Sandjar.

جوانزار سنجرکه در باغِ مُلك سرافراز بودی بکردار سَروْ * جو در مَرو

می بودو آبجابمْرد بجو سالِ وفاتِوی از شاهِ مَرو (552)

2) Sur cette malheureuse expédition du sultan Sandjar contre le Kour-Khan — voyez Mir-Khond dans son Ranzètoussafâ-Khoudèmir, dans le Habib essi ar — et le Khoulâsatoul akhbar ainsi que Djennâbi, dans son histoire Elbahr elzakhkhâr. البحر الزخّار والعلم التيّار Cette expédition eut lieu en 536 (1141).

Tribus mogoles.

Qiân, fils d'Il-Khan et Nokouz, fils du frère cadet d'Il-Khan, s'étaient retirés dans l'Erkènè-Qoun[1]), et y avaient laissé après eux une nombreuse postérité. Les enfants de Qiân reçurent le nom de Qiât, et ceux de Nokouz celui de Dourliguine. Mais, avec le temps, chaque famille s'étant multipliée forma une tribu à part et prit un nom particulier, et les noms de Qiât et de Dourliguine finirent par se perdre.

Une femme, nommée Alanqouâ, de la tribu des Qourlâs, descendants de Qiân, eut trois fils, sans avoir eu de commerce avec un homme. Si Dieu veut, nous reparlerons plus tard[2]) de cette histoire; nous avons néanmoins cru convenable de la rappeler ici. Ces trois fils eurent une postérité prodigieusement nombreuse, et tous leurs descendants reçurent le surnom de *Niroun*, «Origine pure», en turc, «*Arou-tokhm*». Les Turcs leur ont donné ce surnom, parce qu'ils croient que ce trois frères sont nés de la lumière.

Qaboul-Khan, bisaïeul de Tchinguiz-Khan, eut six fils, tous pleins de courage et d'un caractère impétueux, ce qui leur fit
51 donner par le peuple le surnom de *Qiât*, parce qu'en mogol on appelle «*Qiân*» un torrent qui descend d'une montagne. Qiât est le pluriel de Qiân. L'aîné des fils de Qaboul-Khan était Bartan-Khan[3]), dont le fils, Yèssoukèï Bèhâdour, fut le père de Tchinguiz-Khan. Yèssoukèï Bèhâdour avait des yeux bleu-foncé, (*chah-lâ*), ce que les Mogols appellent «*Bourdjaghin*». C'est pour cette raison que les descendants de Yèssoukeï Bèhâdour disaient: Nous sommes des Bourdjaghine-Qiât. Ce fut ainsi qne l'on vit reparaître le nom de Qiât après les enfants de Qaboul-Khan.

Connaître et nommer tous les ourouqs turcs, sans en laisser échapper un seul, serait au-dessus des forces d'un homme. Nous avons, autant que cela nous a paru convenable, raconté ce que

1) Voyez page 82.
2) Voy. p. 61 du texte.
3) Bertâne Bèhadour-Khan chez Réchid-eddine.

nous savions sur les autres ourouqs de race turque. Maintenant nous allons parler des ourouqs (branches) de race mogole.

Les Merkites ou Mèkrites.

A l'époque de Tchinguiz-Khan les Merkites, que l'on appelle aussi Mèkrites[1]), avaient pour chef Touqtâ-Bègui. Cette tribu était continuellement en guerre avec Tchinguiz-Khan. Une fois ils vinrent fondre sur ses tentes et firent sa femme prisonnière. Une autre fois, l'ayant surpris lui-même seul dans la plaine, ils le firent prisonnier et ne lui rendirent la liberté qu'après lui avoir fait payer une rançon.

Les Qonqrât[2]).

Un des descendants de Qiân eut trois fils, dont l'aîné s'appelait Tchourliq Merguène, le second, Qoubaï-Chirè[3]), et le troisième, Tousboudaï. Tchourliq était fort adroit à tirer de l'arc. Un jour il se prit de querelle avec son frère Qoubaï-Chirè. Ils étaient tous les deux à cheval. Tchourliq saisit son arc et plaça une flèche sur la corde. Qoubaï-Chirè se pencha aussitôt en avant et cacha, derrière le cou de son cheval, sa tête qu'il releva 52
quelques instants après. Tchourliq eut pitié de son frère et se dit en lui-même: Je vais lui décocher une flèche qui ne lui fera pas de mal, mais qui l'effrayera, et prenant pour but un grand anneau qui pendait à l'oreille de son frère, il visa avec tant de justesse que sa flèche alla passer dans l'anneau. Ce Tchourliq-Merguène (l'adroit tireur) eut un fils nommé Qounqrât. C'est de lui que descend toute la tribu des Qounqrât.

Les Ikirâs et les Olqnout.

Ces deux tribus descendent d'Ikirâs et d'Olqnout, fils de Qoubaï-Chirè. La mère de Tchinguiz-Khan, Oloun, qu'on

1) Réchid dit qu'on les appelait اورويوت مركيت Ourouyoutes Merkites.
2) Chez Bèrèzine, Khonqirât. Хонкирать.
3) ou Qabâï-Chirè.

appelait Oloun-Ekè, et quelquefois, Oloun-Foudjine[1]), était de l'orouq des Olqnout.

Les Qarânout.

Tousboudaï eut deux fils dont l'aîné s'appelait Qarânout. C'est de lui que descend toute la tribu des Qarânout.

Les Qourlâs et les Eldjiguine.

Qounqlout, second fils de Tousboudaï, eut un fils du nom de Misser, lequel eut deux fils; l'aîné Qourlas, dont descend toute l'orouq des Qourlas, et le second, Eldjiguine, duquel descend tout l'orouq des Eldjiguine.

Les Ormâout[2]).

Cette tribu est appelée aujourd'hui Oïmâout. Toute cette tribu descend d'un nommé Ourmâout.

Les Qongqomâr[3]).

Un homme de l'orouq des Ourmâout eut trois fils. Le nom du fils aîné n'est pas connu; mais quand il fut devenu grand, il
58 reçut du peuple le surnom de Qongqomâr[4]). Qong signifie «grand». Aujourd'hui même on appelle un grand corbeau Qong-Qargha. Qomar veut dire «nez». Ce jeune homme avait un nez très grand.

---

1) Dans tous nos manuscrits d'Aboul-ghâzi le mot chinois Foudjine est toujours écrit قوجين. Qoudjine. Voyez dans le Chéïbâni Namè, traduit par Mr Bérézine p. 37, une note sur le mot Qoudjine.

2) Les اورياوت Ouriâout de Réchid. «Уряутъ» Bérézine. Hist. des Tribus. Traduction p. 158.

3) Le texte porte seulement: «Tout l'orouq des Ourmâout descend de cet homme». Il y a évidemment ici une lacune d'une ligne qui, malheureusement, se retrouve dans tous nos manuscrits. Il faudrait ici, avant cette phrase, quelque chose comme: «Il y avait un homme appelé Ourmâout». Tont l'orouq etc. Réchid-eddine dit, à l'article des Kourlout كورلو اوت, que les Oïmaqout اويماقوت et les Djongqourqine جونكقورقين. étaient deux branches de la tribu des Kourlout. Voy. Tribus Mongoles. Texte, page 99 et traduction de Bérézine p. 78.

4) Les قونكقتان Qong-qotân de Réchid. Хонгхотанъ. Значенiе этого слова Большеносый. Ce nom signifie: Qui a un grand nez. Voy. Bérézine page 158. Histoire des Tribus turques et mongoles.

C'est ce qui lui fit donner le surnom de Qong-qomâr «Grand-nez». De cet homme descend toute la branche des Qong-qomâr. Ils disent aujoud'hui: Nous sommes les fils de Qomâr. Minglik Itchiguè était de la branche des Qongqomâr. Minglik était le nom que lui avait donné son père. En mogol le mot *Itchiguè* veut dire *Âtâ* (père), nom que les Turcs ajoutent à celui des personnes pour lesquelles ils ont du respect, comme, par exemple: «Ḥakim-Atâ = Séïd-Atâ», et c'est parce que ce Minglik était un homme très respecté chez les Mogols que le peuple l'appelait Minglik Itchiguè (le père Minglik).

Après la mort du père de Tchinguiz-Khan, la mère de ce dernier passa dans la couche de Minglik Itchiguè. Ong-Khan[1]), roi des Kèrâït, avait envoyé un homme à Minglik Itchiguè pour lui dire de sa part: Attaquons de concert Tchinguiz, moi de l'extérieur, et toi de l'intérieur. Anéantissons-le et nous partagerons ensemble ses états et ses biens. Cet Ong-Khan avait toujours été dans d'excellents rapports avec le père de Tchinguiz-Khan ainsi qu'avec lui-même; aussi Tchinguiz-Khan ne supposait-il à Ong-Khan aucune inimitié contre lui. Un jour Ong-Khan lui fit dire: «J'ai l'intention de donner ma fille à ton fils aîné Djoudji», et il le fit inviter à se rendre auprès de lui, en ajoutant: «C'est notre désir mutuel; nous donnerons un grand festin et nous pourrons, à cette occasion, passer quelques jours dans les plaisirs et la bonne chère». Tchinguiz-Khan ajouta foi à ses paroles et se mit en route pour se rendre chez Ong-Khan. Mais il rencontra en chemin Minglik Itchiguè qui lui fit part des propo-
sitions que lui avait faites Ong-Khan, et le sauva ainsi de 54
la mort.

Minglik-Itchiguè était toujours resté attaché au service de Tchinguiz-Khan. Ce dernier n'avait encore que treize ans, lors-

---

2) Ong-Khan اونك خان est le Van-Khan des historiens mogols. Je rappellerai ici que j'ai cru devoir, autant que possible, écrire et prononcer les noms propres, comme ils le sont dans les historiens musulmans. Comme on écrit en français, Platon, pour Plato; Charles, pour Carolus et Pierre pour Petrus.

que sa mère (Oloun-Ekè) passa dans la couche de Minglik Itchiguè qui, depuis cette époque, resta jusqu'à sa mort l'inséparable et fidèle allié du khan, dans les mauvais jours comme dans ceux de sa prospérité. Il occupait toujours la première place à la droite du khan.

Ce Minglik Itchiguè avait eu d'une première femme trois fils dont l'aîné, Koukdjè, reçut du peuple le surnom de Tangrining-bouti[1]). Dans le chapitre de l'avènement de Tchinguiz-Khan au trône nous raconterons quelle espèce d'homme était ce Koukdjè.

Les Eroulât ou Erlât.

Son second fils[2]) se nommait Eroulât. Le mot Eroulât signifie «le fils bien-aimé de sa mère» Eroulât est le nom d'un homme. Sa mère l'aimait beaucoup. C'est pour cette raison qu'on lui avait donné ce nom. C'est de lui que descend toute la tribu des Eroulât.

Les Kiloukit ou Kilkit.

Le troisième fils[3]) était Kilkit. Un homme qui bégaie, qui est bègue, s'appelle, en turc, Pèltèk et en mogol Kilki. Cet

---

1) C'est le بت تنكرى Bout-Tengri de Réchid-eddine.

2) C'est-à-dire, le second fils de cet homme de l'orouq des Ourmâout, ou le frère puîné de Qouq-qomar. voy. p. 52. Dans Réchid, édition Bèrèzine, Histoire des Tribus, texte p. 216, on lit:

پسردوم ارلات معنى اين لفظ آنستكه اين شخص پيش پدر و مادر نازنين بوده

et traduction p. 161. Второй сынъ Арулатъ. Значеніе этого слова есть то, что человѣкъ сей былъ *нѣженъ* съ отцомъ и Матерью. — Le second fils Aroulât. La signification de ce mot est que cet homme était *tendre* avec son père et avec sa mère.

3) C.-à-d. le second frère de Qong-qamar, fils de l'Ourmâout. Dans Réchid eddine, édition de Bèrèzine, on trouve page 221. Hist. des Tribus:

پسر سيوم اورياوت كلنلغوت جهت آنكه اوكلنكى بوده بدين اسم موسوم بوده

«Le troisième fils اورياوت كلنلغوت qui fut appelé ainsi, parce qu'il était كلنكى». Mr Bèrèzine, page 165 de sa traduction dit: Третій сынъ *Урягутъ Килунгутъ*. По той причинѣ что онъ былъ косъ, его прозвали этимъ именемъ. «Le troisième fils Ouriât Kiloungout. Ce nom lui fut donné, parce qu'il était louche». Les

homme bégayait; voilà pourquoi on l'appela Kilkit (le bègue). C'est de lui que descend toute la tribu des Kilkit.

Comme nous l'avons déjà dit plus haut[1]), le *t* est en mogol le signe de la relation. Nous le répétons ici, afin que tout le monde le sache. La terminaison *li* a en turc la même signification, comme par exemple dans les mots: At-li — qui a un cheval; «Ton-li — qui a une pelisse, un vêtement». Voilà ce qu'on appelle le *yâï nisbet* — *y* signe de la relation, de la possession.

Les Badâï et les Qichliq.

Un homme de l'orouq des Kilkit eut deux fils dont l'aîné s'appelait Badâï et le cadet Qichliq. Ces deux frères gardaient
les troupeaux d'un des beks[2]) d'Ong-Khan. Un jour Badaï rap- 55
portait à la tente du bek le lait des juments (que l'on venait de traire). Arrivé à la porte il entendit que le bek parlait dans la tente, et il prêta l'oreille pour écouter ce que l'on disait. C'était le bek qui disait à sa femme: «Tiens prêts mon casque et ma cotte de mailles, parce que Ong-Khan doit aller fondre sur les tentes de Tchinguiz-Khan». Les deux khans campaient à peu de distance l'un de l'autre, et ils vivaient comme père et fils dans la plus grande sécurité.

Badâï entra dans la tente, y déposa le lait qu'il avait apporté, et retourna au troupeau pour raconter à son frère ce qu'il venait d'apprendre. Ces deux frères étaient Mogols comme Tchinguiz-Khan. Ne pouvant souffrir de voir périr ainsi leur propre souverain, tandis que les Kèraït n'étaient pour eux qu'une tribu étrangère, ils se rendirent auprès de Tchinguiz-Khan pour le

---

mots كلك Kilik, Koulouk et كَلنك Kèling signifie, il est vrai, en persan — *Louche*; mais peut-on admettre que, chez les Mongols, le peuple soit allé chercher un sobriquet dans la langue persane qui lui était tout-à-fait inconnue?

1) Voyez plus haut page 47 du texte.

2) Réchid-eddine, édition Bèrèzine appelle, ce bek Takadjarân تاكجاران Voy. traduction p. 166. Tribus mongoles.

prévenir. Mais ceci est une longue histoire. En un mot, ce fut grâce à ces deux frères que Tchinguiz-Khan échappa à la mort. Aussi les fit-il tous les deux tarkhân.

On appelle tarkhân un homme qui n'est soumis à aucun impôt, et qui a toujours libre accès auprès du khan; qui, en cas de délit, reste impuni et ne peut être poursuivi qu'après le neuvième délit. Les priviléges que donne ce titre sont héréditaires jusqu'à la neuvième génération.

Les Ouïchanes [1]).

Les Ouïchans sont de race mogole.

Les Souldous [2]).

Les Souldous sont également de race mogole.

Les Ildourkine [3]).

Les Ildourkine sont une branche des Souldous.

Les Kinkit.

Les Kinkit sont aussi un orouq des Mogols.

Les Dourbân.

Bètchine-Qiân, un des rois des Mogols, eut cinq fils, dont
56 Qitchi-Merkène était le meilleur [4]). Son père, dans les dernières

---

1) Réch. Bèrèz. Ouïchines. Уйшинъ اوشین et هوشبن

2) Réch. Bèrèz. Souldès. Суддэсъ سلدوس

3) Réch. Bèrèz. Ildèrkène. Илдэркэнъ ایلدورکین

4) Il y a ici une erreur. Qitchi Merguène était le petit-fils de Bètchine Qiân — comme le dit lui-même notre auteur. pp. 69 et 293 du texte. Qitchi Merguène était fils de Timâdj, fils de Bètchine Qiân. — Il manque donc au moins une ligne dans notre texte. Il faudrait:

مغول نبنك بچين قيان آتلى پادشاهى نبنك بير اوغلى بار ايردى تماج
آتلى آنينك بيش اوغلى بار ايردى

Réchid, édit. Bèrèzine, dit que Qitchou Merguène (Кичу Мерганъ) قيجومرکان était petit-fils de Bitèdji QAAn. Битеджи Кaaнъ qui, dans le texte, est écrit تجى قيان? Il reste encore un doute à la lecture de ce passage de l'Hist. de

volontés qu'il exprima au moment de sa mort, le désigna pour son successeur au trône, et le peuple, qui le regardait aussi comme le plus digne de lui succéder, l'élut khan malgré tout ce que purent dire ses quatre frères aînés qui déclarèrent au peuple qu'ils étaient prêts à reconnaître comme khan celui d'eux quatre que l'on voudrait choisir, mais que pour le cadet ils ne consentiraient jamais à le reconnaître pour leur chef. Ce fut pour cette raison que ces quatre frères, indisposés contre leur tribu, quittèrent leur pays et allèrent demeurer au milieu de tribus étrangères qui leur donnèrent le nom de *Dourbân*, qui signifie en mogol «*les quatre*». Mais à la mort de ces quatre frères, leurs enfants rentrèrent dans le sein de leur tribu.

Les Bârine et les Souqout [1].

Un Dourbân eut trois fils. L'aîné s'appelait Bârine. C'est de lui que descend toute la tribu des Bârine.

Le cadet de ses frères était marié, mais comme il n'avait pas d'enfant de sa femme, il porta les yeux sur sa servante qui ne tarda pas à devenir enceinte. La femme maltraitait tous les jours cette servante et lui donnait des coups dans le ventre pour la faire avorter. Mais ces mauvais traitements n'eurent pas pour elle de suites fâcheuses. Ayant heureusement accouché, une nuit, d'un enfant mâle, elle alla couper un pan de la pelisse du père du nouveau-né, et en enveloppa l'enfant qu'elle porta derrière la tente, dans un endroit où croissait du tamarisc. Le matin son père alla dans cet endroit pour y satisfaire à un besoin. Attiré par les cris de l'enfant, il s'approcha et reconnut sa pelisse, ce qui lui fit comprendre que c'était son propre fils. Il prit l'enfant,

---

Réch., car il y est dit que Qitchou Merguène était le fils aîné de Timâdj تماج پنج قیچومرکان مهین داشته پسر Hist. p. 6 du texte. N'est-ce pas کهین Kèhine, le cadet, qu'il faut lire; car autrement comment expliquer l'opposition des quatre autres frères?

1) R. Bèr. سوقیوت Сухаютъ, Soukhayout. Il est plus juste, je crois de prononcer Souqayout, parce que ce mot provient du mot Souqaï.

et le reporta à sa mère qui l'éleva. Ce fils reçut le nom de Souqout. Les Mogols appellent le tamarisc, *Souqaï*. C'est donc comme si l'on disait «Du Tamarisc».

57 Les Kourlout ou Kourlaout, et les Bourqout ou Barqout.

Ces deux orouqs sont également mogols. Ils étaient, parmi les Mogols, en proche parenté avec les Qonqrât avec lesquels ils avaient même leurs campements à une époque antérieure.

Les Oklân [1]).

Les Oklân sont aussi d'origine mogole, mais on ignore à quelle branche ils appartiennent.

Les Djouïrât ou Djâdjirât [2]).

Les Djouïrât, qu'on appelle aussi Djâdjirât, sont d'origine mogole et vivaient parmi les Mogols. Ils descendent d'Alanqouâ.

Les Bayâout.

Cette tribu a plusieurs orouqs (branches). Les deux plus grandes et les plus puissantes de ces branches étaient celle des Djidâïn-Bayâout et celle des Mèkrine-Bayâout [3]). Elles doivent leur nom au Djidâïne et au Mèkrine, deux grandes rivières sur les bords desquelles elles campaient. Elles étaient voisines des Ouïrât. La tribu des Bayâout elle-même est une branche de la famille mogole des Dourliguine.

---

1) Cette tribu n'est pas mentionnée dans Réchid-eddine.

2) Les Djouïrât sont les mêmes que les Djourïât de Réchid-eddine qui nous apprend qu'ils descendaient du septième fils de Toumènè Qâân, nommé, non Derbayan (Дербаянъ) دربايان — comme il est écrit dans Réchid. Tribus mongoles p. 200, mais اودور بايان Odour Bayân, comme on le trouve écrit dans Réchid. Hist. pp. 37, 46 et 52 du texte. Édit. Bèrèzine.

3) Chez Réchid, éd. Bèrèzine. Les Djida Bayâout (Джида Баяутъ) جدى باياوت et les Kèhèroun-Bayâout (Кегерунъ Баяутъ) كهرون باياوت Djida, ajoute Réchid-eddine, est une rivière de la Mongolie. وجدى رود خانه ايست در مغولستان Hist. des Tribus. Éd. Bèrèzine. Texte p. 233.

Les Djèlâïrs.

La tribu des Djèlâïrs est une ancienne tribu. Elle était extrêmement nombreuse. On raconte qu'une fois, à l'occasion d'une guerre qu'elle eut avec le Khitaï, tous les Djèlâïrs, grands et petits, se rassemblèrent dans un seul endroit, et que leurs tentes formèrent en tout soixante et dix kourène[1]). Cette tribu comptait plusieurs orouqs divisés en groupes qui étaient composés chacun de quelques orouqs lesquels avaient un chef particulier et formaient un yourt à part. La plus grande partie de ces Djèlâïrs campait dans un endroit sur l'Onon, dans le pays des Mogols.

Une nombreuse armée venue du Khitaï fondit, une fois, sur plusieurs de ces familles réunies dans un endroit, les pilla entièrement, et se retira entraînant après elle une qantité de prison-
niers. Les Djèlâïrs qui venaient d'être pillés, dénués de tout et 58
pressés par la faim, se virent obligés de se nourrir d'ognons sauvages qu'ils allaient chercher dans la steppe.

A cette époque Doutouminine-Khan, aïeul de Tchinguiz-Khan à la septième génération, était déjà mort. Mounouloun[2]), mère des neuf fils qu'avait laissés Doutouminine-Khan, venait de fiancer son fils aîné[3]) Qaïdou-Khan. Celui-ci s'était rendu chez son futur beau-père pour les fêtes des fiançailles[4]).

Il y avait près de la demeure de Mounouloun une belle plaine dans laquelle ses fils allaient se livrer au plaisir de la course à cheval. Comme cette plaine abondait en ognons sauvages, les malheureux Djèlaïrs qui avaient été pillés et mouraient de faim, s'y étaient portés et y avaient tellement creusé et retourné la

1) Le kourèn était composé de mille tentes.

2) Dans l'édition de Kazan et dans les manuscrits de Berlin et de Goettingen, ainsi que dans le manuscrit Dahl, ce mot est toujours écrit متولون Moutouloun.

3) D'après Réchid, Hist., éd. Bèrèz. texte p. 23: Son fils cadet.

پسر کوچکتر قایدو نام

4) Il est dit également dans le Habib essiar, dans le Rawzètous safâ et dans le Târikh-i Aboul-Khaïr-Khâni, que Qaïdou était le fils cadet de Doutouminine-Khan.

terre qu'il était devenu impossible d'y faire courir un cheval. Les fils de Mounouloun vinrent raconter ceci à leur mère qui, furieuse, monta à cheval et se rendit dans cet endroit où elle trouva encore quelques-uns de ces gens occupés à creuser la terre. Elle ordonna à ses serviteurs de les frapper. Ceux-ci obéirent. Les Djélaïrs se réunirent, et le combat devint bientôt, dans cet endroit, sanglant et acharné. Les Djèlâïrs perdirent quelques-uns des leurs, mais Moulonloun et quelques-uns de ses serviteurs furent tués sur place. Après cela les Djélâïrs qui avaient été pillés, ayant rassemblé toutes leurs forces, vinrent fondre sur les tentes de Mounouloun, qu'ils se mirent à piller. Ils tuèrent sept[1]) des fils de Doutouminine-Khan et tous ceux qui leur tombèrent sous la main. Voilà comment des malheureux, qui naguères mouraient de faim, regorgèrent tout-d'un-coup de richesses.

A la réception de cette nouvelle Qaïdou-Khan revint de chez son beau-père, rassembla tous ses parents, ses orouqs et ses naukers et fit demander aux Djélâïrs raison de leur conduite. Les chefs des Djèlâïrs firent le dénombrement de tous ceux qui
59 avaient pris part à cette affaire. Il y en avait cinq cents. Ils les livrèrent tous, eux, leurs femmes et leurs enfants à Qaïdou-Khan en les remettant à son entière discrétion. Celui-ci réunit en conseil ses parents et sa tribu. On lui dit: «le sang de ces gens-là ne vaut pas le tien; réduis les en esclavage, et qu'ils restent, de père en fils, esclaves de ta famille». Tous se rangèrent à cet avis, et on les retint en esclavage.

Ces familles se multiplièrent. Elles cessèrent de s'appeler Djèlâïrs et prirent le nom de «fils de Qiân le Mogol». C'est l'usage de donner aux esclaves libérés le nom de la tribu de leurs maîtres.

Lorsque Tchinguiz-Khan fut devenu un souverain puissant,

---

1) Il faut lire ici «huit», car on sait par Réchid, et notre auteur le dit lui-même plus bas, p. 63 du texte, que Doutouminine eut neuf fils dont huit furent tués par les Djèlâïres.

tous les Djèlâïrs suivirent l'exemple de ceux qui étaient ses esclaves et prirent le nom de «fils de Qiân le Mogol».

Ces Djèlâïrs restèrent ainsi, pendant dix ou onze générations, esclaves de la famille de Tchinguiz-Khan jusqu'au fils de son arrière-petit-fils [1]. Chacun des princes de cette maison avait une dixaine ou une vingtaine de ces familles Djèlâïres attachées à son service. Les Djèlâïrs, d'origine mogole, sont une branche des Dourliguines, descendants de Nokouz.

Rois des Mogols.

Lorsque les descendants de Qiân et de Nokouz, qui s'étaient retirés dans l'Erkènè-Qoun, furent devenus nombreux, chaque famille forma une branche à part et prit un nom spécial. Les descendants d'un nommé Qourlâs, de la famille de Qiân, formaient la tribu la plus nombreuse. On leur donna le nom de Qourlâs. Un homme qui descendait de ce Qourlâs, mais dont le nom n'est pas connu, fut élu comme roi; et depuis, leurs princes furent toujours choisis parmi ces Qourlâs.

A l'époque où les Mogols sortirent de l'Erkènè-Qoun, ils
avaient pour roi Berté-Tchinè [2]) de l'orouq des Qourlâs. Après 60
sa mort, son fils Qouï-Maral [3]) fut élu roi. Après lui son fils, Bitchine-Qiân monta sur le trône. Aprés lui régna son fils Timâdj. Après Timâdj régna son fils Qitchi-Merguène qui laissa en mourant la couronne à son fils Qoudjoum-Bouroul [4]). A sa mort son fils, Boukè-Bindoun [5]), fut élu roi. Après lui son fils

---

1) C.-à-d. jusqu'au petit-fils de son petit-fils.

2) Ou Bourtè-Tchino; — d'après Mr Bèrèzine.

3) D'après Mr Bèrèzine. Hist. Texte p. 6. قوا مرال Goa-Maral — était le nom de la principale femme de Bourtè-Tchènè:

واز خاتون بزرکتر قوا مرال نام پسری آورده که مقبلترین فرزندان اوبوده و بمرتبهٔ پادشاهی رسیده نام او بتجی قاآن

Отъ старшей жены. по имени Гоа Маралъ, онъ имѣлъ сына ...... Имя ему Битеджи-Каанъ.

4) Réch. Bèrèz.: l. c. p. 7. قوجم بوغرول Кучумъ-Бугрулъ Qoutchoum-Boughroul.

5) R. B. یکه نیدون Екэ-Нидунъ, Yèkè-Nidoun.

Sam-Sâoudji monta sur le trône. Il eut pour successeur sur le trône son fils Qâli-Mâdjou[1]) dont la couronne passa, à sa mort, à son fils Timour-Tâsch[2]). Après lui on élut comme roi son fils — Mingli-Khodja — qui eut pour successeur au trône son fils Yoldouz. Yoldouz-Khan eut deux fils qui moururent avant lui. Un de ces deux fils avait laissé après lui un fils nommé Douboun-Bayân, et le second une fille appelée Alân-qoua[3]). Yoldouz-Khan fit préparer un grand festin et donna Alân-qouâ en mariage à Douboun-Bayân. A la mort d'Yoldouz-Khan, Douboun-Bayân monta sur le trône et devint le pâdichâh de la nation mogole. Il mourut avant d'avoir atteint l'âge de trente ans,
61 laissant après lui deux fils âgés, l'un de sept ans, et l'autre de six. Le premier s'appelait Belkoudâï, et le second Boukdjèdâï. Ils sont nommés dans quelques manuscrits Boulkounout et Boukounout.

Histoire merveilleuse d'Alân-qoua.

A la mort de Douboun-Bayân il y avait des fils des frères aînés et cadets de Yoldouz-Khan, son grand père, tous, rois riches et puissants[4]). Tous demandèrent à l'envi la main d'Alân-qoua. Mais elle refusa leurs offres, disant qu'elle ne se remarierait jamais; — qu'elle voulait rester elle-même à la tête de sa tribu, pendant la minorité de ses fils auxquels elle remettrait ensuite les rênes du gouvernement.

---

1) R. Bèr. قالى قاجو Халы-Хаджу, Khali-Khadjou.

2) J'ignore d'après quelle autorité notre auteur place ici au nombre des rois mogols, Timour-Tâsch, Mingli-Khodja et Yoldouz, voy. également plus bas pp. 69 et 193 du texte.

Ces trois noms ne sont pas cités dans Réchid-eddine qui dit positivement que Qali-Qâdjou eut pour fils Douboun-Bayâne.

3) Réchid, qui dit plusieurs fois dans son histoire que Alân-Goa était de la tribu des Qourlas قورلاس, ne donne nulle part le nom de son père ni celui de son grand-père.

4) Mot à mot: rois possédant des sujets et des naukers —

ايللى و نوكرلى پادشاهلار.

Quelques années s'écoulèrent ainsi. Un matin, au moment où le jour allait poindre, elle sommeillait, lorsque, réveillée par un rayon de lumière qui pénétra dans sa tente par l'ouverture d'en haut, elle vit clairement un homme au visage blanc et aux yeux bleu-foncé sortir de ce rayon de lumière et descendre vers elle. Elle voulut crier pour réveiller les femmes couchées à ses côtés, mais la voix lui manqua. Elle voulut se lever, mais ses bras et ses jambes étaient comme paralysés. Elle avait cependant conservé toute sa connaissance. Cet homme s'approcha d'elle tout doucement, et se plaça à côté d'elle dans sa couche où il usa des droits d'un époux, puis il repartit, en sortant par la même ouverture. Alân-qoua ne parla pas de cette aventure, pensant bien que personne n'ajouterait foi à ses paroles. Cet homme revint cinq ou six jours après et continua ainsi de temps en temps ses visites.

Cependant, dès la première nuit, Alan-qouâ portait dans son sein un gage de cette union. Quatre ou cinq mois plus tard, ses parents s'étant rassemblés lui demandèrent d'où provenait l'état dans lequel ils la voyaient. Alan-qouâ leur raconta ce qu'elle avait vu. Si j'avais désiré avoir un époux, ajouta-t-elle, ne me serais-je pas mariée? Je suis femme, il est vrai, mais régnant par la volonté du peuple, me serais je jamais laissée aller à un acte de folie et de faiblesse dont la honte devait retomber sur moi, sur ma tribu, sur mes nombreux sujets et sur mes deux fils? Veillez quelques nuits auprès de ma tente, et, si le Dieu Très-Haut ne veut pas ma honte et mon infamie, il vous fera voir de vos propres yeux (ce que je vous ai dit). Au reste, si l'enfant que je porte dans mon sein vient au monde, il ne ressemblera certainement pas aux autres hommes. A ce signe vous reconnaîtrez que c'est le Dieu Très-Haut qui, dans sa sagesse, a voulu que je sois dans l'état où vous me trouvez.

Comme les parents d'Alan-qouâ connaissaient la pureté de ses moeurs, ils ajoutèrent foi à ses paroles. Cependant plusieurs personnes décidèrent de veiller auprès de la tente d'Alân-qouâ,

où ils se relevaient à tour de rôle. Une fois, au point du jour, celui qui était de garde vit un rayon, brillant comme ceux du soleil, descendre dans la tente d'Alân-qouâ par l'ouverture d'en haut; il réveilla aussitôt ses compagnons. Quelques-uns seulement purent voir ce rayon entrer dans la tente; mais tous l'en virent sortir quelque temps après, sans pouvoir néanmoins reconnaître une forme humaine dans ce rayon de lumière. Alors la vérité des paroles d'Alân-qouâ devint évidente pour tout le monde.

Histoire des fils d'Alân-qouâ.

Alân-qouâ eut trois fils. Le nom de l'aîné était Bou-qoun-
63 Qataghine[1]). De lui descend toute la tribu des Qataghine. Du second, Bousqine Djâldji[2]), descend la tribu des Djaldjiout[3]). Le troisième, Boudandjar Monâq, fut élu khan. Tchinguiz-Khan et plusieurs orouqs mogols descendent de ce dernier. On donna le nom de *Niroun* (origine pure) à toutes les tribus qui descendaient de ces trois frères, parce que, d'après la croyance des Mogols, ils étaient nés de la lumière.

Boudandjar eut deux fils. Le nom de l'aîné était Bouqa, celui du cadet Touqa[4]). On ignore, si ce dernier laissa quelque postérité.

---

1) R. B. Hist p. 15 بوقون قتقى Бyгyнъ-Хатаки. Boughoun-Khataki.

2) R. B. بوغوسالجى Бyгy-Салджи. Boughou-Sâldji.

3) R. B. Les Saldjiout.

4) R. B. Bouqa et Bouqtaï. Habibêssiar Touqtâ, père de Mâtchine. توقتا كه فرزندى داشت ماچين نام Ce Mâtchine ou, comme l'appelle Mr. Berèzine, dans l'édition de Rèchid-eddine — Hist. p. 23, Nâtchine, fils de Touqtâ, fils de Boudandjar, était l'oncle de Qaïdou, fils de Doutoumènine. fils de Bouqâ, fils de Boudandjar. C'est donc par erreur que Masoud-Kouhistâni, dans son histoire Tarikhi-Aboul-Khaïr-Khani, a dit: قايدو كه فرزند نهم بود دران وقت پيش ماچين پسرعم خود رفته بود Qaïdou, le neuvième fils (de Doutoumènine) était allé chez Mâtchine, fils de son oncle.

A la mort de Boudandjar, Bouqa-Khan fut proclamé khan. A sa mort, son fils Doutoum-mènine fut élu khan. Doutoum-mènine-Khan eut neuf fils dont huit furent tués par les Djèlâïrs, comme nous l'avons dit plus haut[1]), en parlant de ces derniers. Son fils aîné, Qaïdou, échappa à la mort et succéda à son père.

Qaïdou-Khan eut trois fils. L'aîné s'appelait Baï-Sanqour, et le second, Tcharqa-lèn-qoum[2]) dont descend la tribu des Taïdjout. Le fils ainé de Tcharqa-Linqoum s'appelait Mourqa-doukou-Tchinè. Son fils, Hambaqaï Qâân[3]), eut pour fils Qadân-Taïschi. Qadân était son nom. Tâïschi, mot chinois, signifie un Hâfiz[4]) (qui a une voix belle et agréable). Le fils de 64
Qadân Taïschi était Aral[5]), qui eut un fils nommé Barghoutâï et surnommé Qiriltouq[6]). Le mot Qiril-signifie avide, insatiable. Les Uzbeks disent de quelqu'un qui, après avoir beaucoup mangé, veut encore manger: Qirildi-il a éclaté. Qiriltouq veut donc dire: Qirilghoutchi — qui mange jusqu'à éclater[7]). Ce fut ce même Burghoutâï Qiriltouq qui, à la tête des Taïdjout, fut si long — temps en guerre avec Tchinguiz-Khan.

---

1) Voy. p. 58 du texte.

2) R. B. Texte p. 35 جرقه لینکقوم Джеркэ-Лин-гунъ. Djerkè-Lin-goun. Hist. trad. p. 23.

3) D'après Réchid. *Bèrésine*. Hist. p. 31. همبقای قاان Hambaqaï-Kâân. Nos manuscrits donnent tous ممیقای قاان Mamiqâï-Qâân, ce qui s'explique par le changement si facile du ه *h* en م *mim* et du ب *b* en ی *yè*.

4) Le mot arabe حافظ Hâfiz signifie: Qui sait quelque chose par coeur.

5) R. B. ادال خان Adâl-Khan.

6) R. B. تارغوتای قرلتوق Târghoutaï Kharaltouq. Таргутай Харалтукъ. Hist. Texte p. 31. trod. p. 21. d'après Réchid قرلتوق Qiriltouq signifie, „Envieux" ومعنی قرلتوق حسود باشد Texte p. 88.

7) Je ne sais si j'ai bien saisi le sens de ce passage qui offre plusieurs mots qu'on ne trouve pas dans les dictionaires.

Le troisième fils de Qaïdou-Khan se nommait Djaoutchine[1]). C'est de lui que descendent les tribus des Tchadjout et des Irtèkine[2]).

A la mort de Qaïdou-Khan, son fils Tcharqa-Linqoum épousa sa belle mère dont il eut deux fils. L'aîné s'appelait Kendou-Tchinè, et le cadet Olouktchine-Tchinè, c'est-à-dire: Loup et louve. Lorsque leurs descendants se furent multipliés, ils reçurent le nom de Tchinis. Ce mot Tchinis est le pluriel de Tchinè. C'est comme si les Turcs disaient Tchinè-lar (Les loups). Avec le temps, on finit par leur donner le nom de Noukouz, qu'il ne faut pas confondre avec les anciens Noukouz dont nous avons parlé plus haut[3]), et dont le nom n'existait plus dans le pays.

Bâï-Sanqour, fils aîné de Qaïdou Khan, succéda à son père. C'était un roi bon, sage et juste. Il soumit plusieurs tribus. Il traita avec bonté ses amis et se fit redouter de ses ennemis. Après un règne de quelques années il partit pour le long voyage, laissant le trône à son fils Toumènè.

Règne de Toumènè-Khan.

Toumènè-Khan, prince bon et puissant, régna pendant plusieurs années sur toutes les tribus des Niroun. Le pays, à cette
65 époque, était riche et jouissait d'une grande tranquillité.

Toumènè-Khan eut neuf fils de chacun desquels descendent un, deux, trois et jusqu'à quatre ourouqs. De ces neuf fils deux, Qaboul et Qâdjouli étaient nés jumeaux[4]).

L'aîné des fils de Toumènè-Khan se nommait Tchâqsou. Il

---

1) R. B. Hist. Texte. pp. 31—36. جاوجین هورکوز Djâoutchine - Ourgouz. Джаочинъ Ургузъ. Trad. p. 35.

2) R. B. Les Sandjiout سنجیوت Санджiютъ et les Arikan هریکان Ариканъ. Hist. trad. pp. 19. 22.

3) Voy. p. 33 du texte.

4) بوتوقوز نینك قبول و قاجولی اتلی ابکی اوغلی ابکز توغوب ایردی Cette phrase présente une évidente contradiction avec ce que l'auteur nous dit quelques lignes plus loin; car d'après lui Qaboul était le sixième fils de Toumènè-Khan et Qadjouli le troisième.

eut trois fils: l'aîné Noutâqine; le second Ourout, et le troisième Manqout dont les descendants formèrent trois ourouqs qui prirent leur nom.

Le second fils de Toumènè-Khan était Yârim-chir-Bouqandjou[1]), dont la postérité forma un ourouq, ou tribu.

Le troisième fils de Toumènè-Khan, Qadjouli eut un fils, nommé Eroumdji ou Erdèmdji Baroulâs, qui donna son nom à toute la tribu des Baroulâs. Aqsâq-Timour (Tamerlan)[2]) était de cette tribu. Baroulas signifie général en chef (Sipèh-sâlâr), c'est à dire en turc: le chef qui marche à la tête de l'armée.

Le quatrième fils était Sâm-Qâdjoun dont descend la branche des Edourkine.

Le cinquième fils: Bât-Kelki ou Koulki dont descend tout l'orouq des Boudât.

Le sixième fils: Qaboul-Khan dont descendent Tchinguiz-Khan et plusieurs tribus. S'il plaît à Dieu, nous parlerons en temps et lieu de toutes ces tribus.

Le septième fils: Oudour-Bayân dont descend l'ourouq des Kiqoum[3]).

Le huitième fils, Bouldjar Doghlan[4]) (le boiteux); surnommé

Réchid qui nomme ces neuf frères dans le même ordre qu'Aboul-ghazi, dit positivement que les cinq premiers étaient d'une même mère et les quatre autres d'une autre mère. Ainsi d'après lui Qadjouli et Qaboul ne seraient même pas de la même mère. Hist. Texte. page 43.

1) R. B. Барим - ширату - Хайджу — Bârim - Chiratou - Khaldjou. Trad. p.p. 29, 30, 32 et dans le texte, باريم شر بوقابجو p.p. 44, 45 et 50.

2) Nous ferons remarquer ici que Tamerlan-Timour Béï, fils d'Emir Taraghaï تيمور بى ابن امير طراغاى est appelé par notre auteur, tantôt تيمور بى Timour Béï tantôt امير تيمور Emir Timour: tantôt اقساق تيمور Aqsâq Timour, (Timour le boiteux, le تيمورلنك Timour-lèng des Persans, dont on a fait Tamerlan), tantôt enfin تيمور كوركان Timour Kourègân.

3) Il y a ici une erreur. Notre auteur veut parler ici des Djouïrât, ou Djadjirât, les Djouriât de Réchid qui descendaient de Oudour-Bayâne. Voy. R. Hist. Texte p. 30 et Tribus-Texte p. 266.

4) R. B. Boudandjar-Doghlan.

ainsi parce qu'il boitait d'un pied, ce qui en mogol s'appelle Doghlan. C'est de lui que descend toute la branche des Doghlât ou Dagholât.

66 Le neuvième fils de Toumènè-Khan était Tchentaï[1]), duquel descend tout l'ourouq des Yssout. Il était le plus jeune des neuf frères. Les Mogols appellent le fils cadet d'une famille Outdjiguine[2]) maître du foyer, (*Out-iguèssi*), parce que, lorsqu'un père a marié et établi ses autres enfants, le plus jeune reste seul à la maison et devient le maître du foyer de son père. D'après l'usage des Mogols le cadet de la famille est l'objet de plus d'égards et de respect que les autres enfants.

Les enfants de ce Tchentaï étaient tous pleins de courage et de bravoure.

Tchèpè Noyân, que Tchinguiz-Khan, à son arrivée dans le Mavèrânnahr (Transoxiane), envoya avec trente mille hommes à la poursuite de Sultan Mohammed Kharezm-Châh, était de la tribu des Yssout qui descendait de Tchèntâï Outdjiguine. Ce fut ce même Tchèpè Noyân qui, après s'être emparé des enfants et des trésors de Sultan Mohammed Kharezm-Châh, fit la conquête de tout l'Irân, de l'Azerbaïdjân et du Gourdjistan (Géorgie), passa le Timour Qapou (Porte de fer), ravagea le Daghestan et les pays des Tcherkès et des Qiptchâq, franchit le Volga et l'Oural et revint, après une expédition qui avait duré quatre ans, rejoindre Tchinguiz-Khan dans l'Alâ-Tâgh.

A la mort de Toumènè-Khan, (son fils) Qaboul fut proclamé

---

1) R. B. جیاتای Djiatâï Джiятай. Hist. trad. p. 30 et ختاقای Khatâqaï Texte. p. 47.

2) R. B. Hist. Text. p. 67 انجکو et traduction. p. 30. Edjène. Эдженъ. Онъ былъ Эдженъ. Значенie Эджена есть Младшiй сынъ, который остается въ домѣ и юртѣ. т. е. Господинъ огня и юрта. „Il était Edjène. Edjène signifie" le fils cadet, qui reste à la maison et dans le Yourt, c.-à.-d. le maître du foyer et du Yourt.

khan. Il eut six fils. L'aîné se nommait Oukine Barghaq[1]); le second Bartâne Bèhadour; le troisième, Qoutouqtou Mengou[2]); le quatrième, Qadân-Bèhâdour; le cinquième Qoutoula-Qâân; et le sixième Boudân.Qi-ât[3]). Quoique nous ayons donné plus haut la signification du mot *Qi-ât*, nous la donnerons encore ici. Les Mogols appellent *Qiân* un torrent qui vient d'une montagne. *Qiât* est le pluriel de *Qiân* La signification primitive de *Qiân* est «rapide, impétueux», et l'on a donné ce nom à un torrent qui 67
vient d'une montagne, parce qu'il coule avec impétuosité. Dans l'Erkené-Qoun les descendants de Qiân furent appelés Qiât; mais après de longues années, chaque famille forma une tribu à part, de manière que les uns disaient: je suis un Qounqirât, d'autres: je suis un Qourlâs ou un Dourbân; il ne resta plus dans le pays de nom de Qiât, et il disparut entièrement. Ce ne fut que près de trois ou quatre mille ans[4]) plus tard que les six fils de Qaboul-Khan, qui tous étaient pleins de bravoure et d'un caractère impétueux, reçurent le surnom de Qiât; et c'est d'eux que descend la tribu des Qiât.

Qaboul-Khan mourut, et l'on proclama khan son fils Bertân. Ce dernier eut quatre fils: L'aîné se nommait Moungdaï[5]); le second, Boukâne Taïschi[6]); le troisième Yèssoukèï Bèhadour; et le quatrième Dâritâï. Tous les enfants de ces quatre frères reçurent aussi le surnom de Qiât.

---

1) R. B. Hist. pp. 33, 35, 41 et 101. Trad. Укинъ Бархахъ. Oukine Barkhakh. اوکین برقاق et Tribus. p. 63. Texte اوکین برقان et Trad. p. 54. Укинъ Бурханъ. Oukine Bourkhân.

2) R. B. Hist. Texte pp. 56, 57. قوتوقتو مونکر Хутукту Мункеръ. Khoutouqtou Mounkèr.

3) R. B. Texte. pp. 56 et 58 تودان اوتجکین Туданъ утджигинъ. Toudân-Outdjiguine.

4) Trois ou quatre cents ans?

5) R. B. Texte. pp. 76, 82 et 153 مونکدو قیان trad. pp. 47, 51 et 95. Мэнггэту Кыянъ. Mèngguètou Qiân.

6) R. B. Texte. p. 47. نکون تایشی Trad. p. 48. Нигунъ Тайша. Nigoun Taïscha.

A la mort de Bertân-Khan, Yèssoukeï-Bèhadour fut proclamé khan. Il eut cinq fils. L'aîné était Tchinguiz-Khan. Le nom que lui avait donné son père était Tèmoutchine. Il ne reçut le nom de Tchinguiz que lorsqu'il fut proclamé khan. Le second fils de Yèssoukeï-Bèhadour se nommait Djoudji Qassâr. Djoudji signifie «hôte», et Qassâr signifie; «bête féroce, animal carnassier qui ne se repaît que de chair crue, comme le loup, le tigre, le léopard, c'est ce qu'on appelle *sabou* en arabe et Dad en tadjik. Le troisième fils s'appelait Qatchoun[1]); le quatrième Timoukè et le cinquième Bilgoutaï Outdjiguine. Ces cinq fils de Yèssoukèï, et même la plupart de leur descendants, étaient blancs de visage et avaient des yeux d'un bleu-foncé.

Les Mogols appellent *Bourdjighine* quelqu'un qui a des yeux bleu-foncé, ce que les Arabes appellent *Achhal*, voilà ce qui fit donner le nom de Bourdjighine Qiât aux descendants de Yèssoukèï Bèhâdour.

68 Alânqouâ avait dit que l'homme qui était venu la visiter avait le visage blanc et des yeux bleu-foncé. La véracité de ses paroles était reconnaissable chez ses descendants après neuf générations.

Qu'on sache que les Arabes nomment *asch hal* un homme qui a la prunelle des yeux noire, le blanc de l'oeil-blanc et le pourtour de la prunelle d'un noir tirant sur le rouge. Les Mogols l'appellent *Bourdjighine.* C'est pour cette raison qu'on a dit Bourdjighine Qiât[1]) en parlant des enfants de Yèssoukèï Bèhâdour.

---

1) R. B. Texte. p. 95. قاجين et pp. 106 et 229 قاجيون trad. Хаджiунъ Khâdjioun. pp. 59, 66 et 141.

CHAPITRE III.

Depuis la naissance de Tchinguiz-Khan jusqu'à sa mort.

Tchinguiz-Khan vint au monde en 549 de l'Hégire[1]) dans l'année du Porc, dans la Mogolie et dans l'endroit appelé Yilouu Yldouq[2]). Il vint au monde tenant une main fermée. La sage-femme qui venait de le recevoir la lui ayant ouverte, y trouva un morceau de sang caillé. On vint faire part de cette circonstance à son père Yèssoukèï. Personne de ceux qui étaient présents ne pouvait expliquer ce que cela signifiait. Enfin un d'entr'eux dit: Cet enfant deviendra un roi puissant. Il soumettra toute la surface de la terre, il portera le ravage et la désolation dans plusieurs tribus et dans plusieurs états. Voilà ce que signifie ce sang.» La prédiction de cette personne se réalisa en effet plus tard. Son père lui donna le nom de Témoutchine. Il ne reçut le nom de Tchinguiz qu'à l'époque où il fut proclamé khan.

Nous avons déjà parlé plus haut des aïeux de Tchinguiz-Khan. Nous avons néanmoins jugé à propos de les citer encore ici tous ensemble (et dans un ordre suivi).

Le père de Tchinguiz-Khan était Yèssoukèï-Bèhâdour. Les Mogols appellent le père *Etchiguè*.

Le père de Yèssoukèï-Bèhâdour était Bartân-Khan. Les Mogols appellent l'aïeul ou grand père *Eboukène*. Le père de Bartân-Khan était Qaboul-Khan. Les Mogols appellent le bisaïeul *Elèndjik*.

---

1) Le 26 de Zil-Qâda 549 (26 Janvier 1155).

2) Cet endroit est appelé par Réchid دیلون بولداق Diloun-Bouldâq — ainsi que par Khondèmir:

Mirkhond (vie de Djenghiz-Khan) l'appelle دیلون بلدق et notre manuscrit porte یلون یلدق Ylouu ou *Biloun* yldouq ou *yldaq*.

Le père de Qaboul-Khan était Toumènè-Khan. Lés Mogols appellent le trisaïeul *Boudâtou.*

69 Le père de Toumènè-Khan était Baïssanqour-Khan. Les Mogols appellent le père du trisaïeul (ou père à la cinquième génération): *Boudâkour.*

Le père de Baïssanqour était Qaïdou-Khan. Les Mogols appellent le père à la sixième génération: *Mourti.*

Le père de Qaïdou-Khan était Doutoumènine-Khan. Les Mogols appellent le père à la septième génération *Doutâqoun.*

Jusqu'à la septième génération on donne un nom particulier aux ascendants de chaque génération. Plus haut on n'en donne pas. — C'est un usage reçu chez les Turcs, les Tadjiks et chez tous les peuples de ne remonter que jusqu'à la septième génération pour constater la descendance de quelqu'un. Les Turcs disent: «Je suis forgeron depuis mon aïeul au septième degré.» ou bien: «Sept de mes aïeux ont vécu dans ce pays-ci»[1]); ou bien encore· «Depuis mon aïeul au septième degré je n'avais jamais vu la face d'un ordre (yârliq). Les Tadjiks ont aussi des expressions semblables. Mais ne nous écartons pas trop de notre sujet.

Le père de Doutoumènine-Khan était Bouqâ-Khan, dont le père était Boudandjar-Khan, qui était né, sans père, d'Alanqouâ, petite fille de Yoldouz-Khan. Le père d'Alanqouâ étant mort jeune, elle resta orpheline dès sa naissance et grandit auprès de son grand-père. Voilà pourquoi le nom de son père n'est pas connu.

Le père de Yoldouz-Khan était Mingli-khodja-Khan, fils de Timour-Tâsch-Khan[1]), fils de Qalimâdjou-Khan, fils de Sam-Sawdji, fils de Boukè-Bèndoun-Khan, fils de Qoudjoum-Bouroul, fils de Qitchi Merguène, fils de Timâdj, fils de Bètchènè-Qiân, fils de Qouï-Maral, fils de Bourtè-Tchinè.

1) Depuis mon aïeul au septième degré.
2) Voy. la note 2 de la p. 64.

Depuis Bourtè-Tchinè jusqu'à Qiân il s'est écoulé quatre cent cinquante ans. Nous avons employé tous nos efforts pour connaître les noms des princes qui se sont succédés entre ces deux rois, mais toutes nos recherches sont restées infructuenses; nous n'avons pu les trouver dans aucune histoire. C'était pendant le temps que les Mogols ont passé dans l'Erkènè Qoun après leur défaite; voilà pourquoi ces noms n'ont pas été inscrits.

Qiân était fils de Jl-Khan, fils de Tinguiz-Khan, fils de Mingli- 70
Khan, fils de Yoldouz-Khan, fils de Aï-Khan, fils de Oghouz-Khan, fils de Qarâ-Khan, fils de Moghol-Khan, fils de Alindjè-Khan, fils de Kouyouk-Khan, fils de Dib-Bâqouï-Khan, fils de Iltchè-Khan, fils de Toutouk-Khan, fils de Turk, fils de Yâfeth, fils de Nouh, le prophète, (que la paix soit sur lui), fils de Lamèk, fils de Matouschalakh, fils de Edris, le prophète, fils de Yarèd, fils de Mihlaïl, fils de Qaïnan, fils de Anosch fils de Chèïs, le prophète, fils d'Adam (safionllâh, l'ami de Dieu).

Tchinguiz-Khan, fils aîné de Yèssoukeï-Bèhadour, avait treize ans, lorsqu'il perdit son père. Ses frères cadets étaient encore tous jeunes.

Tous les descendants de Boudandjar Khan obéissaient aux lois de Yèssoukèï-Bèhâdour. D'après un usage en vigueur chez les Mogols, leurs rois recevaient annuellement de leurs sujets la dixième partie de leurs troupeaux des quatre espèces suivantes: Chevaux, chameaux, boeufs et moutons. Si un roi laissait, à sa mort, par exemple cinq ou dix fils; l'un d'eux était proclamé khan, et ses frères devenaient ses sujets comme tous les autres, et lui devaient chaque année l'hommage d'un cheval ou d'un chameau.

A la mort de ces frères, leurs enfants étaient tenus de payer le même tribut que les autres sujets.

Yèssoukèï-Bèhâdour recevait le tribut de trente ou quarante mille familles. Après lui, ses sujets et même ses parents, voyant Tchinguiz-Khan si jeune, ne se sentirent plus retenus

par la crainte. Poussés par l'amour des richesses, cette idole des hommes, qu'ils ont tant de plaisir à posséder et tant de peine à céder, ils se révoltèrent contre Tchinguiz-Khan pour ne
71 pas lui payer de tribut, et s'éloignèrent pour aller établir leurs campements à part.

De toutes les tribus soumises à Yèssoukèï-Bèhâdour la plus riche et la plus puissante était celle des Taïdjout. Ce fut elle qui se mit à la tête des tribus qui se séparèrent de Tchinguiz-Khan.

A cette époque le chef des Taïdjout était Barghoutâï-Qiriltouq, fils d'Aral, fils de Qadân-Taïschi, fils de Hambaqâï-Qâân[1]), fils de Mourqadoukou-Tchinè, fils de Tcharqa-Linqoum, fils de Qaïdou-Khan, ancêtre commun de Barghoutaï-Qiriltouq[2]) et de Tchinguiz-Khan.

Les sujets de Yèssoukèï-Bèhâdour se divisèrent donc en deux parties. Les trois quarts se réunirent aux Taïdjout, et un quart seulement resta auprès de Tchinguiz-Khan. Cette dernière partie était composée d'une moitié des Manqout qui descendaient de Bartâu-Khan, grand-père de Tchinguiz-Khan et des restes d'autres tribus dont les uns comptaient deux cents familles d'autres cent familles, — cinquante, dix et même cinq familles seulement. Les Manqout étaient les plus nombreux. Ceux des Manqout qui étaient restés auprès de Tchinguiz-Khan avaient alors pour chef un nommé Qouïouldâr. Les chefs des Qâtighine, des Khadjout[3]) des Djouïrât et des Qiât étaient tous allés rejoindre les Taïdjout. La tribu des Merkites qui était en guerre avec Yèssoukèï-Bèhâdour alla également se réunir aux Taïdjout, et les deux partis opposés ne cessaient pas de s'attaquer, de se piller mutuellement et de s'enlever des troupeaux.

1) Voy. N. 3. p. 67.

2) Voy. N. 6 p. 67.

3) De quelle tribu veut parler l'auteur sous ce nom de Khadjout qu'on ne trouve mentionné nulle part? Il s'agit probablement des Djaldjout, les Saldjiout de Réchid.

Faits et gestes de Tchinguiz-Khan depuis sa quatorzième année jusqu'à l'âge de quarante ans.

La mère de Tchinguiz-Khan se nommait Oloun, on lui avait donné le surnom de Ekè, et on l'appelait également Oloun-Ekè ou bien Oloun-Foudjine[1]). *Ekè* signifie en mogol grand (*olough*). *Foudjine* dans la langue du khitaï a la même signification que *Khatoun* en mogol, *Bânou*, en tadjik et *Baï-Bètchè*, en uzbek, c'est-à-dire: maîtresse de la maison et des biens. Elle était de 72
l'orouq des Olqnout. C'était une femme qui avait de l'esprit, de la raison et du caractère.

Il y avait à cette époque, dans la tribu des Qoungqamar un homme appelé Minglik et surnommé Itchigué. Les Mogols appellent leur père Itchigué, et comme ce Minglik était l'ancien, (chéïkh) de tous les Mogols, le peuple l'appelait, par respect Minglik Itchigué,» le père Minglik. Les Turcs donnent également le nom de père (Atâ) aux personnes qu'ils vénèrent. C'est ainsi qu'ils disent Hakîm Atâ, Sèïd-Atâ[2]).

Après la mort de Yèssoukèï-Béhâdour, Oloun-Ekè passa dans la couche de Minglik-Itchigué et attira par cette union toute la tribu des Qougqamâr dans le parti de Tchinguiz-Khan.

Je m'étais d'abord proposé d'écrire, dans un grand ouvrage, l'histoire de tous les grands souverains qui ont régné sur les Mogols et sur les Uzbeks, ainsi que celle des beks qui formaient leurs conseils, de raconter, en détail, leur origine ainsi que leurs faits et leurs paroles; mais une maladie vint m'arrêter dans mes projets. Voyant ma maladie se prolonger, je me dis: Si je meurs, cet ouvrage restera inachevé, car personne ne connaît mieux que moi l'histoire de ces souverains et principalement celle de notre propre famille depuis Yâdigâr-Khan jusqu'à moi[3]).

1) Voy. Note 1. page 54.

2) Hakîm Atâ et Sèïd Atâ sont les noms de deux saints personnages très-vénérés dans l'Asie centrale.

3) Mot à mot: jusqu'à ce pauvre serviteur de Dieu.

Personne, dans les pays étrangers, ni même dans notre propre nation, ne sait rien de cette histoire. De quelle utilité sera donc ce que je sais, si je l'emporte avec moi au tombeau (sans l'avoir communiqué à personne). J'ai donc pris auprès de moi quatre écrivains auxquels j'ai dicté le présent ouvrage. Pour tous les événements qui ont eu lieu depuis Adam jusqu'à Djoudji-Khan, j'ai tantôt consulté les anciennes histoires et tantôt dicté simplement de mémoire, parce que tous ces événements me sont bien connus; mais depuis Chéïbân-Khan jusqu'à moi, je n'ai consulté que mes souvenirs, sans l'aide d'aucun ouvrage. Sentant mes forces intellectuelles diminuer, et obligé de dicter, tantôt assis et tantôt couché, j'ai du écrire cette histoire d'une manière abrégée: mais si les paroles sont abrégées le sens néanmoins sera suffisamment complet.

73 Depuis l'âge de treize ans Tchinguiz-Khan avait été presque continuellement en guerre contre les Taïdjout et la plus grande partie des Niroun, leurs alliés, mais aucun des deux partis n'avait encore pu vaincre et exterminer l'autre.

Au commencement de l'année du Léopard (Bârs)[1]), Tchinguiz-Khan venait d'atteindre sa quarante et unième année, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Taïdjout marchaient pour venir l'attaquer, suivis de tous les Niroun et d'autres tribus, telles que celles des Bayâout, des Merkites et des Tatars qui étaient venues se réunir à la tribu des Taïdjout. Tchinguiz-Khan. à cette époque, n'était déjà plus si faible. Il était endurci aux fatigues de la guerre, fort d'une longue expérience, et plus d'une fois déjà il avait bu à la coupe amère du malheur[2]). Il ordonna à tous ses sujets de se rassembler dans un même endroit avec leurs tentes et leurs troupeaux. Des treize orouqs dont se

---

1) En 590 (1193).

2) Mot à mot: Il avait vu le bon et le mauvais; il avait passé par le chaud et par le froid, et il avait bu du doux et de l'amer.

composaient ses sujets il fit treize kourène[1]) (camps), rangés en cercle et se touchant les uns les autres. Dans l'espace réservé au milieu il fit entrer et attacher solidement ce qu'on avait de meilleur en fait de troupeaux; laissant le reste en dehors. A l'arrivée de l'ennemi, il fit monter ses troupes à cheval et les rangea en bataille devant le camp. Son armée était composée de treize mille hommes, et celle de l'ennemi en comptait trente mille. Le combat s'engagea. Il fut long et sanglant. Mais enfin le Dieu Très-Haut accorda à Tchinguiz-Khan une victoire complète sur son ennemi qui perdit dans cette journée de cinq à six mille hommes. Tous les principaux de la tribu des Taïdjout qui tombèrent vivant entre ses mains furent garottés. On fit bouillir de l'eau dans soixante et dix grandes chaudières préparées par ses ordres; tous les grands des Taïdjout furent alors plongés, pieds et poings liés et la tête la première, dans ces chaudières où on les tint jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement cuits. Aussitôt après il alla fondre sur la tribu des Taïdjout où il porta le ravage et le pillage. Les enfants des grands de la tribu furent réduits en esclavage, le reste fut emmené de force et réuni à son propre domaine. La soumission de cette tribu le rendit puissant, et toute la Mogolie fut bientôt remplie 74
du bruit de son nom.

Triomphe de Tchinguiz-Khan dans ses guerres contre Ong-Khan, roi des Kéràïtes.

Il y avait, à cette époque, dans la tribu des Djouïràt, un nommé Tchamouqa Tchètchène. Le mot *tchètchène* signifie en mogol et en uzbek «qui a de l'esprit». C'est ce que les Arabes rendent par le mot *«âqil»* et les Tadjiks par *«bâ-khirèd»*. Aujourd'hui encore on appelle *«tchètchène»* un homme qui parle bien,

---

1) Sur la signification du mot kourène et sur les treize kourène dont se composaient les forces de Tchinguiz-Khan, voyez Réchid-eddine, Histoire de Tchinguiz-Khan Ed. Bérèzine. Texte pp. 151—155.

c'est-à-dire, un homme qui a de l'esprit. Comment, en effet, pourra-t-on parler d'une manière éloquente et persuasive, si l'on manque d'esprit?

Ce Tchamouqa Tchètchène se rendit, un jour, auprès de Sèngoun, fils aîné d'Ong-Khan, et lui dit: Vous et votre père vous regardez Tchinguiz comme votre ami, tandis qu'il entretient des relations secrètes avec les khans des Naïman,[1] Tayang-Khan et Bouyourouq-Khan. Liguons-nous tous les trois, leur a-t-il fait dire, nous renverserons Ong-Khan, et nous le chasserons lui et son fils Sèngoun. Personne, ajouta Tchamouqa Tchètchène, ne connaît mieux que moi les secrets de Tchinguiz-Khan. D'abord je suis son parent, nous sommes nés dans le même endroit et nous avons grandi ensemble, secondement vous me connaissez tous.

Ce qui avait engagé Tchamouqa Tchètchène à mettre en avant ces prétendues relations de Tchinguiz-Khan avec les Naïman, c'était que les pays des Kérâïtes et des Naïmân étant limitrophes, ces deux tribus nourrissaient l'une pour l'autre une ancienne inimitié et étaient souvent en guerre. Ong-Khan et son fils Sèngoun ajoutèrent tous les deux foi à ces paroles de Tchamouqa Tchètchène, bien que Ong-Khan fît l'observation que Yéssoukéï-Béhadour ainsi que son fils Tchinguiz-Khan leur avaient rendu des services sans nombre, qu'ils ne pouvaient pas agir les premiers hostilement envers Tchinguiz-Khan, tandis que celui-ci restait lui-même inoffensif; Tchamouqa, dit Ong-Khan
75 à son fils, est un grand parleur, un intrigant et un brouillon et il ne serait pas bien d'ajouter ainsi foi à ses paroles et d'agir en ennemi envers un ami.

Voici ce qui faisait dire à Ong-Khan: «Yéssoukéi-Béhâdour nous a rendu de nombreux services.»

1) Bouyourouq-Khan, frère de Tayaug-Khan.

Marghouz-Khan, roi des Kéráïtes, avait eu deux fils dont l'aîné s'appelait Qourtchâqour[1]) et le cadet Gour. A sa mort, ces deux frères s'étaient partagé les états de leur père.

Qourtchaqour eut cinq fils, dont le premier était Ong-Khan[2]), le second Erkè-Qarâ, le troisième Bâï Timour, le quatrième Mamischaï et le cinquième Djâkembou. Ces cinq frères, tous pleins de bravoure, étaient déjà mariés à la mort de Qourtchâqour. Ils ne surent pas bien s'accorder au sujet du partage des biens que leur avait laissés leur père. Peu de sujets et beaucoup de princes (voilà ce qu'on vit dans leur tribu). Il se forma chez eux deux partis. A la tête du premier était Ong-Khan, soutenu par Djâkembou, le plus jeune de ses frères. A la tête du second était Erkè-Qârâ, auquel s'étaient joints ses deux frères cadets. Ces deux partis en vinrent aux mains, et la victoire se déclara pour Ong-Khan. Erkè-Qârâ, obligé de fuir, se rendit chez les Naïmân. Avec le secours qu'il reçut de ces derniers il parvint à chasser Ong-Khan et devint maître du pays. Ce fut alors que Ong-Khan vint chercher un refuge auprès de Yèssoukèï-Bèhâdour, qui marcha contre Erkè-Qarâ, le chassa et rentra chez lui après avoir replacé Ong-Khan sur le trône de son père. Erkè-Qarâ se rendit auprès de son oncle Gour-Khan. Celui-ci envoya plusieurs personnes à son neveu Ong-Khan, pour lui dire: Vous

1) Marghouz, appelé aussi Marghouz Bouyourouq-Khan. جد اونك خان را نام مرعوز بود و اورا مرغوز بويروق خان كفتندى Réchid. Ed. Bérézine. Hist. des Tribus. Texte p. 123. Voy. également plus haut, p. 47 du texte.

2) Voyez plus haut p. 47.

3) Réch. Éd. Bérézine dit dans l'Hist. de Tchinguiz-Khan. Texte p. 174. و قور جانور بويروق چندپسر داشته يكى طغريل كه لقب او اونك خان شد وديكر اركه قرا و سوم جاكمبو ودر اوّل نام اوكراى بوده وايشان چند برادر ديكر داشته اند et dans l'Hist. des Tribus, pag. 98, Trad. Qoudjatour-Bouyourouq eut pour fils 1) طغرول qui reçut le titre de Ong-Khan. 2) اركه قرا 3) جاى تيمور تايشى 4) بوقا تيمور et 5) ايلقه سنكون surnommé جاكمبو

êtes restés cinq frères après votre père; arrangez vos différends, partagez le pays entre vous et vivez en paix et en bonne intelligence; mais Ong-Khan ne voulut pas consentir à ce que lui demandait son oncle. Irrité de voir qu'Ong-Khan restait sourd à
76 tous ses conseils, Gour-Khan monta à cheval et marcha contre lui. Le bas peuple des sujets d'Ong-Kkan refusa de se battre. Ne pouvant combattre avec le peu de troupes qui lui restaient, Ong-Khan prit la fuite et vint encore une fois demander la protection de Yèssoukèï-Bèhâdour. Celui-ci marcha de nouveau contre Erkè-Qarâ qu'il battit et fit priver de la vie, et ne se retira qu'après avoir replacé sur le trône Ong-Khan, dont la puissance, depuis cette époque, ne fit que grandir de jour en jour.

Ong-Khan oublia pourtant ces bienfaits et résolut de faire inviter Tchinguiz-Khan à venir chez lui, sous le prétexte qu'il voulait lui accorder sa fille [1]), et de lui faire trancher la tête à son arrivée. Celui qu'il chargea de porter cette invitation à Tchinguiz-Khan était un nommé Bouqdaï-Qoundjât. Son nom était Bouqdaï, mais on l'appelait Bouqdaï-Qoundjât, parce qu'il était le *boukaoul* (praegustator) de Ong-Khan. Les Mogols appellent un Boukaaoul-*Qoundjât*.

A cette époque Tchinguiz-Khan et Ong-Khan campaient près l'un de l'autre. Tchinguiz-Khan, qui ne se doutait ni des propos tenus par Tchamouqa ni de la ruse de Sèngoun, partit, accompagné seulement de deux de ses gens, pour se rendre auprès de Ong-Khan. Mais ayant rencontré en route Minglik-Etchiguè qui lui dévoila les ruses et toutes les intentions hostiles de Ong-Khan, il se contenta de dire à Bouqdaï-Qoundjât: «Maintenant mes chevaux sont trop maigres. S'il plaît à Dieu, dans quelques jours vous aurez de mes nouvelles», puis il le congédia, après l'avoir bien traité.

---

1) Pour son fils Djoudji, voy. p. 68 du texte. D'Obsson. Hist. des Mongols. T. I. p. 49, appelle cette fille Tchaour-Beïgui.

Cinq ou six jours après cet évènement, deux jeûnes gens, dont l'aîné se nommait Badaï et le cadet Qischliq, vinrent dire à Tchinguiz-Khan qu'ils avaient une nouvelle à lui communiquer. Sur l'ordre qu'ils reçurent de parler, Badaï lui dit: Je suis gardien des troupeaux de Boukè-Djèrân[1]), le Kèrâïte. Hier, j'apportais du lait à la tente de mon maître, lorsque, arrivé près de la porte, j'entendis la voix de Boukè-Djèrân qui disait à sa femme[2]) Alâq: Lorsque Bouqdaï-Qoundjât a été de retour de chez Tchinguiz-Khan, notre Khan a tenu un conseil dans lequel 77
il a dit: Tchinguiz-Khan a été informé de la ruse que nous avions imaginée; maintenant nous ne pourrons plus réussir ni par la ruse ni par l'adresse. Nous partirons demain pendant la nuit et nous irons fondre, avant le jour, sur le camp de Tchinguiz-Khan.» Quand j'ai entendu ces paroles, j'ai donné le lait que j'avais apporté et je suis accouru pour vous prévenir.

A la réception de cette nouvelle Tchinguiz-Khan fit avertir ses sujets qui étaient dans les environs. Il donna l'ordre à son koutch[3]) de décamper et de se rendre à Baldjouna-Boulâq[4]) où il le retrouverait, et resta lui-même sur place avec tout ce qu'il avait de gens armés. Ils étaient en tout deux mille cinq cents. Ils passèrent toute la nuit à la tête de leurs chevaux sellés et bridés. Le soleil s'était déjà élevé à la hauteur de deux lances au-dessus de l'horizon, lorsqu'arriva l'armée ennemie, forte de douze mille hommes. Les deux armées se rangèrent en bataille et le combat s'engagea.

Tchinguiz-Khan avait auprès de lui un Manghout, homme de bon conseil, nommé Qouïouldâr-Tchètchène. Le khan lui ayant demandé son avis (sur ce qu'ils devaient faire), celui-ci

---

1) R. Bér. يكه جاران Еке-Джеранъ. Yèkè-Djèrân. Hist. Texte. p. 211.

2) R. Bér. Texte. p. 211. الاق نيدون Алакъ-Нидунъ. Alâq-Nidoun.

3) On appelle *Koutch* tout ce que le nomade emmène et emporte avec lui, quand il change de campement. Sa femme, sa famille, ses gens, ses tentes etc.

4) Les sources de Baldjouna.

lui répondit: «Je vais tourner l'ennemi et planter mon étendard derrière lui, vous, attaquez-le en face. Qouïouldâr exécuta en effet le mouvement qu'il avait projeté, tandis que Tchinguiz-Khan faisait face à l'ennemi. Trois attaques consécutives faites par les Kèrâïtes avaient été repoussées, mais une quatrième charge commandée en personne par Sèngoun, fils aîné de Ong-Khan, avait réussi à rompre les rangs des Mogols. Mais en ce moment, Sèngoun fut atteint au visage d'un coup de lance. La plus grande partie des Kèrâïtes fut tuée dans cet endroit, et quelques-uns se retirèrent couverts de blessures.

Cependant Tchinguiz-Khan voyant que plus il resterait dans cet endroit, plus il risquerait d'éprouver de pertes, car les Kèrâïtes allaient recevoir de puissants renforts, résolut de profiter de l'avantage qu'il venait d'obtenir sur l'ennemi pour s'éloigner et aller rejoindre ses aouls (son koutch).

Il partit donc laissant dans cet en droit l'armée ennemie, qui,
78 épuisée par les pertes qu'elle venait de faire, ne fut pas en état de le poursuivre, et il rejoignit ses aouls à Baldjouna Boulâq. Mais comme l'eau que donnaient ces sources n'était pas suffisante, il ne put pas rester dans cet endroit. Il leva donc son camp, et se porta sur les bords de la Qoula [1]).

En cotoyant cette rivière le khan rencontra quelques aouls qui lui dirent appartenir à la tribu des Qounqirât. Il envoya alors à Turk-Amol [2]), chef des Qounqirât, un ambassadeur chargé de lui dire de sa part: «Nous n'avons jamais été ennemis, et nous arrivons en ami et en parent. Si tu veux te soumettre, tu deviendras le compagnon de ma fortune; si tu veux la guerre, me voici arrivé en personne».

Les Qounqirât, après avoir entendu les paroles de cet envoyé se rendirent tous auprès de Tchinguiz-Khan auquel ils prê-

---

1) R. Bér· قلا Хала. Khalâ. Hist. Texte. p 216.

2) R. B. Texte. p. 216. ترکه امل Теркè Амолъ. Terkè Amol.

tèrent serment de sujétion et de fidélité. Le khan quitta alors les bords de la Qòula et se rendit sur les rives du Tounqa-Nor[1]) où il établit paisiblement son camp.

De là il envoya à Ong-Khan, roi des Kéraïtes, un ambassadeur nommé Arqaï-djoun[2]), de l'Orouq des Eldourguines, chargé de lui porter ces paroles: «Deux fois, après avoir perdu tes états, tu es venu à la porte de mon père (implorer son secours), et deux fois il t'a rendu tes états et il t'a replacé sur le trône de ton père. Moi-même, je t'ai rendu des services dans cinq ou six occasions (et là il lui rappela chacune de ces circonstances avec des détails qu'il serait trop long de rapporter ici)[3]). Je n'ai jamais désiré m'emparer ni de tes biens ni de tes états, et je n'ai, de mon côté, rien à me reprocher. Pourquoi veux-tu nous faire perdre à tous deux notre tranquillité? Un chariot ne roule bien que s'il a ses deux roues en bon état. Ton fils, Sèngoun et moi,
nous étions les deux roues du char qui porte ta fortune; pour- 79
quoi veux-tu donc le renverser? Lorsque Arqâï-Djoun eut rapporté toutes les paroles dont il était chargé, Ong-Khan lui répondit: «Tout ce que dit Tchinguiz-Khan est la pure vérité, et je n'ai rien à y répondre. C'est mon fils Sèngoun qui a tout fait. Va le trouver, et qu'il te donne lui-même une réponse.» Arqâï-Djoun se rendit alors auprès de Sèngoun qui lui dit: «Nous combattrons, et que Dieu décide entre nous; voilà ma réponse à tes paroles».

Tchinguiz-Khan envoya encore, à plusieurs reprises, des ambassadeurs auprès de Ong-Khan avec des propositions de paix. Mais celui-ci ne voulut consentir à aucun arrangement. Perdant enfin tout espoir de renouer avec Ong-Khan des relations ami-

---

1) R. B. Texte. p. 217 تونكه ناوور قورقه قوروقان Тунге-Норъ Хурга Хорганъ. Toungè-Nor-Khourga-Khorgân. trad. p. 134.

2) R. Bér. ارقى جيون Аргай Джiунъ. Argaï Djioun.

3) Pour les détails voyez Réchid. Hist. de Tchinguiz-Khan. Éd. Bérézine. Texte p. 218 et suivantes.

cales, Tchinguiz-Khan marcha contre ce prince qui, de son côté, s'avança à sa rencontre avec son armée. La victoire se déclara pour Tchinguiz-Khan. Ong-Khan et son fils Sèngoun s'enfuirent, chacun de son côté, avec une suite de cinq ou six hommes, et Tchinguiz-Khan resta maître de tout le pays des Kérâïtes, pays riche en villages, en troupeaux et en terres cultivées.

Ong-Khan qui se rendait auprès de Tayang-Khan, roi des Naïmâns, fut rencontré en route par deux grands beks de Tayang-Khan, nommés Qouri-Soumâdjou et Tanikân [1]). Les Kèrâïtes étaient d'anciens ennemis des Naïmâns; aussi ces deux beks craignant que, s'ils amenaient Ong-Khan vivant à Tayang-Khan, celui-ci ne voulût épargner ses jours, le mirent à mort ainsi que sa suite à l'endroit même [2]) où ils les rencontrèrent et apportèrent la tête de Ong-Khan à Tayang-Khan qui blâma leur action et leur dit: «Pourquoi avez-vous fait périr ainsi un si grand roi, sans égard même pour son âge avancé? Vous auriez dû l'amener vivant.»

80 Tayang-Khan fit enchasser dans de l'argent la tête d'Ong-Khan et la plaça sur un trône, la face tournée du côté de la porte. Un jour, on vit la langue d'Ong-Khan sortir de la bouche de ce crâne desséché et se mouvoir. Ceci se répéta trois fois dans la même journée et fut regardé par les anciens des Naïmâns comme d'un mauvais augure.

Sèngoun se rendit dans le Thibet où il passa quelques années. Ayant appris que les gens du Thibet voulaient s'emparer

---

1) R. B. Hist. Texte. p. 233 قورى سوباجو Хори Субаджу. Khori Soubadjou. p. 286. قودو سوباجو et تنك شال Тунгъ-Шалъ. Toung-Schâl.

2) Réchid. Éd. Bérésine nomme cet endroit نكون اوسون Нигунъ-Усунъ. Nigoun-Oussoun. D'Ohsson. H. des Mongols. T. I. p. 58 l'appelle On-Ossoun et ajoute en note: On-Ossoun veut dire en turc *Les dix rivières*.

de lui et le tuer, il s'échappa et alla dans le Khotan[1]) où Qilidj-Qarâ, de la tribu des Qâl-Atch[2]), qui gouvernait ce pays, le fit arrêter et mettre à mort, et envoya à Tchinguiz-Khan la tête de ce prince avec sa femme et ses enfants.

Tchinguiz-Khan est proclamé khan.

Tchinguiz-Khan était devenu puissant. Les grandes tribus voisines de ses états n'étaient pas encore soumises; mais toutes celles qui étaient moins fortes et moins nombreuses lui avaient fait, l'une après l'autre, leur soumission. Il fut proclamé khan en cinq cent quatre-vingt-dix-neuf de l'Hégire[3]), dans l'année du Porc, à l'âge de quarante-neuf ans, dans l'endroit appelé Nimân-Kèh-rè[4]). Le Khan donna un grand festin, pendant lequel

---

1) R. B. Texte. p. 237. در حدود ولایت ختن وکاشغر بموضعی رسیده نام او کوساقو جار کشه Sur les frontières du Khotan et du Kaschgar dans un endroit appelé Кусаку-чаръ-куша. Koussagou-tchar-kouscha.

2) R. B. p. 238. Texte.

امیری از امراء قوم قلج قلج قرا نام

Trad. p. 146. Бекъ изъ Бековъ племени Кылыджъ по имени Кылыджъ Кара. Un bêk des Beks de la tribu des *Qilidj*; du nom de Qilidj Qarâ.

3) Réchid et Khondèmir, Habib-essiar, donnent également l'année 599 (1202). Mirkhoud idem واین وقایع در شهور سنه تسع وتسعین وخمسمایه موافق تنکوز ییل اتفاق افتاد D'Ohsson. H. p. 69 dit que Témoutchine reçut le nom de Tchinguiz-Khacan en 602 (1206) et qu'il était alors âgé de cinquante et un an, et il cite le Tarikh Djihan Kuschaï-Djami-ut-Tèvarikh et Mailla. D'après Massoud Kouhistâni — en 602, au mois de Rèdjèb, à l'âge de 49 ans?

4) Grigorieff d'après Khondèmir Khoulâssètoulakhbar — dit: Семанъ Керѣ. Sèmân-Kehrè et Bérézine. Trad. de Réchid, appelle cet endroit: تمان کهر Темеэнъ Кереръ. Tèmèène Kèhèr? Khondèmir dit: ثمان کهره et Mirkhond

در موضع ثمان کره اورا فرصت شاهی آنکاه بود—که سالش یکی کم زپنجاه بود

on vit arriver le fils du Qoungqamar Minglik Etchiguè[1]) Kouktchè, que le peuple avait surnommé Tanghri-nine Bouti[2]). J'ai, dit ce Kouktchè, reçu de Dieu l'ordre de venir annoncer à Tèmoutchine et à tout le monde que, dès aujourd'hui, on ne doit plus l'appeler Tèmoutchine, car c'est à Tchinguiz-Khan, à ses enfants et à sa postérité que Dieu a accordé l'empire du monde.»

81 Tchinguiz est le pluriel de Tching qui signifie «grand, fort».

Ce Kouktchè marchait tout nu et sans chaussure par les plus grands froids des hivers rigoureux de la Mongolie. Il disait qu'un cheval gris pommelé venait, de temps en temps, du monde invisible, le prendre pour l'emporter au ciel où il avait des entretiens avec Dieu.

Tchinguiz-Khan soumet la tribu des Naïmans.

Tayang-Khan, le Naïman, avait envoyé à Alâ-Qousch-Tèkine, chef de la tribu des Onghout, une personne de confiance pour lui dire: «Tchinguiz-Khan a déjà fait périr tous les grands de sa tribu qui refusaient de reconnaître son autorité et les faibles ont dû se soumettre. La tribu des Kèraïtes était une des plus puissantes de notre pays et pourtant tous les grands de cette tribu, leur khan le premier, viennent de tomber sous ses coups, et le peuple a dû reconnaître son autorité. Les autres tribus dont il est devenu la terreur, vont se soumettre. Les anciens sages ont dit: Dix derviches peuvent trouver place sur un seul tapis, et deux souverains n'ont pas assez de la surface de la terre»[3]). Aujourd'hui est-ce ton tour qui est arrivé ou bien le mien? Réunissons donc nos forces, avant qu'il ne vienne nous attaquer et implorons le secours de Dieu contre lui.» Alâ Qousch envoya un homme sûr à Tchinguiz-Khan pour lui communiquer tout ce que venait

1) D'Ohsson. L. c. dit que Minguèlic, père de Gueukdjou, était un chef de mille de la tribu Mongole des Counkian.

2) C'est le Bouttangri de Rèchid, de Mirkhond et de Khondèmir.

3) Voyez le Gulistan de Sâdi.

de lui faire dire Tayang-Khan. A la réception de cette nouvelle Tchinguiz-Khan fit réunir ses beks pour tenir conseil avec eux. Ceux-ci ayant tous déclaré d'un commun accord que, pour le moment, leurs chevaux étaient trop maigres, mais que, lorsqu'ils seraient en bon état, on devait marcher contre les Naïman. Comment, s'écria alors Dâritaï Outtchiguine, frère cadet du père de Tchinguiz Khan, vous prétextez la maigreur de vos chevaux! Celui qui remet au lendemain ce qu'il doit faire aujourd'hui, ne sera jamais en état de terminer une affaire avec succès.
Si vos chevaux sont trop maigres, j'en ai, moi, dans mes do- 82
maines de gras et de forts, et je me charge de vous en fournir à tous.

En 600 de l'Hégire[1]), dans l'année de la Souris, Tchinguiz-Khan se mit en marche pour aller attaquer Tayang-Khan. Tchèpè Noyân, auquel le khan avait confié le commandement de l'avant-garde de son armée, ayant fait un prisonnier l'envoya à Tchinguiz-Khan qui le fit interroger et apprit de lui que Tayang-Khan était campé sur les bords de l'Altaï; qu'outre l'armée des Naïmân toutes les troupes des Merkites, des Ouïrât et des Djouïrât étaient venues se rassembler autour de Tayang-Khan, et qu'il s'avançait contre lui.

Tayang-Khan à la nouvelle de l'approche de Tchinguiz-Khan s'était porté à sa rencontre. Le khan averti par ses éclaireurs de l'arrivée de l'ennemi, rangea ses troupes en bataille, à l'endroit même où il se trouvait. Il confia le commandement de son aîle droite à son frère cadet Djoudji-Qassar, celui de l'aile gauche à son fils aîné Djoudji-Khan et prit lui-même le commandement du centre. On combattit depuis le matin jusqu'au coucher du soleil. En ce moment Tayang-Khan ayant reçu une blessure très grave, l'armée des Naïmân prit la fuite. Le combat avait lieu au pied de la montagne. Tayang-Khan, trop faible pour être emmené à cheval, fut porté par les siens sur le haut de la montagne.

(1) 600 (1203).

Toutes les questions qu'on lui adressa restèrent sans réponse (il était incapable de prononcer une parole). Les beks des Naïmâns ayant perdu tout espoir de le rappeler à la vie, se dirent· «Il vaut mieux mourir en combattant qu'abandonner notre souverain, nos familles et tous les nôtres pour aller traîner notre honte et notre déshonneur sur une terre étrangère.» Ils laissèrent donc Tayang-Khan dans cet endroit, redescendirent de la montagne et recommencèrent le combat.

Lorsqu'il n'en resta plus que très-peu, Tchinguiz-Khan leur fit dire: Vous aurez la vie sauve et vos biens vous seront con-
83 servés. C'est comme vous que doivent agir de braves serviteurs, vous avez par votre dévouement payé votre dette de reconnaissance (envers votre souverain). Maintenant déposez vos arcs et venez vers moi. Mais aucun d'eux ne voulut accepter ces propositions que le khan leur fit réitérer cinq ou six fois, et tous jusqu'au dernier périrent les armes à la main. Ceux qu'on avait laissés sur la montagne auprès de Tayang-Khan, voyant que tous leurs compagnons avaient péri, prirent leur khan sur un cheval et cherchèrent leur salut dans la fuite; mais Tayang-Khan expira pendant la fuite. Son fils, nommé Koutchlouk[1]), qui était sorti sain et sauf de ce combat, alla se réfugier auprès de son oncle Bouyourouq-Khan.

Mort de Tchamouqa-Tchètchène.

Nous avons déjà parlé des troubles dont Tchamouqa-Tchètchène, le Djouïrâte, avait été le fauteur par ses intrigues auprès de Sèngoun, fils d'Ong-Khan. Après la mort d'Ong-Khan, ce Tchamouqa-Tchètchène était allé rejoindre Tayang-Khan, et quand ce prince fut mort, il revint dans sa tribu. Les Djouïrât se réunirent en conseil et se dirent: Tchinguiz-Khan était notre maître; il était même notre proche parent. Qu'étaient pour nous

1) R. Bér. کوشلوك Kouschlouk.

Ong-Khan, le Kèrâïte, et Tayang-Khan, le Naïmân, pour nous engager à nous réunir à eux pour combattre Tchinguiz-Khan? C'est Tchamouqa-Tchètchène qui a fait tout cela, et si nous ne nous débarassons pas de lui, nous ne vivrons jamais tranquilles. Ils s'emparèrent alors de Tchamouqa, qu'ils amenèrent à Tchinguiz-Khan avec les fers aux pieds. Le khan ordonna de le faire mourir en lui coupant toutes les articulations. Pendant qu'on exécutait cet ordre, on entendit Tchamouqa dire: Je m'étais bien promis au fond de l'âme de faire périr Tchinguiz-Khan de cette même manière, si jamais il tombait entre mes mains; mais mes désirs ne se sont pas accomplis.

Tchinguiz-Khan soumet la tribu des Merkites et le Tangout.

La campagne heureuse que Tchinguiz-Khan venait de faire 84
contre Tayang-Khan avait eu lieu en automne. Après cette expédition le khan revint dans son yourt, où il passa l'hiver, et l'été suivant il marcha contre la tribu des Merkites. Toqta-Bigui, leur chef (*tourè*), qui avait embrassé le parti de Tayang-Khan (et partagé sa défaite) ne se sentant pas assez fort pour se mesurer avec Tchinguiz-Khan, prit la fuite et se retira auprès de Bouyourouq-Khan, le Naïmân. Tchinguiz-Khan s'empara de tout le pays des Merkites qu'il annexa à ses états et dirigea de là sa marche sur le Tangout [1]), dont le prince (tourè) s'enferma dans une forteresse. Tchinguiz-Khan mit le siége devant cette forteresse qui fut emportée en peu de jours et rasée, et le roi fut mis à mort. Après avoir placé des gouverneurs dans les pays conquis, le khan rentra dans ses états, où il passa l'hiver [2]).

---

1) D'Ohsson. T. 1. pp. 66. 67. Le Tangcoute ou Caschi (Qaschine) ou royaume de Hia. Capitale, Hia-Tcheou, aujourd'hui Ning-Hia. Li-chun-yeou était sur le trône de Hia, lorsqu'en 1205 (601—602) Témoutchin fit une incursion dans ce pays.

2) Notre auteur paraît avoir confondu ici les trois expéditions faites par Tchinguiz-Khan contre le Tangout en 602, 603 et 605. Pour les détails voy. d'Ohsson et Hammer.

Tchinguiz-Khan marche contre Bouyourouq-Khan, le Naïmân.

Le printemps suivant le khan marcha contre Bouyourouq-Khan. Il était déjà arrivé près de ses campements, que celui-ci ignorait encore que Tchinguiz-Khan marchait contre lui. Étant sorti un jour, avec une suite peu nombreuse, pour aller chasser la biche sauvage (kik), il fut rencontré et saisi par le khan, qui lui fit aussitôt couper la tête à l'endroit même où il l'avait rencontré [1]).

Koutchlouk, fils de Tayang-Khan, Toqta-Bègui, le Merkite, et ses fils Djèlâoun et Madjâr [2]) n'avaient pas suivi Bouyourouq-Khan à la chasse et étaient restés dans l'aoul. Avertis par un homme de la suite de Bouyourouq-Khan, qui avait réussi à s'échapper et était accouru donner l'alarme au camp, Koutchlouk et Toqta-Bègui prirent la fuite et se dirigèrent vers l'Irtiche. Tchinguiz-Khan s'empara des campements de Bouyourouq-Khan, soumit sa tribu et retourna dans son ordou.

Soumission des Qirghizes.

Tchinguiz-Khan ayant envoyé [3]) aux Qirghizes deux ambassadeurs, nommés Altân et Tourmiseh [4]), pour les sommer en son
65 nom, de reconnaître son autorité, leur souverain qui se nommait Ourous Inâl envoya au khan de nombreux présents avec plusieurs de ses beks chargés de lui porter l'assurance de sa

---

1) D'Ohsson. Près des monts appelés par les Turcs *Ouloug-Tag* ou grandes montagnes, qui continuant à l'ouest la chaîne du Petit-Altaï, au-dessus du lac Balcasch, séparent la Sibérie de l'ancienne Turquie. T. I. p. 71.

2) Réchid-èddine nous donne les noms des six fils de ce Toqta-Bègui = نوكوز — توسه — قودو — جيلاون — جيوق — قولتوقان مركان 1) Тукюзъ — 2) Туса — 3) Худу — 4) Джилаунъ — 5) Джіюкъ — 6) Хултуганъ-Мергенъ — Toukouz — Toussa — Khoudou — Djilaoun — Djiouk — Khoultonghân-Merghène; mais il ne parle pas d'un Madjâr, fils de Toqta Bègui. Hist. des Tribus. Ed. Bérézine. Texte. p. 93. Trad. p. 73.

3) En 603 (1207) dans l'année du Lièvre. R. *Tribus*. Texte. p. 169.

4) R., B. Tribus. Texte p. 169 التان و بوقره Алтâнъ и Бугра. Altân et Boughra.

soumission. En tête des présents qu'il fit offrir au khan on remarquait un gerfaut blanc qui avait les pattes, le bec et les yeux rouges.

Tchinguiz-Khan se met à la poursuite de Koutchlouk et de Toqta-Bègui.

Après avoir passé l'hiver dans son ordou le khan se remit, l'été suivant, à la poursuite de Koutchlouk et de Toqta-Bègui. Arrivé près de l'Irtisch il rencontra la tribu des Ouïrât dont le bek se nommait Qoutouqa-Bègui, et la tribu des Qârlouq dont le khan était appelé Arslan. Ces deux chefs se voyant trop faibles pour résister aux forces bien supérieures de Tchinguiz-Khan, vinrent lui faire leur soumission et lui servirent de guides. Le khan trouva sur les bords de l'Irtisch Koutchlouk et Toqta-Bègui qui, n'étant pas en état de se mesurer avec lui, prirent aussitôt la fuite; mais Toqta Bègui fut atteint et mis à mort. Koutchlouk parvint à s'échapper et se rendit dans le Turkestan, auprès du Gour-Khan du Qarâ-Khitaï qui le reçut avec honneur, lui donna sa fille en mariage et l'adopta comme son fils. Tchinguiz-Khan après cette expédition revint dans son ordou.

Soumission des Ouïghours.

L'Idi-Qout[1]) ou roi des Ouïghours reconnaissait la suzeraineté du Gour-Khan ou souverain du Qarâ-Khitaï et lui payait un tribut. Le Gour-Khan avait placé chez les Ouïghours, comme Darougha[2]), un de ses nawkers nommé Châdkème. Celui-ci, après s'être affermi dans son poste, avait commencé à opprimer le peuple, et avait révolté contre lui tous les Ouïghours, par ses injustices et sa tyrannie.

---

1) On a vu plus haut, p. 41 du texte, que l'Idi-Qout des Ouïghours, à l'époque de leur soumission à Tchinguiz-Khan, était Bâourtchiq.

2) Darougha. Gouverneur.

Comme à cette époque le monde entier retentissait du bruit des expéditions de Tchinguiz-Khan dans la Mongolie et dans le
86 Khitaï, et de ses belles actions, l'Idi-Qout fit massacrer Châdkème, naukèr du Gour-Khan, et envoya à Tchinguiz-Khan un ambassadeur, chargé de lui dire que depuis qu'il avait entendu parler de ses belles actions, il avait senti son coeur rempli d'amitié pour le khan et qu'il avait l'espoir de rester jusqu'à la fin de ses jours son fidèle et dévoué serviteur. Tchinguiz-Khan ayant reçu cet ambassadeur de l'Idi-Qout des Ouïghours, lui envoya de son côté un ambassadeur nommé Dourbaï. L'Idi-Qout se rendit alors avec de riches présents auprès de Tchinguiz-Khan, auquel il fit sa soumission. Reçu avec la plus grande bienveillance par le khan qui le combla d'honneurs, l'Idi-Qout dit à Tchinguiz-Khan: j'espère de la bienveillance du souverain, conquérant du monde, qu'il daignera me regarder comme son cinquième fils. Le khan ayant compris que le Idi lui demandait la main d'une de ses filles, lui en donna une en mariage. Il faut savoir qu'en mogol Idi-Qout signifie heureux, riche, puissant (Dèvlèt-lik)[1].

Conquête du Khitaï, du Qarâ-Khitaï et du pays des Tchourtchites (le Tchourtchè).

Tchinguiz-Khan assuré de la soumission de toute la Mongolie, réunit tous les beks mogols et leur dit: Les souverains du Khitaï (Altân Khân) ont mal agi envers mes ancêtres et mes parents. Aujourd'hui j'espère que Dieu m'accordera la victoire et me donnera la force de faire la conquête de l'empire du Khi-
87 taï et de venger sur l'Altân-Khan tout le mal fait à mes ancêtres. Les beks tout en applaudissant à ce projet, représentèrent au khan qu'il fallait d'abord envoyer un ambassadeur à Altân-Khan et que, s'il refusait d'obéir à son ordre et de se soumettre, on marcherait contre lui. Alors Tchinguiz-Khan envoya en am-

1) Voyez plus haut, p. 40 du texte, l'explication que notre auteur a donnée de ce mot.

bassade à Altân-Khan un de ses officiers nommé Tchaqâr-Khodja. Le Dieu éternel, lui fit-il dire, m'a accordé l'empire de la terre, et le bruit de mon nom s'est répandu dans tout l'univers. Je te somme toi, Altân-Khan, dès que tu auras reçu mon envoyé et entendu les paroles qu'il te porte, de ma part, de te soumettre et de me reconnaître comme un grand Pâdichâh. Si tu refuses, je marcherai contre toi à la tête d'une armée nombreuse et j'irai régler mes comptes avec toi, et nous verrons sur la tête duquel de nous deux l'Éternel placera la couronne du bonheur et qui Il revêtira du manteau de l'infortune.

Tchâqar-Khodja se rendit à l'ordou de l'Altân-Khan auquel il répéta mot à mot les paroles de Tchinguiz-Khan. Altân-Khan irrité par ces paroles, répondit: Que Tchinguiz-Khan ne s'imagine pas que je ressemble aux autres Turcs. S'il a envie de combattre, qu'il vienne le plus tôt possible; je suis tout prêt à combattre, et sur ce il congédia l'envoyé, qui revint porter cette réponse au khan. Pendant tout son voyage Tchaqar Khodja avait bien pris connaissance des routes, des localités, des montagnes, du nombre et du cours des rivières.

Tchinguiz-Khan rassembla une nombreuse armée et marcha
contre Altân-Khan, qui, de son côté, sortit à la tête d'une armée 88
innombrable de la ville où il faisait sa résidence, et vint prendre
position à l'entrée d'un défilé plus étroit que le pont Sirât[1]).

Cependant Tchinguiz-Khan s'avançait dans le Khitaï et avait déjà porté le ravage dans plusieurs provinces, où il avait tout mis à feu et à sang. Altân-Khan avait envoyé à sa rencontre un de ses beks à la tête d'un corps très-nombreux. Ce bek apprit par un déserteur de l'armée de Tchinguiz-Khan qu'au moment où il avait fui du camp mogol, le khan, à la tête d'une armée innombrable, s'était déjà emparé d'une grande ville du Khitaï qu'il avait livrée au pillage et aux flammes après en avoir fait massacrer tous les habitants. A la réception de cette nouvelle

1) Nom du pont jeté sur les abîmes de l'enfer.

le bêk partit avec de nombreuses troupes et ne tarda pas à se trouver en face de l'armée des Mogols. Tchinguiz-Khan, averti de l'approche de cette armée, se porta à sa rencontre avec une armée nombreuse et mettant sa confiance en Dieu, engagea le combat avec le bèk d'Altân-Khan. Après un combat long et acharné Dieu accorda enfin au khan une victoire complète sur l'ennemi, dont l'armée fut entièrement anéantie. Après cette victoire qui fut suivie de la prise de plusieurs forteresses, Tchinguiz-Khan arriva avec toute son armée au défilé où Altân-Khan avait pris position.

Après avoir perdu trente mille hommes dans les combats qui se livrèrent en cet endroit, Altân-Khan reprit le chemin de Khan-Bâliq[1]. Tous les khans qui régnaient à Khan-Bâliq portaient le titre de Altân-Khan.

Cette dernière victoire de Tchinguiz-Khan fut encore suivie de la conquête de plusieurs autres provinces du Khitaï.

89. Tchinguiz-Khan conclut la paix avec Altân-Khan dont il épouse la fille et reprend le chemin de son yourt.

Lorsque l'Altân-Khan qui avait pris la fuite et s'était retiré à Khan-Bâliq, reçut la nouvelle que Tchinguiz-Khan, après avoir pris encore plusieurs provinces, s'avançait sur Khan-Bâliq, il tint conseil avec ses bèks pour décider, s'il fallait tenter encore une fois le sort des armes ou bien chercher à faire la paix avec Tchinguiz-Khan; son vèzir appelé Tching-sang[2], opina pour ce dernier parti, représentant que si l'on faisait la paix, Tchinguiz-Khan se retirerait, et que l'on pourrait alors convoquer tous les grands et les bèks de l'empire pour tenir conseil et aviser, avec calme, à ce qu'il y avait de mieux à faire pour le bien de l'état.

1) Pè-kin — Pè-king. Voy. d'Ohss. Hist. des Mongols. T. I. p. 93. Note (1.)

2) Poulâd Tching-sang. Tching-sang signifie ministre. Rèchid l'appelle پولاد آغا Poulâd Agha et جينكسان Djingsân.

Altân-Khan reconnut la justesse de l'opinion émise par son vèzir, et décida d'envoyer un ambassadeur à Tchinguiz-Khan, auquel il envoya en présent une jeune princesse de sa famille [1]. Le khan conquérant du monde reçut avec beaucoup d'égards l'ambassadeur de l'Altân-Khan, prit pour lui-même la jeune princesse, consentit volontiers à signer la paix et reprit le chemin de ses états.

Après ces évènements Altân-Khan, témoin des désastres qu'avait éprouvés son pays, résolut de se retirer à Téming [2]. Cette ville, fondée par le père de l'Altân-Khan, était très-bien fortifiée. Elle avait quarante farsakhs de circonférence. Elle était bâtie sur les bords d'une grande fleuve. Quelqu'un qui serait parti en bateau, du haut de la ville, au point du jour, n'aurait pu arriver à l'autre extrémité qu'au moment de la prière du soir. Ses murailles étaient flanquées de trois forts. Telle était la force de cette ville.

L'Altân-Khan partit donc pour Téming, laissant son fils à Khan-Bâliq. Au moment de son départ, il avait fait mettre à 90
mort pour quelque faute le serdâr des Qarâ-Khitaï, ce qui fut cause que quelques braves des Qarâ-Khitaï désertèrent pour aller rejoindre l'armée mogole, emmenant avec eux tous les troupeaux, chevaux, chameaux, boeufs et moutons que possédait le fils de l'Altân-Khan.

Peu de temps après éclata encore la révolte d'un autre brave des Qarâ-Khitaï, qui, après s'être rendu maître de quelques provinces, envoya des ambassadeurs à Tchinguiz-Khan, auprès duquel il se rendit ensuite avec tout son monde. Le khan-conquérant le reçut avec la plus grande bienveillance.

---

1) D'Ohsson. Hist. T. I. p. 100. dit, que la princesse qui fut envoyée à Tchinguiz-Khan par l'empereur Kin-Outoubou était une fille de l'empereur Tchoung-hèï.

2) Rèchid ne parle pas d'une ville de ce nom. Serait-ce Nanking, situé sur la rive du fleuve jaune, où Outoubou résolut de transférer sa résidence, laissant à Tchountou ou Péking le prince héréditaire, sous la direction des généraux Ouangen-Tchin-haei et Monien-Tsing-tchong. D'Ohsson, loco citato.

Voilà comment plusieurs beks de l'Altân-Khan, oubliant ses bienfaits, l'abandonnèrent pour un léger motif et vinrent avec tant de ses sujets rejoindre l'ordou de Tchinguiz-Khan.

Six mois plus tard le fils de l'Altân-Khan, voyant l'instabilité des choses de ce monde, remit à ses beks le commandement de Khan Bâliq et se retira à Téming auprès de son père.

Tchinguiz-Khan ayant été informé de l'état de faiblesse auquel se trouvait réduit l'Altân-Khan, envoya Samouqa Bèhadour et Minkâr Bèhadour avec une armée nombreuse pour s'emparer de Khan-Bâliq. Les deux généraux furent rejoints en route par la plus grande partie des Qarâ-Khitaï, qui marchèrent avec eux sur Khan-Bâliq.

A cette même époque, l'Altân-Khan qui avait appris que les habitants de Khan-Bâliq étaient en proie aux horreurs de la famine, leur avait envoyé quelques milliers de charges de provisions, sous l'escorte d'une armée commandée par deux beks [1]). Mais ces deux chefs ayant été rencontrés en route [2]) par les deux généraux mogols, furent complètement défaits dans une grande
91 bataille et tombèrent avec leurs troupes et les provisions entre les mains du vainqueur. A la réception de cette dernière nouvelle l'Altân-Khan mit fin à ses jours par le poison.

Les deux généraux mogols, après s'être emparés de Khan-Bâliq, adressèrent à Tchinguiz-Khan un rapport, par lequel ils l'informaient qu'ils venaient de se rendre maîtres de cette ville où ils avaient trouvé de grands trésors appartenant à l'Altân-Khan. Tchinguiz-Khan envoya Qoutouqou Noyân accompagné de deux autres beks [3]) avec ordre de recevoir ces trésors et de les

---

1) D'Ohsson. Hist. T. I. p. 103, dit: L'armée chargée d'amener des vivres à la capitale fut rassemblée à Taï-ming-fou. Du Halde. T. I. p. 147. dit: Taï-ming-fou est la septième ville de la province de Pè-tchè-li, première province de l'empire chinois.

2) Ohs. L. c. près de Pa-Tcheou.

3) Rèchid, Éd. Bèrèzine. Hist. des tribus, à l'article Bayâout. Texte. p. 284, dit que le bèk, envoyé avec Qoutouqou Noyân, était انكور Энкуръ, Enkour, le Bèkaoul, de la tribu des Kèhèroun Bayâout.

lui apporter. Ces trois beks partirent donc pour Khan-Bâliq d'où ils rapportèrent au khan ces trésors.

Tchinguiz-Khan après avoir fait, dans l'espace de cinq ans, la conquête de la plus grande partie des provinces du Khitaï, y laissa des gouverneurs et des daroughas et reprit le chemin de son ordou. De là le khan marcha contre le Qâchine, appelé aujourd'hui Tanghout, et soumit entièrement cette contrée[1]).

Tchinguiz-Khan avait l'intention de faire encore une expédition dans le Khitaï, pour faire la conquête de toutes les provinces de ce pays qui n'étaient pas encore soumises; mais les raisons suivantes le détournèrent de ce projet.

A la mort de Tayang-Khan, le Naïmân, son fils Koutchlouk s'était enfui dans le Turkestan, où quelques ennemis de Tchinguiz-Khan s'étaient concertés pour le proclamer khan. Il avait envoyé un ambassadeur au sultan Mohammed, qu'il porta par ses conseils à se déclarer contre le Gour-Khan du Qârâ-Khitaï sous la dépendance duquel se trouvait à cette époque le Turkestan, et Koutchlouk avait enlevé au Gour-Khan la moitié de ses états.

Lorsque Tchinguiz-Khan apprit ces évènements, il se dit qu'il n'était pas convenable de partir pour une expédition aussi lointaine, tandis que, près d'une autre frontière de ses états, venait de reparaître un aussi grand ennemi que Koutchlouk, et il mit de côté son projet d'expédition contre le Khitaï.

Tchinguiz-Khan reçut, à cette même époque, la nouvelle que
Qoudou, frère cadet de Toqta-Bègui, le Merkite, s'était enfui, 92
avec les trois fils de ce dernier[2]), dans le pays des Naïmâns où ils causaient beaucoup de troubles. Il envoya contre eux Soubondaï-Bèhadour et Toughâtchâr, le Qounqrât, avec une nom-

---

1) Voy. p. 91. Note 1.

2) Rèch. Bèrèzine. Hist. des Tribus, p. 96 du Texte, donne les noms de ces trois fils de Toqta-Bègui: جيلاون و جيوق و قولتوقان Джилаунъ-Джіюкъ и Хултуганъ. Djilaoun-, Djiyouq? et Khoultoughân.

breuse armée. Qoudou, atteint et attaqué sur les bords du Djem-Mourân, fut complètement défait[1]. Cette expédition, qui eut lieu en six cent treize de l'Hégire[2], mit fin à la puissance des Merkites.

Bourghoul Noyân est envoyé contre la tribu des Toumâtes.

Pendant l'expédition de Tchinguiz-Khan dans le Khitaï, la tribu des Toumâtes s'était révoltée. A son retour, le khan envoya contre cette tribu Bourghoul-Noyân qui revint avec les prisonniers qu'il avait faits[3].

Enfants, femmes et concubines de Tchinguiz-Khan.

Tchinguiz-Khan avait beaucoup de femmes et de concubines. Leur nombre s'élevait à plus de cinq cents. Toutes ses femmes étaient filles ou femmes de khans. Les cinq femmes qui occupèrent le plus haut rang parmi toutes les autres étaient: la première Bourtè-Foudjine, mère de ses fils[4]. La seconde Koundjou, fille de l'Altân-Khan. La troisième Kouï-sou, veuve de Tayang-Khan. La quatrième Missouloun et la cinquième Yssoukâne, toutes les deux filles d'un homme de la tribu des Tatars, et dont la dernière passa dans la couche du Khan après la mort de sa soeur[5].

---

1) Qoutou et deux fils de Toqta-Bègui (Djilaoun et Djiyouq) périrent dans l'action et Qoultouqân-Merguène fait prisonnier fut mis à la mort par ordre de Tchinguiz-Khan. R. B. H. des Tribus. Texte. p. 94. D'Ohsson. H. T. I. p. 108.

2) 1216—17 a Chr.

3) Rèch., Éd. Bérézine. Hist. des Tribus. Texte. p. 223, nous apprend que ce Bourghoul-Noyân de la tribu des Ouïchines, هوشين périt dans une expédition contre les Toumâtes.

4) R. B. Hist. des Tribus. p. 149. Bourté-Foudjine était fille de دی نویان Дай-Нойонъ, Daï-Noïone, chef d'une branche des Qounqirât.

5) Réch. La première femme de Tchinguiz-Khan était Bourté-Foudjine, fille de دی نویان (Дай-Нойонъ) Daï-Noyân, chef des Qounquirât. La deuxième قولان خاتون (Хуланъ-Хатунъ) Khoulân-Khatoun, fille de طایر اورسون (Дайръ-Урсунъ) Daïr-Orsoun), chef des اوهاز مرکیت (Увасъ-Мергитъ) Ouvâs-

Tchinguiz-Khan eut quatre fils: l'aîné était Djoudji-Khan, le second Djaghataï-Khan, le troisième Okèdaï-Qâân et le quatrième 98
Touli. Djoudji signifie «Hôte», Okèdaï «grand» et Touli «miroir». Le khan avait confié à chacun d'eux une charge particulière à remplir. Il avait fait Djoudji ministre de sa cour [1]), Djaghataï ministre de la justice, Okèdaï ministre des finances et Touli ministre de la guerre.

Outre ces quatre fils, le khan en eut encore cinq de ses autres femmes. Avant son retour du Khitaï il avait partagé entre ces cinq fils et les enfants de ses frères les provinces du Khitaï jusqu'à l'endroit appelé Almati.

Le khan partagea les provinces entre ces quatre fils. Il les réunit auprès de lui, leur donna ses conseils et leur dit: Vivez toujours en bonne intelligence les uns avec les autres, et évitez toute discorde entre vous. Tirant alors de son carquois une flèche, il la rompit, puis ayant pris quelques flèches qu'il lia ensemble, il demanda si quelqu'un d'entre eux pourrait les rompre. Personne ne put les rompre. Regardant alors ses fils, il leur dit: Vous ressemblez à ces flèches. Si vous restez tous fortement unis et si, après avoir proclamé l'un de vous comme votre souverain, vous lui restez soumis et fidèles, jamais aucune force ne sera assez grande pour vous briser, mais, si, manquant d'accord

---

Merkit. La troisième بیسوکات Бисукэтъ, Bissoukèt, de la tribu des Tatars. La quatrième کونجو خاتون Куиджу-Хатунъ, fille d'Altân-Khan et la cinquième بیسولون Бусулунъ, soeur de Bissoukèt. D'après Réchid-Koul-sou qu'il appelle کورباسو خاتون Гурбасу-Хатунъ, Gourbassou-Khatoun, n'était pas du nombre des cinq principales femmes de Tchinguiz-Khan.

1) Pour présider aux audiences, aux festins et aux jeux.

2) Tchinguiz-Khan eut cinq filles: 1) توجیر بیکی Qoudjine-Bigui, 2) چیکان Tchitchkane, 3) الاقای بیکی Alaqaï-Biqui, 4) تومالون Toumâloun, 5, التالون Altâloun. Réchid. Éd. Béréz. Hist. Texte. pp. 127 et 128. D'après le Târikhi Aboulkhaïr-Khani le nom de la quatrième fille de Tchinguiz-Khan était التالون Altâloun, et celui de la cinquième کولاکان Koulègân.

et d'union, vous venez à vous diviser, on vous brisera tous aussi facilement qu'on peut rompre une flèche seule.

Tchinguiz-Khan envoie Tchèpè-Noyân contre Koutchlouk. Ce dernier est atteint et mis à mort.

Koutchlouk, fils de Tayang-Khan, le Naïman, qui s'était réfugié auprès du Gour-Khan du Qârâ-Khitaï, avait fini par se déclarer contre le Gour-Khan. Il lui avait enlevé ses états et
94 rassemblé autour de lui tous les ennemis que Tchinguiz-Khan avait parmi les Mogols et les Tatares. Le khan, à la réception de ces nouvelles, envoya contre Koutchlouk une nombreuse armée sous les ordres de Tchèpè-Noyân, de l'orouq des Yssoutes. Koutchlouk, ayant été défait dans une bataille que lui livra Tchèpè-Noiân, prit la fuite et n'échappa qu'avec peu de monde; le reste fut massacré, et sa famille et ses enfants furent faits prisonniers. Poursuivi et atteint, quelques jours plus tard, il fut de nouveau attaqué; tous les naukers qui l'accompagnaient furent tués, mais il parvint encore lui-même à s'échapper et arriva en fuyant dans une vallée du Badakhschan, nommée Sarigh-Qoul. Tckèpè-Noyân, qui n'avait pas cessé de le poursuivre, ne pouvait déjà plus retrouver ses traces, malgré toutes ses recherches, lorsqu'il rencontra, un jour, un homme qui conduisait un qouch et qui lui dit que trois hommes qui ressemblaient à ceux qu'il venait de dépeindre, avaient pris telle direction. Tchèpè-Noyân se porta alors avec toute la célérité possible du côté indiqué et atteignit Koutchlouk, auquel il trancha la tête. (Sa mission ainsi remplie) il revint auprès de Tchinguiz-Khan, qui le combla d'honneurs et de bienfaits.

Tchinguiz-Khan envoie Mahmoud-Ylvâdj comme ambassadeur auprès de Sultan Mohammed, souverain du Khârezm.

Tchinguiz-Khan envoya Mahmoud-Ylvadj comme ambassadeur auprès de Sultan Mohammed Kharezm-Châh, auquel il fai-

sait dire: «Le Dieu Très-Haut m'a accordé l'empire de tous les pays qui s'étendent depuis l'endroit où se lève le soleil jusqu'à tes états. Maintenant tu dois te reconnaître comme mon fils et avoir soin de prendre de sages mesures, afin que les musulmans puissent jouir d'une pleine tranquillité.» Mahmoud Ylvâdj arriva auprès du sultan, auquel il répéta les paroles dont il était chargé. Un jour sultan Mohammed fit appeler Mahmoud Ylvâdj à une entrevue particulière. Ayant enlevé de son bras une perle d'un grand prix, le sultan en fit présent à Mahmoud Ylvâdj, en lui disant: Je vais te faire une question, dis-moi toute la vérité. Est-ce vrai que ton khan a fait la conquête du Khitâï? Mahmoud 95
Ylvâdj répondit: Je jure par le Dieu de vérité que mon khan dit la pure vérité, et vous ne tarderez pas à reconnaître la véracité de ces paroles. A ces mots Sultan Mohammed eut un violent accès de colère et lui dit: O Mahmoud! as-tu une idée de la vaste étendue de mes états et de la grandeur de ma puissance? Qu'est donc ton khan pour qu'il se regarde comme plus puissant que moi et m'appelle son fils? Quelle armée a-t-il donc pour se croire plus que moi? Mahmoud très-effrayé par ces paroles de Sultan Mohammed lui dit: Les troupes de Tchinguiz-Khan sont à côté des vôtres, comme la clarté de la lune à côté de la lumière du soleil! Ces paroles apaisèrent la colère du sultan et Mahmoud Ylvâdj échappa par là à son courroux. Après la conclusion d'un traité de paix et d'alliance entre les deux états[1]), les ambassadeurs de Tchinguiz-Khan reçurent la permission de quitter la cour de Sultan Mohammed et retournèrent auprès du khan conquérant du monde. Le khan satisfait de ce traité conclu avec Sultan Mohammed résolut de ne rien entreprendre contre le sultan tant qu'il ne commettrait pas lui-même quelque acte d'hostilité. Malgré l'ambassadeur que lui envoya de Baghdad le khaliphe Nassir, il n'accorda aucune attention (aux propositions qui

1) Mot-à-mot. Ils s'engagèrent mutuellement à regarder chacun les amis de l'un comme les amis de l'autre et les ennemis de l'un comme les ennemis de l'autre, et à ne se faire réciproquement aucun mal.

lui furent faites)[1] et il n'eut jamais la pensée d'enfreindre ce traité jusqu'au moment où il apprit que ses ambassadeurs et des marchands, ses sujets, venaient d'être mis à mort par Ghâïr-Khan, d'après les ordres de sultan Mohammed.

96 Sultan Mohammed Kharezm Châh, sur un rapport de Ghâïr-Khan, fait mettre à mort des ambassadeurs et des marchands de Tchinguiz-Khan.

A cette époque tout le pays entre l'Irân et le Tourân jouissait d'une telle tranquillité qu'une personne aurait pu aller du levant jusqu'au couchant avec un plateau en or sur sa tête, sans que personne osât lui faire la moindre violence. Il n'y avait point de villes dans le pays habité par les Mogols. Les marchands qui portaient chez eux des étoffes (*qoumâch*), des fourrures, de la toile et différents coutils et indiennes, trouvaient toujours dans ce commerce un très-grand profit. Des marchands de la Transoxiane attirés par les avantages de ce trafic se réunirent une fois et arrivèrent à l'ordou de Tchinguiz-Khan avec une provision des étoffes qu'ils savaient devoir convenir aux Mogols.

Le khan ayant fait venir en sa présence un de ces marchands lui dit de lui montrer ses marchandises et de lui en indiquer le prix. Fâché d'entendre que ce marchand demandait dix pièces d'or pour un objet qui n'en valait qu'une, le khan dit avec colère: Cet homme croit que nous n'avons jamais vu des choses pareilles à celles qu'il a apportées et que nous n'en avons pas. Il ordonna alors à son trésorier d'apporter les étoffes (qui se trouvaient chez lui); et l'on apporta mille coffres pleins d'étoffes brochées d'or. Après quoi il fit livrer au pillage toutes les marchandises apportées par ce marchand. Ensuite le khan fit venir les autres marchands avec leurs marchandises et leur en demanda le prix. Les marchands dirent: Si ces objets sont dignes de la noble khânim, nous lui en faisons hommage; nous n'avons

1) Voyez Mirkhond, Vie de Tchinguiz-Khan. Chapitre ذكر فرستادن ناصر خليفه قاصديرا بديار مغولستان الخ.

pas ici de marchandises à vendre. Ces paroles plurent au khan qui prit toutes leurs marchandises, mais en leur en faisant payer dix fois la valeur. Il leur témoigna la plus grande bienveillance, 97
les fit traiter en hôtes, et ordonna à ses beks d'envoyer chacun un homme de leur suite avec ces marchands, ce qui forma une troupe de quatre cent cinquante hommes.

Tchinguiz-Khan envoya, de son côté, à Sultan Mohammed trois ambassadeurs, Mahmoud du Kharezm, Aly-Khodja de Boukhara et Youssouf d'Otrar. Quelques marchands du Kharezm (faisait-il dire au sultan) sont arrivés ici, et ont été l'objet de toute notre bienveillance. Nous envoyons également d'ici quelques marchands que nous vous prions de bien traiter et de nous renvoyer. Sois mon fils, ajoutait le khan. Le Très-Haut nous a accordé à nous deux l'empire du monde. Si nous vivons bien ensemble comme un père avec son fils, les routes seront sûres et les musulmans vivront dans le repos et la tranquillité.»

Les marchands envoyés par Tchinguiz-Khan arrivèrent à Otrar, dont le gouverneur était Inaltchiq, oncle de Sultan Mohammed, qui lui avait donné le nom de Ghâïr-Khan. Ces marchands allèrent se présenter à lui. L'un d'eux qui le connaissait depuis plusieurs années l'ayant appelé Inaltchiq, et non Ghâïr-Khan, celui-ci blessé, fit arrêter tous ces marchands et informa dans un rapport Sultan Mohammed que quelques espions venaient d'arriver (dans la ville d'Otrar). Sultan-Mohammed lui envoya sans réfléchir, l'ordre de les mettre à mort et de s'emparer de leurs biens, et le gouverneur les fit aussitôt mettre à mort et s'empara des marchandises qu'ils avaient apportées.

Cependant l'un d'eux qui avait pu s'échapper était revenu porter cette nouvelle à Tchinguiz-Khan, qui, furieux, convoqua aussitôt ses beks pour tenir conseil. Il fut décidé qu'on marche- 98
rait contre Sultan Mohammed. L'on s'occupa à rassembler une armée, et Tchinguiz-Khan envoya annoncer à Sultan Mohammed qu'il allait marcher contre lui.

Combat entre Djoudji-Khan et Sultan Mohammed Kharezm-Châh.

Tchinguiz-Khan avait envoyé son fils aîné Djoudji, contre quelques tribus de différentes races qui étaient restées dans les environs de Turkestan, après s'être séparées de Koutchlouk. A cette même époque Sultan Mohammed, qui venait d'apprendre que Tchinguiz-Khan marchait contre lui, avait aussitôt rassemblé une armée et s'était porté sur Samarcande et de là sur Khodjend. Ayant reçu, dans cette dernière ville, la nouvelle que Djoudji-Khan était arrivé dans le voisinage de Turkestan, où il avait pillé quelques tribus, il s'avança avec rapidité vers l'endroit où devaient être campés ces tribus, et arriva, entre deux rivières, Qabli et Qamâdj? [1]), dans un endroit où il trouva une grande quantité de morts. Il vit au milieu de ces cadavres un homme qui avait encore un souffle de vie et qui, aux questions qu'on lui adressa, répondit: A la nouvelle de l'approche de Djoudji-Khan, nous avons pris la fuite; hier, vers ce moment de la journée, il nous a atteints et taillés en pièces, puis il est parti en traînant après lui ses prisonniers. Après avoir entendu les paroles de cet homme, Sultan Mohammed se mit aussitôt à la poursuite de Djoudji-Khan, qu'il atteignit le lendemain matin. A l'approche de l'ennemi Djoudji-Khan tint conseil avec ses beks, qui lui dirent: Tchinguiz-Khan ne nous a pas envoyés pour combattre Sultan Mohammed; il nous a dit: Ravagez et pillez. Nous avons ravagé et pillé. Ce que nous avons de mieux à faire, vu les forces supérieures de l'ennemi, c'est de continuer notre route, et, si nous sommes atteints par peu de monde, nous combattrons.» Et moi, s'écria Djoudji-Khan, que dirai-je, à notre retour, à mon père et à mes frères cadets? Que j'ai vu l'ennemi de loin et que j'ai pris la fuite», et sans écouter ce que lui disaient ses beks, il rangea ses troupes en bataille et accepta le combat.

---

1) D'Ohsson, Hist. des Mongols. T. I. p. 151, appelle ces deux rivières *Caïli* et *Caïmitch*.

Djoudji-Khan chargea plusieurs fois l'ennemi à la tête de ses troupes; il était déjà arrivé jusqu'à son drapeau, il exécuta encore deux ou trois charges contre le qâlghân de Sultan Mohammed. L'armée du sultan était sur le point de tourner le dos et ne fut retenue que par la bravoure de Sultan Djèlâlouddine, fils de Sultan Mohammed. Le combat dura jusqu'au soir. Pendant la nuit les Mogols effectuèrent leur retraite après avoir allumé des feux sur toute leur ligne. Lorsque l'armée de Sultan Mohammed s'avança le lendemain matin (pour recommencer le combat), on reconnut que les Mogols avaient décampé pendant la nuit et le sultan retourna sur ses pas.

A son retour auprès de son père, Djoudji-Khan l'informa de ce qu'il avait fait. Le khan satisfait de la conduite de son fils le combla de ses bontés.

Après cette affaire, Sultan Mohammed tint conseil avec ses beks. Aucun d'eux n'ayant jugé à propos de combattre (en rase campagne), on décida que l'armée serait répartie dans toutes les provinces et se tiendrait renfermée dans les places fortes, et le sultan reprit le chemin (de sa résidence).

Voici quelles furent les causes des malheurs et de la perte de Sultan Mohammed. Une nuit, dans un moment d'ivresse, il avait fait mettre à mort le chéïkh Madjdèddine de Boukhara, qu'il soupçonnait d'une intrigue avec sa mère Turkhân-Khatoune. Le lendemain matin, plein de repentir du meurtre qu'il avait commis, il envoya un plateau plein d'or et de pierres précieuses au chéïkh Nedjm-oud-dine Koubrâ en le priant de lui remettre son péché; mais le chéïkh lui répondit: Ce n'est pas avec de l'or et des pierres précieuses que l'on peut payer le prix du sang du chéïkh; il faut pour cela la tête du meurtrier, la mienne et celle de quelques milliers de sujets.»

Peu de temps après cet évènement éclata l'hostilité de Sultan Mohammed contre le prince des croyants, le khaliphe Nassir- 100

ed-dine Aboul. Abbâs [1]). Le sultan s'étant fait donner un fètva par des mouftis, il proclama khaliphe un séïd de Termèd, nommé Alâoul-Moulk, et défendit de prononcèr dans le khotba et de graver sur les monnaies le nom de Nassir-eddine. Une autre cause des malheurs de Sultan Mohammed fut la manière dont, sur un simple rapport de Ghaïr-Khan, il fit, sans refléchir, mettre à mort les envoyés et les marchands de Tchinguiz-Khan. Outre cela il commit encore un nombre de mauvaises actions, qu'il serait trop long de rapporter ici.

Tchinguiz-Khan marche sur Boukhara.

Dans l'année six cent quinze [2]) Tchinguiz-Khan partit de son yourt avec une armée innombrable et se dirigea sur Otrar [3]). Il fut rejoint, pendant cette marche, par le khan des Qârliq, Arslan-Khan, à la tête d'une nombreuse armée [5]), par l'Idi-Qout des Ouïghours venu de Bisch-Bâliq avec de nombreuses troupes et par Saghnaq Tchinè venu d'Almaliq avec sa tribu. Le khan désigna Okèdaï-Qâân et Djaghataï-Khan pour faire le siége d'Otrar. Il envoya Djoudji-Khan sur Djend, Alâq-Noyân et Saktou-Bogha, avec cinq mille hommes, sur Fènakèt [6]) et Khodjend, et se porta

---

1) El-Nassir-li-dinillâh, Ahmed, Aboul Abbâs, fils de Elmoustadi (1179—1224)?

2) Tchinguiz-Khan partit des bords de l'Irtisch dans l'automne de l'année 1219 (616) pour attaquer le pays des *Tadjiks*. D'Ohsson. H. des Mongols. T. I. p. 157.

3) Otrar sur l'Aris, à sept verstes de son embouchure dans le Syr-Dèriâ.

4) Arslân-Khan; celui que Tchinguiz-Khan avait ordonné d'appeler Arslân-Sirâq. Voy. plus haut. p. 39 du texte.

5) Le M[t] Dahl et tous les autres manuscrits d'Aboul-Ghazi disent وایدی قوت اویغور نینك کوب ایلی بیش بالقدبن mais il faut lire, je crois, وایدی قوت اویغور نینك کوب ایلی بیرلان بیش بالقدبن Ce qui sera plus conforme à ce que dit Réchid. Hist. des tribus. Éd. Bérézine. Texte. p. 164. وچون چنکیز خان متوجه بلاد تاجیك شد (ایدی قوت) بموجب فرموده بالشکر خویش برنشست الخ

6) D'Ohsson. H. T. I. p. 159. Bènâkèt.

lui-même, avec le reste de son armée, sur Boukhara, accompagné de son fils Touli-Khan. Le mot Boukhara signifie dans la langue des Mages «Lieu de réunion des savants».

Dans sa marche d'Otrar à Boukhara, Tchinguiz-Khan arriva
inopinément, un matin, à la pointe du jour, sous la forteresse
appelée Zernouq. Les habitants de cet endroit avertis tout d'un
coup, par les grands cris poussés par les Mogols, que Zernouq
était cerné par une armée innombrable, se jetèrent saisis d'épou-
vante dans la forteresse, dont ils fermèrent les portes. Le sou- 101
verain du monde leur envoya en ambassade un nommé Dânisch-
mend Hadjib qui était lui-même musulman. Celui-ci arriva dans
la ville, leur donna beaucoup de conseils et les effraya (en leur
représentant les dangers auxquels ils s'exposeraient en résistant),
et tous, sans exception, sortirent de la ville et vinrent, avec de
riches présents, se présenter à Tchinguiz-Khan qui les reçut
avec bonté et donna à leur ville le nom de Qoutlouq-Bâlïq, c'est-
à-dire, *Moubarèk-schahr* (ville bénie ou ville heureuse). Le khan
emmena avec lui tous les hommes jeunes de cet endroit, après
avoir congédié les vieillards, et arriva à Nour, dont les habitants
se renfermèrent dans la forteresse. Après beaucoup de négocia-
tions, ils sortirent enfin de leur forterssse et vinrent avec de
beaux présents faire leur soumission au khan, qui les reçut éga-
lement avec bonté; mais il leur ordonna de sortir de la ville, en
leur permettant de prendre avec eux une quantité suffisante de
vivres et de provisions de toute sorte, tels que grains, volaille,
boeufs etc. et abandonna le reste au pillage de ses troupes.

De Nour Tchinguiz-Khan vint mettre le siége devant Boukhara, où il arriva le premier du mois de l'Achoura (Moharram) de l'an six cent seize, dans l'année du serpent.

Au milieu de la nuit les beks Kouk-Khan, Soïounoutch-Khan et Koutchlouk-Khan, que Sultan Mohammed avait laissés dans Boukhara, firent une sortie avec un corps de vingt mille hommes; mais l'armée des Mogols avertie de leur mouvement, résista à cette attaque et après un combat acharné la fortune du souverain

102 du monde eut enfin le dessus, et ce corps de vingt mille hommes fut écrasé et anéanti. Le lendemain matin les portes de la ville furent ouvertes, et tous les chéïkhs, les mollas, les mouftis et tous les habitants, grands et petits, sortirent de la ville et vinrent se présenter au khan.

Tchinguiz-Khan monta ensuite à cheval et entra dans la ville dont il parcourut les rues. Arrivé aux portes de la grande mosquée, il y entra à cheval et s'avança jusqu'au sanctuaire (maqsoura). Cette mosquée était un édifice prodigieusement vaste. Le khan ayant demandé, si c'était là le palais de Sultan Mohammed, le peuple lui répondit que c'était la maison de Dieu. Il descendit alors de cheval et monta dans la chaire. Les Mogols firent tenir leurs chevaux par les mollas et les moudjtéhides et se mirent eux-mêmes à boire. Les feuillets du Qorân étaient dispersées sous les pieds des chevaux. Un séïd, le plus ancien de ceux qui se trouvaient à Boukhara, voyant ces feuillets du Qorân sous les pieds des chevaux, dit alors à un moudjtéhid? Qu'est-il donc arrivé? Tais-toi, séïd, lui répondit le moudjtéhid, c'est le temps de la colère de Dieu qui est arrivé.

Tchinguiz-Khan se rendit ensuite à cheval de la mosquée au Id-gâh, où il fit rassembler tous les habitants. Étant alort monté à la tribune il commença à reprocher aux musulmans leurs vices et leurs défauts, ainsi que la manière dont Sultan Mohammed avait manqué à sa parole et fait périr ses marchands et ses ambassadeurs. O musulmans! ajouta-t-il, vous avez commis de grands péchés; le Dieu Très-Haut dans sa colère m'a envoyé pour vous châtier et vous soumettre, car je suis un terrible fléau de Dieu. Il leur donna ensuite l'ordre de lui apporter sans balancer et sans en rien détourner tous les trésors qu'ils pouvaient avoir enfouis dans la terre. Pour ce qui est resté au-dessus du sol il est inutile d'en parler, et les habitants s'empressèrent de lui apporter tous leurs biens et tous leurs trésors, ceux qu'ils avaient cachés comme ceux qui ne l'étaient pas.

Quelqu'un étant venu dans ce moment dire au khan qu'un

grand nombre des gens de Khârezm-Châh se tenaient cachés dans la ville, il ordonna d'y mettre le feu, et la plus grande partie de Boukhara devint la proie des flammes. Il ne resta que les édifices qui étaient construits en pierre. Le khan se rendit également maître de la citadelle où quelques beks s'étaient enfermés. Les beks furent mis à mort et la citadelle fut rasée.

En un mot la ville de Boukhara resta ruinée et déserte jusqu'au règne du Qâân[1]) par les ordres duquel elle fut de nouveau reconstruite et repeuplée.

Combats d'Okedaï-Qâân et de Djaghataï-Khan avec Ghaïr-Khan et prise d'Otrar.

Sultan Mohammed Khârezm-Châh avait confié la défense de la province d'Otrar à Ghâïr-Khan auquel il avait donné un corps de cinquante mille hommes. Ayant appris que l'armée des Tatars[2]) avait l'intention d'aller attaquer Otrar, il lui avait encore envoyé un renfort de dix mille hommes commandés par un de ses naukers nommé Qaradja-Hâdjib[3]). C'est avec cette armée, forte de soixante mille hommes, que Ghâïr-Khan s'était renfermé dans Otrar. Les deux princes vinrent investir Otrar qu'ils tenaient assiégé depuis cinq mois, quand le désordre commença à se mettre parmi les habitants. Qaradja-Hadjib dit alors à Ghâïr-Khan: Rendons Otrar aux princes et soumettons-nous. Peut-être pourrons-nous, par ce moyen, échapper à notre triste situation; mais Ghâïr-Khan qui était la cause primitive de cette guerre, 104
ne voulut pas consentir à se rendre. Qaradja-Hadjip, voyant Ghâïr-Khan opposer un refus constant à tout ce qu'il put lui dire, sortit une nuit de la ville par la porte de Soufi avec ses

1) C. à d. Okèdaï-Châân, troisième fils et successeur de Tchinguiz-Khan.

2) M. d. تاتار لشكرى Tous les autres manuscrits et l'édition de Kazan disent: مغول لشكرى l'armée des Mogols.

D'ohsson. T. 1. p. 159 dit: Caradja-Khan, et ajoute en note: «Les souverains du Khorazm donnaient le titre de *khan* à leurs généraux.

dix mille hommes et alla se présenter aux princes. Mais ceux-ci lui dirent: De quelle fidélité as-tu fait preuve envers ton souverain, pour que nous puissions compter sur ta fidélité? et ils le firent massacrer avec tous les siens.

Les Mogols entrèrent dans la ville par la porte de Soufi et en firent sortir tous les habitants qu'ils massacrèrent jusqu'au dernier.

Cependant Ghâïr-Khan s'était jeté avec vingt mille hommes dans la citadelle d'où il sortait chaque jour pour combattre. Il fit preuve dans ces sorties de la plus grande valeur et tua beaucoup de monde aux Mogols. Mais il perdit à la fin tous les siens et les mogols se rendirent maître de la citadelle. Ghâïr-Khan se réfugia alors sur un toit avec deux de ses serviteurs. Quand ces deux hommes eurent péri et que lui-même il eut épuisé toutes ses flèches, il se mit à lancer sur les assaillants des briques que quelques-unes de ses esclaves arrachaient à la muraille et lui faisaient passer. A la fin, cerné de tous les côtés, il fut pris vivant par les Mogols qui l'amenèrent aux deux princes.

Okèdaï-Qâân et Djaghataï-Khan apprirent à cette époque que Tchinguiz-Khan était arrivé à Samarcande après s'être emparé de Boukhara, et partirent avec une armée innombrable pour se rendre à Samarcande. Ghâïr-Khan fut mis à mort par leur ordre à Kouk-Sèraï.

Marche de Djoudji-Khan sur Djend.

Djoudji-Khan, après son départ d'Otrar, arriva à Sighnâq [1]).
105 Il envoya aux habitants, comme ambassadeur, un de ses naukers qui était musulman et se nommait Hassan-Hadji. Va, lui dit-il, et engage par tes conseils les habitants de cette place à venir vers moi, à me rendre leur forteresse et à se soumettre. L'ambassadeur se rendit à Sighnâq. Mais, pendant qu'il donnait des conseils aux habitants, le bas peuple, des bazârs, croyant faire

1) Signac, au bord du Sihoun. D'Ohs. T. I. p. 161.

une oeuvre méritoire, se jeta sur lui aux cris de *Allâh Akbar* (Dieu est grand), le massacra et ferma les portes de la ville. A la réception de cette nouvelle, Djoudji-Khan, transporté de colère, ordonna un assaut général. La forteresse fut emportée dans l'espace d'une heure et dix mille musulmans furent massacrés pour venger la mort du seul Hassan-Hadji.

Djoudji-Khan laissa, comme gouverneur à Sighnâq, le fils de ce Hassan-Hâdji et marcha sur Ouzkend, dont les habitants, à son approche, sortirent de leur forteresse, et vinrent avec de riches présents lui faire leur soumission. Aussi le prince les traita avec bonté. Ils eurent tous la vie sauve et leurs biens furent respectés.

D'Ouzkend Djoudji-Khan s'avança sur Eschnâs [1]. Les habitants de cette ville sortirent de leurs murs et engagèrent le combat avec l'armée de Djoudji-Khan; mais ils furent écrasés et tous massacrés par les troupes mogoles.

Sur ces entrefaites, le gouverneur de Djend [2], à la nouvelle de l'approche de Djoudji-Khan, avait pris la fuite et était parti pour le Kharèzm. Djoudji-Khan informé de la fuite de ce gouverneur envoya aux habitants de Djend un ambassadeur, nommé Tchèn-Timour, un de ses naukers. Mais les habitants ne consentirent pas à se soumettre et voulurent même tuer l'ambassadeur qui ne parvint qu'à force de ruse et d'adresse à s'échapper de leurs mains, et revint auprès du prince lui rendre compte de ce qu'il avait vu. Le prince, furieux, vint aussitôt assiéger cette

---

1) M[r] Hammer-Purgstall dans sa réponse à une critique de M[r] Fraeh, dit: «So hat er (fol. 71) eine Stadt *Eschnas*, die nie existirt hat. اشناس ist, wie *Astast* استاش bei Abulgasi, nichts als ein Schreibfehler für الشاش Ainsi, il a (f. 71) une ville Etchnâs qui n'a jamais existé. اشناس n'est ainsi que *Astast* استاش dans Aboulghazi, rien autre qu'une faute de copiste pour الشاش Etschasch.

2) D'après Khondémir. Исторія Монголовъ. Traduction de M[r] Grigorieff. Histoire du Mongols. p. 21, le gouverneur de Djend s'appelait: Émir Qoutlouq. D'Ohs. T. p. , l'appelle Coutlouc-Khan.

106 forteresse, s'en rendit maître, et fit mettre à mort tous ceux qui avaient attenté aux jours de Tchèn-Timour. Il laissa la vie aux autres habitants, mais il les fit tous sortir de la ville qui fut livrée au pillage. Aly-Khodja-Ghadjdouvani[1]) fut nommé par le prince gouverneur be cette place.

Arrivée d'Alaq-Noyân et de Souktou-Bouqa à Fènâkèt, et, de là, à Khodjend défendu par le gouverneur Timour-Mèlik.

Nous avons dit plus haut que Tchinguiz-Khan avait envoyé contre Fènâkèt et Khodjend Alâq-Noyân et Souktou-Bouqa avec un corps de cinq mille hommes. Ces deux généraux vinrent mettre le siége devant Fènâkèt. Pendant trois jours, les habitant qui s'étaient enfermés dans la forteresse, refusèrent d'ouvrir leurs portes; mais le quatrième jour ils sortirent tous de leur forteresse et vinrent, chargés de beaucoup de présents, faire leur soumission à Alâq-Noyân et à Souktou-Bouqa. Les deux généraux firent séparer les artisans et gens de métier des naukers de Sultan-Mohammed. Ils firent tuer tous les naukers et prirent eux-mêmes le chemin de Khodjend où ils emmenèrent avec eux les artisans et les tadjiks pour augmenter le nombre des troupes.

Le gouverneur de Khodjend, Timour-Mélik, avec lequel n'auraient pu se mesurer ni Roustèm ni Esfendiâr, avait fait élever sur un îlot du fleuve de Khodjend un fort si solidemment construit que les géans même n'auraient pas pu le prendre. C'est dans ce fort qu'il s'était enfermé avec mille braves guerriers. Alaq-Noyân et Souktou-Bouqa restèrent étonnés à la vue de ce fort et se demandèrent, comment ils feraient pour s'en rendre maîtres.

107 Timour-Mélik avait en outre fait construire douze bateaux

1) Le mot غجدوانی Ghadjdouvâni ne se trouve que dans le manuscrit Dahl. D'après d'Ohsson T. I. p. 163, cet Aly-Khodja était de Boukhara et le même qui avait été chargé par Tchinguiz-Khan d'une mission auprès de Sultan-Mohammed.

pontés à l'épreuve des flèches et des balles, et y avait fait pra-
tiquer des embrasures pour lancer des flèches et pour le jeu des
armes à feu. Monté sur ces bateaux Timour-Mélik venait tous
les jous combattre les Mogols qui admiraient sa bravoure et ses
prouesses, et ne pouvaient d'aucune manière réussir à le pren-
drn. Enfin les Mogols mirent à l'ouvrage cinquante mille tadjiks
par lesquels ils se firent apporter des pierres et de la terre qu'ils
jetaient eux-mêmes dans le fleuve.

Timour-Mélik reconnaissant alors l'impossibilité de résister
plus longtemps aux forces si supérieures des Mogols, fit charger
sur soixante et dix barques tous ses biens et ses bagages, monta
lui-même avec ses mille braves sur les douze bateaux pontés et
se mit pendant la nuit à descendre le fleuve. Alâq-Noyân et
Souktou-Bouqa ordonnèrent alors aux Mogols de poursuivre Ti-
mour-Mèlik en suivant les bords du fleuve, et les Mogols se
mirent à sa poursuite en le combattant des bords du fleuve.

Lorsque Timour-Mélik fut arrivé vis-à-vis de Fènâkèt, il vit
qu'on avait tendu une chaîne au travers du fleuve pour empêcher
les bateaux de passer; mais Timour-Mélik rompit cette chaîne
d'un coup de hache et ouvrit un libre passage à ses bateaux.
Enfin se voyant continuellement harcelé par les troupes mogoles
qu'il trouvait partout prêtes à le combattre, il abandonna ses
bateaux et partit avec la rapidité de l'éclair pour gagner le
Kharezm par le désert. Mais atteint de nouveau par les Mogols 108
qui avaient partagé leurs troupes en plusieurs corps pour suivre
ses traces, il combattit encore à la tête de ses mille braves qui
finirent par succomber tous dans la lutte. Timour-Mèlik resta
seul, poursuivi encore par trois Mogols. Il n'avait plus que trois
flèches dont l'une même était sans fer. Avec cette flèche sans fer
il frappa droit à l'œil un de ces trois Mogols. Les deux autres
alors cessèrent de le poursuivre et retournèrent sur leurs pas.
Timour-Mélik, à son arrivée dans le Kharezm, y prit des troupes
et marcha sur Kât où il massacra le gouverneur de Tchingniz-
Khan; puis il retourna dans le Kharezm d'où il se rendit auprès

de Sultan-Mohammed qui le combla de ses faveurs. De là il partit pour la Syrie où il passa quelques années. De la Syrie il alla à Khodjend où il apprit que Tchinguiz-Khan y avait laissé son fils comme gouverneur. Timour-Mèlik se rendait auprès d'Okèdâï-Qâân, lorsqu'il fut rencontré en route par Qadqân-Oghlan qui, l'ayant reconnu, le fit garotter et commença à l'interroger sur ses combats avec les Mogols. Timour-Mèlik répondit avec hardiesse et Qadqân-Oghlan irrité le tua sur place d'un coup de flèche.

Alâq-Noyân et Souktou-Bouqa allèrent, après la prise de Khodjend, rejoindre Tchinguiz-Khan sous Samarcande.

Prise de Samarcande par le khan conquérant du monde.

Sultan-Mohammed-Kharezm-Châh, dans sa crainte des armées mogoles, avait laissé à Samarcande trente khans avec une
109 armée de cent dix mille hommes[1]). Cette armée était composée de soixante mille Turcs et de cinquante mille tadjiks, dont aucun, au jour du combat, n'aurait fui devant les lions les plus terribles et des éléphants furieux. Le sultan avait en outre laissé à Samarcande vingt éléphants dressés à la guerre. Outre les troupes susmentionnées il y avait encore dans la ville une quantité innombrable d'habitants. Tout autour de la forteresse on avait creusé un fossé où l'on avait amené les eaux du fleuve[2]).

Tchinguiz-Khan qui, à son arrivée à Otrar, avait entendu parler de la force de Samarcande et du grand nombre de troupes et d'habitants que renfermait cette place, avait laissé ses deux fils devant Otrar (pour en faire le siége) et envoyé les noyâns sur les frontières de cette province et s'était dirigé de sa personne sur Boukhara. Ce fut après la prise de cette ville que le khan arriva devant Samarcande où il fut rejoint par ses fils qui

1] D'après Ala-ud-din, de Djouvèïn et Rèchid, 110 mille h. D'après Ibn-el-Ethir 50 m. h. et d'après Mohammed de Nessâ 40 m. h. D'Ohsson: T. I. p. 174.

2) Le Zèr-Afschân.

venaient de s'emparer d'Otrar et par les noyâns qui avaient soumis toute la province de Samarcande.

Les trente khans que Kharezm-Chàh avait laissés à Samarcande sortirent de la ville avec leur innombrable armée et eurent avec une partie des troupes de Tchinguiz-Khan un combat sanglant dans lequel ils tuèrent quelques Mogols et firent quelques prisonniers. Mais le lendemain, le khan conquérant du monde monta lui-même à cheval et se mit à la tête de ses troupes qui combattirent tout ce jour-là avec tant de valeur que pas un seul des guerriers de Kharezm-Châh n'eut le courage de sortir de la ville, quoiqu'ils ne cessassent, jusqu'au soir, de combattre avec acharnement du haut de leurs murailles.

Vers le soir le chèïkhoul-islâm et le qadhi de Samarcande se rendirent auprès du khan pour lui demander grâce. Après la réception pleine de bonté que leur fit le khan, le chèïkhoul-islâm et le qâdhi rentrèrent dans la ville dont ils ouvrirent la porte de
Namâz-gâh. Les Mogols se jetèrent par cette porte dans la ville 110
dont ils ouvrirent toutes les autres portes. Tous le Mogols entrèrent alors dans la ville qu'ils mirent aussitôt au pillage. Tous les khans de Sultan-Mohammed furent massacrés avec leurs troupes, à l'exception d'un seul nommé Alb-Khan qui parvint, en combattant, à s'échapper avec un millier d'hommes. Trente mille hommes d'arts et métiers furent distribués en présent par le khan à ses fils et à ses noyâns. Le chèïkhoul-islâm et le qâdhi obtinrent la grâce de cinquante mille familles, et l'on soumit le reste des habitants à un impôt de deux cent mille pièces d'or.

Ces évènements eurent lieu dans l'année six cent seize (1219?).

Tchinguiz-Khan envoie ses fils à la conquête du Kharezm.

Après la prise de Boukhara et de Samarcande le khan conquérant du monde désigna Djoudji-Khan, Okèdaï-Qâân et Djaghataï-Khan pour marcher contre le Kharezm. Les princes partirent à la tête d'une armée innombrable et se dirigèrent sur Ourguendj. Kharezm-Châh avait à cette époque dans le Kha-

rezm trois beks nommés Khoumâr-Tèkine, Moghol-Hadjib et Fèridoun. Khoumâr-Tèkine était le frère [1]) de Turkân-Khâtoune, mère de Sultan-Mohammed, et c'était lui que le sultan avait laissé comme gouverneur à Ourguendj. Il y avait alors dans cette ville une telle quantité de naukers, de grands et de notables de Kharezm-Châh que Dieu seul en connaissait le nombre.

Ces musulmans vivaient dans la plus grande insouciance sans penser aux vicissitudes du sort, lorsque quelques cavaliers mogols apparurent tout-à-coup aux portes de la ville où ils enlevèrent des ânes et des chevaux. Cent mille hommes de cavalerie et d'infanterie se mirent à la poursuite de ces Mogols qu'ils atteignirent près d'un jardin situé à une farsang de la forteresse
111 d'Ourguendj, et nommé *Bâghi-Kourrèm* (jardin de délices). Une nombreuse armée mogole qui s'était mise en embuscade en cet endroit, s'élança alors, tout-à-coup des deux côtés sur les musulmans dont elle fit un si grand carnage que de ces cent mille hommes une dixaine d'hommes seulement parvint à s'échapper et à regagner la ville. Les Mogols qui les poursuivaient poussèrent jusqu'à l'endroit nommé Tènourè où ils mirent tout à feu et à sang et ne se retirèrent qu'à la nuit.

Le lendemain matin un corps mogol vint établir, autour de la ville, une ligne d'observation. Féridoun-Ghouri, un des beks de Sultan-Mohammed-Kharezm-Châh, fut commandé avec un corps de cinq cents hommes, à la garde de la porte de la ville. On vit alors Djoudji-Khan, Okèdaï-Qâân et Djaghataï-Khan arriver avec une armée innombrable et poser leur camp devant la ville qu'ils firent cerner de tous les côtés.

Les princes envoyèrent â Ourguendj un ambassadeur chargé de dire aux habitants que, s'ils se soumettaient, ils auraient la vie sauve et que leurs enfants ne seraient pas réduits en esclavage.

---

1) Le frère ainé, voy. plus haut p. 38 du texte توغان اغاسی

Mais les habitants rejetèrent ces propositions et refusèrent de courber la tête sous le joug.

Les troupes de Kharezm-Châh se défendirent pendant sept mois, combattant tous les jours depuis le matin jusqu'au soir. Les Mogols qui ne trouvaient pas dans les environs d'Ourguendj de pierres pour leurs catapultes, se virent réduits à lancer des blocs de mûrier. Ils formèrent alors le projet de détourner les eaux du Djikhoun, au-dessus de la ville, et ils envoyèrent, à cet effet, trois mille cavaliers à l'endroit où devait se faire la digue. Mais les habitants d'Ourguendj, informés de leur projet, arri-
vèrent (en force) et parvinrent à cerner ces trois mille Mogols 112
qu'ils attaquèrent et massacrèrent, sans qu'aucun d'eux pût parvenir à s'échapper.

Tous les efforts des Mogols pour se rendre maîtres d'Ourguendj restaient impuissants, car le désaccord et la mésintelligence s'étaient glissés entre les princes. Lorsque Tchinguiz-Khan apprit que ses fils étaient depuis sept mois devant Ourguendj sans pouvoir s'en rendre maîtres, il leur fit dire que Djoudji-Khan et Djagataï-Khan devaient reconnaitre Okèdai-Qâân pour leur chef, lui obéir en tout et attaquer de concert avec lui les troupes de Kharezm-Châh. Les princes se conformant aux ordres de leur père se soumirent à Okèdaï, oublièrent leurs différends et poussèrent avec vigueur les opérations du siége.

Enfin la ville fut prise. On y mit le feu en différents endroits, et l'on en fit sortir tous les habitants. Les gens d'arts et de métiers, formant cent mille familles, furent mis à part. Les jeunes femmes et les jeunes garçons furent réduits en esclavage. Le reste fut partagé entre les soldats mogols dont chacun eut vingt-quatre personnes et tout ce monde fut massacré par ordre d'Okèdaï-Qâân.

On raconte que le chéïkh Nadjmoud-dîne-Koubra [1]) dont le

1) Le chéikh Nedjmoud-dîne, fils de Omar de Khivaq. Il était surnommé Koubra.

nom était célèbre dans tout l'univers, se trouvait à cette époque à Ourguendj. Les princes lui avaient envoyé quelqu'un pour l'engager à sortir de la ville avec toute sa famille, afin qu'il ne restât pas sous les pieds des chevaux. Le chéïkh fit répondre qu'il n'était pas seul, et qu'il avait des parents et des serviteurs. Que le chéïkh vienne avec dix personnes, lui firent alors dire les princes. Le chéïkh fit répondre qu'il avait plus de dix personnes. Les princes lui firent dire, qu'il pouvait sortir avec cent per-
113 sonnes. «J'ai plus de cent personnes», répondit le chéïkh. Eh bien! qu'il vienne avec mille personnes» lui firent dire les princes. Mais le chéïkh Nadjmouddîne fit dire aux princes: Dans des temps plus heureux je connaissais tout ce peuple dont j'étais l'ami, comment pourrais-je partir et l'abandonner ainsi au jour du malheur? Non, je ne puis pas partir.»

En ce moment les Mogols arrivèrent à l'endroit où demeurait le chéïkh qui, après avoir envoyé de sa propre main en enfer quelques-uns de ces Mogols, finit lui-même par recevoir la couronne des martyrs. «Il est dit: Nous appartenons à Dieu et nous retournerons vers Lui»[1]).

Marche de Tchinguiz-Khan sur Nakhschèb, sur Termèd et sur Balkh.

Après la conquête du Mâverân-nahr (la Transoxiane) Tchinguiz-Khan avait envoyé les princes contre le Kharezm et s'était rendu lui-même à Samarcande. Après avoir passé tout le printemps à Samarcande, le khan marcha sur Nakhschèb, et de là, sur Termèd[2]) dont les habitants refusèrent de se soumettre et voulurent combattre. Enfin Termèd fut emporté d'assaut, et tous ses habitants furent passés au fil de l'épée. Une femme que les Mogols venaient de saisir pour la tuer, leur cria: Ne me tuez-pas et je vous donnerai une belle perle. Les Mogols lui ayant

1) Qoran. Soura II verset 151.

2) Ville située sur la rive septentrionale du Djihoun. D'Ohsson. Hist. des Mongols, T. I. p. 106.

demandé où était sa perle. «Dans mon estomac, répondit-elle, je viens de l'avaler.» Les Mogols lui ouvrirent aussitôt le ventre pour en retirer la perle. Cette circonstance fut cause que les Mogols firent la même opération aux autres cadavres.

De Termèd le khan, souverain du monde, marcha sur Balkh.
A cette époque cette ville était si florissante qu'on y comptait
jusqu'à douze cents grandes mosquées et douze cents bains pu-
blics. Les habitants et tout le clergé de Balkh se rendirent au-
près du khan pour lui demander grâce; mais il rejeta leur prière 114
parce que, dit-il, le sultan Djèlàloud-dine vivait encore, et que,
tant qu'il serait en vie, les habitants de Balkh seraient toujours
prêts à se soulever. En un mot, après une vigoureuse résistance,
Balkh fut pris d'assaut. Tous les habitants furent massacrés
sans exception, et la citadelle de la ville fut rasée.

Après la prise de Balkh Tchinguiz-Khan envoya Touli-Khan avec quelques noyâns pour soumettre le Khorassan, et se dirigea lui-même sur Tâlèqan [1]). Mais Tâlèqan était une ville d'une force étonnante. Ses habitants qui avaient fait leurs préparatifs pour soutenir un long siége, refusèrent de se soumettre, et la lutte s'engagea. En un mot, pendant sept mois ils résistèrent à tous les efforts des troupes mogoles. Enfin Touli-Khan, après avoir soumis le Khorassan, étant venu avec une nombreuse armée rejoindre son père sous les murs de Tàlèqan, Tchinguiz-Khan attaqua, avec toutes ses forces réunies, la ville qui fut emportée d'assaut après un combat acharné. Tous les habitants, jusqu'aux enfants à la mamelle, furent massacrés sans exception, et la citadelle fut rasée.

De Tâlèqan le khan marcha sur Enderâb dont il se rendit maitre. Les habitants de cet endroit furent massacrés jusqu'au dernier et leur citadelle fut rasée.

---

1) D'Ohsson. H. T. I. p. 208. Tchinguiz-Khan se rendit alors devant la forteresse de Noussrèt-Couh, dans le canton montagneux de Tâlècan. Cette ville fut prise par Tchinguiz-Khan l'an 618 de l'Hégire (1221).

D'Enderâb Tchinguiz-Khan alla mettre le siége devant Bamiâne dont les habitants se renfermèrent dans leurs murs et se défendirent avec la plus grande intrépidité. Un fils de Djaghataï-Khan[1]) fut tué par une flèche dans ce combat. Enflammé de colère par la perte de ce jeune prince qu'il chérissait particulièrement, Tchinguiz-Khan ordonna un assaut général. La ville fut emportée, et tous ses habitants furent massacrés sans distinction de rang, d'âge ni de sexe. La citadelle fut rasée. Le khan donna à cette place le nom de *Maw-Bâligh*, c'est-à-dire *yàmân Qal'a*. Mauvaise ville.

115 Combat livré par Tchinguiz-Khan à Sultan Djèlâloud-dine et fuite de ce dernier au-delà de l'Indus[2]).

A cette époque[3]) Tchinguiz-Khan avait envoyé à la poursuite de Sultan-Mohammed ses généraux Tchèpè-Noyân, Souboudaï-Bèhadour et Toughatchar, le Qounqrât. Khan Mèlik[4]) leur avait fait dire qu'il se soumettait et il était resté (sans être inquiété). Mais Toughâtchàr qui ne se fiait pas à sa parole l'avait attaqué et avait été tué par une flèche lancée de la forteresse[5]). Pour cette raison Khan Mèlik, craignant la vengeance de Tchinguiz-Khan, avait fait dire à Sultan-Djèlâlond-dine, dont il venait d'apprendre l'arrivée à Ghaznine, de se défendre avec courage et qu'il venait lui-même le rejoindre (avec ses troupes).

Tchinguiz-Khan, de son côté, dans le but d'observer les mouvements de l'ennemi, avait envoyé sur les routes de Ghaznine, du Ghouristan, de Zabil et de Kaboul un corps de trente mille hommes, sous le commandement de Schiki-Qoutouqou

---

1) Moutougân, fils aîné de Djaghataï. Voy. plus bas, p. 149 du texte.

2) Dans le texte après le mot قاجقانی il serait mieux d'ajouter نینك ذکری

3) 1220.

4) Ce khan Mèlik est le même que Emin-Mèlik dont parle d'Obsson dans son Histoire des Mongols. T. I. pp. 231 et suiv.

5) La forteresse de Nischabour, Ramazan 617 (Nov. 1220). D'Ohsson. T. I. p. 213.

Noyân, Tèkè-djèk, Molqa et Oukar-Qildjâw. *Qildjâw* signifie: *Hazl qiloudji*, «qui plaisante». Schiki-Qoutouqou-Noyân ayant appris que Khan Mèlik était en marche pour aller rejoindre Sultan-Djèlâloud-din se mit vivement à sa poursuite et l'atteignit effectivement vers le soir assez tard. Ne pouvant commencer le combat pendant la nuit, Schiki-Qoutouqou-Noyân s'arrêta, avec l'intention d'attaquer le lendemain matin; mais Khan Mèlik marcha toute la nuit et eut ainsi le temps d'opérer sa jonction avec le corps du sultan.

Tèkè-Djèk et Molqa qui s'étaient séparés de Qoutouqou-Noyân avec quelques troupes étaient allés mettre le siége devant Valiân. Ils étaient sur le point de s'en rendre maîtres, lorsque Sultan-Djèlâloud-dine accourut au secours de cette place avec la nombreuse armée qu'il venait de rassembler. Il enleva et fit massacrer aussitôt un millier d'hommes des gardes avancées des Mogols. Le reste prit la fuite et alla rejoindre Qoutouqou-Noyân.

Le sultan marcha ensuite sur les Mogols. Il avait confié le 116
commandement de son aile droite à Khan Mèlik et celui de son aile gauche à Sèifoud-dine-Mèlik[1]), et lui-même avait gardé le commandement du centre. L'armée du sultan était nombreuse et toute à pied. Les Mogols, bien inférieurs en nombre, se rangèrent en bataille et combattirent jusqu'au soir. Pendant la nuit les Mogols préparèrent avec des feutres et des schals des mannequins qu'ils lièrent fortement sur le dos de leurs chevaux et de leurs chameaux, derrière lesquels ils se rangèrent en bataille. Lorsque le lendemain matin ils retournèrent à l'attaque, les troupes de Sultan-Djèlaloud-dine qui ne se doutaient pas de la ruse des Mogols, s'imaginèrent qu'ils avaient reçu du renfort pendant la nuit et parlaient déjà de fuir; mais Sultan-Djèlâloud-dine parvint à leur rendre du courage en leur criant: Ne craignez rien, ce n'est qu'une ruse de l'ennemi. Il fondit ensuite avec toutes ses troupes sur les Mogols qui, cernés, ne purent résister

1) D'Ohsson. T. I. p. 238, Sèif-Uddin Agrac.

au nombre et finirent par lâcher pied après avoir perdu beaucoup de monde. Schiki-Qoutouqou prit la fuite avec quelques Mogols et vint rejoindre Tchinguiz-Khan qui, transporté de colère (à la nouvelle de cet échec), s'occupa aussitôt à rassembler une armée.

Sultan-Djèlâloud-dine retourna sur ses pas. Pendant le partage des prisonniers mogols et du riche butin que l'on venait de faire, Khan Mèlik s'étant pris de querelle, au sujet d'un cheval, avec Sèifoud-dîne-Mèlik, lui donna un coup de fouet sur la tête. Sèifouddîne se plaignit au sultan qui pourtant ne lui fit pas rendre raison de cette offense. Outré de colère, Sèifoud-dine-Mèlik fit défection dans la nuit même avec tous les Qanglis et se retira dans les montagnes du Kermân [1]).

Sultan-Djèlâloud-dine ayant appris, sur ces entrefaites que Tchinguiz-Khan s'avançait contre lui avec une armée innombrable, sentit l'impossibilité de lui résister et se décida à se retirer au-delà de l'Indus (Sind). Tchinguiz-Khan, de son côté, marchant jour et nuit, arriva à Ghaznine où il apprit que Sultan-
117 Djèlâloud-dine était parti de cette ville depuis quinze jours. Le khan laissa un gouverneur à Ghaznine et se porta à marches forcées sur les bords de l'Indus où il apprit que le sultan avait déjà fait préparer des barques, dans l'intention d'effectuer son passage le lendemain. Voyant que, s'il attendait jusqu'au jour suivant, le sultan passerait le fleuve et lui échapperait, Tchinguiz-Khan vint sur le champ cerner de tous côtés la petite armée du sultan qu'il fit entourer par trois ou quatre lignes de ses nombreuses troupes, et, au lever du soleil, Sultan-Djèlâloud-dine vit qu'il se trouvait entre l'eau et le feu. Tchinguiz-Khan donna à Oukar-Qildjaw et à Qoutour-Qildjaw le commandement de son avant-garde avec l'ordre de chercher à s'emparer du sultan vivant, et toutes ses troupes attaquèrent à la fois l'armée ennemie

1) D'Ohsson. T. 1. p. 296. Outré de dépit, Agrac (Sèïf-Uddine) partit dans la nuit même avec ses khoulloudjes et ses Turcmans pour se retirer à Ferschaour.

dont l'aile droite et l'aile gauche furent enfoncées. Sultan-Djèlâloud-dine, à la tête de cinq ou six cents hommes, combattit avec tant de bravoure se portant tantôt sur un point et tantôt sur un autre qu'il soutint, depuis le matin jusqu'après le milieu du jour, toutes les attaques de cette armée nombreuse. Enfin, se voyant cerné et pressé par les Mogols et sur le point de tomber entre leurs mains, il se vit forcé de s'élancer dans le fleuve qu'il traversa à la nage.

Tchinguiz-Khan témoin des actes de bravoure et d'intrépidité de Sultan-Djèlâloud-dine en témoigna tout haut son admiration et dit, en s'adressant à ses fils; «Si un père donne le jour à un fils, voilà à qui ce fils doit ressembler.» Les enfants et les trésors du sultan tombèrent entre les mains de Tchinguiz-Khan qui envoya à sa poursuite Dourbaï-Noyân et Bèlâ-Noyân. Ces deux noyâns, après avoir pénétré jusqu'au centre de l'Indostan sans pouvoir trouver les traces du sultan, revinrent sur leurs pas.

Tchinguiz-Khan, après avoir soumis les provinces des environs et placé partout des gouverneurs, retourna à Samarcande où il passa l'hiver.

Armée envoyée par Tchinguiz-Khan à la poursuite de Sultan-Mohammed.

Tchinguiz-Khan à l'époque où il avait appris que Sultan-Mohammed avait quitté Termed et franchi l'Amou avec une
suite peu nombreuse, était resté lui-même pour faire le siége de 118
Balkh et avait envoyé à la poursuite du sultan Tchèpè-Noyân, Souboudaï-Béhadour et Toughatchar, le Qonqrât, chacun avec dix mille hommes. Leurs instructions portaient qu'ils ne devaient s'arrêter nulle part, tant qu'ils ne se seraient pas emparés de Sultan-Mohammed, qu'ils devaient faire grâce à ceux qui se soumettraient et demanderaient grâce, tuer tous ceux qui ne se soumettraient pas, incendier leurs villes et réduire en esclavage leurs enfants. Il faut que dans trois ans vous ayez terminé cette expédition, leur dit le khan. Je ne resterai pas dans ce pays, je

retournerai dans mon yourt et c'est là que vous viendrez me rejoindre par le désert quand votre expédition sera terminée.

Ces trois beks prirent congé de Tchinguiz-Khan; passèrent aussitôt le fleuve et se dirigèrent sur Balkh. De là ils arrivèrent à Hérat dont les habitants sortirent de leur ville avec des présents et vinrent faire leur soumission. Tchèpè-Noyân passa outre sans inquiéter les habitants de Hèrât et continua sa route, à la poursuite de Sultan-Mohammed. Mais Toughatchar, le Qounqrat, qui était resté en arrière, étant arrivé à Hérat, refusa d'accepter l'assurance de la soumission de cette ville, et voulut la prendre de vive force; et les habitants se virent obligés de se défendre. Pendant le combat Toughatchar fut tué par une flèche lancée de la forteresse[1]) et ses troupes allèrent rejoindre Tchèpè-Noyân.

De Hérat, les Mogols arrivèrent devant Savè dont les habitants refusèrent de se soumettre et fermèrent les portes de la ville. Les Mogols qui ne voulaient pas ralentir leur marche avaient déjà passé outre, mais les habitants ayant eu l'imprudence de se moquer des Mogols et de leur crier des injures, ceux-ci se retournèrent furieux, attaquèrent la ville qu'ils emportèrent d'assaut le quatrième jour et en massacrèrent tous les habitants jusqu'au dernier. De là ils se dirigèrent sur Nischabour.

Lorsque Sultan-Mohammed avait appris que trente mille
Mogols avaient franchi l'Amou et s'avançaient rapides comme le
vent et l'éclair, disant partout qu'ils n'en voulaient qu'à sa per-
119 sonne, il avait convoqué tous ses beks pour tenir conseil. Il avait
décidé d'envoyer sa famille et ses enfants dans la forteresse de
Kharandar[2]), et était parti lui-même pour l'Irâq. Il avait laissé
à Nischabour quatre de ses beks, Fakhr-oul-Moulk, Nizamoud-

1) D'après d'Ohsson, T. I. p. 213, c'est sous les murs de Nischapour que Tougatchar fut tué. Ramazan. 617. Novembre 1220.

2) Le château de Kharender, situé près de Nessa. D'Ohsson. T. I. p. 199. A la page 188 d'Ohsson parle du fort de Caroun; qui doit être le même que Kharender.

dine, Aboul-Mè'âli-Kâtib et Ziâoul-Moulk, et s'était rendu lui-même par Rèï à Qazvine d'où son fils, Rouknoud-dine qui s'y trouvait avec trente mille hommes s'avança à sa rencontre à la nouvelle de son approche. Sultan-Mohammed avait également envoyé à Qarandar un autre de ses fils Sultan-Ghiâs-oud-dine avec la mère de ce prince.

Tchèpè-Noyân et Souboudai-Bèhâdour, à leur arrivée devant Nischabour, envoyèrent une sommation aux beks que Sultan-Mohammed avait laissés dans cette ville. Ceux-ci leur envoyèrent trois personnes chargées de leur remettre beaucoup de présents et de leur dire: «Que les Mogols reviennent après s'être emparés de Sultan-Mohammed et le pays est à eux». Tchèpè-Noyân leur fit alors remettre une proclamation écrite en langue ouïghoure et portant le sceau de Tchinguiz-Khan. Cette lettre était de la teneur suivante: «Le Dieu Très-Haut m'a donné l'empire du monde. Ceux qui se soumettront à moi trouveront le bonheur; mais ceux qui résisteront seront anéantis et leurs enfants seront réduits en esclavage.»

Après cela les Mogols prirent des guides à Nischâbour et se remirent à la poursuite de Sultan-Mohammed. Ils se dirigèrent d'abord sur le Mazendèrân où ils massacrèrent une grande quantité de monde et rasèrent les forteresses. De là ils se portèrent sur la route d'Esfèrâïn, massacrant et détruisant tout ce qui leur résistait et n'épargnant que ceux qui se soumettaient sans combattre. Les Mogols allèrent faire le blocus de la forteresse d'Ilâl où se trouvait la mère de Sultan-Mohammed. De là ils marchèrent sur Rèi qui fut emportée et saccagée. Les habitants furent passés au fil de l'épée, et la citadelle fut rasée.

A la réception de ces nouvelles Kharezm-Châh ne trouvant
plus un seul endroit où il put être en sûreté, prit conseil de tous
ses beks, et ne sachant plus dans sa frayeur où se retirer, se dé- 120
cida à se jeter dans la forteresse de Qarandar. Il se vit bientôt
abandonné de ses serviteurs dont chacun s'enfuit de son côté.
Pendant qu'il se rendait à Qarandar, le sultan fut rencontré par

un parti de Mogols contre lesquels il eut un combat à soutenir. Son cheval fut même blessé d'un coup de flèche, mais il réussit cependant à s'échapper et à gagner la forteresse, d'où il repartit aussitôt pour se rendre dans le Guilan.

Les Mogols arrivèrent devant Qarandar peu après le départ du sultan. Ils attaquèrent la forteresse, mais après un combat sanglant (resté sans résultat), ils laissèrent devant cette place une partie de leurs troupes pour en faire le blocus, et se remirent à la poursuite du sultan qui, du Guilan où il ne passa que sept jours, avait pris la route d'Istidârè. Pendant cette course le sultan perdit son trésor. Il se rendit sur les bords de la mer de Qoulzoum d'où il passa dans l'île d'Abeskoun[1]). Mais là même le sultan ne put pas rester. Le jour même où il venait de quitter cette île, les Mogols y arrivèrent, et ne l'y trouvant plus ils retournèrent à Qarandar dont ils se rendirent maîtres, et où ils firent prisonniers quelques femmes et quelques enfants du sultan qui se trouvaient dans ce fort. De Qarandar les Mogols allèrent mettre le siége devant le fort d'Ilâl où étaient les jeunes enfants de Sultan-Mohammed.

On raconte que, depuis Adam jusqu'à ce moment, cet endroit n'avait jamais manqué d'eau. Les pluies y étaient très-fréquentes, et l'on y avait creusé tant de réservoirs et de citernes que l'on aurait pu s'y maintenir des années sans craindre de manquer d'eau. Mais l'heureuse étoile de Tchinguiz-Khan et le malheur de Sultan-Mohammed voulurent que, depuis le moment de l'arri-

---

1) D'Ohsson. Hist. des Mongols. T. I. p. 191, dit, en parlant de d'Abeskoun: «Cette île n'est désignée par les historiens que sous le nom d'Absukoun ou d'île de la mer d'Absukoun, c'est-à-dire de la mer Caspienne. Absukoun était un bourg maritime qui servait de port à la ville de Djourdjân, dans le Mazendéran». (Voyez la Géographie d'Ebn-Haoucal.) Vis-à-vis d'Absukoun, à quelques lieues de distance, sont trois petites îles. l'une desquelles servit d'asyle au Sultan-Mohammed. Ce port a donné son nom à la mer Caspienne qui est aussi appelée, par les habitants de la Perse, mer du Tabèristan, mer des Khazars, etc. Le mot ابسكون doit-il être lu Abeskoun, ou bien Absoukoun?

vée des Mogols devant cette place, il n'y tombât pas une seule goutte de pluie.

Enfin après un siège de quinze jours, le manque d'eau força Nassiroud-dine, vèzir de Sultan-Mohammed, de sortir du fort et de venir se rendre à la discrétion de Tchèpè-Noyân, et au moment même (de la reddition du fort) la pluie recommença à tomber en torrents. Les Mogols s'emparèrent des trésors et des pierres précieuses qui se trouvaient dans ce fort, et envoyèrent la femme, les enfants et le vèzir de Sultan-Mohammed à Tchinguiz-Khan qui fit mettre à mort les jeunes princes et le vèzir.

Lorsque Sultan-Mohammed apprit cette nouvelle, il tomba 121
sans connaissance et ne revint plus à lui. «Nous appartenons à Dieu et nous retournerons vers Lui»[1]. On ne trouva pas même un linceul dans l'endroit où il mourut et on l'ensevelit enveloppé dans sa pelisse.

Ces événements se passèrent en six cent dix sept[2], dans l'année du serpent.

Sultan-Mohammed avait régné vingt-un ans.

Après la prise d'Ilâl, les Mogols prirent Nakhitchèvân, firent la conquête de l'Azerbâïdjan qu'ils dévastèrent et, de là, se dirigèrent sur le Chirvan. Ils prirent à Chémâkhi dix guides et en tuèrent un pour effrayer les neuf autres qu'ils menacèrent du même sort s'ils ne les guidaient pas bien, puis ils continuèrent leur marche, en passant par Derbend. Les Mogols se virent alors arrêtés par les Qiptchâqs et les Alans réunis. Souboudaï-Bèhâdour envoya aux Qiptchâqs de riches présents par un ambassadeur chargé de leur dire que les Mogols étaient leurs frères tandis que les Alans n'étaient pour eux qu'un peuple étranger; qu'ils ne devaient donc pas prêter secours aux Alans mais bien agir de concert avec les Mogols. Les Qiptchâqs acceptèrent les

---

1) Qoran, Soura II, Verset 151.

2) A Chr. 1220.

propositions que leur faisait Şouboudaï-Bèhâdour et se détachèrent des Alans. Dès que les Mogols virent leurs ennemis affaiblis par cette défection, ils les attaquèrent, les battirent et en réduisirent un grand nombre en esclavage.

Cependant les Qiptchâqs qui s'étaient retirés chez les Russes et en avaient reçu des renforts étaient revenus pour combattre les Mogols. Ceux-ci voyant l'ennemi en force usèrent de ruse et se mirent à fuir. Les Qiptchâqs croyant que c'était la peur qui faisait fuir l'ennemi se mirent à la poursuite des Mogols qui, pendant dix jours, ne cessèrent de fuir devant eux. Se retournant alors, ils attaquèrent les Qiptchâqs, qui après sept jours de combats consécutifs furent entièrement défaits et perdirent un très grand nombre de prisonniers.

Après ces victoires les Mogols revinrent joyeux et contents rejoindre Tchinguiz-Khan, auquel ils se présentèrent avec de
122 riches présents et lui firent un rapport détaillé sur tout ce qu'ils avaient fait pendant cette expédition. Le khan, de son côté, approuva en tout leur conduite et leur accorda de riches récompenses.

Tchinguiz-Khan envoie Touli-Khan ravager le Khorassan.

Après la prise de Balkh le khan conquérant du monde envoya Touli-Khan pour soumettre le Khorassan. Touli-Khan marcha sur Marv, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, formant la dixième partie des troupes de Tchinguiz-Khan.

Le Khorassan était à cette époque dans un état très florissant. La province de Marv surtout jouissait d'une telle prospérité que les habitants des campagnes mêmes, fiers de leurs biens et de leur richesse, se croyaient plus que des beks et des rois. Sultan-Mohammed avait, dans ce temps-là, comme gouverneur à Marv, un nommé Moudjir-oul-Moulk; mais celui-ci ayant commis

une faute dans son commandement[1]), le sultan l'avait déposé et
nommé à sa place Bèhâ-oul-Moulk comme gouverneur de Marv.
Ce Moudjir-oul-Moulk était parti pour se rendre auprès de Sul-
tan-Mohammed qui se trouvait déjà dans l'Irâq, lorsqu'on apprit
tout-à-coup dans l'Irâq que les Mogols étaient arrivés dans le
Khorassan. A la réception de cette nouvelle Sultan-Mohammed
envoya au gouverneur de Marv l'ordre de ne faire aucune rési-
stance aux Mogols, de se soumettre à eux, s'ils arrivaient, et de
leur ouvrir la ville. A la réception de cet ordre, Bèhâ-oul-Moulk,
trouvant peu sûr de rester à Marv, alla s'enfermer dans le fort
de Yâzir. Une partie des habitants se dispersa de différents cô-
tés, et les autres pour lesquels l'heure du trépas venait de son-
ner restèrent dans la ville. Deux généraux de l'armée de Touli- 123
Khan arrivèrent à cette même époque dans les environs de Marv
avec une troupe nombreuse. Le lieutenant (naïb) de Bèhâ-oul-
Moulk et le chef du clergé (chèïkh-oul-islâm) sortirent de la
ville avec tous les habitants et vinrent porter à ces deux géné-
raux de riches présents avec l'assurance de leur soumission.

---

1) Tous les manuscrits d'Aboulghazi donnent. مجرالملك نينك عمكى سندين بيرکناه صادر بولدى L'oncle de Madjdoul-Moulk ayant commis une faute etc. Voyez plus loin p. p. 137 et 145, le mot عمكى amèkèï employé dans le sens de «*Oncle*». Si on lit حكمى comme l'a corrigé l'éditeur de Kazan, il faut lire ici: مجرالملك نينك حكميدا Le nom que je lis ici Moudjir-oul-Moulk, est toujours écrit dans nos manuscrits sans points diacritiques et de manières si différentes qu'il devient très difficile de savoir quel était vraiment le nom de ce personnage.

Dans le Habiboussiyar. M^{it} de l'Académie Imp. des Sciences No. 572, ce nom est écrit Pars III. au 13e f. recto, L. 14, وجيرالملك; L. 16, مجيرالملك et L. 24 et 26 مجيرالملك. D'Ohsson, H. T. I. p. 215, l'appelle Moudjir-oul-Moulk; Khondèmir, éd. Grigoriew. trad. dit Муджиръ-уль-Мюлькъ. Moudjir-oul-Moulk.

Le M^{it} du خلاصة الاخبار de l'Institut Oriental donne également au f. 281 verso مجر; son nom était مجيرالملك شرف الدين مظفّر Moudjir-oul-Moulk. (Protecteur du royaume.) Cchèrèf-ouddine-Mouzaffar.

Les deux noyâns, satisfaits des présents qu'on leur avait offerts, passèrent outre et s'éloignèrent de Marv. Dès qu'ils furent partis un des officiers de Sultan-Mohammed, nommé Boüqa le Turcoman, qui s'était caché avec quelques Turcomans dans un bois voisin de Marv, sortit de sa retraite et se jeta dans Marv, accompagné de quelques-uns de ses Turcomans. Les Turcomans, les Tâdjiks et les naukers de Sultan-Mohammed qui s'étaient enfuis et dispersés, revinrent alors, de tous les côtés, se réunir autour de Bouqa, le Turcoman, et se ranger sous ses drapeaux, et celui-ci parvint ainsi à former une très-grande armée.

Dès que Moudjir-oul-Moulk, ci-devant gouverneur de Marv, eut reçu la nouvelle que Sultan-Mohammed était mort à Abeskoun, il revint en toute hâte de l'Irâq pour rentrer à Marv. Mais Bouqa le Turcoman qui voulait garder le commandement lui fit fermer les portes de la ville. Après quelques jours, Moudjir-oul-Moulk réussit pourtant à s'introduire dans Marv, dont tous les habitants et Bouqa le Turcoman le premier, le reconnurent pour chef et le proclamèrent gouverneur de la ville.

A cette époque la ville de Sèrakhs était déjà soumise aux Mogols, qui y avaient placé comme gouverneur le chèïkh-oul-islâm même de Sèrakhs. Le chèïkh-oul-islâm de Marv écrivit à celui de Sèrakhs une lettre dans laquelle il se plaignait de Moudjir-oul Moulk. Mais le porteur de cette lettre ayant été arrêté par les garde-route[1]) de Moudjir-oul-Moulk, la lettre du chèïkh-
124 oul-islâm fut envoyée à Moudjir-oul-Moulk, qui après en avoir pris connaissance fit mourir le chèïkh-oul-islâm, dont le corps fut traîné par les pieds et jeté sur la place du marché.

Sur ces entrefaites, le second gouverneur de Marv, Bèhâ-oul-Moulk, qui, comme nous l'avons dit, s'était enfermé dans le fort de Yâzir, alla dans le Mazandèrân se présenter aux chefs mogols, auxquels il exposa ce qui se passait à Marv. Il leur proposa, s'ils voulaient lui donner des troupes, de prendre sur lui

---

1) مجیر الملک نینک راه دارلاری

de soumettre Marv aux Mogols auxquels il payerait annuellement, comme tribut, pour chaque maison une quantité de laine suffisante pour un habillement. Les Mogols acceptèrent ces propositions et lui donnèrent un corps de sept mille hommes avec lesquels il se dirigea sur Marv.

Ayant appris, à son arrivée à Chahristan, que Moudjir-oul-Moulk se trouvait comme gouverneur à Marv et à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, Bèhâ-oul-Moulk lui envoya par un qalandar accompagné d'un Mogol une lettre dans laquelle il lui disait, qu'il ne pourrait pas résister aux troupes mogoles, et qu'il ferait donc mieux de se soumettre et de le laisser entrer sans résistance dans Marv, avec les sept mille Mogols qui l'accompagnaient.

Les deux hommes susmentionnés arrivèrent à Marv où ils remirent à Moudjir-oul-Moulk la lettre dont ils étaient porteurs; Mais celui-ci, dès qu'il eut pris connaissance de cette lettre, fit mettre à mort ces deux hommes et envoya des éclaireurs sur toutes les routes. Lorsque les Mogols qui s'avancaient sur Marv avec Bèhâ-oul-Moulk apprirent la mort de leurs deux messagers, ils mirent à mort Bèhâ-oul-Moulk et retournèrent sur leurs pas.

Comme on n'entendait plus parler des Mogols, Moudjir-oul-Moulk et les principaux habitants de la ville s'abandonnèrent à la boisson et aux plaisirs. En ce moment Ikhtiâr-oud-dine, le Turcoman, gouverneur d'Amouyè, arriva avec quelques Turco- 125
mans à Marv où il dit à Moudjir-oul Moulk qu'une armée mogole s'avançait sur Marv, qu'une partie de leurs troupes était déjà à Amouyè et qu'il fallait s'attendre, d'un moment à l'autre, à les voir arriver sous les murs de Marv. Le gouverneur, troublé au dernier point par cette nouvelle, ordonna tout de suite aux habitants de préparer tous les moyens de défense. Ikhtiâr-oud-dine repartit de Marv avec quelques Turcomans et s'arrêta sur les bords d'une grande rivière qui coulait entre Marv et l'armée mogole. Mais un parti de huit cents Mogols vint fondre sur l'en-

dro't où se trouvaient ces Turcomans, saccagea tout le pays et y fit un grand nombre de prisonniers.

Ce fut à cette époque, au commencement du mois de moharram de l'année six cent dix-huit [1]), que Touli-Khan, après avoir pris Nesser, Abiverd [2]), Sèrakhs et encore quelques autres villes du Khorassan, arriva avec une armée innombrable et mit le siége devant Marv. Les troupes qui étaient dans Marv sortirent de la ville et livrèreut aux Mogols un combat dans lequel elles leur tuèrent un millier d'hommes dans l'espace d'une heure.

Après vingt et un jours de combats consécutifs, Touli-Khan furieux, descendit, un jour, de cheval et se couvrant la tête de son bouclier se jeta en courant vers la porte de la ville, et tous les Mogols se précipitèrent sur ses pas. A cette attaque ces quatre-vingt mille hommes qui étaient sortis de Marv pour combattre prirent tous la fuite et rentrèrent dans la ville, qui fut étroitement cernée par toute l'armée mogole.

Moudjir-oul-Moulk voyant alors qu'il était impossible de résister à une pareille armée envoya dire à Touli-Khan qu'il se soumettait, et bientôt après, il sortit lui-même de la ville avec de riches présents et vint se présenter au prince. Touli-Khan
126 exigea d'abord de Moudjir-oul-Moulk qu'on lui apportât tous les trésors et toutes les richesses qui se trouvaient dans la place, et deux cents Mogols furent désignés comme commissaires pour recevoir ces trésors. Après cela, il ordonna de faire sortir de Marv tous les habitants, et la ville fut entièrement évacuée en quatre jours. Le prince fit alors mettre à part quatre cents hommes d'arts et métiers, et tout le reste des habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, fut partagé entre les Mogols, qui eurent chacun pour sa part quatre cents personnes à massacrer.

---

1) 1 moh. 618, 14 février 1221.

2) Abiverd, que l'on trouve aussi écrit dans les ouvrages orientaux اباورد Abâverd et باورد Bâverd. Voy. اوضح المسالك, par Sipâhi-Zâdè.

Le séïd Izzoud-dine, assisté de plusieurs employés, prit une note exacte du nombre des personnes que l'on avait fait sortir de la ville pour les égorger. D'après ce relevé, qui demanda un travail de treize jours, le nombre des personnes tuées autour des remparts, sans compter ceux qui avaient été tués dans la campagne, s'élevait à un million trois cent mille.

En un mot, les Mogols, conformément aux ordres du prince, rasèrent la forteresse et détruisirent tous les édifices, dont il ne resta aucune trace.

Touli-Khan plaça comme gouverneur à Marv un des grands de cette ville nommé Emir-Ziqâoud-dine, auquel il dit de rassembler le reste des habitants qui avaient fui ou qui s'étaient cachés et de semer du blé. Il nomma comme commandant (darougha) à Marv un nommé Barmâs et se dirigea lui-même avec son armée sur Nichabour.

Après cette époque les Mogols vinrent encore à trois reprises saccager Marv qui se repeuplait toujours, et chaque fois il y périt cinquante ou soixante mille âmes.

Touli-Khan marche sur Nichabour.

Après la prise de Marv, Touli-Khan, continuant sa marche, arriva devant Nichabour dont les habitants lui envoyèrent une députation composée de leurs qadhis pour lui demander grâce. Mais le prince rejeta leur prière. La ville fut emportée d'assaut après un grand combat, et tous les habitants furent passés au fil
de l'épée, à l'exception seulement des femmes et des jeunes 127
garçons. Il périt à Nichabour un million sept cent quarante mille personnes.

Marche de Touli-Khan sur Hèrât.

Après le sac de Nichabour, Touli-Khan se dirigea sur Hèrât. A son arrivée dans le voisinage de cette ville, il envoya aux grands et aux notables un de ses naukers, nommé Zembour,

pour leur dire qu'ils devaient se soumettre et se rendre sans résistance, s'ils voulaient échapper eux-mêmes à la mort et sauver leurs enfants de l'esclavage. Mais Mèlik-Chamsoud-dine Mohammed que Sultan-Djèlâ-oud-dine, avait placé comme gouverneur à Hèrât avec une armée de cent mille hommes, fit mettre à mort l'envoyé de Touli-Khan et se prépara à faire une vigoureuse résistance.

Le prince, transporté de colère à la nouvelle de la mort de son ambassadeur, vint mettre le siége devant Hèrât, où, pendant sept jours de suite, on combattit avec tant d'acharnement que le sang coula par torrents. Touli-Khan perdit dans ces rombats mille sept cent de ses beks. Le huitième jour les Mogols livrèrent encore un grand combat aux troupes de Mèlik-Chamsoud-dine Mohammed, qui étaient sorties de la ville, et pendant ce combat le gouverneur de Hèrât tomba percé d'une flèche et reçut la couronne des martyrs. Touli-Khan à la tête de deux cents hommes pénétra jusqu'à la porte de Hèrât, et là après avoir ôté son casque, il cria aux habitants: «Sachez, peuple de Hèrât, que je suis Touli-Khan, fils de Tchinguiz-Khan; si vous voulez échapper vous-mêmes à la mort, sauver vos enfants de l'esclavage et vivre tranquilles et heureux, sortez de votre ville, venez vers moi et soumettez-vous. Vous ne payerez en tribut à Tchinguiz-Khan
128 que la moitié de ce que vous devez donner chaque année à Sultan-Djèlâloud-dine». Ces paroles jetèrent la division entre les assiégés qui se séparèrent en deux partis. Les troupes du sultan refusaient de rendre la forteresse, mais les habitants de la ville ouvrirent leurs portes et se rendirent. Touli-Khan entra dans la ville et fit massacrer douze mille hommes des troupes de Sultan-Djèlâloud-dine, mais il fit grâce aux habitants.

Après avoir placé à Hèrât comme gouverneur un nommé Mèlik-Abou-Bekr, et comme darougha, un officier mogol de sa suite, appelé Mingtâï, le prince retourna auprès de son père qu'il rejoignit à Talèqân.

Après le départ de Touli-Khan, Mèlik-Abou-Bekr et Mingtaï

étaient restés à Hèrât à la tête de l'administration. A cette époque, Sultan-Djèlâloud-dine eut entre Ghaznïne et Bâmiân une rencontre avec les noyans mogols, qui furent entièrement battus et perdirent beaucoup de monde[1]). Le bruit de cet échec ne tarda pas à se répandre dans les deux Irâqs, dans le Khorassan et dans tout le Mâvèrân-Nahr. Le peuple s'imagina que Tchinguiz-Khan ne pouvait pas se mesurer avec Sultan-Djèlâloud-dine, et les habitants de Hérât se révoltèrent et tuèrent leur darougha, Mingtaï et le gouverneur, Mèlik-Abou-Bekr, à la place duquel ils choisirent comme gouverneur le nommé Mèlik-Moubârizoud-dine.

A la réception de la nouvelle de cette révolte Tchinguiz-Kkan adressa des reproches à son fils Touli-Khan, auquel il dit: «Si tu avais fait tuer tout ce monde il n'y aurait pas eu maintenant de révolte», et dans sa colère, il donna à Iltchiktaï-Noyân l'ordre de marcher avec quatre-vingt mille hommes sur Hèrat, de s'en emparer et de ne pas y laisser une seule âme vivante.
Iltchiktaï-Noyân alla mettre le siége devant Hèrât dont les ha- 129
bitants firent pendant six mois[2]) une vigoureuse résistance. Dans les combats qui se donnèrent devant Hèrât il périt une quantité innombrable de fidèles et d'infidèles. Enfin les Mogols s'étant divisés en quatre corps, chacun de vingt mille hommes, atta-

1) Voy. plus haut, p. 116 du texte.

2) Les manuscrits d'Aboul-Ghazi et le texte de Kazan disent tous آلتى كونكاحه six jours.

Khondémir: dit. dans le خلاصة الاخبار six mois ايلچكداى پس از شش ماهكه ان بلغهرا محاصره كرد در شهور سنه تسع عشر و ستمايه از برج

Khondémir, dans le حبيب السير M[it] de la Bibliothèque Imp. de Musée de l'Académie Impériale des Sciences, six mois مدت شش ماه; dans le حبيب السير lithographié à Tèhèran en 1270—71, Six mois et 17 jours. مدت شش ماه وهفده روز D'Ohsson dit aussi six mois et dix-sept jours.

quèrent la ville des quatre côtés en même temps et l'emportèrent d'assaut. Tous les habitants furent massacrés. Un million six cent mille fidèles reçurent la couronne des martyrs. La forteresse fut rasée. Il ne resta dans Hèrât que quinze personnes vivantes.

Tchinguiz-Khan tient conseil avec son frère cadet et ses fils au sujet de leur retour en Mongolie.

Tchinguiz-Khan se voyait maître de l'Irân et du Tourân. Quelques-uns de ses ennemis étaient morts, les autres avaient pris la fuite, et sa colère s'était apaisée lorsqu'il reçut la nouvelle qu'une révolte venait d'éclater dans le Khitaï. Il convoqua aussitôt ses fils et ses émirs et tint un conseil dans lequel il fut décidé que Djaghataï-Khan serait envoyé dans les provinces de Kesch et de Mokrân, à la poursuite de Sultan-Djèlâloud-dine; qu'Okèdaï marcherait sur Ghaznine pour ravager le pays des descendants du sultan Mahmoud Soubouktèguine. Le khan lui-même devait retourner dans le Tourân.

Okèdaï-Qâân, conformément aux ordres de son père, marcha contre le pays de Ghaznine et retourna dans le Tourân après avoir fait la conquête des états des descendants de Soubouktèguine.

Djaghataï-Khan se dirigea sur le Mokrân et ravagea tout ce pays où il fit une grande quantité de prisonniers. Mais n'ayant retrouvé aucune trace de Sultan-Djèlâloud-dine, il revint sur ses pas, en se dirigeant sur Boukhara, Samarcande et Taschkend.

130 Retour de Tchinguiz-Khan dans son yourt.

Au printemps Tchinguiz-Khan reprit le chemin de son yourt, laissant à son passage des gouverneurs et des daroughas dans les provinces et dans les villes conquises. Il passa l'Amou et arriva à Boukhara, où il fut rejoint par les princes et par tous les noyâns qu'il avait envoyés de différents côtés. Tchinguiz-

Khan fit dire aux habitants de Boukhara de lui envoyer un de leurs savants auquel il désirait adresser quelques questions, et les Boukhares lui envoyèrent un qadhi nommé Aschraf et un prédicateur (vâïz). Le khan leur demanda d'abord ce qu'ils entendaient par le mot *musulman*. «Les musulmans, lui répondirent-ils, sont les serviteurs du Dieu unique et sans égal». C'est aussi ce Dieu que je reconnais, dit le khan. Le prophète, dit le qadhi, est l'envoyé de Dieu, c'est lui que Dieu a envoyé pour faire connaitre à ses serviteurs ses commandements». Le khan approuva également ces paroles. «Les musulmans, continuèrent-ils, doivent adorer Dieu et le prier cinq fois par jour. C'est juste, dit Tchinguiz-Khan. Pendant onze mois nous pouvons prendre notre nourriture à l'heure que nous voulons; mais pendant tout un mois, nous devons nous abstenir de toute nourriture pendant le jour». Ceci fut encore approuvé par le khan. Mais lorsqu'ils dirent que Dieu avait, dans un endroit appelé la Mecque, un temple où tous les musulmans qui en avaient les moyens devaient se rendre en pélerinage, Tchinguiz-Khan réfuta ce dernier point et dit: «L'univers entier est la maison de Dieu, à quoi bon désigner un lieu particulier pour s'y rendre»? et après cette conversation le khan congédia le qadhi et le prédicateur.

Les habitants et les mollas de Boukhara demandèrent des 131
lettres d'immunité au khan qui daigna, en témoignage de sa bienveillance, leur accorder un iarliq de tarkhan.

De Boukhara Tchinguiz-Khan se rendit à Samarkande, d'où il envoya dans le Dèschti-Qiptchâq, à Djoudji-Khan, une lettre conçue en ces termes: «Mon cher fils, viens me rejoindre avec toute ton armée, en chassant devant toi tous les animaux et tout le gibier du Descht, afin que nous fassions ensemble une grande chasse»[1]).

Nous avons dit plus haut[1]) qu'à l'époque où les princes étaient dans le Kharezm, ils avaient reçu de Tchinguiz-Khan un

1) Pag. 112.

ordre qui enjoignait à Djoudji et à Djaghataï de reconnaître Okèdâï pour leur chef et de lui obéir en tout. C'est pour cette raison que Djoudji-Khan, blessé de cet ordre du khan, s'était retiré, après la conquête du Kharezm, dans le Dèschti-Qiptchâq dont il avait soumis toutes les tribus. Djoudji-Khan parcourait le désert où il se livrait au plaisir de la chasse lorsqu'arriva l'envoyé qui lui apportait l'ordre de son père. Djoudji-Khan se mit aussitôt en route avec toute son armée, chassant devant lui tout le gibier du désert, et vint rejoindre le khan auquel il apportait de riches présents. Il amenait entre autres présents, cent mille chevaux, dont vingt mille étaient gris [1]), vingt mille gris-pommelé, vingt mille bai-brun; vingt mille noirs et vingt mille tigrés. Tchinguiz-Khan témoigna beaucoup de bienveillance et d'égards à Djoudji-Khan qui traita ses frères cadets avec la plus grande affabilité. Après avoir bien chassé avec les princes, Tchinguiz-Khan arriva dans son propre yourt où il eut le plaisir de revoir sa famille et ses enfants. Ensuite le khan donna à Djoudji-Khan beaucoup de conseils sur la manière d'administrer le pays, de faire la guerre et de traiter le peuple; après quoi il le renvoya dans le Dèschti-Qiptchâq.

192 Dans l'Histoire de Rèchid il est dit: Lorsque Djoudji-Khan s'était rendu à Ourguendj avec ses frères cadets, Tchinguiz-Khan lui avait ordonné d'obéir à Okèdaï. Blessé de cet ordre, Djoudji-Khan était parti, après la prise d'Ourguendj, pour aller soumettre les pays des Qiptchâqs, des Ourous, des Tcherkès, des Boulgares, des Madjârs et des Bachqourds. Tchinguiz-Khan, à son retour dans son yourt, avait fait dire, à plusieurs reprises, à Djoudji-Khan de se rendre auprès de lui. Djoudji-Khan qui était tombé malade s'était fait excuser, mais Tchinguiz-Khan, qui ne croyait pas à la maladie de son fils, n'avait pas voulu agréer ses excuses et était resté très indisposé contre lui.

1) Les mots: آنینک یکیرمی مینکی بوز ont été omis, par erreur, dans le texte.

Un jour que Djoudji-Khan changeait de campement, il arriva dans un endroit où il y avait beaucoup de gibier. Étant lui-même malade, il ordonna à ses beks d'aller chasser. Pendant qu'ils chassaient, un Manqout qui se rendait auprès de Tchinguiz-Khan vint à passer par cet endroit. Il vit les chasseurs et s'imagina que Djoudji-Khan chassait avec eux. Lorsque cet homme arriva, quelques jours plus tard, auprès de Tchinguiz-Khan, il fut interrogé par le khan au sujet de la maladie de Djoudji-Khan. Le Manqout répondit: «Je ne sais pas s'il était malade ou bien portant, mais il chassait dans tel endroit». A ces paroles, le khan emporté par la colère résolut de marcher contre Djoudji-Khan. En ce moment arriva la nouvelle de la mort du prince. Le khan reconnut alors que les paroles du Manqout étaient erronées. Il fit chercher partout cet homme, mais on ne put pas le retrouver.

Après quelques jours passés à pleurer la mort de son fils [1], le khan fit une grande chasse avec les princes, puis rentra dans son propre yourt où il eut le plaisir de revoir sa famille et ses enfants.

A cette époque [2], Tchinguiz-Khan ayant reçu la nouvelle de
la révolte de Chidourqou, gouverneur du Tanghout, marcha contre 133
lui avec une nombreuse armée. Celui-ci s'avança à la rencontre du khan à la tête d'une armée innombrable. Chidourqou défait dans une grande bataille prit la fuite et alla se renfermer dans une place extrêmement forte. Tchinguiz-Khan ravagea et dévasta le pays de son ennemi et rentra victorieux dans son ordou.

Peu de temps après, le khan reçut de ce Chidourqou un ambassadeur chargé de lui dire qu'il se soumettrait et se rendrait auprès du khan, s'il voulait lui promettre sous serment de

---

1) Djoudji-Khan fut enterré près de Seraïli. Voy. Véliaminoff-Zernoff. Histoire des Tsars de Kassimoff, T. II, p. 807.

2) En 621 (1224).

lui pardonner sa faute et de le recevoir au nombre des ses fils. Tchinguiz-Khan accepta tout ce que Chidourqou lui faisait demander et congédia son ambassadeur avec de riches présents. Mais celui-ci avait à-peine quitté sa cour[1]) que le khan tomba gravement malade.

Maladie de Tchinguiz-Khan. Ses conseils à ses enfants. Sa mort.

Pendant son expédition dans le Tanghout, Tchinguiz-Khan avait eu un songe qui l'avait extrêmement effrayé et lui avait fait pressentir sa mort prochaine. Lorsqu'il tomba malade et sentit sa fin aprocher, il fit rassembler autour de lui ses fils, ses émirs et les enfants de Djoudji-Khan, qui était déjà mort à cette époque, et il leur donna ses conseils. «Prenez garde, dit-il à ses enfants, que les affaires de ce monde ne viennent jeter entre vous la moindre mésintelligence. Si vous voulez vivre en toute sécurité et à l'abri des ruses et des attaques de vos ennemis, ne laissez jamais germer dans vos coeurs le moindre petit grain de discorde ou de dissimulation. Proclamez Okèdâi votre souverain à ma place, soyez lui tous soumis et toujours prêts à remplir ses
134 ordres». Il fit écrire à ses enfants et à ses émirs un acte par lequel ils s'engageaient à reconnaitre Okèdâï pour leur souverain. «Si je meurs, ajouta le khan, cachez soigneusement ma mort à tout le monde jusqu'à ce que Chidourqou soit arrivé avec tous les siens. Dès qu'ils seront arrivés faites les de suite mettre à mort, et alors seulement rendez publique la nouvelle de ma mort». Peu de temps après l'oiseau de son âme s'envola de la cage de son corps.

Les princes, conformément aux dernières volontés de leur père, cachèrent sa mort à tout le monde. Chidourqou arriva avec son armée peu de temps après la mort du khan, et ce ne fut qu'après les avoir tous fait périr qu'ils publièrent la nouvelle

1) En 624 (1227).

de la mort de Tchinguiz-Khan et laissèrent éclater toute leur douleur.

Le khan étant, un jour, à la chasse était venu se reposer au pied d'un grand arbre et avait témoigné le désir d'y être enterré. Ce fut donc au pied de cet arbre que fut inhumé le cercueil qui contenait les restes de Tchinguiz-Khan. Cet endroit s'appelle Bourkhân-Qâldoun[1]). Avec le temps il s'éleva autour du tombeau du khan une telle quantité d'arbres qu'une flèche n'aurait pas pu passer au travers. Cet endroit devint, depuis lors, le lieu de sépulture de tous les souverains et de tous les émirs[2]).

Tchinguiz-Khan quitta ce monde en six cent vingt-quatre; dans l'année du porc. Il était né dans l'année du porc et avait été proclamé khan également dans l'année du porc. Il avait vécu soixante et treize ans[3]) et en avait régné vingt-cinq.

Pendant trois mois consécutifs le peuple afflua de tous les côtés pour apporter aux princes les témoignages de sa douleur. Lorsque les cérémonies du deuil furent terminées chacun retourna dans ses campements, sans avoir traité aucune affaire publique.

---

1) Le cercueil qui contenait les restes de Tchinguiz-Khan fut inhumé sur l'une des montagnes qui forment la chaîne du Bourcan-Caldoun, d'où sortent les fleuves Onan, Kéroulan et Toula; D'Ohsson H. T. I. p, 284. et Note. p. 288.

2) Août 1224.

3) Dans le خلاصة الاخبار M[1t] de l'Institut Oriental Khondémir dit que Tchinguiz-Khan mourut le quatorze de ramazan, six cent vingt-quatre, dans l'année du porc, qu'il était né dans l'année du porc, et qu'il avait été proclamé khan, également dans l'année du porc. Il avait vécu soixante et treize ans et en avait régné vingt-cinq. این واقعه در چهارد هم رمضان الخ M. Grigorieff dans sa traduction de Khondémir p. 33. dit, le quatre de ramazan. D'Ohsson H. T. I. p. 286. dit: dans le mois d'août de l'année 1227 (624) à l'âge de 72 ans. D'après l'Histoire de la Chine, Tchinguiz-Khan n'aurait vécu que soixante-six ans.

135 Maximes de Tchinguiz Khan. Ses connaissances, ses lois et ses institutions.

Tchinguiz-Khan avait divisé ses troupes en corps de dix mille hommes commandés chacun par un *toumân-aghâssi* (chef de dix mille). Ces corps étaient subdivisés en troupes de mille, de cent, de cinquante et de dix hommes, commandés par des *hèzârè* ou *min-bâchis* (chefs de mille), des *sèdè* ou *youz-bâchis* (chefs de cent), des *pendjè* ou *ittik-bâchis* (chefs de cinquante) et des *dèhè* ou *on-bâchis* (chefs de dix hommes). Le khan avait defendu qu'aucun officier ou chef comme hèzârè, sèdè ou dèhè appartenant à un corps fût réuni aux officiers ou chefs d'un autre corps. Ces différents officiers ne devaient recevoir que de leurs chefs immédiats les ordres de leur touman-bâchi. Hommes et femmes devaient garder et conserver avec soin depuis l'alène et jusqu'à l'aiguille et tenir toujours prêtes toutes les armes qui servent au jour du combat. Toute contravention à ces ordres était sévèrement punie. Un manque d'obéissance ou de respect d'un fils envers son père, d'un frère cadet envers son frère aîné, d'une femme envers son mari, d'un gendre envers son beau-père, ainsi que tout vol et tout brigandage étaient aussi sévèrement punis, et jamais, sous le règne de Tchinguiz-Khan, personne n'osa commettre les fautes et les délits susmentionnés.

Le commandement des troupes était confié à ceux qui avaient donné des preuves de leur intelligence et de leur bravoure, la garde des chevaux à ceux qui avaient le plus de vivacité et d'agilité, et la garde des moutons à ceux qui paraissaient les plus faibles d'esprit et de corps. C'est à ces sages dispositions que
136 Tchinguiz-Khan dut ses succès et sa puissance qui ne fit que croître de jour en jour.

Tous les chefs de dix mille, de mille, de cent et de dix hommes doivent, disait-il, venir me voir une fois chaque année. S'ils viennent écouter mes conseils, ils sauront commander de nombreuses armées; si non ils ne seront jamais capables d'exercer un commandement. De pareilles gens ressemblent à une

pierre qui, jetée dans une eau profonde, s'y enfonce et disparaît sans laisser de trace.

Le khan avait encore l'habitude de dire, que celui qui sait bien diriger sa maison saura aussi administrer un état. Celui qui sait bien commander dix hommes, disait-il encore, et les disposer pour le combat, saura aussi commander une grande armée. Celui qui sait tenir propre l'intérieur de sa maison saura aussi purger un royaume des voleurs et des brigands. Celui qui est admis auprès d'un supérieur ou d'un grand ne doit jamais prendre la parole avant d'avoir été interrogé, car s'il parle avant qu'on l'interroge et qu'on l'écoute, c'est un bonheur; mais si on ne l'écoute pas, il ressemblera à un homme qui bat un fer à froid.

Il est resté de Tchinguiz-Khan une foule de maximes et de paroles de ce genre. Si nous voulions les rapporter toutes, cela ferait un gros livre. C'est pourquoi nous nous sommes borné à en citer quelques-unes.

CHAPITRE IV.

Histoire d'Okèdaï-Qâân, troisième fils de Tchinguiz-Khan, et des descendants de Tchinguiz-Khan qui ont régné dans le Mogolistan.

Deux ans après la mort de Tchinguiz-Khan, Djaghataï-Khan
et Touli-Khan avec leurs fils, les fils de Djoudji-Khan, venus du
Dèschti-Qiptchâq, Bilgoutaï-Noyân et Iltchidaï-Noyân, arrivés des
provinces de l'est, et tous les beks se rassemblèrent et firent
connaître l'acte qu'avait fait écrire Tchinguiz-Khan. Après la 137
lecture des dernières volontés du khan, ils dirent à Okèdaï:
C'est à toi qu'est légué le souverain pouvoir. Mais Okèdaï refusa pendant quarante jours, proposant d'élire khan à sa place,

soit son oncle[1]), soit son frère aîné Djaghataï ou son frère cadet Touli. Enfin après ces quarante jours d'indécision, tous, d'un commun accord, déclarèrent qu'ils ne pouvaient faire autrement que de se conformer aux dernières volontés de Tchinguiz-Khan, et Okèdâi-Qâân fut placé sur le trône par ses deux frères Djaghataï-Khan et Touli-Khan qui le soutenaient, le premier sous le bras droit et le second sous le bras gauche. On lui présenta la coupe d'après l'usage mogol, puis on donna un grand festin, pendant lequel le nouveau khan reçut les félicitations des Mogols. L'avènement d'Okèdaï-Qâân au trône eut lieu en six cent vingt-sept[2]).

Dès qu'il eut apaisé les troubles qui avaient éclaté dans quelques endroits après la mort de Tchinguiz-Khan, Okèdaï-Qâân envoya dans l'Irân Djourmâghoun-Bek et Aïtmas[3]) à la tête d'une armée de trente mille hommes, pour chasser Sultan-Djèlâloud-dine qui, à son retour de l'Inde, s'était déjà rendu maître du Kerman, de Chirâz, de l'Azerbâidjan, de Tèbriz et d'autres villes, et avait acquis une nouvelle puissance, après avoir rassemblé autour de lui une nombreuse armée. Djourmâghoun-Bèk envoya en avant une partie de ses troupes sous le commandement d'Aïtmas. A la nouvelle de l'approche de l'armée mogole, le sultan Djèlâloud-dine prit la fuite et se retira dans le Diâr-Bèkir et, de là, dans le Kourdistan où des Kourdes le tuèrent pour avoir son cheval et sa pelisse. Quelques auteurs prétendent que ce prince s'échappa déguisé en qalandar[4]). Dieu seul connaît la vérité.

Avec ce prince s'éteignit la dynastie des Kharezm-Châhs.

---

1) Djoudji-Qassâr.

2) En 1229 de J.-C.

3) Aïtmas doit être le chef mongol, appelé Taïmaz par d'Ohsson. Histoire des Mongols. T. III, p. 53.

4) Djèlâloud-dine, dernier prince de la dynastie des Kharezm-Châhs, périt à la mi-schèvvâl 628 (15 août 1231). D'Ohsson. T. III. p. 62. Livre IV. chap. I. Rouknoud-dine avait été tué par les Mongols dans la forteresse de Satoun-Avend. Ghiassed-dine avait été étranglé par ordre de Borac, dans la forteresse de Kèvaschir, capitale du Kermân. Livre IV. ch. I. pages 23 et 33.

Expédition d'Okèdaï-Qâân contre le Khitaï.

Au mois de rèbi premier de l'année six cent vingt-sept,
Okèdaï-Qâân accompagné de Djaghataï-Khan et de Touli-Khan
marcha contre le Khitaï avec une armée innombrable. Il alla
mettre le siége devant une ville située sur les bords du Qârâ-
Mouran. Après un siége de quarante jours les habitants, réduits 188
à l'extrémité, demandèrent grâce et rendirent la place, d'où un
corps de douze mille hommes de troupes chinoises parvint à
s'échapper sur des bateaux. Tous les habitants furent massacrés
à l'exception des jeunes garçons, qui furent réduits en esclavage.
De là Okèdaï-Qâân se dirigea sur une autre ville du Khitaï. Il
avait envoyé en avant, avec un corps de dix mille hommes,
Touli-Khan qu'il suivait lui-même à petites journées.

Altan-Khan, à la nouvelle de la marche de l'armée mogole, avait envoyé contre elle deux de ses généraux avec une armée de cent mille hommes. Cette armée rencontra Touli-Khan et voyant qu'elle n'avait devant elle qu'un corps peu nombreux, elle le cerna aussitôt de tous les côtés. Touli-Khan, voyant que sa position était devenue difficile, réfléchit un instant et ordonna à ses djèdè-dji[1]) de déployer toute leur magie. Ceux-ci se mirent à faire leurs incantations qui durèrent trois jours et trois nuits. Au milieu d'un été brûlant il commença à pleuvoir et à neiger, et le froid devint bientôt si rigoureux, que beaucoup de personnes ne pouvaient plus tenir leurs mains exposées à l'air. Quand Touli-Khan vit l'armée chinoise affaiblie par le froid, il la fit attaquer de tous les côtés par ses Mogols, qui en firent un si grand carnage que de cette armée de cent mille hommes cinq mille seulement parvinrent à s'échapper.

A la réception de cette nouvelle, Altan-Khan prit la fuite et disparut sans que personne pût savoir ce qu'il était devenu.

---

1) Sur les djèdè-djis, Voy. Quatremère. Histoire des Mongols. T. I. p. 428.

139 On lit dans quelques histoires qu'il fit allumer un grand feu et s'y précipita avec toute sa famille[1]).

Informé par Touli-Khan de la mort d'Altan-Khan et des conquêtes faites par les troupes mogoles, le qâân s'avança dans le Khitaï, dont il acheva la conquête et retourna sur ses pas après avoir nommé Mahmoud-Yetvâdj gouverneur militaire (darougha) de toutes les provinces conquises. Ce fut à cette époque que Touli-Khan tomba malade et alla rejoindre son père au tombeau après avoir régné quatorze ans[2]).

Okèdaï-Qâân envoie les princes à la conquête des pays des Ourous, des Tcherkès, des Boulgares, des Baschqourds, du Touran et d'autres contrées.

En six cent trente-trois, dans l'année du singe, Okèdaï-Qâân, à son retour du Khitaï, envoya Batou, fils de Djoudji-Khan, Kouyouk, son propre fils, Mangou, fils de Touli-Khan, et les fils de Djaghataï-Khan pour faire la conquête des pays des Ourous, des Tcherkès, des Boulgares, des Baschqourds, du Touran et d'autres provinces. Il resta lui-même à Qârâ-Qouroum, où il fit construire et décorer de belles maisons et des kioskes par des architectes et des peintres qu'il avait amenés avec lui du Khitaï. Les princes du sang et les beks se firent également construire des demeures autour du palais impérial. Le qâân fit faire par des orfèvres des bassins en argent, dans lesquels des éléphants et des lions d'or et d'argent versaient des boissons. Il avait aussi fait construire une vaste enceinte formée de branches d'arbres mêlées de terre glaise, et dont chaque côté avait deux journées de longueur et plusieurs portes. Chaque fois qu'il voulait se
140 livrer au plaisir de la chasse, tout le gibier du désert, à partir

1) Ninkiassou, voyant tout perdu et ne voulant pas tomber au pouvoir de ses ennemis, se pendit dans une maison entourée de paille, à laquelle il avait ordonné qu'on mît le feu. D'Ohsson. H. L. II. ch. 1, p. 345.

2) Touli-Khan mourut dans le mois d'octobre 1232 (630) à l'âge de quarante ans. D'Ohsson. H. L. II. ch. 1, p. 58.

d'une distance de dix journées de chemin, était rabattu par ses serviteurs dans cette enceinte, où il tombait sous les coups du qâân.

Les princes, au retour de leur expédition qui avait duré sept ans, revinrent auprès du qâân après avoir achevé la conquête de tous les pays (qu'il leur avait ordonné de soumettre).

La ville de Hèrât, qui était restée en ruines et déserte, fut repeuplée par ordre du qâân et redevint plus florissante qu'auparavant.

Mort d'Okèdaï-Qâân.

Le souverain conquérant du monde, Okèdaï-Qâân, avait fait la conquête du Khitaï, et les princes lui avaient soumis d'autres pays. A leur retour le qâân envoya à tous ses parents et à ceux de son orouq l'ordre de se réunir auprès de lui: Qu'ils viennent, leur fit il dire, recevoir mes dons et mes largesses et jouir pendant quelques jours avec moi des plaisirs et des douceurs de cette vie. Le peuple ne tarda pas à affluer par troupes, et de tous les côtés à l'ordou du qâân, où la foule était si grande qu'on n'en avait jamais vu de pareille au monde. Après quelques jours passés dans les plaisirs, les fêtes et la bonne chère, le qâân congédia tout le peuple comblé de ses largesses, et chacun retourna chez lui.

Peu de temps après ces fêtes le qâân tomba tout d'un coup malade et passa de ce monde périssable dans le séjour de l'éternité.

Quelques faits et coutumes d'Okèdaï-Qâân, souverain de l'Irân et du Tourân.

Un homme qui ne reconnaissait pas la religion du prophète Mohammed (Que le salut de Dieu soit sur lui!) vint un jour dire à Okèdaï-Qâân: «Tchinguiz-Khan m'est apparu cette nuit, en songe, et m'a ordonné de venir te dire que tu dois faire mourir tous les musulmans». Est-ce par un interprète, lui demanda le qâân,

141 ou de sa propre bouche que le khan t'a donné cet ordre? C'est le khan lui-même, répondit cet homme. Et sais-tu le mogol? continua le qâân. Non, répondit-il. Faites donc mettre cet homme à mort, dit alors Okèdaï-Qâân, car ce qu'il vient de dire n'est qu'un mensonge. Tchinguiz-Khan ne savait pas d'autre langue que le mogol.

Okèdaï-Qâân avait fait défendre de tuer les moutons en leur coupant la gorge. On devait leur fendre la poitrine. Un musulman avait un jour ramené chez lui un mouton qu'il avait acheté au bazar, et après avoir soigneusement fermé sa porte, il s'était mis en devoir de le tuer en lui coupant la gorge. Mais surpris en ce moment par un Mogol qui l'épiait et était entré chez lui en passant par-dessus le toit, il fut amené, la corde au cou, en présence d'Okèdaï-Qâân. Le qâân, après s'être enquis minutieusement de toutes les circonstances de ce fait, envoya le Mogol au supplice, en disant: Ce musulman a observé la loi en fermant la porte de sa maison, tandis que toi tu as enfreint la loi qui défend d'entrer sans permission dans une maison étrangère dont la porte est fermée.

Un pauvre forgeron qui avait façonné quatre ou cinq alènes vint un jour, ses alènes à la main, se placer dans un endroit par où le qâân avait l'habitude de passer. Okèdaï-Qâân ayant aperçu par hazard cet homme en passant, envoya un de ses yèssaouls pour lui demander ce qu'il voulait. Le yèssaoul revint auprès du qâân avec les alènes que le forgeron lui offrait en présent. Okèdaï-Qâân agréa le présent du forgeron, auquel il fit remettre un aschrèfi (pièce d'or) pour chaque alène.

Un vieillard qui n'avait ni enfants ni parents vint un jour se présenter à la cour du qâân et lui dit, que s'il avait quelque
142 capital il pourrait commencer un commerce. Le qâân donna aussitôt l'ordre de lui faire toucher deux cents pièces d'or [1]), afin qu'il se livrât au commerce. Comme on faisait observer au qâân

1) Yastouq ou balisch d'or. Voy. d'Ohsson. H. des Mongols. Note V. p. 529.

qu'une anssi grande somme était inutile à un vieillard qui était à la veille de sa mort et qui n'avait ni enfants ni parents: «Il ne nous convient pas, dit le qâân, de renvoyer ainsi, déçu dans son espoir, un homme qui est venu s'adresser à nous guidé pas l'espérance. Qu'on se hâte donc de lui remettre cette somme avant qu'il vienne à mourir». Mais le pauvre homme expira au moment même où le trésorier lui apportait les deux cents pièces d'or, dont le qâân venait de le gratifier.

Un homme vint un jour exposer à Okèdaï-Qâân qu'il n'avait pas de quoi vivre; le qâân lui fit donner cinq cents pièces d'or et lui dit: «Tiens, voilà un capital». Cet homme dépensa tout l'argent qu'il venait de recevoir et revint dire au qâân qu'il n'avait pas de quoi vivre. Le qâân lui fit donner encore une fois cinq cents pièces d'or. Lorsqu'il revint, peu de temps après, pour la troisième fois, on fit observer au qâân qu'il serait mieux de ne rien donner à cet homme, car, lui dit-on, il dépensera toujours tout ce que vous pourrez lui donner. A quoi peut-il donc dépenser tout cet argent? demanda Okèdaï-Qâân. A boire, à manger et à se faire des habits, lui répondit-on. En ce cas, répartit le qâân, cet argent reviendra toujours dans mon trésor, et il fit encore donner cinq cents pièces d'or à cet homme, en lui recommandant toutefois d'être plus économe à l'avenir.

Mais un livre entier ne suffirait pas, si nous voulions rapporter tous les traits de ce genre que l'on raconte d'Okèdaï-Qâân. Nous nous bornerons pour cette raison, à ceux que nous venons de citer.

Femmes et enfants d'Okèdaï-Qâân. 148

Okèdaï-Qâân eut quatre femmes légitimes et soixante concubines. De ses quatre femmes, la première en rang était Bouraqtchine, la seconde Tourâkinè, de la tribu des Merkites. Selon quelques auteurs Tourâkinè avait été la femme de Taïr-Soun,

chef des Ouirâtes[1]). Faite prisonière à l'époque où fut tué Taïr-Soun, elle passa dans la couche d'Okèdaï-Qâân. Tourâkinè n'était pas belle, mais elle paraissait belle à Okèdaï-Qâân. Sa troisième femme était Moungha et la quatrième Hâtchine. Okèdaï-Qâân eut sept fils, dont cinq de sa femme Tourâkinè et deux autres de ses concubines. L'aîné de ses fils, nommé Kouyouk, avait son yourt dans l'endroit appelé Qamâq ou selon quelques auteurs Mingrâq et Imil. Okèdaï-Qâân avait désigné pour son successeur Schirâmoun, son petit-fils[2]); mais les fils de Tourâkinè Khâtoun, malgré les ordres de leur père, élevèrent au trône Kouyouk-Khan, qui fut proclamé qâân. Kouyouk-Khan, quoique paralytique, eut trois fils, le premier Khodja-Oghoul, dont la mère se nommait Qamisch, le second Baghou, également fils de Qamisch, et qui eut un fils nommé Habât(?) et le troisième Oqou, qui eut dix fils.

Le second fils d'Okèdaï-Qâân, nommé Koutân, avait pour yourt le Tanghoute.

Le troisième fils Koudjou avait un esprit remarquable et de
144 grandes connaissances, mais il mourut avant son père.

Le quatrième fils d'Okèdaï-Qâân était Qarâtchar et le cinquième Qâschine. Le Tanghoute s'appelait d'abord Qâschine, et ce cinquième fils avait reçu le nom de Qâschine, parce qu'il était venu au monde à l'époque où Tchinguiz-Khan venait de faire la conquête de ce pays. Qâschine mourut jeune par la débauche et l'usage immodéré des liqueurs fortes[3]).

En un mot, Kouyouk-Khan, à son avènement au trône, fit ouvrir les portes de son trésor, et tous parents et étrangers,

---

1) D'après Réchid. Éd. Bérézine. H. Texte. p. 120 et Tribus, p. 94. طاير اورسون Даиръ-Урсунъ. Daïr-Oursoun, chef de la tribu des Oukhour-Merkites (Ухуръ Мергитъ. Ce Daïr-Oursoun était le père de Qoulân-Khatoun, seconde femme de Tchinguiz-Khan. Voy. plus haut p. 92 du texte, note.

2) Chiramoun, fils de Koudjou, fils d'Okèdaï. Koudjou est appelé كوجر Куджеръ (Koudjer) dans Réchid. Éd. Bérézine. Texte, p. 203.

3) D'Ohsson. Hist. des Mongols. L. II. Ch. II, p. 99, dit qu'Ogotaï eut encore deux autres fils, Cadan-Oghoul et Mélik? nés de deux concubines.

grands et petits, pauvres et malheureux eurent part à ses largesses qu'il répandait avec une libéralité sans pareille. Mais il permit aux chrétiens le libre exercice de leur culte. Il partit de ce monde après un règne d'un an.

Mangou-Qâân.

Après la mort de Kouyouk-Khan, tous les descendants de Tchinguiz-Khan consentaient à ce que le nouveau khan fut choisi parmi les fils de Touli-Khan, dont la veuve Sourqouqti-Bigui était aimée du peuple. Batou, fils de Djoudji-Khan, consentait également à ce qu'on proclamât khan un des fils de Touli-Khan. Comme de tous les descendants de Tchinguiz-Khan, le plus fort et le plus puissant était Batou, il envoya dire à tous les princes du sang, aux noyâns et aux émirs de venir le joindre dans le Dèschti-Qiptchâq pour s'y concerter sur le choix d'un khan. Mais quelques-uns refusèrent de s'y rendre, disant que le yourt de Tchinguiz-Khan était le Kèlourân. Cependant Sourqouqti- 145
Bigui conseilla à ses fils de se rendre dans le Dèschti-Qiptchâq pour s'y concerter avec leur oncle Batou, retenu au lit par des douleurs aux pieds. Les fils de Sourqouqti-Biqui, Mangou-Qâân, Holagou-Khan, Qoubilaï-Qâân et Monga-Oghoul[1]) se rendirent donc auprès de Batou qui, après l'entrevue qu'il eut avec Mangou-Qâân, déclara aux princes du sang, aux noyâns et aux émirs qu'il regardait Mangou-Qâân comme le plus digne de monter sur le trône et leur demanda leur opinion. Tous partagèrent l'opinion de Batou, et Mangou fut proclamé qâân. Batou dit alors que tout le monde se réunirait l'année suivante dans l'endroit appelé Kèlourân, pour y proclamer de nouveau Mangou-Qâân.

En un mot, tout le peuple se réunit l'année suivante, dans l'endroit nommé Kèlourân, et Mangou fut proclamé qâân. Pen-

---

1) Le quatrième fils de Touli-Khan était Ariq-Bouqa اريق بوكا, comme notre auteur nous le dit lui-même plus loin p. 147.

dant les fêtes du couronnement qui durèrent sept jours, on consomma chaque jour la charge de deux mille charriots de boissons et d'eau-de-vie, trois cents chevaux et deux mille moutons.

L'avènement de Mangou-Qâân au trône eut lieu en six cent quarante-huit[1]).

Cependant les fils de Kouyouk-Khan, ayant Schirâmoun à leur tête, avaient formé un complot contre les jours de Mangou-Qâân. Ils avaient envoyé en avant Schirâmoun avec cinq cents hommes et quelques charriots remplis d'armes, et devaient eux-mêmes le suivre à quelque distance, pour tomber sur Mangou-Qâân, dès qu'ils trouveraient une occasion favorable. Un des serviteurs du qâân[2]), qui était allé à la recherche d'un de ses chameaux qui s'égait égaré, rencontra par hazard Schirâmoun et aperçut les armes, dont les charriots étaient remplis. Il vint aussitôt en informer le qâân, qui s'adonnait aux plaisirs sans
146 avoir le moindre soupçon. Mangou-Qâân envoya alors Minkessâr-Noyân avec deux mille hommes pour éclaircir cette affaire. Le noyân rencontra la troupe de Schirâmoun qui, troublé à sa vue, lui dit qu'il allait voir le qâân. S'il en est ainsi, répondit le noyân, nous ferons route ensemble, et Schirâmoun se trouva ainsi obligé de se joindre à Minkèssâr-Noyân et de se rendre avec lui à l'ordou de Mangou-Qâân, auquel il se présenta. Le qâân le fêta pendant trois jours, mais le quatrième jour il monta sur son trône et pressa Schirâmoun et ses compagnons qui avouèrent le complot qu'ils avaient formé contre lui. Mangou-Qâân envoya au supplice quatre vingts personnes des gens de Schirâmoun, mais il fit grâce à ce dernier ainsi qu'aux autres fils de Kouyouk-Khan, en considération des liens de parenté qui les unissaient. Ensuite le qâân congédia tous les princes du sang, les noyâns et les émirs après leur avoir fait à tous de magnifiques présents.

---

1) 1250.

2) D'après d'Ohssou, H. Livre II, chap. V, p. 255, cet homme était un muletier nommé Kischk.

Mangou-Qâân envoie Qoubilaï-Qâân dans les pays de l'est et Holagou-Khan dans les pays de l'ouest.

Mangou-Qâân auquel le zèle de Batou, surnommé Saïn-Khan (le bon prince), avait assuré la couronne, s'adonna aux affaires. Il restait encore, à l'est et à l'ouest de ses états, des pays qui ne reconnaissaient pas son autorité. Il envoya Qoubilaï-Qâân vers l'orient et Houlagou vers l'occident, et marcha lui-même sur le Tchine et Mâtchine à la tête d'une armée innom- 147
brable. Il soumit tout ce pays, à l'exception d'une grande cité de cet empire dont, malgré tous ses efforts, il ne put pas se rendre maître. Après tout un hiver et un printemps passés devant cette place, vinrent les grandes chaleurs de l'été. Les émirs représentèrent au qâân que les grandes chaleurs et l'air pestilentiel causaient de grands ravages dans les rangs de l'armée, qu'il valait donc mieux se retirer pour le moment, puis revenir l'hiver suivant. Mais Mangou-Qâân ne voulut rien entendre et déclara qu'il ne se retirerait pas avant de s'être rendu maître de cette place. Peu de temps après le qâân fut attaqué d'une maladie qui l'emporta le neuvième jour.

Avènement de Qoubilaï-Qâân au trône.

Qoubilaï-Qâân, deuxième fils[1]) de Touli-Khan, était dans le Khitaï, lorsqu'il apprit tout-à-coup la mort de Mangou-Qâân. Il prit aussitôt le deuil. Après toutes les cérémonies d'un grand deuil, il monta sur le trône des khans[2]), du consentement de tous les princes du sang et des noyâns qui se trouvaient auprès de lui, et s'occupa à rendre la justice. Pendant ce temps son frere cadet, Ariq-Bogha, auquel Mangou-Qâân avait confié le gouvernement de Qârâ-Qouroum, se fit de son côté proclamer khan, après la mort de Mangou-Qâân, et se déclara contre Qoubilaï-Qâân dont il fit tuer les ambassadeurs.

1) Il faut lire ici le second fils ایکنجی اوغلی au lieu de تورتونجی اوغلی quatrième fils, comme on le trouve dans le texte.

2) A Caï-ping-fou, en 658, le 4 juin 1260, à l'âge de 44 ans. D'Ohsson. H. Liv. III. Chap. I, p. 345.

Dans le Dèschti-Qiptchâq, à la mort de Saïn-Khan (Batou), son frère cadet, Bourka-Oughoul, lui avait succédé sur le trône. Ariq-Bogha marcha contre lui avec une grande armée, mais défait par Bourka, il prit la fuite et revint à Qârâ-Qouroum. A
148 cette époque Qoubilaï-Qâân, ayant reçu la nouvelle de la révolte d'Ariq-Bogha, marcha sur Qârâ-Qouroum, d'où ce dernier prit la fuite à la nouvelle de la marche du qâân. Mais quelque temps après, faible et sans ressources, il se rendit à la cour de Qoubilaï pour lui demander grâce, et le qâân lui pardonna sa faute.

Qoubilaï-Qâân reçut à cette époque des ambassadeurs de Holagou-Khan, de Bourka et d'Alghou[1]) qui lui faisaient dire qu'ils reconnaissaient son autorité.

Qoubilaï-Qâân donna à Holagou tout le pays qui s'étend depuis le Djeïkhoun (Oxus) jusqu'à la Syrie et l'Égypte, à Berka, le Dèschtik-iptchâq et tous les pays qui avaient dépendu de Saïn-Khan (Batou), enfin à Alghou, petit-fils de Djaghataï-Khan, le pays qui s'étend depuis l'Altaï jusqu'à l'Amou (Oxus). Le qâân acheva ensuite la conquête du Khitaï. Il mourut à l'âge de soixante et treize ans, après un règne de trente-cinq ans[2]). Un grand livre ne suffirait pas pour rapporter tout ce que Qoubilaï-Qâân a fait de grand et de prodigieux. Voilà pourquoi nous n'en avons parlé que d'une manière succincte.

---

1) Alghou, fils de Baïdur. Voyez plus loin, p. 150 du texte.

2) Si Qoubilaï est monté sur le trône le 4 juin 1260, à l'âge de quarante-quatre ans, et s'il a régné trente-cinq ans, il devait avoir soixante et dix-neuf ans à l'époque de sa mort. D'Ohsson H. L. III, ch. III, p. 475 dit: «Coubilaï mourut au mois de février de l'année 1294, dans son palais de Ta-tou, âgé de quatre-vingts-ans, après en avoir régné trente-cinq. Le Khoulâssatoul-Akbar dit que Qoubilaï-Qâân mourut en 693, dans l'année du serpent (1293—94) après un règne de trente-cinq ans». Il n'est pas dit à quel âge. Dans le Habiboussiar, M[lt] de l'Académie I. des sciences N. 572. Qoubilaï-Qâân mourut en 793. درشهورسنه ثلث وتسعين وسبعمايه (lisez ستمايه 693) dans l'année du serpent, à l'âge de 72 ans. ومدت عمرش هفتاد و دوسال بود, après un règne de trente-cinq ans. Dans le Habiboussiar lithographié on lit: en 698, dans l'année du serpent, à l'âge de 73 ans.

CHAPITRE V.

Histoire des fils de Djaghataï-Khan, second fils de Tchinguiz-Khan, qui ont régné dans le Mavèrân-nâhr (la Transoxiane) et dans le Kaschghar.

Djaghataï-Khan était d'un caractère sévère. Il était strict observateur des lois. Il avait beaucoup d'esprit et de grandes connaissances. Tchinguiz-Khan lui avait donné en partage le Mavèrân-nahr, une partie du Kharezm, le pays des Ouïghours, le Kaschghar, Badakhschan, Balkh, Ghaznine et tout le pays jusqu'aux bords du Sind (Indus). Mais il n'alla jamais lui-même dans aucun de ces pays. Il avait placé partout des darougħas et 149
résidait toujours à la cour d'Okèdaï.

Djaghataï-Khan avait un favori nommé Molla-Sèkèki. Ce Molla-Sèkèki fit un jour une prière et fit apparaître à ses yeux une armée, dont les soldats ainsi que leurs armes étaient de feu, et Djaghataï fut malgré lui saisi d'effroi à ce spectacle. Un ministre de Djaghataï-Khan, ennemi de ce Sèkèki, trouva un jour l'occasion de le noircir auprès du khan, qui le fit garrotter et jeter dans une prison où il mourut.

Djaghataï-Khan avait fait des lois si sévères que tout le monde se sentait oppressé. Enfin attaqué d'une maladie, dont les médecins ne purent arrêter les progrès, il quitta ce monde dans l'année six cent quarante[1]).

Femmes et enfants de Djaghataï-Khan.

Djaghataï-Khan eut un grand nombre de femmes et de concubines. Ses deux premières femmes en rang étaient Yssouloun, fille de Qabâ-Noyân, roi des Qounqrâts, et mère de ses principaux fils, et Tourkân-Khâtoun, soeur cadette d'Yssouloun, et

---

1) D'après le خلاصة الاخبار Djaghataï-Khan est mort dans le mois de zilqada 638, dans l'annee de la vache (oud-yl). D'après le حبيب السير également en 688 (1240—41).

qu'il épousa après la mort de cette dernière. Djaghataï-Khan eut sept fils: l'aîné, nommé Moutoukan, était fils d'Yssouloun-Khâtoun; le second Moudji; le troisième Bildèschi; le quatrième Sâïn-[1]) Bèlèki; le cinquième Sarmân; le sixième Yssoun-Mounga et le septième Baïdur[2]).

Descendants de Djaghataï-Khan qui ont régné dans le Mavèrân-nahr.

150 Après la mort de Djaghataï-Khan[3]) la couronne passa à Qârâ-Holagou, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï. A sa mort Moubârek-Châh, fils de Qârâ-Houlâgou, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan, fut proclamé khan; mais comme ce prince était encore en bas âge, la régence fut confiée à sa mère Arghouna-Khâtoun. Moubârek-Châh eut pour successeur Alghou, fils de

---

1) Ce mot est écrit par erreur dans le texte ساین Sâbine.

2) Dans le Habiboussiar lithographié, on lit à l'article حالات سلاطین مغول p. 27. «Dans le Djûmi», de Réchid, il est écrit, que Djaghataï-Khan eut huit fils. 1) Moudji, fils d'une esclave de Missouloun, première en rang des femmes de Djaghataï-Khan. 2) Mitoukân, fils de Missouloun, tué sous les murs de Talègân 3) Bilkèschi, mort à l'âge de treize ans, du vivant de son père. 4) Sarbân. 5) Yssoutmekè یسوتمکا 6) Baïdur. 7) Qadâqi قداقی 8) Tabhou (ou Tasdjou) تاسجو Ce passage manque dans le manuscrit No. 572 de l'Académie I. des sciences.

3) Voici comment se trouvent écrits dans le Khoulâssatoul-Akhbar (Mit de l'Institut oriental) les noms des trente princes qui portèrent le titre de khans après Djaghataï-Khan.

1) میتوکان 2) قرا هلاکو 3) ارغنه خاتون 4) تالیغو که بآلغو اشتهار یافته 5) مبارك شاه 6) براق خان 7) نیك بی 8) بوقا تیمور 9) دوابجان 10) کونجك خان 11) بالیغو بن قداچی بن بوزی بن میتوکان 12) اسنبوقا 13) کبك خان بن دوا جحان 14) ایلجکدای بن دوا جحان 15) دوا تیمور 16) ترمه شیر بن دوا جحان 17) جنکسی 18) یسو تیمور 19) علی سلطان 20) محمد خان 21) قزان سلطان 22) دانشمند 23) سان قلی خان بن یسور غدای بن دوا جحان 24) تیمور شاه 25) توغلیقتیمور خان بن ایلخواجه بن دوا جحان 26) الیاس خواجه بن توغلیقتیمور 27) عادل سلطان 28) قبل سلطان 29) سیورغتمیش 30) سلطان محمود

Baïdar, fils de Djaghataï-Khan. Après lui sa couronne passa à Barâq-Khan, fils d'Yssountou, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan. Ce prince embrassa l'islamisme, deux ans après son avènement au trône, et reçut le surnom de Ghiyâs-oud-dine. Il fut le premier des descendants de Djaghataï-Khan qui eut le bonheur de recevoir la lumière de la foi.

Après Barâq-Khan régnèrent successivement Bigui, fils de Sarmân, fils de Djaghataï-Khan; Bougha-Timour-Khan, fils de Qoudaghaï, fils de Bouzaï, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan; Douï-Tchètchène, fils de Barâq-Khan, fils d'Yssountou, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan; Koundjè-Khan[1]), fils de Douï-Tchètchène, fils de Barâq-Khan; Taligha, fils de Qoudaghaï, fils de Bouzaï, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan; Issèn-Bougha, fils de Douï-Tchètchène; Keubèk, fils de Douï-Tchètchène; Douï-Timour, fils de Douï-Tchètchène; Tarmaschir, fils de Douï-Tchètchène. Ce prince se fit musulman et tous les oulous du Mavèrân-nahr suivirent son exemple et embrassèrent l'islamisme. Nous avons dit plus haut que Barâq-Khan avait embrassé l'islamisme; mais après sa mort, tous ceux qui s'étaient faits musulmans pendant son règne avaient fini 151
par retourner à la foi qu'ils professaient d'abord, tandis que tous ceux qui avaient embrassé l'islamisme avec Tarmaschir restèrent toujours fermes dans leur nouvelle croyance.

Tarmaschir fut mis à mort par Bourân, fils de Douï-Tchètchène, qui monta à sa place sur le trône. Après Bourân régnèrent Djenkschi, fils d'Aboukan, fils de Douï-Tchètchène; Yssoun-Timour, fils d'Aboukan, fils de Douï-Tchètchène.

Djenkschi et Issoun-Timour étaient frères germains. Yssoun-Timour avait formé le projet de faire périr son frère Djenkschi, mais leur mère ayant eu connaissance de ce complot en informa Djenkschi. Les deux frères marchèrent l'un contre l'autre et, dans une bataille qu'ils se livrèrent, Yssoun-Timour

1) Ou Koundjèk-Khan, comme on le voit écrit plus bas.

défit Djenkschi, qu'il fit périr avec tous les siens. Après cela Yssoun-Timour fit couper les deux seins à sa mère.

A la mort d'Yssoun-Timour, Aly-Sultan, descendant d'Okèdaï-Qâân, força par les armes les descendants de Djaghataï-Khan à lui céder le trône et fit reconnaître son autorité dans tout le Mavèrân-nahr.

Après Aly-Sultan régnèrent Mohammed, fils de Poulâd, fils de Koundjèk, fils de Douï-Tchètchène; Qazân-Sultan-Khan, fils de Yassour, fils d'Orouk-Timour, fils de Bogha-Timour, fils de Qoudaghaï, fils de Bouzaï, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan.

On doit savoir que vingt-un[1]) princes, descendants de Dja-

---

1) Chez Mr Grigorieff, Исторія Монголовъ, Histoire des Mongols, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Tamerlan. Traduction du Persan, d'après le خلاصة الاخبار Khoulâsatoul-Akhbâr de Khondèmir, on trouve pp. 112 et suivantes:

1) Yèssoumenkaï, fils de Djaghataï-Khan.

2) Qârâ-Houlagou, fils de Mentokaï (Ментукаи, Moutougân), fils de Djaghataï-Khan.

3) Erguènè-Khatoun.

4) Baligouï, fils de Baïdar.

5) Mobârek-Chah, fils de Qârâ-Holagou.

6) Berraq-Khan, fils de Yèssountou, fils de Mentoukaï.

7) Nikbi (Nikpèï?), fils de Sarman (Sari-iân, Sarbân?).

8) Bouqa-Timour, fils de Qoudghaï (Qoudaï?), fils de Youri, fils de Mentoukân.

9) Dèvâch-Khan (Daïzi-Khan), fils de Barâq-Khan.

10) Kondjak (Goundjik?)-Khan, fils de Dèvâch-Khan.

11) Balighou, fils de Qoudghaï, fils de Bouri, fils de Mentoukan.

12) Issenbouqa-Khan, fils de Dèvâch-Khan.

13) Kèbek (Kibak, Keupek?)-Khan, fils de Dèvâch-Khan.

14) Ildjiguèdaï-Khan, fils de Dèvâch-Khan.

15) Devâtimour, fils de Dèvâch-Khan.

16) Nermè-Chirine, fils de Dèvâch-Khan.

17) Djenkchi, fils de Aboukan, fils de Dèvâch-Khan.

18) Yèssou (Yessoun?)-Timour, fils de Aboukan.

19) Aly-Sultan.

20) Mohammed-Khan, fils de Poulad, fils de Kondjak.

21) Qazan-Sultan, fils de Yeïssour, fils de Oqtèmour, fils de Bouqa-Timour, fils de Psouri, fils de Mentoukan, monté sur le trône en 733.

22) Danichmendjè-Khan.

23) Bayân-Qouli-Khan, fils de Souroughdou (Sorghadou?), fils de Dèvâch-Khan.

ghataï-Khan se succédèrent sur le trône, dans le Mâvèran-Nahr, et jouirent d'une pleine autorité; car ceux des descendants de Djaghataï-Khan qui furent après eux placés sur le trône par les émirs et proclamés khans n'en eurent absolument que le nom et ne jouirent d'aucune autorité. Ce qui suit prouvera la vérité de ces paroles. Qazan-Sultan-Khan était un prince très-jaloux de son autorité et tellement redouté, que les émirs qui devaient se rendre à sa cour ne partaient jamais de chez eux sans avoir fait leurs adieux à toute leur famille. Pour cette raison plusieurs révoltes éclatèrent parmi ses sujets. L'émir Qazghân, de la tribu des Tousèb, tira l'épée contre Qazân-Sultan-Khan; mais il fut défait et obligé de chercher son salut dans la fuite. Ceux qui avaient embrassé son parti furent poursuivis et massacrés, et 152
leurs biens furent livrés au pillage. Après cette victoire Qazân-Sultan-Khan vint passer l'hiver à Qarschi, où les neiges et les froids firent périr tous les chevaux de son armée. Émir-Qazghân, ayant appris l'état dans lequel se trouvait le khan, vint l'attaquer avec une armée innombrable. Qazân-Sultan-Khan fut défait et privé de la vie par le vainqueur.

Depuis Djaghataï-Khan, fils de Tchinguiz-Khan, jusqu'à la mort de Qazân-Sultan-Khan, pendant un espace de cent neuf ans, vingt-un princes Djaghataïdes occupèrent le trône du Mâvèrân-Nahr.

---

24) Timour-Châh, fils de Yeïssour-Timour, fils de Aboukan.

25) Bouqa-Timour, fils de Il-Khodja, fils de Dèvâch-Khan.

26) Ilias-Khodja, fils de Touqlouq-Timour-Khan.

27) Adèl-Sultan, fils de Mohammed-Poulâd, fils de Kontchak-(Gountchik?)-Khan.

28) Qaboul-Sultan, fils de Dourdji, fils de Ildjiguèdai.

29) Suïurghitmitch-Khan, fils de Danichmendjè-Khan.

30) Sultan-Mohammed-Khan, fils de Suïurghitmich-Khan.

Je me permets de rappeler, ici, encore une fois, au lecteur bienveillant que dans cette traduction, je me borne à donner les noms propres en général, tels que je les trouve écrits dans les manuscrits de l'Histoire des Mongols par Aboul-Ghazi, et dans les ouvrages que je cite, mais sans discuter aucunement ces noms propres, ce qui sera l'objet d'un travail à part.

En un mot Emir-Qazghân plaça sur le trône Dânischmendjè-Khan, fils de Qaïdan-Khan, fils de Qaschine, fils d'Okèdaï-Qâân, fils de Tchinguiz-Khan; mais il le fit mourir deux ans après pour proclamer khan, à sa place, Bayân-Qouli-Khan, fils de Sourghou, fils de Douï-Tchètchène, fils de Barâq, fils de Yssountou, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan, fils de Tchinguiz-Khan.

Après la mort d'Emir-Qazghân, son fils Abdoullâh étant devenu amoureux de la femme de Bayân-Qouli-Khan, fit mourir ce prince bien innocent, et plaça sur le trône Timour-Châh,
153 fils de Yssoun-Timour, fils d'Aboukan, fils de Douï-Tchètchène, fils de Barâq-Khan, fils de Yssountou-Khan, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan.

Après la mort de l'émir Abdoullâh, son neveu Emir-Houssèïn, fils de Beslaï, fils d'Emir-Qazghân, plaça sur le trône Adil-Sultan, fils de Mohammed, fils de Poulâd, fils de Koundjèk, fils de Douï-Tchètchène, fils de Barâq-Khan, fils de Yssountou, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan. Mais à l'époque où Emir-Timour[1]) vint attaquer Emir-Houssèïn, ce dernier ayant conçu des soupçons contre son khan le fit jeter dans l'eau, pieds et poings liés, et proclama khan Qaboul-Sultan, fils de Dourdji, fils d'Iltchikdaï, fils de Douï-Tchètchène.

Quelque temps après, Emir-Timour, fils de l'émir Taraghaï, le Baroulâs, ayant défait Emir-Houssèïn, près de Balkh, le fit mettre à mort ainsi que son khan et plaça sur le trône Souyourgatmisch-Khan, fils de Danischmendjè-Khan, fils de Qaïdou, fils de Qaschine, fils d'Okèdaï-Qâân, fils de Tchinguiz-Khan.

A la mort de Souyourgamitch, son fils, Mahmoud-Sultan, fut proclamé khan à sa place. Mais après Qazân-Sultan-Khan tous les khans dont nous venons de parler n'eurent de khan que le nom, et ne jouirent jamais d'aucune autorité. En un mot, dans chaque endroit, chaque chef de tribu avait proclamé son propre khan. Il y eut beaucoup de rois des tribus (Moulouk-i-Tavâïf).

---

1) Tamerlan, appelé par notre auteur tantôt Emir-Timour, tantôt Timour-Bèï ou Timour Kourgan, ou enfin Aqsâq-Timour.

Émir-Timour, fils de Taraghaï, le Baroulâs, avait rassemblé tout son ourouq et n'avait pas cessé un moment d'être en guerre (avec quelqu'un des princes ses voisins). A cette époque un des descendants de Djaghataï-Khan, Touqlouq-Timour, khan puissant qui régnait à Kaschghar, informé de l'état d'anarchie dans lequel se trouvait le Mâvèrân-Nahr, y était arrivé à la tête d'une armée innombrable. Une partie du pays s'était soumise sans combattre. Ceux qui avaient voulu résister avaient péri dans les
combats, ou bien avaient dû chercher leur salut dans la fuite. 154
Emir-Timour et Emir-Houssèïn s'étaient vus obligés de fuir, et s'étaient retirés chez les Nikoudèfis et chez les Hèzarès.

Touqlouq-Timour-Khan, après un séjour d'un an dans le Mâvèrân-Nahr, y laissa comme gouverneur son fils Iliâs-Khodja et retourna à Kaschghar, où il mourut l'année suivante. A la nouvelle de sa mort, Emir-Timour et Emir-Houssèïn vinrent attaquer Iliâs-Khodja, qui prit la fuite et retourna à Kaschghar.

Après la fuite d'Iliâs-Khodja, ces deux émirs[1]), qui étaient les deux plus puissants qui se trouvassent dans le Mâvèrân-Nahr, marchèrent l'un contre l'autre et se livrèrent une grande bataille, près de Balkh. La victoire se déclara pour Emir-Timour, qui fit périr Emir-Houssèïn et resta ainsi seul maître de tout le Mâvèrân-Nahr.

Emir-Timour plaça sur le trône Souyourgatmitsch, qui ne fut khan qu'en apparence, quoique son nom fût placé dans la khotba; car en réalité c'était Emir-Timour qui était le vrai khan. Souyourghatmisch-Khan mourut après avoir joui pendant vingt-deux ans de cette ombre d'un pouvoir apparent, et son fils Mahmoud-Sultan fut proclamé khan[2]).

Mahmoud-Sultan-Khan avait un tel respect pour Emir-Timour et pour ses enfants, qu'il n'aurait jamais voulu, d'aucune manière, lui causer le moindre désagrément. Il passait ses jours et ses

1) C'est-à-dire Emir-Houssèïn et Emir-Timour.

2) Tout ce passage, depuis les mots: «Émir-Timour plaça sur le trône... etc.» ne se trouve que dans le manuscrit Dahl.

nuits dans le jeûne et dans la prière, lisant le Qorân et faisant des voeux pour la prospérité d'Emir-Timour. Toutes les ordonnances (yarliq) d'Emir-Timour portaient un toghra (sceau) avec ces mots: «Nous Adil-Mahmoud-Khan, émir ghazi». Les jours de fêtes ou de festins Emir-Timour allait présenter ses hommages
155 au khan et se tenait agenouillé devant lui avec le plus grand respect, ce qu'il faisait également, lorsque quelque ambassadeur venait se présenter au khan.

En un mot Emir-Timour, après un règne de trente-trois ans, et à l'âge de plus de soixante ans, marcha contre le pays de Roum et livra une grande bataille à Yldrim-Bayèzid. Après un combat qui dura depuis le matin jusqu'au milieu de la nuit, Yldrim-Bayèzid prit la fuite; mais, poursuivi par Mahmoud-Khan qui l'atteignit, le lendemain vers midi, il fut fait prisonnier et amené à Emir-Timour.

Emir-Timour passa toute cette année dans le pays de Roum. Ayant ensuite fait mourir Yldrim-Bayèzid et Mahmoud-Khan, il fit dès-lors placer son propre nom dans la khotba et frapper monnaie à son coin. De retour à Samarcande, il entreprit une expédition contre le Khitaï, mais, à son arrivée à Otrar, il passa de ce monde périssable dans le séjour de l'éternité, dans l'année huit cent sept de l'Hégire. Il avait vécu soixante et onze ans et en avait régné trente-six[1]).

Conversion de Touqlouq Timour-Khan à l'islamisme.

Un des descendants de Djaghataï-Khan, Il-Khodja, surnommé Issèn-Bogha, fils de Douï-Tchètchène, fils de Barâq, fils de Is-

---

1) Mir-Chèrif Râqim میرشریف راقم, dans son Tarikh-i Timouri تاریخ تیموری, manuscrit de l'Institut oriental, dit pp. 8 et 42 verso, que Tamerlan né à Chahrisabz en 735, un mardi 25 du mois de chabân, régna depuis 771 et mourut à Otrar en 807, le mardi soir, 17 de chabân, âgé de soixante et douze ans, un mois et dix-sept jours. L'auteur cite le chronogramme suivant, qui donne la date de la mort de Tamerlan:

شهنشاهی که مأ وابشی بهشت جاودان آمد وداع شهریاری کرد تار
بخش همان آمد

sountou, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan, était né dans le Mâvèrân-Nahr. Comme il ne restait plus à Kaschghar, ni à Yarkend, ni à Ala-Tâgh, ni dans l'Ouïghouristan, un seul prince descendant de Djaghataï-Khan dont l'autorité fût reconnue, les émirs mogols tinrent un conseil, dans lequel ils décidèrent de faire venir de Boukhara Issèn-Bogha, qu'ils proclamèrent khan de Kaschghar, de Yarkend, d'Ala-Tâgh et du Mogolistan. Issèn-Bogha fut un roi puissant. Comme il n'avait pas d'enfants de sa femme, nommée Satilmisch-Khatoun, il porta les yeux sur une 156
jeune fille nommée Mingli, qu'il gardait dans son ordou. La jeune fille devint enceinte. Un jour que le khan était parti pour la chasse, sa femme Satilmitch-Khatoun remit cette jeune fille à un Mogol, nommé Schirè-Oghoul, en lui ordonnant de quitter le pays et d'aller se fixer dans la Mogolie. Ce Mogol partit donc emmenant avec lui cette jeune fille. Mais tout le monde savait bien que l'enfant qu'elle portait dans son sein appartenait au khan. A son retour de la chasse, Issèn-Bogha-Khan demanda où était cette jeune fille. Il fut instruit de tout, et cependant il ne dit rien à Satilmisch-Khatoun, parceque, d'après l'usage reçu chez les Mogols, quel que fût le nombre des femmes que possédât le souverain, il y en avait toujours une qui occupait le premier rang et avait sur les autres une entière autorité, et, quoi qu'elle pût faire aux autres femmes, il ne lui disait jamais rien. Issèn-Bogha-Khan se tut donc, mais il mourut après quelques jours.

Comme il ne se trouvait pas un seul prince, descendant de Djaghataï-Khan, digne de porter la couronne, chaque tribu proclama, de son côté, un khan particulier, et l'on vit revivre les temps des «Rois des Tribus» (Moulouki-Tavâïf).

Cependant Emir-Poulâdtchi, émir d'Issèn-Bogha, qui savait

Les mots: وداع شهرياری «Adieux au pouvoir souverain», donnent la date 807 (1414). Râqim cite en outre quatre ou cinq autres chronogrammes composés à cette occasion. Le chronogramme وادع شهرياری se trouve également cité dans le Habiboussiar. Voy. le Habib lithographié. T. III, P. III, p. 173.

que Mingli-Khatoun était partie emportant dans son sein un gage de ses relations avec Issèn-Bogha, avait envoyé un nommé Tasch-Timour à la recherche de Mingli-Khatoun et de son enfant. Il lui avait donné un troupeau d'une trentaine de moutons pour sa nourriture, et lui avait promis en outre de grandes récompenses, s'il parvenait à lui apporter des nouvelles de Mingli-Khatoun et de son enfant. Ce Tasch-Timour, après avoir parcouru plusieurs contrées, arriva enfin dans la Mogolie, dans un
167 endroit où il apprit que demeurait Schirè-Oghoul. Aux questions qu'il fit sur Mingli-Khatoun et sur son enfant, on lui répondit, que Mingli-Khatoun avait eu d'Issèn-Bogha un fils qui avait reçu le nom de Touqlouq-Timour; qu'elle avait ensuite eu de Schirè-Oghoul un autre fils, auquel on avait donné le nom de Timour-Mèlik, et qu'ils étaient élevés ensemble.

En un mot Tasch-Timour parvint, à force de ruse, à enlever Touqlouq-Timour et à l'amener à Emir-Poulâdtchi, qui le fit proclamer khan avec toutes les cérémonies en usage chez les Mogols.

Touqlouq-Timour-Khan se rendit en peu de temps maître de Kaschghar, de Yârkend, d'Alâ-Tâgh et de l'Ouïghouristân. Il soumit ensuite le Mâvèrân-Nâhr, plaça à Samarcande son fils Iliâs-Khodja et revint dans ses états où il mourut.

De tous les descendants de Djaghataï-Khan qui régnèrent dans le Kaschghar ce prince fut le premier qui se convertit à l'islamisme. Voici quelle fut la cause de sa conversion. Un jour, dans une grande chasse, ses yeux tombèrent sur une troupe de gens qui voyageaient; il ordonna à ses yessaouls de les lui amener pieds et poings liés, ce qui fut aussitôt exécuté. «Comment, leur dit le khan, avez-vous osé venir vous mêler à ma chasse?» Le khan avait fait défendre que personne ne passât par l'endroit de sa chasse, et tous ceux qui y seraient rencontrés devaient être liés et amenés en sa présence. Le chef des gens qui furent ainsi amenés devant le khan était le chèïkh Djèmâloud-dine, descendant du chéïkh Schoudjâoud-dine de Boukhara. Ces chèïkhs

avaient, de père en fils, reçu le don de seconde vue. Le chèïkh
répondit au khan qu'ils étaient étrangers et voyageurs, qu'ils 158
arrivaient de l'endroit appelé Kètèk et ignoraient absolument la défense qu'il avait faite. Le khan leur demanda alors, s'ils n'étaient pas des Tadjiks et, sur la réponse affirmative du chèïkh, il leur dit qu'un chien valait mieux qu'un Tâdjik. «Oui, repartit le chèïkh, si nous n'avions pas la vraie foi, nous serions vraiment moins que des chiens». Le khan, frappé de cette réponse, ordonna alors à un de ses yessaouls de lui amener ce Tâdjik à son retour de la chasse. Lors que le khan fut revenu de la chasse, ce chèïkh lui fut amené par le yessaoul. Le khan l'ayant alors pris à part lui demanda ce qu'il avait voulu dire par ces paroles: «Celui qui n'a pas la foi (imân) est moins qu'un chien», et ce qu'il entendait par le mot *foi* (imân). Le chèïkh lui fit alors l'éloge de la religion de l'islâm avec tant de feu que le cœur du khan qui était dur comme une pierre devint mou comme de la cire. Il lui représenta ensuite l'infidélité sous des couleurs si hideuses[1]) que le khan eut horreur de son infidélité et dit au chèïkh, en fondant en larmes: «Si je fais aujourd'hui profession de la foi musulmane, je ne pourrai pas amener mes sujets dans la vraie voie. Mais ayez patience. Dès que je serai rentré en possession de mes états héréditaires, reviens absolument me trouver».

Le chèïkh, quelque temps après son retour chez lui, étant tombé gravement malade, dicta à son fils ses dernières volontés et lui dit: «Touqlouq-Timour doit devenir un grand roi, ne manque pas d'aller le saluer de ma part et rappelle-lui sans aucune crainte la promesse qu'il m'a faite». Après ces recommandations le chèïkh Djèmâloud-dine passa de ce monde périssable

---

1) Le texte de Kazan porte ici كفرنى انداغ ردّ قیلدیکم et le M[it] Dahl انداغ مذَمّت قیلدیکیم Peut-être que dans les anciens manuscrits on trouvait primitivement ردّ ومذمت, ce qui ne changera en rien le sens de la phrase. Mot à mot: Il repoussa et blâma l'infidélité de telle manière que... etc.

dans le séjour de l'éternité. Le fils du chèïkh s'appelait Rèchid-oud-dine; c'était lui que le chèïkh avait nommé son successeur.

Quelques années après la mort du chèïkh, Touqlouq-Timour-Khan se trouvait maître du Kaschghar, de Taschkend, de Yârkend, de l'Ouïghouristân, d'Endègân, de Samarcande, de Boukhârâ
159 et de tout le Mâvèran-Nahr. Le chèïkh Rèchid-oud-dine se rendit alors à l'ordou du khan dans l'intention de remplir la dernière volonté de son père. Comme il ne put, malgré tous ses efforts, parvenir à être présenté au khan, il vint un matin, tout près de son ordou, et se mit à chanter à haute voix l'appel à la prière (azan). Le khan ayant entendu cette voix ordonna qu'on lui amenât celui qui venait de crier ainsi. Le chèïkh lui fut amené aussitôt. «Pourquoi, animal, lui dit le khan, nous as-tu réveillé»? Le chèïkh Rèchid-oud-dine lui raconta, mot-à-mot, tout ce que son père l'avait chargé de lui dire, et au moment même le khan proféra le symbole de la foi de l'islâm et se fit musulman. Il fit ensuite appeler, l'un après l'autre, ses émirs et les convertit également à la foi de l'islâm. Mais un de ses émirs, nommé Djourâs, répondit à la proposition que lui fit le khan: «Nous avons ici un athlète (pèhlèhvân); faites-le lutter avec ce Tâdjik, et si l'athlète est renversé, je me fais tout de suite musulman». Tout ce que put dire le khan pour détourner l'émir de cette idée ne produisit sur lui aucun effet. Le chèïkh Rèchidoud-dine dit alors: «L'émir Djourlas a proposé une condition tout-à-fait raisonnable; qu'on me fasse lutter avec votre athlète». On fit donc venir l'athlète mogol, qui se mit à lutter avec lui. Mais pendant la lutte, le chèïkh lui porta dans la poitrine un coup qui le fit tomber sans connaissance. Quelques moments après l'athlète revint à lui, se releva en proférant le symbole de la foi et alla se prosterner aux pieds du chèïkh. L'émir Djourlâs témoin de cette scène se fit aussi musulman. Ce jour-là même, cent soixante mille personnes embrassèrent l'islamisme, dont le culte devint public dans le pays soumis aux descendants de Djaghataï-Khan.

Peu de jours après cet évènement mourut l'émir Poulâdtchi

qui avait placé Touqlouq-Timour-Khan sur le trône et ne por- 160
tait lui-même que le titre d'émir des émirs (émir-oul-oumèrâ). Un jeune fils, âgé de sept ans et nommé Khoudâ-Dâd (Dieudonné), qu'il avait laissé en mourant, reçut de Touqlouq-Timour-Khan la place qu'avait occupée son père. Emir-Poulâdtchi avait cinq frères aînés et cadets. Le troisième de ses frères cadets, se nommait Qamaroud-dine. C'était un homme de moeurs dissolues, mais très-brave et jouissant d'une grande puissance. Bref, ce Qamaroud-dine se trouvant un jour dans la salle de réception du khan, lui dit: «Émir Khoudâï-Dâd est trop jeune pour pouvoir diriger un si grand état; confie-moi sa place jusqu'à ce qu'il soit en état de prendre la direction des affaires». Mais le khan ne voulut pas agréer la demande de Qamaroud-dine qui, blessé par ce refus du khan, en conserva toujours le souvenir au fond du coeur.

Touqlouq-Timour-Khan vint au monde en sept cent trente. A l'âge de dix-huit ans il parvint au trône par le zèle de l'émir Poulâdtchi, le Doughlât. A l'âge de vingt-quatre ans il se convertit à l'islamisme, et à l'âge de trente-quatre ans il accomplit l'ordre du Très-Haut et passa de ce monde périssable dans le séjour de l'éternité.

A la mort de Touqlouq-Timour-Khan Qamaroud-dine, le Doughlât, se révolta et fit mettre à mort Iliâs-Khodja. Dix-huit personnes, grandes et petites, de la famille de Touqlouq-Timour-Khan furent massacrées le même jour, par les ordres de Qamaroud-dine qui ordonna en outre à des hommes sûrs de faire périr, partout où ils les trouveraient, tous les descendants de ce prince. Il se fit ensuite proclamer khan, et son nom fut mis dans la khotba et sur les monnaies.

Cependant il était resté de Touqlouq-Timour-Khan un fils 161
encore à la mamelle. Sa mère, appelée Émir-Aghâ-Khâtoun, se réfugia avec son nourrisson auprès de Khoudaï-Dâd, qui cacha cet enfant et refusa toujours de le remettre entre les mains de Qamaroud-dine, malgré toutes les instances de ce dernier pour l'avoir.

Lorsque peu de temps après, Emir-Timour[1]) vint avec une nombreuse armée attaquer Qamaroud-dine, Emir-Khoudâï-Dâd confia cet enfant à quelques femmes et les envoya sous la garde de quelques hommes sûrs, dans les montagnes du Badakhschân, avec l'ordre de n'en pas sortir. En un mot Emir-Timour vint à cinq reprises attaquer Qamaroud-dine, auquel il livra chaque fois plusieurs combats. Enfin quand il vint la dernière fois attaquer Qamaroud-dine, celui-ci, qui était devenu hydropique, fut obligé, à la nouvelle de l'approche de son ennemi, de prendre la fuite, accompagné de quelques personnes. Mais comme il ne lui restait plus qu'un souffle de vie, les hommes de sa suite se virent dans la nécessité de l'envoyer dans une grande forêt, sous la garde d'une jeune fille esclave, à laquelle ils remirent des vivres pour quelques jours. On apprit quelques jours après que le bruit de l'arrivée de l'Emir-Timour manquait entièrement de fondement, et la population rentra dans ses foyers. On envoya alors quelques personnes dans la forêt susmentionnée pour en ramener Qamaroud-dine; mais elles durent revenir sans avoir pu retrouver ses traces. On apprit enfin plus tard que Qamaroud-dine s'était rendu auprès du roi de Perse(?[2]).

162 Khizir-Khodja, ce même enfant qu'on avait porté dans les montagnes du Badakhschân, fut alors proclamé khan. Tous les princes qui ont régné, depuis cette époque jusqu'à nos jours, à Kaschghar et à Yârkend, descendent de ce Khizir-Khodja, fils de Touqlouq-Timour, fils de Issèn-Bogha, fils de Douï-Tchètchène, fils de Barâq-Khan, fils de Yssountou, fils de Moutoukan, fils de Djaghataï-Khan, fils de Tchinguiz-Khan.

Histoire de Idikèï.

Un nommé Qoutlouq-Qabâ, de la tribu des Aq-Manghout, avait un fils et une fille. Sa fille, qui passa dans la couche

1) Tamerlan.
2) مالك عجم نينك خزمتيكا باريب نورور

de Timour-Bèk-Oghlan, donna le jour à Timour-Qoutlouq-Khan, qui eut un fils nommé Idikèï. Ce Idikèï était d'abord au service de Toqtamisch-Khan. Lorsque ce prince, mis en fuite par Ourous-Khan, vint se réfugier à Samarcande, auprès de Timour-Bèï [1]), Idikèï, le Manghout, arriva à Samarcande annoncer qu'Ourous-Khan s'avançait à la tête d'une nombreuse armée qu'il venait de rassembler. Toqtamisch-Khan, grâce aux secours que lui donna alors Timour-Bèï, défit Ourous-Khan et devint maître de tout le pays où avait régné Djoudji-Khan et monta sur le trône dans la ville de Sèrâï. Lorsque Timour-Qoutlouq-Khan fut devenu plus puissant [2]), Idikèï, le Manghout, se sépara de Toqtamisch-Khan et alla rejoindre Timour-Qoutlouq-Khan. Ce dernier, tourmenté au fond du coeur par le désir de devenir souverain indépendant, voulait se soustraire à l'autorité de Toqtamisch-Khan. Celui-ci forma, pour cette raison, le projet de s'emparer de Timour-Qoutlouq-Khan et de le faire mourir. Timour-Qoutlouq-Khan prit la fuite et vint se réfugier à la cour de Timour-Bèï où Idikèï, qui s'était séparé de lui et était resté en arrière, vint le rejoindre six mois plus tard.

Quelque temps après ces évènements Emir-Timour partit 163
pour une expédition contre l'Irân. Toqtamisch-Khan, voyant le Mâvèrân-Nahr entièrement dégarni de troupes, s'avança jusqu'à Samarcande, d'où il ne se retira qu'après avoir fait périr quelques musulmans de la mort des martyrs et ravagé tout le pays.

A la réception de la nouvelle de cette invasion dans ses états, Emir-Timour revint sur ses pas et, sans s'arrêter à Samarcande, marcha de suite contre Toqtamisch-Khan, et le défit dans une grande bataille qu'il lui livra sur les bords du Volga (Itil). Toq-

---

1) Tamerlan.

2) Nos manuscrits portent: تيمور قتليق خان خذتميزكا ييتكاندين سونك, ce qui n'offre aucun sens. Si au lieu de خذتّميزكا on lit: حذتمييزكا, on aura «lorsque Timour-Qoutlîq-Khan fut parvenu à l'âge de raison», ce qui ici n'offre pas un sens satisfaisant. Par quels mots faut-il donc remplacer les mots حذتمييزكا?

tamisch-Khan fut obligé de fuir, et Emir-Timour porta la mort et la désolation (dans le pays de son ennemi).

Timour-Qoutlouq-Khan qui, comme il a été dit plus haut, s'était réfugié auprès de l'émir Timour, se trouvait avec lui dans cette expédition. Il dit à Emir-Timour, qu'il venait d'apprendre que ses sujets héréditaires, qui lui avaient été enlevés de force par Toqtamisch-Khan, étaient encore tout-à-fait *intacts*, et lui demanda la permission de les amener à son service (et de les réunir à son armée). Émir-Timour lui ayant accordé la permission qu'il demandait, il partit pour aller rassembler ses sujets qu'il trouva campés sur les bords du Volga, et se remit en route avec eux pour rejoindre Emir-Timour. Mais après quelques journées de marche, Idikèï, le Manghout, lui représenta qu'il n'y avait aucun avantage à aller mettre ainsi tous ses sujets dans la dépendance de l'émir Timour». L'émir, lui dit-il, les emmènera à Samarcande où il ne manquera pas de les séparer les uns des autres et de les disperser dans différents endroits, et toi-même comme leur chef, tu deviendras un des serviteurs (nauker) de Timour-Bèï». Timour-Qoutlouq-Oghlân[1]) suivit le conseil que lui donnait Idikèï. Il rassembla tous les anciens (aq-saqâl) de la
164 tribu et leur dit: «Timour-Bèï vous fera tous mourir et réduira vos enfants en esclavage». Tous lui ayant alors répondu: «Si nous allons, c'est à cause de toi, car autrement Timour-Bèï nous ne le connaissons pas», Timour-Qoutlouq-Oghlân retourna sur ses pas avec sa tribu et alla se fixer dans un endroit retiré[2]).

---

1) Le mot Oghlân ne se trouve pas dans le manuscrit Dahl.

2) Notre auteur ne fait-il pas ici allusion à l'arrivée de Timour-Qoutlouq à Astrakhan? On voit dans le Zafer-Namè ظفرنامه Mit de l'université I. de St.-Pétersbourg f. 231 verso, et dans le روضة الصفا, que Timour (Tamerlan) reçut en 802 la nouvelle de la mort de Timour-Qoutlouq-Oghlân.

CHAPITRE VI.

Histoire des descendants de Touli-Khan, fils cadet de Tchinguiz-Khan, qui ont régné en Perse (Irân)[1].

Après la mort de Kouyouk-Khan, fils d'Okèdaï-Qâân, Mangou-Qâân, fils de Touli-Khan, fut proclamé khan. Il faut savoir que voici la signification du mot *qâân*. Les émirs et le peuple appellent khâqân celui qui est plus qu'un khan en grandeur et en puissance, et celui qui est au-dessus d'un khâqân est appelé qâân. Il n'y a pas de titre supérieur à celui de qâân.

Mangou-Qâân envoya comme gouverneur dans le Khorassan un nommé Arghoun-Aghâ, de la tribu des Ouïrates, qui gouverna pendant dix ans cette province. A la mort d'Arghoun-Aghâ, Mangou-Qâân nomma gouverneur de l'Irân son propre frère cadet Holagou-Khan, auquel il donna la cinquième partie de son armée. A son arrivée dans l'Irân, Holagou-Khan attaqua et fit périr les Moulâhidè ainsi que le khaliphe Moutassam, et rangea tous leurs états sous sa domination. Il marcha ensuite contre la Syrie (Châm), dont il fit également la conquête, et mourut après un règne de neuf ans.

Après Holagou-Khan, son fils Abaqâ-Khan monta, par ordre de son oncle Qoubilaï-Qâân, sur le trône de son père, qu'il suivit au tombeau après un règne de dix-sept ans.

A la mort de Abaqâ-Khan, sa couronne passa à Ahmed-Khan, 165
fils de Holagou-Khan. Après un règne de deux ans, il fut mis à mort par Arghoun, fils d'Abaqâ-Khan, qui monta sur le trône à sa place. Arghoun-Khan mourut après un règne de sept ans. A sa mort son frère cadet Guïkhatou, fils d'Abaqâ-Khan, fils de Holagou-Khan, fut proclamé khan. Il régna quatre ans et fut mis à mort par Baïdou, fils de Taraghaï, fils de Holagou-Khan, qui

---

1) Voy. d'Ohsson, Histoire des Mongols. Livre V, chapitres I, II et suivants.

lui succéda sur le trône et fut lui-même tué, huit mois après, par Ghazân-Khan, fils d'Arghoun-Khan, fils d'Abaqâ-Khan, fils de Holagou-Khan, qui monta après lui sur le trône.

De tous les descendants de Touli-Khan, qui régnèrent en Perse, Ghazân-Khan fut le premier qui embrassa la foi de l'islâm. Il employa tous ses efforts pour la propager, et l'infidélité rentra dans les ténèbres. Il fit brûler tous les temples d'idoles et ramena par ces mesures à la religion de l'islâm tous les Mogols qui se trouvaient dans l'Irân. En sept cent-un, après un règne de neuf ans, il passa de ce monde périssable dans le séjour de l'éternité. Il avait vecu trente ans.

Après Ghazan-Khan Oldjaïtou-Khan, fils d'Arghoun-Khan, fils d'Abaqâ-Khan, fils de Holagou-Khan, fut proclamé khan. Il mourut après un règne de treize ans et eut pour successeur Abou-Sa'ïd-Khan, fils d'Oldjaïtou-Khan.

Abou-Sa'ïd-Khan n'avait que douze ans, quand son père mourut; voilà pourquoi il donna pour quelque temps la direction des affaires de l'état à émir Tchoubân, le Seldouz.

Abou-Sa'ïd-Khan mourut après un règne de dix-neuf ans.

166 Princes de la branche de Holagou-Khan, qui, après Abou Sa'ïd-Khan, ont été proclamés khans par les émirs.

On doit savoir que ces khans n'en eurent que le nom et qu'ils ne jouirent jamais d'aucune autorité. A la mort d'Abou-Sa'ïd-Khan les émirs seldouz qui portaient tous le nom de Tchoubâni, placèrent sur le trône Arpa-Khan, descendant d'Ariq-Bouka, fils de Touli-Khan. Aly, l'Ouïrâte, gouverneur de Baghdad, plaça de son côté sur le trône Moussa, fils d'Aly, fils de Baïdou, fils de Taraghaï, fils de Holagou-Khan. Il en vint aux mains avec Arpa-Khan, qui fut défait et mis à mort, et Aly l'Ouïrât s'empara de ses états.

A cette même époque, Chèïkh-Hassan, le Djèlâïr, surnommé Chèïkh-Hassan-le-Grand, qui était gouverneur du Roum, n'eut

pas plustôt appris l'avènement de Moussa-Khan au trône, qu'il fit aussi proclamer khan Mohammed, fils de Yal-Qoutlouq, fils de Timour, fils d'Anbâdji, fils de Mangou-Timour, fils de Holagou-Khan. Il rassembla une grande armée, formée de Roumis et de Géorgiens, et marcha sur l'Irân. Il livra, près de Tèbriz, une bataille à Moussa Kkan, qui fut défait et s'enfuit chez les Ouïrâts, après la mort d'Aly, chef des Ouïrâts.

A cette nouvelle, Chèïkh-Aly, fils de l'émir Aly-Qouschdji, gouverneur du Khorassan, rassembla tous les Mogols qui se trouvaient dans cette province, et marcha, à leur tête, sur Bistâm, où il fit proclamer khan Toghaï-Timour, descendant de Djoudji-Qassâr, frère cadet de Tchinguiz-Khan, qui était gouverneur du Mâzendèrân. De là, il s'avança contre Mohammed-Khan, qui était le khan de Chèïkh-Hassan, le Djèlaïr. En route il fut re- 167
joint, dans l'Azerbaïdjân, par Moussa-Khan avec la tribu des Ouïrâts.

A la réception de ces nouvelles, Chèïkh-Hassan, le Djèlâir, marcha à leur rencontre. Les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine de Guèrm-Boud. La victoire se déclara pour Chèïkh-Hassan, le Djèlâïr. Moussa-Khan périt dans le combat. Toghaï-Timour-Khan et Chèïkh-Aly, fils de l'émir Aly-Qouschdji, s'enfuirent dans le Khorassan.

Un autre Chèïkh-Hassan, fils de Timour-Tâsch, fils de l'émir Tchoubân, le Seldouz, et surnommé Chèïkh-Hassan-le-Petit, se trouvait dans une province du Roum, dont il avait été nommé gouverneur par Abou-Sa'ïd-Khan. Dès que ce Chèïkh-Hassan, le Seldouz, fut informé de ces évènements, il arriva de son côté avec une nombreuse armée et remporta, près de Nakhtchèvân, une victoire sur les troupes de Chèïkh-Hassan, le Djèlaïre, qui prit la fuite et se retira à Saltânië. Mohammed-Khan périt dans la mêlée. Chèïkh-Hassan-le-Petit (le Seldouz) plaça sur le trône, à Tèbriz, Sâti-Bek-Khâtoun, fille de Sultan-Mohammed-Kharbendè[1])

---

1) Sultan-Mohammed-Kharbendè, le même que Oldjaïtou, Khouda-Bendè, troisième fils d'Arghoun-Khan.

et se mit à la poursuite de Chèïkh-Hassan-le-Grand (le Djèlaïr), qui finit par venir lui faire sa soumission, et la paix fut conclue entre eux deux.

Un an après, Chèïkh-Hassan-le-Petit déposa Sati-Bèk-Khatoun et proclama khan Souléïman, fils de Sènguè, fils de Yaschmout, fils de Holagou-Khan, auquel il fit ensuite épouser cette Sati-Bèk-Khatoun.

Quelque temps après, Chèïkh-Hassan-le-Grand se révolta contre Chèïkh-Hassan-le-Petit et se rendit à Baghdad, où il fit proclamer khan Djèhân-Timour, fils de Alafrèng, fils de Kèïkhatou-Khan, fils de Abaqâ-Khan, fils de Holagou-Khan. Il ras-
168 sembla une armée et vint attaquer Chèïkh-Hassan-le-Petit; mais il fut défait et retourna à Baghdad, où il déposa Djèhân-Timour et se fit proclamer khan lui-même.

Chèïkh-Hassan-le-Petit était devenu puissant. Ce chèikh avait une femme nommée Izzèt[1]), qui avait des liaisons avec un nommé Yacoub-Châh. Chèïkh-Hassan-le-Petit, ayant un jour fait mettre en prison ce Yacoub-Châh pour une faute qu'il avait commise, cette femme s'imagina que son amant n'avait été emprisonné que parce que Chèïkh-Hassan-le-Petit avait eu des soupçons sur ses liaisons avec lui et, profitant d'une nuit où elle vit Chèikh-Hassan-le-Petit plongé dans le sommeil de l'ivresse, elle lui ôta la vie en lui écrasant les testicules. Mèlik-Aschraf, frère cadet de Chèïkh-Hassan-le-Petit, prit la place de son frère aîné

1) Nos manuscrits disent کبیر عرب خاتونی بار ایردی une femme arabe. D'Ohsson, H. des M. Liv. VII. ch. V. p. 734 dit: Sa femme Yzzèt-Mèlik. Le خلاصة الاخبار M[1t] de l'I. O. dit à la page 297 verso وخاتون امیر شیخ حسن عرب ملك On sait, combien il est facile de faire de عزت izzet عرب arab et vice-versâ. Le حبیب السّیر dit positivement عزت ملك Yzzèt-Mèlik (p. 80 حالات سلاطین مغول) Dans le روضة الصفا de Mir-Khond, ce nom est écrit également عزت ملك Izzèt-Mèlik.

et fit proclamer khan Anouschirvan [1]), descendant de Holagou-Khan.

Ce Mèlik-Aschraf était un vrai impur. Aussi les musulmans de ses états s'enfuirent-ils bientôt de tous les côtés. Un d'eux, le qadhi Mouhioud-dine de Berda, se rendit dans le Descht-i-Qiptchâq, auprès de Djâni-Bèk-Khan. Il fit en présence de ce prince un portrait si odieux du caractère de Mèlik-Aschraf, qu'il arracha des larmes de douleur et d'indignation à Djâni-Bèk-Khan et à tous les assistants.

Enfin Djâni-Bèk-Khan marcha contre Mèlik-Aschraf, à la
tête d'une nombreuse armée. Il entra dans l'Azerbaïdjan et lui
livra une bataille près de Khoï. Mèlik-Aschraf fut défait et
tomba entre les mains de Djâni-Bek-Khan, qui le fit mettre à 169
mort et s'empara de tous ses trésors. Ces évènements se passèrent en sept cent cinquante-neuf [2]).

CHAPITRE VII.

Descendants de Djoudji-Khan, qui ont régné dans le Descht-i-Qiptchâq.

Nous parlerons d'abord de Djoudji-Khan. Sa mère se nommait Bourtè-Foudjine. Elle portait encore Djoudji-Khan dans

---

1) Anouchirèvân qui reçut le surnom de Adil. c.-à-d. le Juste. On voit dans le Khoulassatoul-Akhbâr. M[1t] de l'I. O. p. 298. نوشیروان نامی را بر تخت خانیت نشاند وحکم کرد که اورا نوشیروان عادل کویند, probablement en souvenir de Nouchirvân, le Sassanide, appelé également le Juste. Voy. plus haut page , N.

2) D'après d'Ohsson en 756. D'après le Khoulassatoul-Akhbâr et le Habîboussiar en 758. Dans le Raouzètoussafâ la date de la mort de Mèlik-Aschraf n'est pas indiquée; mais de suite après le récit de sa mort il y est parlé des évènements survenus en 759. Le Matla-oussadèïn مطلع السعدين dit également en 758.

son sein, lorsque le khan des Merkites, profitant d'une absence de Tchinguiz-Khan, vint fondre sur ses aouls qu'il pilla, et emmena Bourtè-Foudjine prisonnière. Mais Ong-Khan, dont l'épouse était soeur cadette de Bourtè-Foudjine, se la fit rendre par le khan des Merkites, avec lequel il entretenait des relations amicales, et la renvoya à Tchinguiz-Khan, parce qu'il avait été l'ami de son père Yèssougueï-Bèhâdour. Bourtè-Foudjine accoucha en route d'un fils, et comme elle n'avait pas de berceau pour y mettre le nouveau-né, elle prépara avec de la pâte une espèce de corbeille, dans laquelle elle le plaça et continua ainsi son voyage. Lorsque Tchinguiz-Khan vit ce jeune fils, il s'écria plein de joie: «Voilà un Djoudji qui nous arrive.» Le mot Djoudji signifie en mogol un hôte récemment arrivé. Voilà pourquoi ce fils reçut ce nom. Il faut savoir que Djoudji-Khan mourut avant son père. Comme nous avons déjà parlé de lui succinctement dans l'histoire de la vie de Tchinguiz-Khan, nous nous bornerons à ce que nous venons d'en dire.

Batou-Khan, fils de Djoudji-Khan.

Lorsque Tchinguiz-Khan reçut la nouvelle de la mort de
170 Djoudji-Khan, il en ressentit la plus vive douleur, et il ordonna un grand deuil. Il adressa alors à ses enfants et à ses émirs des avis, des conseils et des recommandations au sujet des affaires de l'état. A la fin du deuil il ordonna à Outtchèguine[1]) de se rendre dans le Descht-i-Qiptchâq, d'y proclamer khan à la place de Djoudji-Khan, son second fils Batou, surnommé Sâïn-Khan (le bon prince) et de le faire reconnaître en cette qualité par ses frères cadets et par tous les émirs. Si quelqu'un d'eux, ajouta le khan, refuse de le reconnaître, tu resteras toi-même auprès de lui, et tu me feras sans délai ton rapport pour que je prenne les mesures convenables.

Dès que Batou apprit que Outtchèguine s'approchait de son oulous, il envoya à sa rencontre d'abord ses fils, ses frères et

1) Bèlqoutaï-Oultchéguine, fils cadet de Yèssouguèï-Bèhâdour.

ses émirs, puis il partit lui-même pour aller le recevoir. Les trois premiers jours qui suivirent l'arrivée d'Outtchèguine furent passés à pleurer la mort de Djoudji-Khan. Lorsque les cérémonies du deuil furent terminées, Outtchèguine plaça Batou-Khan sur le trône de son père, et fit connaître à ses frères et à ses émirs les volontés de Tchinguiz-Khan. Tous sans exception reconnurent l'autorité de Batou-Khan. On donna un grand festin, dans lequel les Mogols, selon leur usage, présentèrent à Batou la coupe, qu'il leur présenta lui-même à son tour, en leur faisant de riches présents. Ce fut au milieu de ces réjouissances qu'un homme, arrivé de l'ordou impérial, apporta la nouvelle de la mort de Tchinguiz-Khan. En un instant le peuple fut saisi d'une telle douleur que de tous les côtés l'air retentit de cris et de gémissements. En un mot, après les cérémonies du deuil, Batou-Khan confia la régence à Toqaï-Timour, le cadet de ses frères, et partit avec Outtchèguine et ses cinq frères Orda, Schèïbân, 171
Berkè, Dzampàï et Berkèdjâr, pour Qara-Qouroum, qui avait été la résidence de Tchinguiz-Khan. Il y fut rejoint par tous les princes du sang et par les émirs, et tous ensemble ils pleurèrent de nouveau la mort du khan. Lorsque les cérémonies du deuil furent terminées, tous les princes et les émirs, conformément aux dernières volontés de Tchinguiz-Khan, placèrent sur le trône Okèdaï-Qâân. Dans un grand festin que l'on donna à cette occasion, les princes et les émirs présentèrent la coupe à Okèdaï-Qâân, qui la leur présenta à son tour. Ensuite le qâân ouvrit les portes de ses trésors et répandit tant de largesses qu'il ne resta plus un seul pauvre; tout le monde devint riche.

Les souverains de quelques pays du Khitaï ayant refusé de se soumettre, Okèdaï-Qâân résolut de marcher contre eux. Il ordonna à Batou-Khan de l'accompagner dans cette expédition, et celui-ci suivit le qâân avec ses cinq frères.

Après avoir porté le ravage dans tous les pays ennemis le qâân revint à Qârâ-Qouroum, d'où il envoya Batou-Khan pour soumettre les pays habités par les Ourous, les Tcherkèsses, les

Boulgares et quelques autres peuples. Kouyouk-Khan, fils d'Okèdaï-Qâân, Mangou-Qâân[1]), fils de Touli-Khan, et Baïdâr, fils de Djaghataï, reçurent l'ordre de suivre Batou-Khan et de l'aider dans cette expédition.

Batou-Khan partit avec tous ces princes et arriva dans sa résidence, où Toqaï-Timour donna à tous ses hôtes une fête qui dura trois jours. Ensuite Batou-Khan leur en donna une seconde, qui dura quarante jours, pendant lesquels on ne cessa de se livrer aux plaisirs et à la bonne chère. Après ces fêtes Batou-Khan envoya ses Tougatchis[2]) pour rassembler des troupes, et en peu de temps une armée innombrable se trouva rangée sous
172 ses drapeaux. Il faut savoir que la résidence de Djoudji-Khan était Kouk-Orda dans le Dèscht-i-Qiptchâq.

Nous parlerons plus bas[3]) de la conquête des pays des Madjârs, des Baschqourdes, des Ourous, des Kourel?[4]) et des Nèmisch, par Batou-Khan, ainsi que de la mort de ce prince.

Règne de Berkè-Khan, fils de Djoudji-Khan, dans le Dèscht-i-Qiptchâq [5]).

A la mort de Batou-Khan[6]), Mangou-Qâân nomma à sa place Sartâq-Oghlân, fils de Batou-Khan. Mais celui-ci étant mort avant d'être monté sur le trône, Mangou-Qâân nomma khan Olaqitch[7]), frère cadet de Sartâq. Olaqitch étant mort peu de temps

---

1) On donne ici à Mangou le titre de qâân, qu'il ne reçut que plus tard, à son avènement au trône.

2) D'Ohsson, H. des Mongols. T. I. Livre I. Chap. III, p. 90. *Touadji*. Aide-de-camp. Il est souvent parlé des Touvâdji تواجی dans le مطلع السعدین.

3) Voy. Hammer, Hist. de la Horde-d'or, p. 95.

4) Ce mot est toujours écrit کورل Kourel dans nos manuscrits.

5) Dans le Târikh-i-Djènnâbi, Mit de l'Institut Oriental. Fol. 903 verso, il est dit: Le Dècht-i-Qiptchâq est appelé également دشت برکه Dècht-i-Berké, parce que Berkè fut le premier prince de la famille de Tchinguiz-Khan qui embrassa l'islamisme dans le Descht-i-Qiptchâq.

6) En 654 (1256).

7) Alias. Olagtchi.

après sa nomination, Mangou-Qâân plaça sur le trône Berkè-Khan[1]), fils de Djoudji-Khan. A son avènement au trône, Berkè-Khan donna un grand festin et fit de grandes largesses. Il laissa à ses frères aînés et cadets les oulous que leur avait donnés Batou-Khan, et envoya au qâân une[2]) grande quantité de présents. Ensuite Dieu, le Très-Haut, lui inspira un amour vrai pour la foi de l'islâm, et il reconnut l'erreur dans laquelle il vivait. Un jour, comme il se rendait à Sèraïtchiq, ville qu'avait fondée son frère aîné, il rencontra une caravane qui arrivait de Boukhara. Il appela à l'écart deux des Boukhares de cette caravane et se mit à les interroger sur les dogmes et sur les préceptes de l'islamisme. Ces Boukhares lui expliquèrent bien clairement ce qu'était la religion musulmane, et ce prince fortuné, c'est-à-dire Berkè-Khan, se convertit à l'islamisme dans toute la sincérité de son âme. Ensuite il fit appeler Toqaï-Timour, le cadet de ses frères, et lui confia son secret, et celui-ci se fit éga- 178
lement musulman. Après cela Berkè-Khan proclama hautement la religion de l'islâm et ne cessa de poursuivre et de persécuter partout les infidèles. Enfin cette créature si noble fut attaquée de spasmes aigus et retourna au sein du Seigneur en 664 (1265), après avoir régné vingt-cinq ans[3]).

Règne de Mangou-Timour-Khan, fils de Toqân (ou Toughân), fils de Batou-Khan[4]). Règne de Touda-Mangou, fils de Toqân, fils de Batou-Khan. Règne de Touqtaghou-Khan, fils de Mangou-Timour.

Après la mort de Berkè-Khan, Mangou-Timour-Khan monta

---

1) Le nom de ce prince est souvent écrit dans les manuscrits بورکه et بورکا Bourka.

2) Sur les Djoudjides dans le Descht-Qiptchâq, voyez Defrémery, Extraits de Khondémir et de Mirkhond. Journal asiatique, mars 1851, pp. 105 et suivantes.

3) مدّت پادشاهلیقی ییکرمی بیش ییل ایردی Il y a ici une erreur évidente. Berkè, monté sur le trône en 654, n'a régné que dix ans.

4) Le texte porte par erreur توقای ابن باتو خان au lieu de توقان ou

sur le trône et s'occupa à affermir sa puissance. Conformément à ce que Batou-Khan avait fait pour ses frères aînés et ses frères cadets, il fit la cession du pays d'Aq-Orda à Bèhâdour-Khan, fils de Schèïbân-Khan, et donna Kafa et la Crimée (Qrim) à Ouran-Timour, fils de Toqaï-Timour. Il marcha lui-même contre les Boulgares et revint victorieux dans ses états après une absence de deux ans. Ensuite il alla avec une armée innombrable attaquer Abaqâ-Khan dans l'Irân, d'où il revint après avoir conclu la paix avec ce prince. Depuis cette époque il exista toujours des relations amicales entre Mangou-Timour et Abaqâ-Khan, qui ne cessèrent jamais de s'envoyer réciproquement des présents.

Abaqâ-Khan mourut en six cent quatre-vingt[1]) et eut pour successeur Ahmed-Khan[2]). Ce prince, qui était musulman, fut mis à mort quelque temps après, par ordre d'Arghoun-Khan, fils d'Abaqâ-Khan, qui monta lui-même sur le trône.

Lorsque Mangou-Timour-[3]) Khan apprit, dans le Dèscht-i-
174 Qiptchâq, l'avènement d'Arghoun-Khan au trône, il envoya contre lui une armée de quatre-vingt mille hommes, sous le commandement de deux de ses beks, Toqtaï et Turktaï. Arghoun-Khan, à la nouvelle de la marche de cette armée, envoya à sa

---

طوغان Toughân, comme on le voit écrit dans le خلاصة الاخبار M[it] de l'Institut Oriental, p. 284 verso. Dans le *Habiboussiar* il n'est fait mention des princes de la branche de Djoudji, qui ont régné dans le Descht-Qiptchâq. Dans le Raozètoussafâ. On ne trouve que les noms de Djoudji —, de Berkè —, puis de Djânu-Bèk. Hammer dit dans son Histoire de la Horde-d'or, p. 248: Batou eut quatre fils: *Sertâq*, Toutouqân (Toghân), *Andewan* et *Goulafdji?* Mengou-Timour était le fils de Toutouqân. Toutouqân, second fils de Batou, eut cinq fils: *Bartou, Menggou-Timour, Boura-Sinkou, Toukouman* et Oudadji? et plus loin p. 259, il cite comme successeur de Mengou-Timour, Toudaï-Mengou, fils de Toutouqân ou Toughân?! Plus loin M. Hammer dit que Toutouqân ou Toughân, second fils de Batou, eut cinq fils: Bartou (ou Dariou), Mengou-Timour, Touratchinkou, Toudaï-Mengou et Oudadji.

1) D'après Djennâbi, en 681, et d'après d'Ohsson T. III, p. 537 le 20 de zoul-hiddja 680 (le mercredi 1 avril 1282).

2) Toqoudâr, septième fils de Holagou, qui prit le titre de sultan et le nom de Ahmed quand il embrassa l'islamisme. Ahmed-Khan fut mis à mort le 26 de djèmadi 1[er] 683 (10 août 1284). d'Ohsson, T. III, p. 607.

3) Mangou-Timour surnommé كلك Kilk (Kèlèk) خلاصة الاخبار

rencontre l'émir Toughadjar avec une armée innombrable, qu'il ne tarda pas à suivre en personne. Les deux armées en vinrent aux mains près de Qârâ-Bâgh, mais les troupes de Mangou-Timour-Khan furent défaites et obligées de prendre la fuite. La nouvelle de cette défaite causa à Mangou-Timour-Khan une douleur si violente, qu'il en mourut.

Touda-Mangou-Khan.

Touda-Mangou-Khan, fils de Toqân (Toughân), fils de Batou-Khan, succéda à Mangou-Timour-Khan. Ce prince ayant commencé à se livrer à des actes de violence et de tyrannie, Touqtaghou-Khan, fils de Mangou-Timour-Khan, obligé de fuir son oppression, quitta le pays, mais il revint quelque temps après, à la tête d'une nombreuse armée, qu'il avait rassemblée, et attaqua Touda-Mangou-Khan, auquel il enleva le trône et la vie[1]).

Touqtaghou-Khan[2]).

Touqtaghou-Khan soumit plusieurs pays. Il suivit les traces et l'exemple de ses pères, et passa enfin de ce monde périssable dans le séjour de l'éternité, après avoir porté pendant six ans la couronne. Il fut enterré dans la ville de Sèraïtchiq.

Uzbèk-Khan, fils de Toghroul-Khan, fils de Mangou-Timour-Khan, fils de Toqân, fils de Batou, fils de Djoudji-Khan, fils de Tchinguiz-Khan.

A la mort de Touqtaghou-Khan, Uzbèk-Khan fut proclamé khan. Quoique ce prince n'eût que treize ans, lorsqu'il montait sur le trône, il ne tint pas les rênes du gouvernement avec moins de fermeté que ses pères. Il sut distinguer et honorer de ses bienfaits les hommes, chacun d'après son rang et ses mérites. Il

---

1) Voy. Hammer, H. de la Horde-d'or, pp. 262—267.
2) Toqtaghou, le Toktaï de Hammer.

175 convertit ses sujets à la religion musulmane, et c'est grâce à ce prince fortuné que tous les habitants du pays eurent le bonheur de recevoir la lumière de la foi de l'islâm. C'est depuis lui que tout l'Il de Djoudji reçut le nom d'Il d'Uzbek, nom que cette tribu conservera jusqu'au jour du jugement dernier. Tous les actes d'Uzbek-Khan furent ceux d'un prince juste et équitable. Il alla deux fois attaquer Abou-Saïd-Khan dans l'Irân, mais ses deux expéditions échouèrent, et il mourut sans avoir pu se rendre maître de ce pays[1].

Djâni-Bèk-Khan, fils d'Uzbèk-Khan.

Après la mort d'Uzbek-Khan, Djâni-Bèk-Khan monta sur le trône dans la ville de Sèrâïtchiq. Musulman zélé et rigide observateur des saints préceptes de la foi, ce prince fut toujours plein de respect et d'égards pour les savants et pour les lettrés, pour les pélerins et pour les pieux serviteurs de Dieu. Mèlik-Aschraf, fils de Timour-Tâsch, régnait alors dans l'Azerbaïdjan. Une grande partie des habitants et des mollas de ce pays avaient dû s'expatrier pour se soustraire à la tyrannie de ce prince dépravé et méchant. L'un d'eux, le qadhi Mouhioud-dine, était venu s'établir à Sèraïtchiq où il prêchait tous les jours. Un jour que Djâni-Bèk-Khan s'était rendu à la mosquée pour entendre le sermon de ce qadhi, celui-ci, après avoir terminé son sermon, fit de la tyrannie et de l'iniquité de Mèlik-Aschraf une peinture si révoltante que Djâni-Bèk-Khan et tous les assistants fondirent en larmes. Alors le qadhi dit au khan: «Si tu ne vas pas nous venger de ce Mèlik-Aschraf, prends garde aux plaintes que nous porterons contre toi au jour du jugement[2].» Ces paroles firent

---

1) Aboulghazi ne parle pas de Issanbey (Tinibey), qui ne fit que passer sur le trône du Qiptchâq. Voy. Hammer, H. de la Horde-d'or, p. 304.

2) قيامت كونى سنينك ايتاكينك وبيزنينك قولميز mot à mot: Au jour du jugement dernier, le pan de ta robe et nos mains, c.-à-d. Au passage du pont Sirât, nos mains t'arrêteront par le pan de ta robe.

une grande impression sur le khan. Il rassembla une armée et 176
marcha contre Mèlik-Aschraf qui fut défait et mis à mort[1]. Ce Mèlik-Aschraf possédait quatre cents charges de chameau de rubis et de pierres précieuses, sans parler de ses autres trésors. Tous ces rubis et ces pierres précieuses furent distribués entre les troupes du khan. Djâni-Bèk-Khan laissa son fils Birdi-Bèk comme gouverneur de l'Azerbâïdjan et rentra victorieux dans son yourt.

Peu de temps après son retour il fut atteint d'une maladie qui se prolongea. Sentant qu'il ne se relèverait pas de cette maladie, il expédia un courrier dans l'Azerbâidjan pour rappeler auprès de lui son fils Birdi-Bèk, qu'il avait laissé comme gouverneur de ces pays. Mais sentant sa fin approcher, il fit reconnaître son fils, en son absence, pour son héritier et son successeur. Il donna à ses sujets de bons et sages conseils et mourut en sept cent cinquante-huit[2], avant l'arrivée de Birdi-Bèk-Khan. Il fut enterré à Sèraïtchiq. Il avait régné dix-sept ans.

Birdi-Bèk-Khan, fils de Djâni-Bèk-Khan.

Birdi-Bèk-Khan n'arriva de Tèbriz à Sèraïtchiq qu'après la mort de son père. Pendant trois jours on pleura la mort de Djâni-Bèk-Khan, puis après les cérémonies du deuil Birdi-Bèk-Khan fut proclamé khan par tous les princes du sang et les émirs. Ce prince, d'un caractère cruel et à l'âme noire et méchante, fit tuer tous ses parents, sans exception, pour que le 177
souverain pouvoir, disait-il, lui restât à lui seul. Il ne savait pas que ce monde est périssable. Il mourut enfin en sept cent soixante-deux, après un règne qui n'avait pas même duré deux ans[3].

1) En 756 (1335). On suspendit sa tête à la porte d'une mosquée à Tébriz. D'Ohsson, T. IV, p. 741. D'après Djennâbi, en 765. Notre auteur a dit plus haut p. 169 du texte, que Djâni-Bek fit mettre à mort Mèlik-Aschraf en 759.

2) Il a ici une erreur de date, car notre auteur a dit p. 169 du texte, que Djâni-Bèk fit mettre à mort Mèlik-Aschraf en 759.

3) Pour les khans qui ont régné dans le Decht-Qiptchâq après Bèrdi-Bèk, voy. Khondèmir, Khoulâssatoul-Akhbar. Trad. de Grigorieff, et Hammer. H. de la Horde-d'or.

Avec lui s'éteignit la branche de Sâïn-Khan (Batou). Les Uzbeks ont un proverbe qui dit: «Le cou du chameau a été tranché dans la personne de Birdi-Bèk». Les princes qui régnèrent après lui descendaient des autres fils de Djoudji-Khan.

CHAPITRE VIII.

Descendants de Schéïbân-Khan, cinquième fils de Djoudji-Khan, fils de Tchinguiz-Khan, qui ont régné dans le Touran, dans le pays des Qazaques, en Crimée (Qrím) et dans le Mâvérân-Nahr.

Schéïban-Khan, fils de Djoudji-Khan, fils de Tchinguiz-Khan. —Bèhâdour-Khan[1]), fils de Schèïbân-Khan. Djoudji-Bogha, fils de Bèhâdour-Khan. — Bâdâ-Qoul, fils de Djoudji-Bogha. — Mounguè-Timour, fils de Bâdâ-Qoul. — Bik-Qoundi-Oghlân, fils de Mounguè-Timour. — Aly-Oghlân, fils de Bik-Qoundi-Oghlân. — Hâdji-Mohammed-Khan, fils de Aly-Oghlân. — Mahmoudèk-Khan, fils de Hâdji-Mohammed-Khan. — Ibâq[2])-Khan, fils de Mahmoudèk-Khan. — Toulouq-Khan, fils de Ibâq-Khan. — Schamaï-Sultan, fils de Toulouq-Khan. — Ouráz-Sultan, fils de Schamaï-Sultan. — Bèhâdour-Sultan, fils de Ourâz-Sultan. — Mourtazi-Khan, fils d'Ibâq-Khan, fils de Mahmoudèk-Khan ci-dessus mentionné. — Koutchoum-Khan, fils de Mourtaza-Khan, dernier prince de cette branche. Ce Koutchoum-Khan régna dans le Touran pendant quarante ans. Il parvint à un âge très-avancé et finit par perdre la vue. Chassé du Touran par les Ourous (Russes) en mille trois, il s'enfuit chez les Manghoutes, où il termina ses jours.

1) On a vu plus haut, page 173 du texte, que Mangou-Timour-Khan donna le pays de Aq-Orda á Bèhadour-Khan, fils de Schèïbân-Khan.

2) Voy. Véliaminof-Zernof, Histoire des khans de Khassimoff. T. II, pp. 239 et 394.

Descendants de Toqaï-Timour, qui ont régné en Crimée. 178

Ouz-Timour, fils de Toqaï-Timour, fils de Djoudji-Khan, fils de Tchinguiz-Khan; — Saritcha, fils de Ouz-Timour; Koundjèk-Oghlân, fils de Saritcha[1]); — Toqoul-Khodjâ-Oghlân, fils de Koundjèk-Oghlân; — Touï-Khodja-Oghlân, fils de Toqoul-Khodja-Oghlan; — Toqtamisch-Khan, fils de Touï-Khodja-Oghlân. Toqtamisch-Khan eut huit fils: Djèlâloud-dine; — Djabbâr-Birdi; — Koubouk; — Kèrim-Birdi; — Iskender; — Abou-Saïd; — Koutchouk et Qâdir-Birdi.

Toqoul-Khodja mentionné plus haut eut un frère cadet appelé Toulèk-Timour. (Les descendants de Toulèk-Timour furent) Habinè?, fils de Toulèk-Timour; — Hassan-Oghlân, surnommé Itchkili-Hassan, fils de Habinè; — Mohammed-Khan, fils de Itchkili-Hassan; — Tasch-Timour, fils de Mohammed-Khan; — Ghiqâssouddine-Khan, fils de Tasch-Timour; — Hâdji-Guirèï, fils de Ghiqâssouddîne-Khân.

Hâdji-Guirèï eut huit fils: Dèvlèt-Yâr; — Nour-Dèvlèt-Khan; — Haïdâr-Khan; — Qoutlouq-Zèmân; — Kildisch; — Mingli-Guirèï-Khan; — Yamghourtchi — et Ouz-Timour[2]).

Les khans qui règnent en Crimée sont des descendants de Hâdji-Guirèï-Khan; mais, vu l'éloignement où nous sommes de ce pays, nous ne pouvons pas savoir au juste duquel de ses fils ils descendent.

Descendants de Toqaï-Timour qui ont régné dans le pays des Qazâques.

Ouz-Timour, fils de Toqaï-Timour, fils de Djoudji-Khan, fils de Tchinguiz-Khan; — Khodja[3]), fils de Ouz-Timour; — Bâdâ-Qoul-Oghlân, fils de Khodja....; — Ourous-Khan, fils de Bâdâ-Qoul-Oghlân; — Qouyourtchiq-Khan, fils de Ourous-Khan; —

1) Voy. Véliaminof-Z. Hist. des kh. de Kassimoff. T. I, pp. 230, 420, 428 et T. II, p. 9.

2) Voy. V.-Z. H. T. I. p. 98.

3) Khodja doit être suivi ou précédé de quelque nom propre.

Barâq-Khan, fils de Qouyourtchiq-Khan; — Abou-Saïd, surnommé Djâni-Bèk-Khân[1]), fils de Barâq-Khan.

Abou-Saïd eut neuf fils: Irântchi[2]); — Mahmoud; Qassim, le même qui eut une guerre avec Mohammed-Khan-Schèïbani et
179 fut cause de sa mort; Itik[3]); — Djânisch; — Qanbar; — Tanisch; — Oussèk; — et Djâouk[4]).

Descendants de Toqaï-Timour, troisième fils de Djoudji-Khan, qui ont régné dans le Mâvèrân-Nahr (Transoxiane).

Ouz-Timour, fils de Toqaï-Timour, fils de Djoudji-Khan, fils de Tchinguiz-Khan; — Ibâï, fils de Ouz-Timour; — Toumghan, fils de Ibâï; — Qoutlouq-Timour-Oghlân, fils de Toumghan; — Timour-Bek-Oghlân, fils de Qoutlouq-Timour-Oghlân[5]); Timour-Qoutlouq-Khan, fils de Timour-Bèk-Oghlân; — Timour-Sultan, fils de Timour-Qoutlouq-Khan; — Mohammed-Khan, fils de Timour-Sultan; — Djavâq-Sultan, fils de Mohammed-Khan; — Manghischlâq-Sultan, fils de Djavâq-Sultan; — Yâr-Mohammed-Sultan[6]), fils de Manghischlâq-Sultan; Djâni-Sultan, fils de Yâr-Mohammed-Sultan; — Dîn-Mohammed-Sultan, fils de Djâni-Sultan; — Nadir-Mohammed-Khan, fils de Dîn-Mohammed-Sultan; — Abdoul-Aziz[7])-Khan, fils de Nadir-Mohammed-Khan.

---

1) ابو سعيد لقبى جانى بيك خان Comme on dit: اورده لقبى ايچن باتو لقبى ساين خان بارغوتاى لقبى قريلتوق محمد لقبى شاه بخت. Mr V.-Zernof T. II, p. 267 dit: Djâni-Bèk-Khan, surnommé Abou-Saïd. Джанибекъ-Ханъ по прозванію Абу-Саидъ.

2) V.-Zernof. Ираиджи, Iraïdji.

3) Ou Aïtik. Aï-Bèk?

4) Ou Djâdik. جادك? V.-Z. T. II. p. 269 et 124.

5) D'après quelle autorité Aboulghazi fait-il Timour-Bèk-Oghlân, fils de Qoutlouq-Timour-Oghlân, fils de Toumghan, fils de Ibaï?

6) Yâr-Mohammed-Sultan, qui avait dû fuir d'Astrakhan, se réfugia, vers 975 (1567), avec son fils Djâni-Sultan, à Boukhara, auprès d'Iskender-Khan, qui donna sa fille en mariage à Djâni-Sultan.

7) Abdoul-Aziz-Khan, qui succéda en 1055 à son père Nadir-Mohammed-

Les généalogistes Uzbeks affirment que les ancêtres d'Abdoul-Aziz-Khan et des souverains qui ont régné dans le pays des Qazaques et en Crimée (Qrim) descendaient de Toqâï-Timour, troisième fils[1]) de Djoudji-Khan, et que les ancêtres de Hadjim-Khan[2]), d'Abdoullah-Khan et de Koutchoum-Khan, descendaient de Schèïbân-Khan, cinquième fils de Djoudji-Khan. Il faut savoir que les trois derniers khans susmentionnés étaient contemporains et se suivirent de près au tombeau. Nous avons déjà parlé plus haut des autres fils de Djoudji-Khan et de leurs états (yourt).

CHAPITRES VIII et IX.

Descendants de Schèïban-Khan, cinquième fils de Djoudji-Khan. 180

Ces deux chapitres se subdivisent un peu plus bas. Nous avons dû les réunir ici en un seul; ce dont nous avertissons.

Comme il a déjà été dit, Djoudji-Khan avait résolu d'aller soumettre les pays habités par les Mâdjârs, les Baschqourds, les Ourous, les Kourel et les Némich, et il avait donné à ses troupes l'ordre de se préparer pour une campagne qui devait durer sept ans. Mais il était mort avant d'avoir eu le temps de rassembler son armée. Tchinguiz-Khan,

---

Khan, était né en 1022 (1613). Le chronogramme suivant donne la date de sa naissance.

شهنشاه جمجاه عبد العزیز که مثلش بعالم زمادر نزاده بدواندی اکر
اسب غیرت بهرجا دواندی شهانرا بهر سوپیاده چو تاریخ مولودش ازعقل
جستم بتعظیم کفتاکه بابخت زاده, 1022. Voy. plus loin, p. 316 du texte.

1) Le manuscrit Dahl dit ici اون اوچلانجی اوغلی treizième fils.

2) Hadji-Mohammed-Khan, fils d'Agâtaï-Khan.

qui vivait encore à cette époque, avait alors ordonné à son petit-fils Batou, surnommé Sâïn-Khan (le bon prince), fils de Djoudji-Khan, de mettre à exécution le projet qu'avait formé son père. Mais Sâïn-Khan ayant reçu la nouvelle de la mort de Tchinguiz-Khan, pendant qu'il était encore occupé à rassembler ses troupes, (cette expédition fut encore retardée). Okèdaï-Qâân, qui fut proclamé khan deux ans après la mort de Tchinguiz-Khan, renouvella à Sâïn-Khan l'ordre de marcher.

Ce prince entra sur les terres des Ourous et s'avança jusqu'à Moscou (Moskaw), où les souverains des Kourel, des Némich et des Ourous, avaient réuni leurs forces et s'étaient retranchés. On combattit pendant près de trois mois. Enfin Schèïbân-Khan dit un jour à son frère aîné Sâïn-Khan: «Ajoute un corps de cinq à six mille hommes aux troupes que je commande; j'irai pendant la nuit tourner la position de l'ennemi, et je tomberai le matin sur son camp, au moment où vous-même vous l'attaquerez en face». Ce plan fut mis à exécution pendant une nuit, et le lendemain, lorsque l'action commenca à s'échauffer, Schèïbân-Khan fondit sur le camp ennemi et arriva au bord du fossé qui l'entourait. Là il descendit de cheval avec toute sa troupe, puis après avoir franchi le fossé et rompu les chaînes de fer avec lesquelles on avait solidement attaché ensemble tous les chariots
181 placés en cercle au-dedans du fossé, il renversa et brisa ces chariots et tomba, la lance et le sabre à la main, sur l'ennemi, qui attaqué ainsi, d'un côté par Sâïn-Khan, et de l'autre par Schèïbân-Khan, fut entièrement défait et perdit soixante et dix mille hommes en ce seul endroit. Tous ces pays se soumirent à Sâïn-Khan.

A son retour de cette campagne, Sâïn-Khan dit au fils aîné de Djoudji-Khan, Orda, surnommé Itchène[1]) (son frère aîné): «C'est toi, qui dans cette campagne a fait réussir nos affaires», et il lui donna un *Il* de dix mille tentes. Il loua également beau-

---

1) Dans le Mt Dahl le mot ايچن Itchène est partout écrit ايلچن Eltchène.

coup son frère cadet Schèïbân-Khan, auquel il donna un Îl de quinze mille tentes et de plus le pays des Kourel nouvellement conquis, ainsi que les quatre ourouq des Qouchtchi, des Naïmân, des Qarliq et des Bouïrouk, de ses domaines héréditaires. «Tu auras pour yourt, lui dit-il, tout le pays qui s'étend entre les domaines de mon frère aîné Itchène et les miens; tu pourras passer l'été sur l'Irghiz-Saouq, l'Or, l'Ilèk et à l'est du Yâqiq (Oural), jusque près des montagnes de l'Oural, et l'hiver dans le Qârâ-Qoum, l'Arâ-Qoum, sur les bords du Sir et vers l'embouchure du Djou[1]) et du Sari-Sou. Schèïban envoya un de ses fils avec des beks expérimentés et sa tribu dans le pays des Kourel qui est resté ainsi, de père en fils, entre les mains des descendants de Schèïbân-Khan. On prétend que les princes qui règnent aujourd'hui sur les Kourel, sont encore des descendants de Schèïbân-Khan. Mais ce pays est loin, et Dieu seul sait si ce qu'on dit à ce sujet est vrai ou faux.

Schèïban-Khan mourut après avoir passé quelques années dans les pays susmentionnés. Il eut douze fils dont voici les noms: Bâinâl; — Bèhâdour; — Qadâq; — Balqâ; — Tchèrîk; — Merguène; — Qourtougha; — Ayâtchi; — Saïlghan; — Bè- 182
yandjar; Madjar et Qountchi.

Schèïbân-Khan eut pour successeur son second fils Bèhâdour-Khan qui eut deux fils, dont l'aîné s'appelait Djoudji-Bougha et le cadet Qoutlouq-Bougha. Djoudji-Bougha qui succéda à son père eut quatre fils: Bâdâ-Qoul, Biktimour, Niqtchâr et Ys-bougha. Après la mort de Djoudji-Bougha, son fils Bâdâ-Qoul monta sur le trône de son père. Il n'eut qu'un fils, nommé Ming-Timour qui, à cause de sa bravoure et de son esprit, fut appelé Koulouk-Ming-Timour. On appelle en turc *Koulouk* quelqu'un qui croit fermement que, si une chose qu'il a dite se réalise, il ne connaîtra jamais le malheur.

Koulouk-Ming-Timour-Khan eut six fils: Ilbâk, — Djanta,

1) Djou ou Tchou.

— Foulâd, — Souyounitch; — Timour; — Tounka-Bik-Qoundi. Ming-Timour laissa en mourant sa couronne à son fils Foulâd, qui eut deux fils; Ibrahim et Arab-Châh. Les Uzbeks ont fait de ces deux noms Issa-Arab.

Descendants de Scheïban-Khan qui ont régné dans le Mâvèran-nahr (Transoxiane).

Aboul-Khaïr-Khan [1]), fils de Dèvlèt-Chèikh-Oghlân, fils d'Ibrahîm-Oghlân, fils de Foulâd, fils de Ming-Timour, fils de Bâdâ-Qoul, fils de Djoudji-Bougha, fils de Bèhâdour, fils de Schèïban-
198 Khan, fils de Djoudji-Khan, fils de Tchinguiz-Khan, eut onze fils [2]) dont l'aîné Châh-Boudâq-Sultan eut deux fils: Mohammed, surnommé Châh-Bakht (Que la miséricorde de Dieu soit sur lui!). Mohammed-Châh-Bakht était poète et, comme il descendait de Chèïban-Khan, il s'était donné le nom poétique (Takhallous) de Schèïbâni (Que la miséricorde de Dieu soit sur lui!). Le fils cadet de Châh-Boudâq-Sultan ci-dessus mentionné était Mahmoud-Sultan, qui eut pour fils Obèïdoullâh [3]).

---

1) Aboul-Khaïr-Khan, né en 816 (1413), mourut en 874 (1469), dans l'année de la souris, à l'âge de cinquante-sept ans. Târikh-i-Aboul-Khaïr-Khani. 346 verso.
درتیجاه وفت سالکی در تاریخ سنه اربع و سبعین وثمانمایه موافق سیچقان
ییل Aboul-Khaïr-Khan eut trois femmes: 1) Aghanâq-Biguè, de la tribu des Bourgout et mère de Châh-Boudâgh-Sultan et de Khodja-Mohammed-Sultan; 2) une de la tribu des Qoungrât, mère de Haïdar-Khan, de Seïd-Babâ-Khan, de Sandjar-Sultan et de Chèïkh-Ibrahim-Sultan; 3) Rab'a-Sultan-Bèguim, fille d'Ouloug-Bèg et mère de Koutch-Koundji-Khan, de Souïounitch-Khodja-Khan et de Aq-Bouroun-Sultan, f. 347. D'après Djennâbi, Aboul-Khaïr-Khan n'eut de Rab'a-Bèguim que deux fils: Koutch-Koundji et Souïounitch-Khodja, f. 910 verso.

2) Aboulghazi ne nomme que deux de ces fils. Voy. les noms des onze fils d'Aboul-Khaïr. Table № 1.

3) Obèïd-Oullâh-Khan, second fils de Chah-Boudâq, eut deux fils: 1) Abdoul-Aziz, qui ne laissa pas de fils; 2) Mohammed-Rahim, qui eut un fils nommé Bourhân-Sultan: Târikh-i-Timouri, p. 93. Schèïbâni-Nâmèh, trad. de M. Bérézine, p. 62, ligne 31, au lieu de Obèïdoullah-Khan (Обейдулла-Ханъ) on lit Abdoullah-Khan. У Махмудъ-Султана сынъ Абдулла-Ханъ. Erreur bien explicable, dans un ouvrage où, comme dans le Schèïbani-Namé et l'Histoire d'Aboulghazi on voit cité et répété un nombre effrayant de noms propres.

Le second fils d'Aboul-Khaïr-Khan se nommait Khodja-Mohammed; mais les Uzbeks l'appelaient Khodjou'am-Tintèk (Khodja-Mohammed l'idiot). Son fils Djâni-Bèk[1]) était également sot. Le fils de ce dernier, Iskender[2]), était aussi mal partagé du côté de l'esprit; mais il y avait en lui deux choses bonnes. D'abord il faisait toujours avec une assiduité merveilleuse ses prières obligatoires (Namaz-i-fârizè), ainsi que ses prières surérogatoires (Namaz-i-nâfilè), et puis c'était un homme unique à lancer et à soigner un faucon.

Iskender fut le père du célèbre et fameux Abdoullâh-Khan[3]) dont le fils Abdoul-Mou'mine fut le dernier prince de cette maison. Nous ne parlerons pas ici d'Abdoullâh-Khan, dont l'histoire est bien connue partout.

---

1) Djâni-Bèk eut douze fils. Voy. la Table № 1.

2) Iskender-Khan eut cinq fils. Voy. T. № 1. Iskender-Khan régna de 968 à 991 (1561—1583). Véliaminoff-Z. Monnaies Boukhares et Khiviennes (Монеты Бухарскія и Хивинскія). Les deux chronogrammes suivants nous donnent la date de sa mort:

حیفا از پادشاه درویشان 991

آه از شاه عاقبت محمود 991

3) Abdoullâh-Khan né en 940. Le vers suivant donne deux fois la date de sa naissance.

حاکم نامی نوشاه جهان — منزل علی قود ارامان

940. — 940.

Monté sur le trône en 991. Voy. Histoire d'Abdoullâh-Khan par Hâfiz-Tânich. حافظ تانیش Le titre même de cette histoire شرف نامه شاهی Chèrèf-nâmè-i-Châhi, forme un chronogramme qui donne la date de l'avènement d'Abdoullâh au trône. 991. (Cette histoire d'Abdoullâh-Khan par Hâfiz-Tanich est souvent appelée, par nos orientalistes, simplement Abdoullâh-Nâmèh. On évite ainsi de confondre cet ouvrage avec le شرف نامه Chèrèf-Namèh. Histoire des Kourdes,

CHAPITRE IX.

Descendants de Chèïban-Khan, cinquième fils de Djoudji-Khan, fils de Tchinguiz-Khan, qui ont régné dans le Khârezm.

A la mort de Foulâd[1]), ses deux fils (Ibrahîm et Arab-Châh) partagèrent entr'eux les domaines de leur père, mais ils
184 continuèrent à vivre ensemble, passant l'été près des sources du Yâïq (Oural) et l'hiver près de l'embouchure du Syr-(Dèriâ). Ils jouirent d'une vie heureuse et paisible. Arab-Châh laissa en mourant sa couronne à son fils Hadji-Touli[2]), qui eut pour successeur son fils unique Timour-Chèïkh. Ce dernier prince était encore à la fleur de l'âge, lorsqu'il fut tué par des Qalmouqs, qui étaient venus fondre sur ses aoûls au nombre de deux mille. Transporté de colère, Timour-Chèïkh s'était mis aussitôt à leur poursuite et les avait atteints, avant que toutes ses troupes eussent pu se rassembler. Il attaqua néanmoins, mais il fut défait et périt dans ce combat.

Il était mort sans laisser d'héritier, ni fils, ni frère cadet. Aussi le pays ne tarda pas à être attaqué par l'ennemi, et les

---

par Chèrèf, prince de Bidlîs, publiée par V. Véliaminoff-Zernoff. St.-Pétersbourg. 1860—62). Abdoullâh-Khan mourut en 1006 (1598). Chronogr.

قايم شد قيامت 1006

حضور قلب چو بودى بذات او كرديد 1006

حساب سال وفاتش سر حضور برفت

Retranchez de حضور la lettre ح et vous aurez ضور 1006. L'auteur du Tarikh-i-Timouri fait remarquer que les mots: عبد الله بهادر خان que l'on trouve sur les monnaies de ce prince, donnent la date de la dernière année de son règne. 1005 (1597).

1) Foulâd, fils de Ming-Timour-Khan.

2) Dans le Chèïbâni-Namèh. Éd. Bérézine Hadji-Touli est appelé توغلوق حاجى Toughlouq-Hâdji (У Пулада сынъ Арабъ-Шахъ, у этого сынъ Тогт-Хугинъ-Хаджи. Trad. p. 51.

sujets, séparés de leur prince, allèrent dans leur désespoir se mettre sous la protection d'autres princes. Les aqsaqâl (anciens) de la tribu des Ouïghours vinrent alors à la tente de la khanîm (veuve du khan) pour prendre congé d'elle. «Toute la tribu est déjà partie, lui firent-ils dire, et nous nous allons la suivre. Mais, ajoutèrent-ils, comme notre khan avait plusieurs femmes et beaucoup de concubines, voyez si quelqu'une ne porte pas dans son sein un gage de sa tendresse, dans ce cas nous ne nous éloignerons pas avant la naissance de son enfant». La khanîm leur répondit qu'aucune des femmes ni des concubines du défunt n'était enceinte, mais qu'elle portait elle-même depuis trois mois un enfant dans son sein. Tous les Ouïghours se décidèrent alors à rester avec l'ordou. Cette nouvelle étant parvenue à la connaissance des naïmans qui s'étaient déjà éloignés, ils résolurent d'arrêter leur marche et de former, en attendant la naissance de cet enfant, un camp à part, sans retourner à l'ordou ni
se rendre auprès d'un autre prince. Les autres tribus partirent 185
et allèrent se mettre au service d'autres princes (tourè).

Après six mois, la khanîm mit au jour un fils auquel on donna le nom de Yâdigar. Les Ouïghours envoyèrent un homme aux tribus qui s'étaient éloignées. «Va, lui dirent-ils, et demande-leur un *souyoundji* (présent pour la bonne nouvelle)». Cet homme se rendit d'abord auprès des naïmans, qui lui donnèrent en *souyoundji* un cheval noir et revinrent à l'ordou. A leur arrivée, la khanim prit le nouveau-né dans ses bras, l'apporta dans la tente où son père tenait ses audiences et l'assit à la place d'honneur. Les Ouïghours, qui voulaient traiter les Naïmans comme des hôtes, leur cédèrent le côté gauche, comme la place d'honneur; car chez les Mogols, le côté gauche a la priorité sur le côté droit, parce que c'est à gauche que le Très-Haut a placé le coeur, ce souverain du royaume du corps. C'est pour cette raison que jusqu'à ce jour les Naïmans sont toujours placés à la gauche, comme à la place d'honneur.

Tous les anciens serviteurs de Timour-Chèïkh revinrent,

pleins d'espérance, se réunir autour de son jeune fils. Ils avaient à leur tête les Ouïghours et les Naïmans, qui s'appelèrent les qaratchis des enfants de Yâdigar-Khan. Dans la langue des Uzbeks le mot qaratchi signifie un homme qui, dans le malheur comme dans la prospérité, reste inébranlable dans sa fidélité et dans son dévouement[1]).

Yâdigar devint grand et eut quatre fils: le premier se nommait Berkè, le second Aboulèk, le troisième Aminèk et le quatrième Abak[2]). La langue mogole n'était pas encore tout-à-fait tombée en oubli à cette époque. Le mot *Amîn* a, en mogol, la même signification que *Djân* en arabe[3]), *Housch* en tâdjik (per-
186 san) et *Tin* en uzbèk. La lettre *k* du mot *Aminèk* est ce que les Arabes appellent Kaf-i-Tasghir (k, signe du diminutif), qui dans la langue des Uzbeks se forme au moyen des terminaisons *ghiner* ou *guinè*. Par exemple: *ât*, cheval, *âtghina*, petit cheval; *kschi*, homme, *kschi guinè*, petit homme, donc *aminèk*, signifie *djânghina*, petite âme. Maintenant ne nous éloignons pas trop de notre sujet.

Berkè-Sultan, fils aîné de Yâdigar-Khan, était un homme d'une force et d'un courage prodigieux. On dit que Dieu avait formé sa poitrine d'une seule pièce. Il y a toujours des cartilages entre les os de la poitrine, mais chez lui il n'y en avait point, c'était une seule pièce (une seule plaque ou planche).

Berkè-Sultan était contemporain d'Aboul-Khaïr, mais il était encore à la fleur de l'âge, lorsque ce dernier touchait déjà au terme de sa carrière.

---

1) Sur les Qaratchis en Crimée, à Kazan, à Kassimoff, chez les Nogaïs et chez les Qazaqs, voyez Véliaminoff-Zernoff, Hist. des khans de Kassimoff, T. II, pp. 419 et suivantes.

2) Chèïbani N. éd. Bérézine. Texte p. 55 بورکه انکه آبلالا ایلپانك Trad. p. 51 Бурка, Абка, Аблакъ и Ильпанекъ. (Bourka, Abka, Ablak et Ilpanèk.)

3) Djân est un mot persan et non arabe.

Dans le Mâvèrân-Nahr, Abou-Sa'ïd-Mirzâ[1]), descendant de Timour-Bèï, avait fait périr un de ses propres parents[2]), nommé Abdoullatif-Mirzâ[3]), et s'était emparé de ses états. Mirzâ-Mohammed-Tchouki, fils de cet Abdoullatif-Mirzâ, était venu se réfugier auprès d'Aboul-Khaïr-Khan, dont la femme[4]) était la

1) Abou-Sa'id-Mirzà, autrement appelé Sultan-Abou-Sa'id, était fils de Mirzâ-Sultan-Mohammed, fils de Baissanqour, fils de Châh-Roukh, fils d'émir Timour-Kourègân (Tamerlan). Mirzâ-Sultan-Mohammed est appelé par Mirkhond روضة الصفا M[it] de l'Académie Imp. des sciences, une fois, fils de Baïssanqour. f. 207, et une fois fils de Mirân-Châh. f. 221. Târikh-i-Tim. id. voy. pp. 63. V. et 65.

2) Par les mots: اوز قرينداشلاريندين notre auteur veut dire ici, un de ses propres parents.

3) Abdoullatif-Mirzâ était fils du célèbre Olough-Bèk, fils de Châh-Roukh, fils de Tamerlan.

4) Cette épouse d'Aboul-Khaïr-Khan s'appelait ربعه سلطان بيكيم Rab-a Sultan-Biguime. Elle était fille d'Olough-Bèk, père de Sultan-Abdoullatif-Mirzâ et de Sultan Abdoul-Aziz. Voy. Tarikh-i-Timouri. M[it] de l'Institut oriental, p. 93. Olough-Bèk fut mis à mort en 853, sur l'ordre de son fils Abdoullatif-Mirzâ par un nommé Abbâs, dont Olough-Bèk avait fait mourir le père. Le chronogramme suivant, composé à l'occasion de la mort d'Olough-Bèk et cité dans le Tarikh-i-Timouri, f. 62, donne en même temps la date de la mort de ce prince et le nom de son meurtrier:

الغ بیک بحر علوم است و حکم کر دین نبی‌را ازو بود پشت رعیاس

سهد سهادت چشید از ان کشت تاریخ عباس کشت

Les deux mots: عباس کشت «Abbâs l'a tué» donnent la date 853. Six mois plus tard Abdoullatif, qui avait également fait mourir son frère cadet Abdoul-Aziz, périt lui-même de la main de Bâbâ-Hussèïne, serviteur d'Olough-Bèk et d'Abdoul-Aziz. Le chronogramme باباحسين کشت «Bâbâ-Hussèïne l'a tué», donne aussi la date de sa mort et le nom de son meurtrier 854. Pour les détails voyez Mirkhond, Khondèmir et Mir Chèrif-Raqim. Abdoullatif eut pour successeur Abdoullâh, fils d'Ibrâhim, fils de Mirzâ-Châh-Roukh, fils de Tamerlan. Voy. Mirkhond. Le sultan Abou-Saïd fut mis à mort le 16 de rèdjèb 873 (1468), dans la plaine de Moghân, par Yadigâr-Mohammed-Mirzâ, fils de Sultan-Mirza-Mohammed, fils de Baïsonqour, fils de Châkh-Roukh. On trouve dans le Târikh-i-Timouri le chronogramme suivant, qui donne la date de sa mort.

بسکه خون میچکیدش از دم تیغ کشت تاریخ فوت او خون ریز

Qui répand le sang 873. On peut citer encore le chronogramme suivant:

مقتل سلطان ابو سعید 873.

soeur d'Abdoullatif-Mirzâ et la tante de Mohammed-Tchouki. Ce dernier était déjà depuis quelque temps à la cour d'Aboul-Khaïr-Khan, lorsqu'un homme, arrivé du Mâvèrân-Nahr, apporta la nouvelle qu'Abou-Sa'ïd-Mirza était parti de Samarcande pour faire une expédition dans le Khorâssan, d'où il avait même l'intention de pousser jusque dans le Mâzendèrân. Mirza-Mohammed-Tchouki demanda alors des troupes à Aboul-Khaïr-Khan pour marcher sur le Mâvèrân-Nahr. Le khan fit appeler Berkè-Sultan et lui dit: «Mirzâ-Mohammed-Tchouki me demande un secours en troupes; mais aucun de mes fils ni de mes frères cadets n'est en état de commander cette expédition. Tu es toi-même un de mes fils; pars donc toi-même avec tes troupes, auxquelles je
187 joindrai de mon côté quelques guerriers». Berkè-Sultan agréa cette proposition et partit avec Mohammed-Tchouki-Mirzâ, à la tête d'une armée de trente mille hommes.

A leur arrivée près de Taschkend, Mohammed-Tchouki-Mirzâ fut rejoint par la tribu des Djaghataïs, qui avaient appartenu précédemment à son père et à lui-même, et qui étaient peu dévoués à Abou-Sa'ïd-Mirzâ. Ensuite Berkè-Sultan entra à Taschkend, d'où il marcha sur Châh-Roukhiè [1]) dont il se rendit maître. De là il traversa le Syr et s'avança sur Samarcande.

L'émir Mèzèd, de la tribu d'Arghoun, qu'Abou-Sa'ïd-Mirzâ, en partant pour le Khorassan, avait laissé comme gouverneur à Samarcande, sortit de la ville avec ses troupes et vint lui présenter le combat. Berkè rangea ses troupes en bataille. Il plaça au centre Mohammed-Tchouki-Mirzâ, à la tête du corps des Djaghataïs, à l'aile droite un nommé Bischkend-Oghlân, à la

D'après le Matla-èssadèïn, le sultan Abou-Saïd fut tué le 22 de rèdjèb 873. Yâdigar-Mohammed-Mirzâ fut tué lui-même le 28 du mois de safar 875 (1470) par ordre de Mirzâ-Sultan-Hussèïn. Les mots شهر صفر mois de safar donnent la date de sa mort. Voy. Tarikh-i-Timouri et Matla-èssadèïn. Il serait facile de multiplier les citations, mais comme dit Aboulghazi «ne nous éloignons pas trop de notre sujet» et revenons modestement à notre rôle de traducteur.

1) Châh-Roubkhiè dans le Mâvèrân-Nahr, fondée en 818 (1415) par Châh-Roukh-Mirzâ, fils de Tamerlan.

tête du corps auxiliaire fourni par Aboul-Khaïr-Khan, et prit lui-même le commandement de l'aile gauche. Dans le combat qui eut lieu non loin de la ville, le Dieu Très-Haut accorda la victoire à Berkè-Sultan et abattit l'étendard de l'émir Mèzèd l'Arghoun, dont les troupes furent poursuivies, l'épée dans les reins, jusqu'aux portes de la ville, par les Djaghataïs, qui revinrent alors sur leurs pas.

Cependant l'émir parvint à se sauver et à se jeter dans la ville. Il désigna des hommes pour la garde des portes et la défense des tours, et se prépara à soutenir un siége. En même temps, l'émir Mèzèd avait expédié un courrier à Abou-Sa'ïd-Mirzâ pour lui exposer l'état critique dans lequel il se trouvait. A la réception de cette nouvelle, Abou-Sa'ïd-Mirzâ avait aussitôt donné à ses troupes, qui se trouvaient dans le Khorassan, l'ordre de se rassembler en toute hâte, et il avait repris lui-même le chemin de Samarcande à la tête d'une nombreuse armée.

Cependant Mohammed-Tchouki-Mirzâ s'était avancé jusqu'à Koufine[1]) et Kerminè; il avait soumis tout le Mâvèrân-Nâhr à
l'exception de Samarcande et de Boukhara, et avait placé des 188
daroughas dans tous les pays conquis.

Ce fut alors qu'on reçut la nouvelle qu'Abou-Sa'ïd-Mirzâ était déjà arrivé à Balkh avec une grande armée. Tous, grands et petits, se réunirent alors pour tenir conseil. «Grâce à Dieu, dit Berkè-Sultan, nous voici maîtres de Taschkend, du Turkestan et du Mâvèrân-Nâhr. Nous avons ici une nombreuse armée de Djaghataïs et d'Uzbeks, et nous ne manquons de rien. Portons-nous sur l'Amou-Dèriâ pour empêcher l'ennemi de passer le fleuve. S'il réussit à le passer, nous combattrons». Mais les bèks

---

1) Mr Fraehn, dans sa Recensio numorum muhammedanorum Ac. Imp. scient. Petropolitanae a. 1826, dit en parlant de cette ville p. 486: Urbem كوفين frustra quaesivi, et à l'Index urbium p. 712 كوفن. Kufen (urbs Chorasaniae). Cette distraction de notre savant orientaliste a d'autant plus lieu de nous surprendre que dès 1824, il avait écrit sa préface à l'édition de Kasan, où le nom de la ville de Koufine se trouve deux fois, p. 104, ligne 28 et p. 212, ligne 6.

djâghataïs furent d'avis qu'il valait mieux retourner sur ses pas, se retirer au-delà du Syr et prendre position à Châh-Roukhiè. «Nous ne pourrons pas, dirent-ils, nous maintenir dans le Mâvèrân-Nâhr; c'est bien assez si nous pouvons garder Taschkend et le Turkestan».

Mohammed-Tchouki-Mirzâ reconnut toute la justesse de l'opinion de Berkè-Sultan, mais, ne pouvant faire changer d'avis à ses bèks, il partit de Kerminè et se dirigea sur Châh-Roukhiè. Les troupes djaghataïs s'imaginant alors que Mohammed-Tchouki-Mirzâ ne se sentait pas assez fort pour se mesurer avec Abou-Sa'ïd-Mirzâ et qu'il prenait la fuite, désertèrent ce jour même pour passer du côté d'Abou-Sa'ïd-Mirzâ.

Furieux de voir que son avis n'était pas écouté, qu'il ne restait plus un seul Djaghataï, et que le Mâvèrân-Nâhr allait ainsi retomber au pouvoir de l'ennemi, Berkè-Sultan ordonna alors à ses troupes de piller et de ravager le Soghd. Pendant trois jours ces troupes parties de Koufine livrèrent au pillage les environs de Samarcande, et après avoir enlevé tous les troupeaux qu'elles purent chasser devant elles, et tout le butin qu'elles purent charger sur leurs chameaux, elles rejoignirent Berkè-Sultan, qui reprit le chemin de son pays.

A la nouvelle de la retraite de Mohammed-Tchouki-Mirzâ sur Châh-Roukhiè, Abou-Sa'ïd-Mirzâ se mit à sa poursuite et vint mettre le siége devant Châh-Roukhiè, où Mohammed-Tchouki-Mirzâ s'était enfermé. Mais tous les efforts qu'il employa, pendant quatre mois, pour se rendre maître de cette place, restèrent
189 inutiles. Enfin le khodja Obéïd[1]) se rendit de Samarcande, comme médiateur, auprès de Mohammed-Tchouki-Mirzâ. Il lui promit sous serment qu'il ne lui serait fait aucun mal, et l'engagea ainsi à sortir de la forteresse et à se présenter à Abou-Sa'ïd-Mirzâ. Ce dernier remplit effectivement la promesse faite

1) D'après le Habib-es-siar خواجه ناصر الدين عبد الله Khodja-Nâssir-eddine-Abdoullâh et d'après le Matla-essadèin. خواجه ناصر الدين عبيد الله Khodja-Nassir-eddine-Obèïdoullâh.

à Mohammed-Tchouki-Mirzâ et ne le fit pas mettre à mort; mais il le fit enfermer dans le fort d'Ikhtyâr-ed-dine[1]), dans le Khorâssan.

Ces évènements eurent lieu en huit cent soixante.

Moussâ-Bèk, le Manghout, vient demander des secours à Berkè-Sultan.

La guerre avait éclaté entre Moussa-Beï et Qoudjâsch-Mirzâ, et les deux partis en étaient venus aux mains. La victoire s'était déclarée pour Qoudjâsch-Mirzâ, et Moussa-Bèï avait dû prendre la fuite. Prenant alors conseil des siens et de lui-même, Moussa-Bèï se dit: «A qui irai-je m'adresser pour m'aider à tirer vengeance (de mon ennemi). Si quelqu'un peut me tirer de ma malheureuse situation, c'est Berkè-Sultan et personne autre». Il se rendit donc auprès de Berkè-Sultan, auquel il exposa la situation dans laquelle il se trouvait. Celui-ci lui fit le meilleur accueil et lui dit: «Si je pense faire quelque chose pour toi, je ne me ménagerai pas. Que mon père devienne khan, et tu seras un des plus grands bèks de sa cour». Il fit alors rassembler tous les sujets et toutes les tribus de Yâdigar-Khan. et dans un grand festin Yâdigar-Khan, son père, fut placé *sur le feutre blanc* et proclamé khan. Il est bien connu de tous les Uzbeks que c'est à cet évènement que fait allusion cette expression.» Aboul-Khaïr Qâdhi-Bèk, Yâdigar-Khan et Moussâ-Bèk.»

Après (les fêtes du couronnement) Berkè-Sultan s'occupa des préparatifs nécessaires pour une expédition et partit avec Moussa-Bèk, auquel il confia le commandement de son avant-

---

1) Sa forteresse d'Ikhtiâr-eddine à Hèrât fut construite par le roi Kourt Mèlik Fakhr-èddine. ملك فخرالدين كرت. (Târikh-i-Timouri, f. 58). Sur la dynastie des rois Kurt à Hèrât, voyez Extraits de la Chronique persane d'Hèrât, par Barbier de Meynard. J. Asiat. Mai 1861, p. 438. Sur la forteresse d'Ikhtiâr-eddine voyez également le Khoulâsatoul-akhbâr, le Matla-èssadèïn et Notices et extraits. Tome XIV, p. 269.

Mohammed Djouki-Mirza, fils d'Abdoullatif Mirzâ, mourut le 5 du mois de zilhidjè 868 et fut enterré dans la chapelle du Moussalla à Hèrât. Voy. N. Khanikoff. Lettre à Mr Reinaud. Journ. Asiat., oct. 1862, page 537.

garde. On était en hiver; des neiges profondes arrêtaient leur marche, les chevaux commençaient à maigrir, et les provisions étaient presque épuisées. Les troupes voulurent retourner sur leurs pas, mais Berkè-Sultan déclara qu'il ne ferait pas un pas
190 en arrière. Après quelques jours de marche l'armée se trouva dans un état encore plus pitoyable. Enfin tous les bèks, Moussa-Bèï à leur tête, se rendirent auprès du sultan pour lui représenter qu'il valait mieux retourner sur ses pas. L'armée dépérit, lui dirent-ils; où irons-nous sans chevaux? Si l'expédition n'a pas réussi cette année, eh bien, nous reviendrons l'année prochaine. Avançons encore aujourd'hui et demain, leur répondit le sultan, si nous trouvons quelque trace de l'ennemi, nous agirons en conséquence, si non, nous retournerons sur nos pas». Après cette réponse, Berkè-Sultan, monta à cheval et continua à avancer. C'était le matin. Il arriva près d'une élévation qui se trouvait devant eux. Le sultan gravit cette élévation et vit au-delà du Qir, dans une vallée profonde, un grand nombre de tentes. Il redescendit alors et s'arrêta dans cet endroit d'où il envoya deux hommes sûrs pour prendre langue. Ceux-ci ramenèrent un tavardji[1]), qui apprit au sulthan que ces tentes étaient celles de Qoudjâsch-Mirzâ. Berkè-Sultan remonta tout de suite à cheval avec sa troupe et fondit à l'improviste sur les tentes de Qoudjâsch-Mirzâ, qui fut fait prisonnier et mis à mort. Le sultan livra au pillage les aouls, où l'on fit une grande quantité de prisonniers, et le reste de la tribu se soumit. Berkè-Sultan épousa une fille de Qoudjâsch-Mirzâ nommée Malaï-khanzâdè et passa l'hiver dans cet endroit, d'où il retourna le printemps suivant dans son yourt.

Mort de Yâdigar-Khan, d'Aboul-Khaïr-Khan et de Berkè-Sultan.

Yâdigar-Khan mourut quelques années après cet évènement. Il fut suivi de près au tombeau par Aboul-Khaïr-Khan, prince

1) Tavardji. Homme qui a soin des troupeaux, berger, pâtre.

brave et entreprenant, bon pour ses amis, mais terrible pour ses ennemis. De tous ses parents il n'y en avait pas un auquel il n'eût fait sentir la force de son bras, et qu'il n'eût forcé de reconnaître son autorité. Pour cette raison tous ses parents se ré-
voltèrent un jour contre lui et le tuèrent. Aboul-Khaïr-Khan 191
avait un grand nombre de fils et de petits-fils[1]), mais ses ennemis étaient nombreux. Quelques-uns de ses fils tombèrent avec lui sous le fer de l'ennemi, les autres durent chercher leur salut dans la fuite, et tous les sujets du khan furent dispersés des quatre côtés.

Agissant alors, d'après le vieux dicton: «Si tu vois l'ennemi piller de tous les côtés la maison de ton père, va et pille avec eux», Berkè-Sultan vint aussi, de son côté, prendre part au pillage des biens d'Aboul-Khaïr-Khan.

Quelques années après la mort d'Aboul-Khaïr-Khan, naquit Châh-Bakht-Khân, petit-fils d'Aboul-Khaïr-Khan[2]). Ce prince brave et entreprenant rentra dans les domaines de son grand-père, où il s'occupa à rassembler ses sujets affaiblis et dispersés.

---

1) Voy. la Table No. I.

2) Mohammed, Châh-Bakht-Chèïbâni-Khan, fils de Châh-Boudaq, fils d'Aboul-Khaïr-Khan, régna 911—916 (1505—1510). Voy. Vèliam. Zer. Monnaies boukhares.

D'après le Tarikh-i-Timouri par Mir Chèref-Râqim. (M^{it} de l'Institut oriental, pp. 95—96.) Mohammed Chèïbâni-Khan, dont la mère s'appelait Qouri-Biguém. قوری بیکم, naquit en 855 (1451). Il arriva dans le Mâvèrân-Nahr et s'empara de Samarcande où il monta sur le trône en 906 (1500), dans l'année même où mourut dans le Kân-i-goul کان کل, sur les bords du Zer-Afschân, le gourerneur de Samarcande, Sultan Aly-Mirzâ, fils de Sultan Mahmoud, fils de Sultan Abou-Sa'id, fils de Mirzâ Sultan Mohammed. Voy. plus haut p. 186, du texte No. 1.

Maulânâ-Badakhschâni qui était au service de Mohammed-Khan-Chèïbâni nous a laissé, dans le chronogramme suivant, la date de l'arrivée de Chèïbâni dans le Mâvèran-Nahr.

بدخشی بجد کرده کفت تاریخ
ولی تاریخ دوران نو خوش کفت 906

Chèïbâni-Khan mourut en 916 (1510). Voyez plus loin, p. 208 du texte No. 1.

Il cacha soigneusement les sentiments d'inimitié qu'il nourrissait contre Berkè-Sultan et entretint longtemps avec lui les mêmes relations amicales qu'avait eues son grand-père. Enfin, une année, ils vinrent tous les deux prendre leurs quartiers d'hiver près de l'embouchure du Syr. Châh-Bakht était campé plus haut que Berkè-Sultan, à un coude formé par le fleuve. Un jour il fit donner à toutes ses troupes l'ordre de venir passer la nuit près de sa tente, disant qu'il voulait partir pour la chasse, le lendemain au point du jour. Les troupes s'étant toutes rassemblées autour de lui, il les fit monter à cheval au milieu de la nuit et ses dirigea sur le camp de Berkè-Sultan. «Demain, au point du jour, leur dit-il alors, nous fondrons sur les tentes de Berkè-Sultan. Ayez soin de bien cerner sa tente et de vous emparer de lui, sans chercher à faire d'autres prisonniers». Le lendemain au point du jour, les troupes fondirent, comme l'avait dit Châh-Bakht-Khan, sur les tentes de Berkè-Sultan, qu'elles cherchèrent inutilement. On interrogea ses esclaves et ses servantes, dont on reçut pour toute réponse que le sultan se trouvait encore dans sa tente au moment où on était venu les atta-
192 quer, mais que s'étant tous aussitôt dispersés, ils ne pouvaient pas savoir ce qu'il était devenu. Maintenant parlons de Berkè-Sultan. Le sultan qui, au moment de l'arrivée de l'ennemi, était effectivement dans sa tente et tout déshabillé, avait entendu le bruit des pas des chevaux. Il n'avait eu que le temps de se jeter sur les épaules une pelisse de zibeline et de sortir nu-pieds de sa tente. Apercevant alors l'ennemi, il s'était jeté, en courant sur la glace, dans les roseaux d'un grand marais qui était devant la porte de sa tente; car son camp se trouvait dans un des coudes du fleuve. Le froid était grand. Pendant qu'il courait sur la glace, il avait mis le pied sur un roseau coupé et s'était fait au pied une blessure d'où le sang ne cessait de couler. Malgré cette blessure, il était pourtant parvenu sans s'arrêter, jusque dans l'épaisseur des roseaux, où il s'était assis après avoir enveloppé son pied dans un pan de sa pelisse.

Cependant Châh-Bakht-Chèïbâni-khan avait envoyé des gens pour saisir tous ceux qui avaient pris la fuite et chercher les traces de Berkè-Sultan. Ce dernier avait un inâq du nom de Mounga, de la tribu des Ouïghours, et qui avait aussi pris la fuite. Ayant été rencontré par un de ceux qui étaient à la recherche du sultan et qui lui demanda qui il était, l'inâq lui répondit: «Je suis celui que vous cherchez». L'inâq était à pied. Cet homme qui était à cheval, craignant de descendre de son cheval pour s'emparer de l'inâq, se mit à pousser des cris pour appeler à son aide ses compagnons, qui accoururent tous à sa voix. Mounga fut donc saisi et amené à Châh-Bâkht-Chèïbâni-Khan par ces gens qui se présentèrent en disant: «Nous avons trouvé Berkè». Mais le khan et tous ceux de sa cour connaissaient Berkè-Sultan. «Ce prisonnier, dit le khan, n'est pas Berkè, mais Mounga, l'inâq de Berkè. Pourquoi, lui demanda alors Châh-Bakht-Khan, t'es-tu fait passer pour Berkè-Snltan? Parce que, lui répondit
Mounga, j'ai longtemps mangé son sel, et que j'ai toujours par- 193
tagé ses fatigues et ses dangers. J'ai pensé que si je parvenais à rassembler autour de moi tous ceux que tu as envoyés à la recherche de ce vieillard, il pourrait plus facilement s'échapper. Voilà ce que j'ai fait. Quant au reste, tu sais ce que tu as à faire». Châh-Bakht-Khan admirant le généreux dévouement de ce serviteur lui fit grâce de la vie et le combla de présents.

Tout le monde se remit à la recherche de Berkè-Sultan. Il était tombé cette nuit même près d'un amas de neige. Un des gens de Châh-Bakht-Khan ayant vu, sur la lizière de l'aoul, l'empreinte de pieds nus sur la neige, se mit à suivre ces traces, qui le conduirent jusque près des roseaux de l'étang, où il vit, sur la glace, les traces du sang qui avait coulé de la blessure que le sultan s'était faite au pied. Cet homme arriva ainsi, en suivant ces traces, jusque dans l'épaisseur des roseaux où il vit un homme assis par terre. Il appela aussitôt ses compagnons, dont une dizaine accoururent à sa voix, et Berkè-Sultan fut pris et amené à Châh-Bakht-Chèïbâni-Khan (que la miséricorde de Dieu soit sur

lui[1]). Le khan fit mettre à mort Berkè-Sultan et rentra dans son camp après avoir livré au pillage les aouls du sultan.

La fille de Qoudjâsch-Mirza, Malaï-khanzâdè, que Berkè-Sultan avait épousée, tomba entre les mains du second fils d'Aboul-Khaïr-Khan, Khodja-Mohammed-Sultan, qui la prit pour femme. Mais elle portait déjà depuis deux mois un enfant dans son sein, lorsqu'elle passa dans la couche de Khodja-Mohammed-Sultan, et sept mois après, elle mit au monde un fils, auquel on donna le nom de Djâni-Bek. Ce fut d'Iskender-khan, fils de ce Djâni-Bek, que naquit le fameux Abdôullâh-khan qui eut pour fils Abdoul-Mou'mine-khan.

Ce Khodja-Mohammed-Sultan, avait très-peu d'esprit; il était connu sous le nom de Khodjou'am Tintèk (l'idiot)[1]). Il était
194 si sot qu'il allait dire la bonne aventure aux femmes de l'aoul. Il versait pour cela de la graisse sur le feu, et disait, à celle-ci, «Tu auras un fils»; à celle-là, «Tu auras une fille»; à une autre, telle ou telle chose; mais il ne savait pas même, si l'enfant que sa femme avait mis au jour était de lui ou d'un autre; son esprit n'allait pas jusque-là. Tout le monde disait: voilà Khodjou'am-Tintèk qui vient de recevoir comme son propre enfant le fils de Berkè-Sultan. Mais Malaï-khanzâdè, qui trouvait son intérêt à laisser son mari dans l'erreur, se gardait bien de dire la vérité. Nos vieillards disaient que le grand-père d'Abdoullâh-khan[2]) était le vrai sang de Berkè-Sultan, et qu'il y avait tout au plus dans ses veines une dixième ou une vingtième partie du sang du fils d'Aboul-Khaïr-Khan.

Notre famille était en proche parenté avec lui[3]) Par sa sottise, il a causé la ruine de notre famille. Il est mort lui-même.

---

1) Voy. plus haut, page 183 du texte.

2) C'est-à-dire Djani-Bèk, père d'Iskender-khan, père d'Abdoullâh-khan.

3) C'est-à-dire avec Abdoullâh-khan, qui, comme on le verra plus loin, a fait tant de mal à la famille d'Aboul-Ghazi-Bèhadour-khan.

Son fils [1]) est parti après lui. Il n'a pas laissé de descendants, et son pays est tombé dans des mains étrangères [2]).

Maintenant nous raconterons l'histoire des fils de Berkè-Sultan. S'il plaît à Dieu, nous parlerons ensuite de ses frères cadets.

Ilbars et Balbars, fils de Berkè-Sultân.

Berkè-Sultan laissa après lui deux fils. L'aîné se nommait Ilbars, son second fils était Balbars, plus connu du peuple sous le nom de Bilikitche. Ce dernier, à la suite d'une maladie qu'il avait eue, étant encore à la mamelle, avait perdu l'usage des deux jambes, qui étaient paralysées depuis le genou. Ces deux frères devinrent grands et se distinguèrent par leur bravoure. Ils vivaient dans le yourt de leur père. Lorsque Châh-Bakht-khan, (que la miséricorde de Dieu soit sur lui!) fit la conquête du Mavèrân-Nahr, ils perdirent tous leurs domaines, et il ne resta plus dans ce pays d'autre descendant de Yâdigar-khan.

Racontons maintenant, comment Ilbars-khan se rendit maitre 195
d'Urguendj.

Quelque temps après la conquête du Mâvèrân-Nahr par Châh-Bakht-khan, Sultan-Hussèïn-Mirzâ [3]) étant venu à mourir à Hé-

---

1) Abdoul-Mouʿmine, fils d'Abdoullâh-khan.

2) Notre auteur paraît faire ici allusion aux princes de la branche d'Astrakhan, nommément Imâm-Qouli-Khan, Nadir Mohammed-Khan et Abdoul-Aziz-Khan, qui régnèrent de son temps à Boukhara.

3) Il est question ici de Sultan-Houssèïn-Mirza, fils de Mansour-Mirza, fils de Ghiassoud-dine émirzâdè Baïqara, fils d'Émir-Timour-Kourîgân (Tamerlan). Ce prince est souvent appelé par les auteurs orientaux سلطان حسين ميرزاى بايقرا Sultan Houssèïn-Mirzâ-ï-Baïqarâ, c'est-à-dire Sultan Houssèïn-Mirzâ, descendant de Baïqarâ, comme dans le Tarikh-i-Timouri M[ss] de l'Institut Oriental, p. 102, ذكر تولد سلطان حسين ميرزاى بايقرا تازمان وفات تاريخ مدرسه سلطان حسين ميرزاى بايقرا, et p. 81, در ولايت هراة et même simplement سلطان حسين بايقرا Sultan Houssèïn de Baïqarâ, c'est-à-dire: descendant de Baïqârâ, comme on le voit dans les chronogrammes et dans le passage de l'ou-

rât, Châh-Bakht-khan avait attaqué les enfants de ce prince et leur avait enlevé le Khorassan. Sultan-Hussèïn-Mirzâ avait laissé en mourant beaucoup de fils et de petit-fils, mais ils avaient tous été mis à mort par le vainqueur, à l'exception de deux ou trois, qui étaient parvenus à s'échapper. Urguendj, qui dépendait à cette époque de Sultan-Hussèïn-Mirzâ, avait dû recevoir un darougha qu'y avait envoyé Châh Bakht-khan (que la miséricorde de Dieu soit sur lui!).

Cinq ou six ans après ces évènements Châh-Ismaïl vint attaquer Châh-Bakht-Chèïbâni-Khan, qui fut défait dans une bataille donnée près de Marv[1]), et reçut la couronne des martyrs. Le

---

vrage turc نخبه التواریخ والاخبار par Mohammed, fils de Mohammed-Effendi, cité par Mr Véliaminoff Zernoff, Monnaies boukhares et khiviennes, p. 348.

On dit de la même manière میرزا بایقرای کورکان pour امیر بایقرا بن اولغ بیك میرزای کورکان ou bien تیمور شیخ بن امیر تیمور کورکان pour اولغ بیك میرزا بن شاهرخ بهادر ابن امیر تیمور کورکان Sultan Housséïn-Mirza né en 842 (1438—39) mourut en 911 (1505). Chronogrammes 1):

خسرو غازی ازین فانی سرای
ناکهی بسوی رضوان راند رخش
دادبخشی بود دایم کاررا
911 کشت ازان تاریخ فوتش دادبخشی

2) 911 هزار حیف از سلطان حسین بایقرا

3) روی امنیت از خراسان رفت

Retranchez du mot خراسان la première lettre du mot امنیت et vous aurez 911.

1) C'est parce que Chah-Bakht-Chéïbâni-khan fut mis à mort par un chiite (Châh-Ismaïl) que notre auteur l'appelle martyr (chèhid) et fait suivre son nom des mots: Que la miséricorde de Dieu soit sur lui!

Châh-Bakht-Chéïbâni-khan fut mis à mort en 916 (1510). Chronogramme par Khodja-Yahyâ-Mervârid خواجه یحی مروارید

از جهان رفت دوست ابن حسن
نخل عمرش بریده شد از بیخ *
خورد تیری زشست حضرت شاه
زان سبب تیرشاه شد تاریخ
916.

darougha qui commandait à Urguendj au nom de Châh-Bakht Chéïbâni-khan prit la fuite à la nouvelle de cette défaite et Châh-Ismaïl, après avoir achevé la conquête du Khorassan, envoya des darougbas dans les provinces conquises. Trois darougbas furent envoyés dans le Khârezm. L'un d'eux devait commander à Khivaq et à Hèzâr-Asb, le second à Urguendj et le troisième à Vézir.

Sultân-Qouli, darougha d'Urguendj, et Rahmân-Qouli, darougha de Vézir, étaient frères et d'origine arabe. A son arrivée à Vézir Rahmân-Qouli, l'Arabe, fit inviter à un grand festin tous les grands de la ville, auxquels il distribua des robes d'honneur (khilat). Mais Omar, alors qâdhi (juge) de Vézir, vieillard plein d'esprit et de connaissances, n'était point venu se présenter au nouveau gouverneur et s'était dit malade, pour ne pas se rendre à son invitation. Le lendemain de ce festin, le qâdhi Omar fit appeler en secret chez lui trois ou quatre des principaux de la

---

Un autre poète a dit:

آمد کلاه سرخ علم گشت خان ازو
تاریخ فوت او زقضاشد کلاه سرخ
916.

Les bonnets rouges کلاه سرخ et Qizil-Bâch قیزل باش têtes rouges sont des sobriquets donnés aux Persans par les sunnites.

Dans sa brochure sur les monnaies boukhares et khiviennes, St.-Pétersbourg 1859. Монеты, Бухарскія и Хивинскія, M. Véliaminoff-Zernoff dit, d'après le Subbou-Tavârikh, que Chéïbâni-Khan enleva en 904 le Mâvèrân-Nahr aux descendants de Timour et régna de 911 à 916 (1505—1510). L'auteur du Târikhi Aboulkhaïr-khâni, M[1t] Radloff, f. 347, dit positivement que Chéïbâni-Khan monta sur le trône à Samarcande en 906 (1500), et qu'après un règne de dix ans, il fut défait près de Marv et mis à mort par Châh-Ismaïl en 916 (1510). و در شهورسنه ست وتسعماية بشهر سمرقند جلوس نمود Le chronogramme suivant, composé par Maulânâ-Mohammed-Badakhschi, donne la date de l'avènement de Chéïbâni-Khan au trône:

بدخشی گرچه بی حد گفت تاریخ
ولی تاریخ دوران تو خوش گفت

Le mot خوش Bien — donne la date 906.

D'après Djennâbi, f. 911, Chéïbâni-Khan devint maître en 906 de tout le pays

ville, qui avaient assisté à ce repas, et leur dit: «Recevez mes félicitations au sujet des robes d'honneur que vous avez reçues du nouveau gouverneur et au sujet de votre nouvelle religion». Ceux-ci étonnés lui demandèrent ce qu'il voulait dire par sa nouvelle religion. «N'avez-vous donc pas entendu parler jusqu'à présent, leur répondit le qâdhi, de la religion que professent votre souverain Châh-Ismaïl et votre nouveau gouverneur»? Les grands appelés par le qadhi ayant juré qu'ils croyaient ce gouverneur de la même religion que tous ceux que, pendant plusieurs années, leur avaient envoyés tous les souverains du Khorassan: «Il y a treize ou quatorze ans, leur dit le qadhi, que Châh-Ismaïl a fait choix de cette religion, qui n'est qu'une religion fausse et vaine», et il leur expliqua de point en point en quoi elle consistait. «Votre nouveau gouverneur, continua-t-il, n'a jusqu'à présent que peu de monde avec lui, et nous sommes nombreux, voilà pourquoi il craint, et ne se démasque pas encore. Mais dans quelque temps, lorsqu'il aura pris sur vous assez d'empire, il vous forcera, vous les premiers avec les principaux de la ville, à injurier les compagnons du prophète, et quand il se verra sûr de vous, il en fera autant avec le reste de la population, et ceux qui s'y refuseront seront massacrés. Hâtez-vous donc d'aviser, sinon vous

---

au nord du Sikhoun (Sir-Dariâ) en 911, après la mort de Sultan-Ahmed, fils d'Abou-Séïd, il s'empara de Samarcande et resta seul maître dans le Mâvèrân-Nahr.

D'après M. Véliaminoff-Zernoff, Koutchkoundji-Khan, fils d'Aboul-Khaïr et successeur de Chéïbâni-Khan, régna 18 ans, de 918 à 936, et d'après Djennâbi f. 911, il régna environ 23 ans, de 917 à 940.

Abou-Saïd de 940 à 946 — six ans. Obéïdoullâh de 946 à 950 — quatre ans. Abdoullâh, f. de Koutchkoundji — six mois. Abdoullatih, f. de Koutchkoundji, mourut en 965. Barâq (Nawrouz-Ahmed), f. de Suïounitchmen, 967. Timour-khan? régna un an et mourut en 968? Pir-Mohammed, f. de Djâni-Bèk, fils de Khodja-Mohammed, fils d'Aboul-Khâïr, régna cinq ans et mourut en 978. Iskender, frère de Pir-Mohammed, aujourd'hui régnant. وهو اليوم السلطان تلك البلاد وخانه الكبير Ces derniers mots donnent la date à laquelle écrivait Djènnabi.

La liste de ces khans est bien, à l'exception de Timour-khan, la même que celle que l'on trouve dans la brochure susmentionnée de Mr Véliaminoff-Zernoff, mais les dates sont bien différentes. Où est la vérité? «Adhuc sub judice lis est».

allez renier votre foi et tomber dans l'infidélité». Depuis ce moment tous les grands de Vézir avaient continuellement pensé à ce que leur avait dit le qâdhi, et pourtant il s'était déjà passé un ou deux ans sans qu'ils eussent encore pris un parti. Enfin ils se rendirent à Baqirghân[1]), auprès d'un homme vénérable, nommé Houssâmoud-dine-Qatâl, descendant de Sèïd-Atâ, et lui firent part de l'intention qu'ils avaient de le proclamer khan et de massacrer tous les Qizil-Bâch. «Le peuple, leur répondit Houssâmoud-dine, consent aujourd'hui à me proclamer khan, et demain, peut-être, il sera d'un autre avis. Mais si vous avez vraiment cette intention[2]), je vous trouverai un souverain de sang royal et digne de porter la couronne.» Les habitants de Vézir lui ayant alors demandé qui était ce prince, le khodja (qui avait eu 197
l'occasion de connaître Ilbars-khan) dans les voyages qu'il faisait périodiquement après quelques années, chez les Uzbeks, pour ramasser quelques aumônes, leur parla en détail de ce prince, de sa noble origine et de ses belles qualités. Deux hommes sûrs, porteurs d'une supplique des habitants de Vézir, se rendirent alors auprès d'Ilbars-khan, accompagnés d'un serviteur du khodja, porteur d'une lettre de son maître. Ilbars-khan partit avec son frère cadet Balbars, se faisant toutefois précéder par les gens qui étaient venus le chercher. Ces derniers ayant apporté aux habitants de Vézir la nouvelle de l'arrivée prochaine d'Ilbars-khan, les grands de la ville se réunirent pour tenir conseil et lui envoyèrent un homme chargé, d'abord de l'assurer de leur soumission et de leur dévouement, puis de le prier de s'arrêter avant d'être en vue de la ville, et de se tenir caché dans un endroit où il devait arriver pendant la nuit, et de là, de les faire prévenir. Lorsqu'ils reçurent la nouvelle qu'Ilbars était arrivé à l'endroit convenu, tous les habitants de Vézir, grands et petits, se rassemblèrent, s'assurèrent des portes de la ville, où ils pla-

1) Voy. Véliaminoff-Zernoff, Hist. des khans de Kassimoff. T. II, p. 128.
2) C'est-à-dire, de vous choisir un khan et de vous défaire des Qizil-Bâch.

cèrent des gardes et massacrèrent jusqu'au dernier tous les Qizil-Bâch qui se trouvaient dans la forteresse.

Le lendemain, tous les habitants se portèrent à la rencontre d'Ilbars-khan, qu'ils amenèrent dans la ville où ils le firent descendre dans la maison même qu'avait occupée le gouverneur de Vézir. On envoya des proclamations dans le pays. On donna un grand festin auquel assistèrent tous les Uzbeks et tous les Sartes, et Ilbars-khan fut unanimement proclamé khan en neuf cent onze 911 (1505), dans l'année du mouton (qouï-ili).

Anciennement il y avait plusieurs villes qui dépendaient de Vézir et avaient chacune un gouverneur; mais le pays avait été souvent ravagé depuis, et, à l'époque de l'arrivée d'Ilbars-khan,
198 il ne restait plus que trois places où il y eût encore des gouverneurs: Vézir, Yani-chahr et Tersèk.

Ilbars-khan donna Yani-char à Bilikitch-Sultân, son frère cadet; il plaça un gouverneur à Tersèk et fixa lui-même sa résidence à Vézir.

Prise d'Urguendj par Ilbars-khan.

Cependant un Qizil-Bâch avait échappé au massacre qu'on avait fait de ses compagnons. Il était resté seul caché dans une maison en ruines et avait réussi à sortir pendant la nuit de la ville, d'où il s'était rendu directement à Urguendj. Nous avons dit plus haut que le gouverneur d'Urguendj s'appelait Sultân-Qouli, l'Arabe, et le gouverneur de Vézir Rahmân-Qouli, l'Arabe. Cet homme alla se présenter à Sultân-Qouli et lui raconta tout ce qu'il avait vu. Sultân-Qouli fit appeler les grands d'Urguendj, et leur fit part de ce qui venait de se passer à Vézir. «Il y a déjà quelques années, ajouta-t-il, que je mange votre sel; si aujourd'hui vous voulez que je m'éloigne, je partirai; sinon je resterai avec vous.» Ceux-ci lui répondirent: «Gloire à Dieu! Châh-Ismaïl est sur le trône, et son autorité est reconnue dans tout l'Irâq et dans tout le Khorassan. Depuis quatre ou cinq ans que

tu es ici, nous n'avons jamais eu à nous plaindre de toi, et maintenant tu partirais parce que cinq ou dix Uzbeks sont arrivés, par surprise, à Vézir; que dirais-tu en te présentant à Châh-Ismaïl? et nous-mêmes quel prétexte pourrions-nous alléguer pour te renvoyer? Les Uzbeks n'ont avec eux ni leurs tentes ni leurs familles; certainement ils ne pourront pas rester à Vézir, et dans quelques jours ils se retireront après avoir pillé la ville. Pourquoi donc te tourmenter ainsi»? Sultân-Qouli leur ayant alors proposé de lui jurer qu'ils ne lui disaient que ce qu'ils pensaient réellement, tous, grands et petits, prêtèrent devant lui le serment de 199
ne jamais rien entreprendre contre lui et de marcher à la rencontre des Uzbeks pour les combattre, s'ils s'approchaient de leur ville. Sultân-Qouli ordonna alors à son écuyer de faire apporter une charge de cheval de tinguès, ce qui fut fait; puis il dit aux grands de lui trouver un homme adroit et alerte, qui pût se rendre à Vézir et lui en rapporter des nouvelles certaines sur ce qui venait de s'y passer. Ils n'avaient encore fixé leur choix sur personne, lorsqu'un homme résolu vint en courant se présenter, disant qu'il se chargeait de remplir cette commission.

Cet homme était le père d'un nommé Aouz-Qizil-Oghouz, qui vivait encore, quand j'étais enfant. Il était . . [1]) (lacune dans le Mit). . . . .

Sultân-Qouli lui ayant dit qu'il n'ajouterait foi à ce qu'il lui rapporterait à son retour qu'à condition qu'il prendrait avant de partir l'argent qu'il avait fait préparer, et qu'il maudirait les compagnons du prophète, cet homme consentit à tout, et partit pour Vézir, d'où il revint avec des nouvelles détaillées sur tout ce qui s'y était passé.

Trois mois après la prise de Vézir, Ilbars-khan s'avança sur Urguendj. Sultân-Qouli marcha à sa rencontre avec les troupes

---

1) قراول خلقی‌نینك دیوانلار بیکان جماعتندین بیزلار کچك ایرکاندا
عوض قیزل اوکوز تیکان بیر کیشی بار ایردی

de renfort que lui avaient données les habitants d'Urguendj et lui livra bataille à un demi-farsang de la ville. Mais il fut défait par Ilbars-khan, qui le poursuivit jusqu'à la ville et y entra. Sultân-Qouli périt avec tous ses naukers.

Ilbars-khan envoya alors quelqu'un à sa famille et à son il (ses sujets) pour, les amener auprès de lui.

Les Qizil-Bâch qui se trouvaient à Khivaq et à Hézâr-Asb avaient, comme le gouverneur d'Urguendj, Sultân-Qouli, consulté les Sartes pour savoir, s'ils devaient se retirer ou rester, mais les Sartes n'avaient pas consenti à les laisser partir et les avaient retenus.

Des partis de maraudeurs uzbeks avaient déjà fait quelques incursions sur le territoire de Khiva; mais Ilbars-khan avait dû
200 s'arrêter là, car il n'avait avec lui que fort peu de troupes, la plus grande partie des sujets de Yâdigar-khan étant restée auprès des fils d'Aboulèk et d'Aminèk.

Ilbars-khan convoqua un jour ses beks et leur dit: «Nous sommes venus ici avec peu de monde, et la plus grande partie de notre tribu est restée auprès de mes parents; si vous le jugez convenable, je les inviterai à venir nous rejoindre». Tous les beks lui répondirent: «Nous avions déjà eu la même pensée.» Mais un vieillard de la tribu des Ouïghours qui, n'ayant pas trouvé de place dans la tente, s'était assis en dehors, s'élança de sa place et vint en courant se présenter au khan, auquel il dit, en croisant les mains sur sa poitrine: «Les Uzbeks pleins d'expérience des temps passés ont dit que le signe certain de la grandeur future d'un souverain était l'amour qu'il portait à ses serviteurs, et le présage de ses malheurs, son amour pour ses parents». Ces paroles déplurent extrêmement au khan, et tous les beks firent au vieillard d'amers reproches.

«Voilà, dirent-ils à Ilbars-khan, comment des hommes de rien viennent semer la discorde entre des parents. Après l'arrivée de vos parents il faudra absolument faire mettre à mort un ou

deux de ces hommes méchants, dont les paroles ne tendent qu'à fomenter la discorde et la haine.»

Arrivée à Urguendj des fils d'Aboulèk-Khan et d'Aminèk-Khan. Prise de Khiva et de Hèzâr-Asb. Conquêtes sur les frontières du Khorassan. Sou- 201
mission des Turkomans d'Aboul-Khan (Balkhan), de Manghischlâq et du Dèhistân.

A cette époque les quatre fils[1]) de Yâdigâr-khan étaient déjà morts. Ilbars-khan fit dire à leurs fils qu'il venait de s'emparer de Vézir et d'Urguendj, mais que les Qizil-Bâch étaient encore maîtres de Khiva et de Hèzâr-Asb. «Si, à votre arrivée ici, leur fit-il encore dire, vous voulez des pays, des ils et des provinces, il y a les plaines du Khorassan, et les Turcomans d'Aboul-khan et de Manghischlâq». A la réception de cette nouvelle, un fils d'Aboulèk-khan et six fils d'Aminèk-khan se rendirent à Urguendj avec toutes leurs familles et leurs tribus. Ilbars-khan leur céda Urguendj et s'établit lui-même à Vézir.

Effrayés par les courses et les dévastations que les fils d'Aminèk-khan ne cessaient de faire dans les environs de Khiva et de Hèzâr-Asb, les Qizil-Bâch se virent obligés de fuir, et ces deux villes tombèrent, ainsi que Kât, entre les mains des fils d'Aminèk-khan, qui se les partagèrent et ne tardèrent pas à aller attaquer le Khorassan.

Châh-Ismaïl était déjà mort à cette époque[2]). Les gouverneurs des provinces frontières au nord des montagnes du Kho-

1) Berkè, Aboulèk-Aminèk et Abak. Voy. plus haut, p. 185 du texte.

2) Châh-Ismaïl est mort en 930 (1523) dans les derniers jours de safar; après un règne de vingt cinq ans. Châh-Tahir-Dèkèni شاه طاهر دکنی a fait sur sa mort le chronogramme suivant :

شاه جهان کرد جهان را وداع 930

Un autre poète a dit:

شاه وشاه وشاه میکفتند اهل مانمش من همان الفاظ را تاریخ فوت ساختم
930.

rassan, jusqu'à Mèhinè et Dèroun à l'est, effrayés par les Uzbeks, abandonnèrent leurs postes et prirent la fuite.

Les Uzbeks se virent alors maîtres d'un vaste pays et chaque tourè (prince) établit sa domination dans quelques provinces. Ils faisaient de là de fréquentes incursions, soit au sud-ouest dans le Khorassan, soit à l'ouest sur les terres des Turcomans d'Aboul-khan et de Manghischlâq.

202 Bilikitch-Sultân, frère cadet d'Ilbars-khan, avait, comme nous l'avons déjà dit plus-haut[1]), perdu, dès son bas âge, l'usage des deux jambes, paralysées depuis le genou, et collées à ses cuisses. Comme, pour cette raison, il ne pouvait pas monter à cheval, il se servait d'un chariot. Commodément assis dans un chariot attelé de chevaux rapides, conduits par quatre ou cinq braves guerriers, il allait ainsi continuellement piller les Turcomans d'Aboul-khan et de Manghischlâq. Placé sur son chariot, agenouillé et comme couché, et très adroit à tirer de l'arc, il se souciait peu de ceux qui tiraient sur lui de droite ou de gauche. Dans les grandes expéditions, il était toujours à l'avant-garde, à la tête de ses braves, dirigeant ceux qui conduisaient son char en leur criant: A gauche! à droite! en avant! en arrière! Il allait ainsi à l'attaque avec la cavalerie, sans jamais rester en arrière des meilleurs cavaliers.

Quelques tribus turcomanes s'étaient soumises et lui payaient un tribut, d'autres étaient restées en état d'hostilité. Le tribut que devaient payer les Turcomans soumis n'était pas fixe. Ils payaient quelquefois plus et quelquefois moins. S'il plaît à Dieu, nous dirons dans l'histoire de Sofian-khan, quel fut le tribut que l'on imposa définitivement aux Turcomans.

بیان تاریخ وفاتش دوش میجستم زعقل ناکهم از غیب آمد این ندا در
کوش دل * کان علی القدر را بودی چو ظل الله خطاب زان سبب تاریخ
فوتش راست آمد لفظ ظل .930

Nous ne donnons pas la traduction de ces vers, qui sont trop faciles à comprendre.

1) Voy. pag. 194 du texte.

Bilikitch-Sultân mourut après quelques années passées ainsi dans des guerres fréquentes avec les tribus voisines. Il fut suivi de près au tombeau par Ilbars-khan, qui eut sept ou huit fils dont l'aîné se nommait Sultân-Ghazi et le second Mohammed-Ghazi. Les noms de ses autres fils ne sont pas connus. Des cinq fils qu'eut Bilikitch-Sultân, l'aîné qui s'appelait Sultân-Hâdji est le seul dont le nom nous soit connu. Après la prise de Vézir Il-
bars-khan: dit «J'ai reconquis notre pays sur les Qizil-Bâch», et 203
il ajouta, pour cette raison, le surnom de Ghazi au nom de tous ses fils. Tous les fils de Bilikitch reçurent le surnom de Hâdji.

A la mort d'Ilbars-khan, le fils de Bilikitch, Sultân-Hâdji, le plus âgé des descendants de Yâdigar-khan, fut appelé de Yanichahr à Vézir, où il fut proclamé khan. Mais il avait peu de sujets et peu de troupes, car toutes les tribus, les biens et le pouvoir qui étaient entre les mains d'Ilbars-khan avaient passé, à sa mort, à son fils aîné Sultân-Ghazi, prince qui avait de l'esprit, de la bravoure et une grande force. On connaît les paroles que tout le monde répétait dans le pays à cette époque: «Que l'ordre du sultan soit juste ou injuste, il n'y a rien à dire, il faut le remplir, c'est l'ordre du sultan Ghazi.» Mais ce prince avait un défaut; il était fort avare. Il laissa toujours à Sultân-Hâdji-khân deux choses, le titre de khan, et le premier morceau à table.

Sultân-Hâdji-khan mourut après un an de règne, et le plus âgé (des descendants de Yâdigar-khan) Hassan-Qouli, fils d'Aboulèk-khan, fut proclamé khan et reçut la ville d'Urguendj.

Tous ces princes étaient fils de trois fils de Yâdigar-khan. Ils formaient trois branches entièrement distinctes. La première était composée des fils d'Ilbars-khan et de ceux de son frère cadet Bilikitch-Sultân. A l'époque où régnait Hassan-Qouli-khan,
il y avait plus de dix de ces princes déjà en état de porter le 204
carquois, sans compter ceux qui étaient encore en bas âge. Tous reconnaissaient pour leur chef Sultân-Ghâzi-Sultân, fils d'Ilbars-khan.

La seconde branche était formée des six fils d'Aminèk-khan, nommés Sofian, Boudjougha, Avânèch, Qâl, Aghataï et Aghanaï. Ces six princes avaient beaucoup d'enfants[1]), et du temps de Hassan-Qouli-khan, on comptait, outre ces six princes, six de leurs fils déjà en état de porter le carquois.

Le chef de la troisième branche était Hassan-Qouli-khan, fils unique d'Aboulèk-khan. Il avait plusieurs fils dont un seul, nommé Bèlâl, était déjà grand. Hassan-Qouli-khan et Bèlâl, son fils, manquaient l'un et l'autre de caractère et de bravoure.

Les fils d'Ilbars-khan et ceux d'Aminèk-khan, nombreux et pleins de courage, portaient envie à Hassan-Qouli-khan, qui, seul à Urguendj, jouissait de revenus, selon eux, trop considérables. Ils se liguèrent contre lui et marchèrent sur Urguendj. Leur armée était nombreuse. Hassan-Qouli-khan n'avait que peu de troupes. Se sentant trop faible pour marcher à leur rencontre et se mesurer avec eux (en rase campagne), il se vit obligé de s'enfermer dans Urguendj, où il n'y avait pas encore de citadelle (ark) à cette époque. Ce ne fut que plus tard que Iseh-Sultân y en fit construire une.

Tous les princes ligués arrivèrent à Urguendj qui fut investi. Les princes vinrent se ranger en bataille devant la porte dite de Khorassan. Hassan-Qouli-khan sortit alors à pied de la ville avec son armée, qu'il rangea en bataille en dehors du fossé. Toutes ses troupes étaient à pied et celles de l'ennemi à cheval. Les deux partis en vinrent aux mains et combattirent avec acharnement depuis le matin jusqu'au milieu du jour. A ce moment, Aghanaï-Sultân, le plus jeune des fils d'Aminèk-khan, qui avait alors un peu plus de vingt ans, se mit à faire des reproches aux troupes qui combattaient depuis le matin sans pouvoir enfoncer les rangs ennemis, et se mettant lui-même à la tête d'une troupe

---

1) Aghanaï-Sultân, comme on le verra plus bas, p. 205 du texte, fut tué sous les murs d'Urguendj. Il paraît qu'il ne laissa pas de postérité. Du moins notre auteur ne cite nulle part le nom d'un de ses fils.

de cavalerie, il fondit sur l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'il enfonça ce corps d'infanterie et pénétra en combattant jusqu'au bord du fossé, où il fut percé d'un coup de lance. Il fut tout de suite entouré par un grand nombre de piétons qui firent d'abord tomber son cheval sous leurs flèches, puis le renversèrent lui-même et lui tranchèrent la tête. L'armée de Hassan-Qouli-khan avait devant elle les flèches et les lances de l'ennemi et, derrière elle, le fossé qui lui coupait le chemin de la ville. (Aussi elle tint ferme) et les troupes ennemies voyant tous leurs efforts inutiles rentrèrent enfin dans leur camp. 205

Les princes ligués comptèrent les tours du rempart d'Urguendj, désignèrent les princes et lesnaukers qui devaient attaquer chacune de ces tours et résolurent de ne pas se retirer avant de s'être rendus maîtres de la ville.

Ce fut la mort d'Aghanaï-Sultân qui causa la perte de Hassan-Qouli-khan et de plusieurs personnes et attira tant de malheurs sur la tête de plusieurs autres. Car si Aghanaï-Sultân n'avait pas été tué, personne n'aurait tenu à se venger de Hassan-Qouli-khan, et à le poursuivre pour le sang versé. On l'aurait peut-être fait sortir de la ville après quelque temps, et on lui aurait donné le gouvernement de quelque province frontière, ou bien on l'aurait envoyé sain et sauf dans quelqne pays étranger. Aussi la mort d'Aghanaï-Sultân fut-elle une plaie incurable et un grave malheur.

Urguendj, ville grande et populeuse, ne tarda pas à être en proie aux horreurs de la famine. On donnait quarante et même cinquante *tinguès* pour une tête d'âne, et encore ne pouvait-on pas en trouver. Les Sartes d'Urguendj ne peuvent pas sans colère s'entendre appeler *Tchighriq*: en voici la raison. Il y avait à Urguendj une famille appelée Salâlar. Un homme du peuple vint un jour pour quelque affaire chez une personne de cette famille, homme riche et honnête. En entrant il vit cinq ou six anciens de ces Salâlar assis et le maître de la maison occupé à couper en tranches, absolument comme on ferait d'un boudin de cheval,

un veretrum d'âne, qu'il venait d'apporter sur un plat. Voilà à quelle extrémité étaient réduits les habitants d'Urguendj après
206 un siége de deux mois. Qu'on juge d'après cela, ce qu'ils eurent à souffrir plus tard.

Enfin le peuple chassé par la faim commença à sortir d'Urguendj, et il n'y resta plus assez de troupes pour défendre une ville si grande. Après un siége de quatre mois Urguendj fut pris par les princes ligués, qui firent mettre à mort Hassan-Qouli-khan et son fils aîné Bèlâl-Sultân, et envoyèrent à Boukhara, avec leur mère, ses autres fils qui étaient encore en bas âge. Il existe encore de nos jours, dans le Soghd, une quinzaine de personnes de cette famille.

Sofian-khan.

Après la mort de Hassan-Qouli-khan, Sofian (fils d'Aminèk-khan) fut proclamé khan et reçut Urguendj en partage. Sultân-Ghâzi-Sultân et les autres petits-fils de Barka-Sultân, reçurent Vézir, Yani-Chahr, Tersèk, Dèroun, dans le Khorassan, et les Turcomans de Manghischlâq. Les quatre fils d'Aminèk-khan[1]) eurent Khivaq, Hèzâr-Asb, Kirt, Bouldoumsâg et Nikitchkè, dans le *Sou-Boyou* (les bords du fleuve), Bâgh-Abâd, Nessaï, Abiverd, Tchèhârdé, Mèhinè et Djèdjè, dans le Tâgh-Bouyou (près de la montagne), ainsi que les Turcomans qui habitaient sur les bords de l'Amou, à Aboul-khan (les Balqans), et dans le Dèhistân. Les endroits susmentionnés furent partagés entre ces princes, d'après leur rang, et tous entrèrent en paisible possession de leurs apanages.

Sofian-khan envoya un ambassadeur aux Turcomans, dont la tribu dite des Irsâri campait, à cette époque, près d'Aboul-khan. Il s'engageait à ne point les attaquer, s'ils consentaient à lui

1) Boudjougha, Avanèche, Qâl et Aghataï. Aghanaï, sixième fils d'Aminèk avait été tué sous les murs d'Urguendj.

payer exactement ,chaque année, le zèkât (tribut prescrit par les lois divines). Les Turcomans acceptèrent cette proposition. Ils se soumirent et envoyèrent, pendant quelques années, ce tribut que Sofian-khan faisait lever chez eux par quelques personnes qu'il envoyait à cet effet chaque année. Chacun de ces percepteurs devait lever le tribut sur un seul ourouq, s'il était nombreux, et sur deux et même sur trois, s'ils étaient petits.

Une fois ces percepteurs, *bèrât-dâr*, en tout quarante per- 207
sonnes, étaient partis pour aller lever le tribut, chacun dans quelque ourouq. Tous ces bèrât-dârs furent massacrés par quelques Turcomans déterminés, dont chacun s'était engagé à faire périr le bèrât-dâr qui arriverait dans son ourouq.

Cette nouvelle fut portée à la connaissance de Sofian-khan qui indigné de cette conduite des Turcomans, partit avec ses quatre frères cadets et se dirigea vers Aboul-khan.

A cette époque toute la route depuis Urguendj jusqu'à Aboul-khan était couverte d'aouls[1]), car l'Amou-Dèriâ, après avoir passé sous les murs d'Urguendj, coulait jusqu'au pied du versant oriental du mont (Aboul-khan) d'où le fleuve tournait (pendant quelque temps) vers le sud-ouest, pour se diriger ensuite à l'ouest et se jeter, à Oghourtcha, dans la mer du Mazendèran. Les deux rives du fleuve, jusqu'à Oghourtcha, n'offraient qu'une suite de terres cultivées, de vignobles et de vergers. Au printemps les habitants se retiraient sur les hauteurs, et à l'époque des cousins et des taons, ils conduisaient leurs troupeaux vers des puits qui se trouvaient à une ou deux journées du fleuve, dont ils ne se rapprochaient que lorsque les insectes avaient disparu. Toute cette contrée était alors très-peuplée, et dans l'état le plus florissant.

Les deux côtés du fleuve étaient habités, depuis Pich-Gâh jusqu'à Qâri-Kilchit, par les Adagli-Khizir, et depuis Qâri-Kilchit jusqu'à l'ouest du mont Aboul-khan par les Alys, et de là

1) M. à m.: C'était aller d'un aoul à un autre.

jusqu'à son embouchure, par les Tivèdjis. Mais ne nous écartons pas plus longtemps de notre sujet[1]).

Sofian-khan étant arrivé avec ses troupes près de l'endroit où les Irsâris campaient pêle-mêle avec les Khorassan-Salouris,
208 les princes se divisèrent en plusieurs corps et fondirent, tous à la fois, sur les aouls qui furent livrés au pillage. On s'empara des femmes et des enfants qui s'y trouvaient. Les Turcomans qui étaient plus loin et qui avaient réussi à échapper au pillage, se retirèrent tous dans un endroit appelé Tchoutâq. C'est un plateau très-élevé, situé à trois fortes journées au nord d'Aboul-khan.

On ne peut s'y rendre que par un seul chemin, juste assez large pour qu'un chameau chargé puisse y passer. Mais cet endroit a un défaut. Il manque totalement d'eau; sans cela on pourrait y résister cent ans à tous les efforts d'une armée ennemie. J'ai visité moi-même cet endroit plusieurs fois.

Sofian-khan, après avoir rassemblé ses troupes qui s'étaient dispersées dans les aouls pour piller, vint cerner Tchoutâq, où, après un jour ou deux, les Turcomans se trouvèrent sur le point de périr faute d'eau. Leurs anciens descendirent de la montagne et vinrent se présenter à Aghataï-Sultân, dont ils s'étaient fait indiquer la tente: «Nous avons entendu dire, lui dirent-ils, que, d'après les usages des Uzbeks, c'est le plus jeune des fils de la famille qui hérite de la yourte et de la maison paternelles, et que c'est lui qui est le plus aimé de son père et de ses frères aînés. Nous avons également entendu dire que tu es resté aujourd'hui le plus jeune des fils d'Aminèk-khan. Pense à nos mains et aux pans de ta robe[2]). Si tu intercèdes pour nous auprès de tes frères aînés, et si tu nous obtiens le pardon de nos fautes, nous jurons que nous, les fils de nos fils et les filles de nos filles,

1) Comment ne pas regretter qu'Aboul-Ghâzi n'ait pas fait, ici, une description plus détaillée de ces localités dont la connaissance exacte serait aujourd'hui pour nous d'un si grand intérêt?

2) Allusion au passage du pont, Sirâth.

nous serons toujours soumis et dévoués à Aghataï-Sultân jusqu'au dernier de sa race». Aghataï-Sultân congédia ces anciens en leur disant de lui amener tous ceux qui avaient le plus de crédit parmi les Turcomans. Ceux-ci arrivèrent et lui jurèrent 209
sur le Qoran qu'ils seraient fidèles aux promesses qui lui avaient été faites. Aghataï-Sultân laissa alors tous ces Turcomans dans son camp et se rendit auprès de Ṣofian-khan, qui lui accorda le pardon qu'il venait lui demander. Ses trois autres frères: Boudjougha-khan, Avânèch-khan et Qâl-Khan qu'il alla trouver ensuite successivement, lui accordèrent également la grâce des Turcomans, en lui disant d'agir comme il le trouverait convenable. Le sultan revint alors dans son camp, où il communiqua la réponse de ses frères aux Turcomans, dont les coeurs faillirent éclater de joie à cette heureuse nouvelle. «Maintenant que mon frère vous a fait grâce, leur dit alors Aghataï-Sultân, que donnerez-vous pour le sang versé? Tout ce que vous demanderez, répondirent-ils. Et combien de serviteurs du khan avez-vous tués? En tout quarante, répondirent les Turcomans. Ainsi, continua le sultan, comme vous-venez d'être pillés, nous n'exigerons rien de vous cette année. Mais, s'il plaît à Dieu, vous payerez, l'année prochaine au khan, mille moutons pour le sang de chacune des personnes que vous avez tuées. Pour ce qui regarde la manière dont vous devrer effectuer ce payement, vous vous entendrez vous-mêmes avec mon frère aîné. Les Turcomans consentirent de tout leur coeur (à ces conditions), et il fut décidé que seize mille moutons seraient payés par les Irsâris, seize mille par les Khorassan-Salouris, et huit mille par les Tekès, les Sâriqs et les Youmouts. Tous les *ils* susmentionnés forment un seul ourouq et sont connus sous le nom commun de Taschqi-Sâlour[1]).

Sofian-khan revint à Urguendj d'où il envoya, l'année suivante, des bèrât-dârs chez les Turcomans. Ceux-ci leur livrèrent

---

1) *Tâschki-Sâlour.* Les Sâlours de l'extérieur, par opposition aux *Itschki-Sâlour*, Sâlours de l'intérieur.

quarante mille moutons, sans en omettre un seul, et envoyèrent avec ces bèrât-dârs, dix de leurs principaux beks, chargés d'offrir en outre au khan de riches présents. La seconde année, sur la sommation que leur en fit le khan, ils donnèrent également quarante mille moutons, et depuis ce temps ils eurent à payer
210 chaque année le même nombre de moutons, et cela pendant plusieurs générations.

Maintenant nous parlerons également du tribut que les khans levaient encore sur les autres tribus turcomanes. Quelques années après les évènements que nous venons de rapporter, on fit un dénombrement exact des troupeaux et des biens que possédait chacune des autres tribus turcomanes, et ce fut d'après ce dénombrement que furent fixées la quantité et la nature du tribut qu'elles eurent à payer. Les Itchki-Sâlours durent donner seize mille moutons, et de plus, seize cents moutons pour la table du khan. On donna à ces derniers le nom de *qâzân-qouï* (moutons du chaudron), et aux seize mille celui de *bèrât-qouï* (moutons du tribut). Quel que fût le nombre des moutons qu'on prélevait dans un ourouq, les serviteurs du khan prélevaient en outre un mouton sur dix. C'étaient ceux que l'on appelait *moutons du chaudron.* Car les percepteurs, après avoir prélevé les moutons dits *bèrât-qouï* (moutons du tribut), en prenaient encore un sur dix, en disant aux Turcomans: «Est-ce que vous ne donnerez point de moutons pour la table du khan»»? La tribu de Hassan dut fournir seize mille moutons de tribut, et mille six cents moutons du chaudron, dont douze mille de tribut, et douze cents du chaudron étaient donnés par les Ikder-Tchaouldour, et quatre mille de *tribut* et quatre cents du chaudron par quelques autres petites tribus.

Les Arabadji devaient donner quatre mille moutons, dits bèrât-qouï et quatre cents moutons dits qazân-qouï. Les Gouklan payaient douze mille moutons de tribut et douze cents moutons pour la table du khan. Trois ourouqs turcomans habitaient sur les bords du fleuve Amou, où ils s'adonnaient à l'agriculture; c'étaient les Adaqlis, de la tribu de Khizir, les Alys et les Tivètchis,

connus sous le nom de *Utch-Il*, (les trois tribus). Ces trois ourouqs devaient payer en nature un dixième du produit de leurs terres. Les Tivètchis et les Alys devaient encore payer un tri- 211
but pour leurs troupeaux. Les Adâqs fournissaient des troupes (nauker).

Boudjougha-Khan.

Sofian-Khan mourut après avoir régné quelques années et Boudjougha, son frère, fut appelé à Urguendj et proclamé khan. Sofian-Khan avait laissé cinq fils, nommés Youssouf, Younous, Aly, Aghisch et Pèhlèvan-Qouli. Ces cinq fils reçurent Khivaq en apanage.

Obèïd-Khan[1]), qui régnait à Boukhara du temps de Boudjou-

1) D'après le Târikh-i-Timouri, Abou-Saïd, fils de Koutchkoundji, monta sur le trône à Samarcande un vendredi, 1er du mois de djoumâdi 1er 936 (152?) et mourut en 940 (1533). Un poète malveillant a composé sur la mort de ce prince le chronogramme suivant:

اکر پرسند وفات خان ظالم — بکو تاریخ او ظلم ازمیان رفت

Retranchez du mot ظالم la lettre du milieu ل et vous aurez ظم qui donne la date cherchée 940.

D'après Véliam.-Zern. Monnaies boukhares p. 330, Obèïdoullâh-Khan, successeur d'Abou-Sa'id-Khan, monta sur le trône à Boukhara en 939 (1532, 3) et mourut en 946 (1539—40), et d'après l'auteur du Târikh-i-Timouri et les chronogrammes qu'il cite, ce prince monta sur le trône en 940 (1533—4) et mourut en 946 (1539—40). Maulâ-nâ Mir Aly-Kâtib a dit dans un chronogramme composé à l'occasion de l'avènement d'Obéidoullâh au trône du Mâvèrân-Nahr:

سال تاریخ ز دل جستم کفت
والی ملك عبید الله خان 940

Mir Mohammed Mounchi a dit:

ابوالغازی عبیدالله بهادر خان‌دین پرور
بحمد الله که جایش شد فراز سندر خانی *
معین دین پیغمبر شد و کردید تاریخش
معین الدین عبید الله بن محمود شیبانی
940

gha-Khan, avait attaqué plusieurs fois le Khorassan, dont il avait même soumis une partie, et le reste de cette province avait toujours à souffrir des excursions des Uzbeks, qui allaient y enlever des prisonniers. Les Uzbeks d'Urgendj, alors maîtres d'Abiverd, de Nèssâï et de Dèroun, poussaient sans cesse leurs courses jusqu'à Pil-Kouprouki. Les gouverneurs de Khodjend et d'Esfèrâïn, villes situées à deux journées de marche de Nessâï, devaient toujours se tenir enfermés, été et hiver, dans leurs qourghâns, d'où personne ne pouvait sortir pour cultiver les terres ou faire paître les troupeaux dans la plaine.

Châh-Tahmasb[1]), extrêmement incommodé par ces excur-

Le moouphti Mawlânâ-Mouhammed-Sâlih, de la province de Kerminè, a dit à cette même occasion:

جلوس خان غازیرا خیرد کفت

بابنای زمان خان جهان کیر 940

A l'occasion de sa mort, arrivée un lundi du mois de zil-qâda 946, Khodja-Hassan-Nissari a dit:

آه از حامی اهل دل عبید الله خان 946

1) D'après Malcolm, Histoire de la Perse, T. II, pp. 275—283 Tahmasb I succéda à son père Ismaïl, à l'âge de dix ans, en 930 (1523) et mourut en 984 (1576) âgé de soixante-quatre ans, après en avoir régné plus de cinquante-trois. D'après le Tarikh-i-Timouri, M[it] de l'Institut Oriental, p. 174, Châh-Tahmasb monta sur le trône à l'âge de douze ans, régna environ cinquante-quatre ans et mourut en 984 (1576) à l'âge de soixante-quatre ans.

On voit que Malcolm et Mir-chérif Râqim sont d'accord sur les dates et ne diffèrent que sur l'âge qu'avait Châh-Tahmasb lorsqu'il monta sur le trône. Mollâ Mouhtacham, dans un chronogramme qu'il a composé à l'occasion de la mort de Châh-Tahmasb et de l'avènement au trône d'Ismaïl (son quatrième fils), qui ne régna qu'un an, a dit:

در ورق دهر دو تاریخ خواست
منشی دوران عطارد رقم *
اوّل از آن خسرو جنّت مقام
آخر ازین شاه مبارك قدم *
مرك خداوند جهان كشت ثبت 984
دور شهنشاه عجم زد رقم * 984

sions des Uzbeks, se décida à envoyer à Boudjougha-Khan un ambassadeur, chargé de lui dire qu'il désirait devenir un de ses fils. Timour-Bi, faisait-il dire à Boudjougha-Khan, qui était devenu le beau-fils d'un des descendants de Tchingniz-Khan, est connu jusqu'à ce jour sous le nom de Timour-Kourègan; moi aussi je désire devenir le beau-fils du descendant de Tchinguiz-Khan, afin que le khounkâr[1]) même, mon plus grand ennemi, apprenne que j'ai contracté une alliance avec le souverain des Uzbeks et épousé une de ses filles.

Boudjougha-Khan, qui n'avait pas de fille, se décida à ac-
corder à Châh-Tahmasb la main de Aïscha-Biguè, fille de son
frère aîné Sofian-Khan, et déjà d'âge à être mariée. Nous avons 212
dit plus haut que Sofian-Khan avait laissé cinq fils, frères aînés
de cette princesse. L'un d'eux, Aghisch-Sultan, jeune homme

Du même, à l'occasion de la mort de Châh-Tahmasb,

بی سال تاریخ این واقعه

فلك زد وقم فوت كيتى پناه 984

Ce même Mollâ-Mouhtacham a fait à l'occasion de l'avènement au trône de sultan Mohammed, frère et successeur d'Ismaïl II, un qassidé, dont chaque misra donne la date de l'avènement:

دارت ازعز آلهی قرنها دارد نگاه 985

دای شاهان جهان سلطان محمد پادشاه 985

دامی شرع معلّی وملجاء دین نبی 985

Dans le troisième misra, au lieu de: حامی شرع معلا ملجاء دین نبی, ce qui ne donnerait que 970, j'ai dû pour trouver la date 985 lire معلی au lieu de معلا fautif, et ajouter un و *vâv* devant le mot ملجاء. Je ne sais pas comment rétablir le quatrième misra مالك دهر همایون دیهیم كاه. Il faudrait pour cela pouvoir consulter d'autres manuscrits, et je n'en ai aucun sous la main.

1) Khounkâr. Le sultan de Constantinople.

chétif, simple et humble[1]), fut envoyé avec neuf bèks à Qazuine, à la cour du châh, pour y recevoir les présents du futur. Châh-Tahmasb envoya ses bèks à leur rencontre et convoqua une nombreuse assemblée, dans laquelle il reçut avec la plus grande distinction le sultan et les bèks de Boudjougha-Khan. Le châh donna en apanage à Aghisch-Sultan la ville de Khodjend, où celui-ci séjourna jusqu'à sa mort, pendant trente ans, sans en sortir une seule fois pour faire quelque expédition. Le châh envoya au khan neuf lingots d'or, neuf fois neuf lingots d'argent, neuf tentes, dont la partie supérieure (à l'intérieur?) était tendue d'une étoffe en soie brochée d'or et la partie inférieure d'une étoffe dite tchoubdâr, avec les coussins nécessaires, tout un service, en or et en argent, neuf chevaux avec leur selle et leur bride, et mille pièces d'étoffe de soie.

Le khan envoya alors au châh la princesse, avec un trousseau digne d'un souverain.

Avanèch-Khan.

Boudjougha-Khan mourut après un règne de quelques années, et Avanèch fut proclamé khan à Urguendj. Boudjougha-Khan avait laissé après lui trois fils, dont l'aîné était Dost-Mohammed, le second Isch-Mohammed et le troisième Bouroum, appelé ordinairement Isch-Dost. Ces deux derniers reçurent en apanage la ville de Kât.

Avanèch-Khan avait également trois fils: Din-Mohammed-Khan, Mahmoud et Aly-Sultan. La mère de Din-Mohammed-Khan était de la tribu des Manghouts et avait été amenée par un marchand qui l'avait vendue au khan. Elle avait le visage noir.
213 A ce qu'elle racontait elle-même, elle était née de la concubine

1) Le manuscrit Lerch est le seul qui, au lieu des mots: فقير درويش نهاد موجيق بيكيت ابركاندور, où l'on rencontre le mot موجيق *moudjik*, qui n'est pas turc (*moujik* signifie en russe *paysan*), donne درويش نهادچيق *tchiq* comme diminutif, ce qui me paraît préférable.

d'un mirzâ des Manghouts, et à l'époque où sa tribu avait été dispersée elle était tombée entre les mains d'un homme qui l'avait vendue à ce marchand. Les mères des deux autres fils d'Avanèch-Khan étaient filles de deux mirzâs des Manghouts.

Dès que Din-Mohammed-Khan eut été sevré, il fut remis entre les mains de la mère d'Aly-Sultan, la bèïm, nom que portaient les filles de mirzâs Manghouts qui passaient dans la couche d'un souverain. Cette bèïm traitait fort durement le jeune Din-Mohammed-Khan. Une fois, il n'avait alors que six ans, il avait construit un petit fort avec ses compagnons, qu'il avait ensuite partagés en deux troupes, dont l'une devait attaquer le fort et l'autre le défendre. Il donna alors le signal de l'attaque, en criant: «A l'assaut! je récompenserai les premiers qui arriveront dans le fort, mais je ferai mettre à mort les lâches qui resteront en arrière». La bèïm qui était survenue en ce moment, s'étant mise à dire: «Voyez-vous ce toughma? Il lui faut des villes et des forteresses, et il joue avec de la terre et des pierres»! Le jeune enfant vint en courant se placer devant elle et lui fit un profond salut, en croisant les mains sur sa poitrine. «Comment! dit alors la bèïm pleine de colère, je le gronde et il me fait un salut! C'est Dieu, répliqua l'enfant, qui vous a inspiré ce que vous venez de dire, — que je joue avec de la terre et des pierres, car c'est de terre et de pierres que sont construites les villes». Dieu accomplit en effet ses désirs plus tard.

Din-Mohammed-Khan atteignit ainsi sa vingtième année, demeurant toujours auprès de son père, qui ne lui avait encore donné aucun apanage. A cette époque les possessions des souverains d'Urguendj s'étendaient jusqu'à Aster-Abad, dans le Khorassan. Cette partie du Khorassan était appelée Tâgh-Bouï (les bords de la montagne), par opposition à la province même d'Urguendj, connue sous le nom de Sou-Bouï (les bords du fleuve). Ces deux contrées appartenaient au même souverain. Les Uzbeks d'Urguendj allaient souvent faire des incursions

214 dans le Khorassan et piller les Qizil-Bâch[1]), auxquels ils enlevaient des troupeaux.

Din-Mohammed-Sultan forma un jour le projet de se rendre avec quelques hommes déterminés à Aster-Abad, d'où il voulait faire une incursion dans le Mazendérân, et il partit en effet avec quarante hommes, sans en avoir demandé la permission à son père. Il suivit les bords du fleuve jusqu'à Tchikdèlik, endroit où il forme un coude, et se rendit de là au puits nommé Dinâr. Il venait de quitter ce dernier endroit lorsqu'il rencontra un homme qui conduisait six chameaux et une trentaine de moutons. Il lui demanda où il allait, et cet homme lui répondit qu'il était un nauker d'un tel, bèk de Mohammed-Ghâzi-Sultan, qu'il avait été envoyé chez les Turcomans pour y recevoir le tribut, et qu'ayant rempli sa commission, il retournait à Dèroun, dont le gouverneur, à cette époque, était Mohammed-Ghâzi-Sultan, fils d'Ilbars-Khan. Din-Mohammed-Sultan demanda alors à cet homme une petite chèvre jaune qu'il voyait au milieu de ses moutons. «S'il plaît à Dieu de nous accorder une course heureuse, lui dit-il, je te ferai quelque présent à mon retour»; mais cet homme ne voulut pas la lui donner. Alors le sultan, furieux de ce refus, le fit garrotter et maltraiter par ses gens, et continua sa route après lui avoir enlevé ses chameaux et tous ses moutons. Je me souviens d'avoir entendu dire, dans mon enfance à des vieillards: «Ne fais jamais une mauvaise action en te disant: c'est peu de chose, que peut-il en résulter? Une chèvre a causé la ruine de notre yourt». C'est justement à cette chèvre qu'ils faisaient allusion. Nous raconterons comment cela arriva.

Dîn-Mohammed-Sultan alla à Aster-Abâd, d'où il fit trois ou quatre excursions sur les terres des Qizil-Bâch et reprit le chemin d'Urguendj pour se rendre auprès de son père, traînant à sa suite un grand nombre de captifs.

---

1) *Qizil-Bâch* (tête rouge), sobriquet injurieux que les sunnites donnent aux Persans.

Cependant le bèrâtdâr (percepteur) auquel Dîn-Mohammed-Sultan avait enlevé ses chameaux et ses moutons, était allé raconter son malheur à son bèk, qui en fit son rapport à Moham- 215
med-Ghâzi-Sultan. Celui-ci, indigné de la conduite de Din-Mohammed-Sultan, calcula l'époque de son retour et envoya sur la route qu'il devait suivre, en revenant, un bon nombre de ses serviteurs avec ordre de se saisir de sa personne. Din-Mohammed-Sultan fut attaqué à l'improviste et pris par cette troupe qui s'était tenue en embuscade. Elle maltraita fort les gens de Din-Mohammed-Sultan, leur enleva tous leurs captifs et amena le sultan lui-même à Mohammed-Ghâzi-Sultan, qui le fit tout de suite enfermer dans une maison, où il le tint sous bonne garde.

La plus grande partie des serviteurs de Din-Mohammed-Sultan avaient pris la fuite et étaient retournés chez eux. Mais les plus dévoués à sa personne, ayant honte de rentrer chez eux, laissant ainsi leur sultan en captivité, étaient restés vivant d'aumônes dans des aouls situés dans le Kourdich, sur la grande route.

Ceux qui étaient revenus chez eux racontèrent en détail tout ce qui leur était arrivé. Avanèch-Khan ne tarda pas à en être informé, mais il ne dit absolument rien, car il ne regardait pas Din-Mohammed-Sultan avec les yeux d'un père. En outre le khan avait déjà cinquante ans; la mère d'Aly-Sultan était aussi âgée que lui, et il venait d'épouser depuis la soeur cadette de Mohammed-Ghâzi-Sultan, princesse toute jeune et très-belle.

Mohammed-Ghâzi-Sultan, après avoir retenu Din-Mohammed-Sultan, lui fit mettre des fers aux mains et le remit à un de ses serviteurs, nommé Richaw-Khoudaï-Birdi, auquel il donna cinq ou six hommes pour l'accompagner, et lui ordonna de reconduire le sultan à son père. «Aye soin, lui dit-il, de lui lier les jambes sous le ventre de son cheval, fais la plus grande diligence et marche sans t'arrêter ni jour ni nuit. Tu salueras de 216
ma part le khan, son père, et tu lui diras que j'ai appris que ce toughma était parti d'Urguendj sans sa permission, qu'il est

arrivé ici où il a fait telle et telle chose, et que pour cette raison j'ai été obligé de le faire punir.

Richaw-Khoudaï-Birdi partit avec ses cinq ou six hommes, emmenant avec lui Din-Mohammed-Sultan. Pendant la nuit le sultan ne manquait jamais de chanter à haute voix, partout où il supposait qu'il pouvait y avoir quelque aoul près de l'endroit où il passait. Il espérait que si quelques-uns de ses compagnons s'y tenaient cachés pour veiller sur lui, ils pourraient entendre et reconnaître sa voix et venir à son secours. Mais à chaque cri que poussait le sultan, Khoudaï-Birdi répondait toujours par un *Richaw*, mot qui faisait à Din-Mohammed-Sultan plus de mal qu'un coup de flèche ou qu'un coup de sabre. Ce *Richaw* était un mot que Khoudaï-Birdi avait l'habitude de prononcer souvent, ce qui lui avait fait donner le surnom de Richaw-Khoudaï-Birdi. Mais le sultan, qui ne savait pas qu'il ne prononçait ce mot que par habitude, en était blessé au coeur parce qu'il disait Richaw pour se moquer de lui. Ils arrivèrent au point du jour à Kourdich, où il y avait plusieurs aouls. Cinq ou six des qazaqs du sultan, qui s'y trouvaient, s'étaient levés, en entendant le bruit des pas des chevaux. En ce moment le sultan se mit à chanter, et ses gens qui reconnurent sa voix accoururent aussitôt.

Comme c'était le moment ou Richaw-Khoudaï-Birdi devait se reposer un peu, il voulut s'arrêter dans les aouls, mais le sultan lui proposa d'aller s'arrêter un peu plus loin, disant qu'il avait honte de s'arrêter dans les aouls. Khoudaï-Birdi se rendit à son désir et ne s'arrêta que lorsqu'il fit tout-à-fait jour. Lui et ses gens se couchèrent et ne tardèrent pas à s'endormir. Les qazaqs du sultan, qui l'avaient suivi de loin, s'approchèrent alors. L'un d'eux brisa les fers et défit les liens du sultan, qui se saisit
217 du sabre de Khoudaï-Birdi et le tua, pendant que chacun de ses qazaqs se défaisait de son côté d'un des gens de sa suite. Le sultan fit recouvrir de sable le sang qu'on avait répandu et enterrer les cadavres à une grande distance de la route, puis il

reprit le chemin d'Urguendj, après avoir fait jurer à tous ses naukers de garder sur cette affaire le plus profond secret.

Son père, auquel il se présenta à son arrivée à Urguendj, le questionna sur son séjour à Dèroun; le sultan lui répondit que Mohammed-Ghâzi-Sultan en avait d'abord agi avec lui comme un homme aigri, mais qu'il lui avait ensuite fait des excuses et l'avait congédié après l'avoir très-bien traité et lui avoir donné des vêtements et des chevaux, et le khan ajouta foi à ses paroles.

Le même jour le sultan fit venir un graveur du bazar et se fit graver un cachet qui portait le nom d'Avanèch-Khan, son père, et un second qui portait le nom de la femme de son père, soeur cadette de Mohammed-Ghâzi-Sultan. Puis il fit écrire deux lettres adressées à ce dernier. Sa première lettre, qui était écrite au nom de son père, était conçue en ces termes: «A Mohammed-Ghâzi-Sultan. Après les prières que je fais pour toi, je te fais savoir que ta soeur cadette est malade et Dieu sait si elle a encore longtemps à vivre. Elle ne soupire qu'après le moment où elle pourra te voir». Sa seconde lettre, écrite au nom de la soeur cadette de Mohammed-Ghâzi-Sultan, portait: «A mon frère aîné. Après l'expression de tout mon respect, je lui fais savoir que je suis malade depuis quelques jours, et qu'il ne me reste plus d'espoir de pouvoir me rétablir. Je n'ai plus qu'un désir, celui de te voir encore une fois avant de mourir. Viens donc, je te prie, le plus promptement possible, afin que notre entrevue ne soit pas remise au jour de la résurrection». Din-Mohammed-Sultan envoya ces deux lettres à Mohammed-Ghâzi-Sultan par un homme sûr, auquel il procura deux bons chevaux, et donna de vive voix toutes les autres instructions nécessaires. Lui-même il rassembla autour de lui les gens qui l'avaient accompagné dans ses excursions et s'attacha en outre une vingtaine d'autres Uzbeks déterminés. Il passait tous ses jours à boire et à manger avec les gens qu'il avait trouvés et ne cessait pas d'avoir l'oeil fixé sur la route du Khorassan.

218 Cependant, à la réception des lettres que lui avait remises l'envoyé de Din-Mohammed-Sultan, Mohammed-Ghâzi-Sultan avait pris en toute hâte la route d'Urguendj. A son arrivée dans la ville il alla directement dans la cour du palais du khan, où il descendit de cheval pour se rendre auprès de sa soeur. Mais ce jour devait voir couler le sang de Mohammed-Ghâzi-Sultan. Le matin même de ce jour Avanèch-Khan était sorti de la ville pour aller chasser au faucon. Dès que Din-Mohammed-Sultan fut informé de l'entrée en ville de Mohammed-Ghâzi-Sultan, dont il épiait jour et nuit l'arrivée, il accourut au palais à la tête de ses gens. On était en été et au moment du tchâscht (repas). Mohammed-Ghâzi-Sultan entra dans les appartements de sa soeur cadette, qui ne savait rien de son arrivée, et qui à la vue de son frère aîné s'élança de sa place pour se jeter dans ses bras. «Grâce à Dieu, lui dit le sultan, tu te trouves mieux. J'arrive sans avoir pris ni jour ni nuit un moment de repos depuis que j'ai reçu la lettre, dans laquelle tu me disais que tu craignais que notre entrevue ne fût remise au jour de la résurrection». A la réponse que lui fit sa soeur, qu'elle n'avait pas été malade, et qu'elle ne lui avait point envoyé de lettre, le sultan saisi de frayeur sortit, sans s'arrêter, de l'appartement de sa soeur. Il ne tarda pas à entendre le bruit des pas de Din-Mohammed-Sultan, et il comprit alors tout le danger qui le menaçait. Craignant de sortir par la porte de la cour, il se jeta d'un autre côté, et entra en courant par une grande porte, qui se trouvait devant lui. Il vît qu'il était dans les écuries, où il n'y avait personne. Après avoir inutilement cherché une autre porte pour en sortir, il prêta l'oreille et entendit le bruit que faisaient en courant plusieurs
219 personnes. Dans sa frayeur croissante, ne pouvant pas même trouver un endroit pour s'y cacher, il se vit obligé de creuser un trou dans un tas de fumier sec et tamisé et de s'y enfoncer en se couvrant la tête d'un panier.

Cependant Din-Mohammed-Sultan qui était accouru à l'appartement de sa belle-mère, avec une cinquantaine d'hommes, y

avait cherché partout le sultan sans pouvoir le trouver. Les femmes de service, qu'il avait interrogées, n'avaient rien pu lui apprendre. Enfin une d'elles lui ayant indiqué le côté par lequel elle avait vu le sultan se sauver, il y courut avec tous ses naukers, dont chacun se mit à visiter quelque chambre. L'un d'eux, qui était entré dans les écuries, aperçut en les parcourant quelque chose de rouge. S'étant approché pour voir ce que c'était, il reconnut que c'était le pan d'un vêtement d'une étoffe dite tchoubdâr. Il alla aussitôt avertir Din-Mohammed-Sultan, qui fit retirer du fumier Mohammed-Ghâzi-Sultan et lui trancha la tête.

La nouvelle de la mort de Mohammed-Ghâzi-Sultan se répandit bientôt dans la ville. Urguendj est à six agâtch de Vèzir. Un des naukers de sultan Ghâzi-Sultan, qui se trouvaient à Urguendj, partit le même jour pour Vèzir, afin d'informer sultan Ghâzi-Sultan de cet évènement. La plus jeune des femmes de ce prince était une fille de Sofian-Khan. Aly-Sultan, fils de Sofian-Khan, se trouvait alors à Vèzir, où il était venu voir sa soeur cadette. A la nouvelle de la mort de son frère cadet, sultan Ghâzi-Sultan, sans réfléchir et sans prendre conseil de personne, ne pouvant plus supporter sa douleur et maîtriser sa colère, fit sur-le-champ mettre à mort son beau-frère Aly-Sultan, qui était alors chez lui.

A son retour de la chasse, Avanèch-Khan trouva le corps 220
de Mohammed-Ghâzi-Sultan. Il demanda où était Din-Mohammed-Sultan. On lui répondit que craignant sa colère, le sultan avait pris la fuite avec ses compagnons tout de suite après avoir commis ce meurtre, mais qu'on ne savait où il était allé.

Avanèch-Khan pensait à assembler ses frères cadets et ses beks, pour se concerter avec eux sur ce qu'il y avait de mieux à faire dans cette circonstance, lorsqu'un homme arriva de Vèzir avec la nouvelle que sultan Ghâzi-Sultan avait fait massacrer Aly-Sultan à Vèzir, ce qui vint encore ajouter à son embarras.

A la nouvelle de ces évènements, les frères cadets d'Avanèch-Khan, Qâl-Khan et Aghataï-Khan, et les fils de ses frères aînés,

Sofian-Khan et Boudjougha-Khan, prévoyant que l'il de sultan Ghâzi-Sultan allait marcher contre Avanèch-Khan, se rendirent auprès du khan à Urguendj, où arrivèrent de leur côté les sujets d'Avanèch-Khan; de sorte que les fils et les petits-fiis d'Aminèk-Khan avec leurs naukers se trouvèrent tous réunis à Urguendj. Les princes de la famille d'Ilbars-Khan allèrent avec leurs sujets se rassembler à Vèzir, auprès de sultan Ghâzi-Sultan.

Tout ce que put dire Avânèch-Khan pour arriver à terminer cette affaire à l'amiable resta inutile. Ses frères, ses neveux et ses naukers furent d'un avis contraire, et l'on marcha sur Vèzir.

Sultan Ghâzi-Sultan expédiait tous les jours des courriers aux fils de Bèlikitch, à Yènghi-Chahr, pour les presser de venir le rejoindre. Ceux-ci lui faisaient toujours répondre qu'ils allaient se mettre en route, et pourtant ils n'arrivaient pas. Les fils d'Aminèk-Khan arrivèrent avant eux près de Vèzir.

A un farsakh à l'est de Vèzir, il y a au pied du Qir[1]) un village appelé Qoum-Kend, qui à cette époque était très-peuplé
221 et très riche. C'est jusqu'à ce village que sultan Ghâzi-Sultan s'avança à la rencontre de l'ennemi. Ce prince était très-mal vu de ses sujets à cause de son caractère violent et cruel, et de son extrême avarice envers ses serviteurs, dont il exigeait un service dur et pénible. Lorsque les deux partis furent en présence, sultan Ghâzi-Sultan ayant fait remarquer, pendant qu'il rangeait son armée en bataille, qu'un endroit était dégarni de troupes et qu'il y faudrait plus de monde, on entendit s'élever du milieu des rangs des Uzbeks une voix qui cria: «S'il y a trop peu de monde, fais y mettre tes chevaux et tes vaches». Mais on ne put pas, dans la foule, reconnaître qui avait prononcé ces paroles. Le sultan n'eut pas l'air de les avoir entendues et passa outre sans rien dire.

---

1) Qir, terrain élevé et uni, plateau, désert.

La victoire se déclara pour Avanèch-Khan, qui poursuivit l'ennemi et entra le même jour à Vèzir. Sultan Ghâzi-Sultan et quinze autres princes, grands ou petits, de la famille d'Ilbars-Khan, furent mis à mort. Sultan Ghâzi-Sultan avait plusieurs femmes. L'une d'elles était fille de Zenbil-Bèk, d'Olough-Tubè. Elle était tombée entre ses mains dans une expédition qu'il avait faite contre les Turcomans, dans un endroit du Khorassan appelé Bourma. Il en avait eu deux fils: Omar-Ghâzi-Sultan et Chir-Ghâzi-Sultan, et deux filles, dont l'aînée se nommait Zohrè-Khanim, et la cadette Nounâsch-Khanim. Toute cette famille tomba entre les mains des naukers d'Aghataï-Sultan. Omar-Ghâzi-Sultan était alors âgé de quinze ans et Chir-Ghâzi-Sultan de douze.

Les autres fils d'Aminèk-Khan livrèrent au pillage les habitations des sultans qui étaient tombés entre leurs mains; ils firent massacrer leurs fils et réduisirent en esclavage leurs femmes et leurs filles. Mais Aghataï-Sultan ne prit absolument rien; il 222
respecta la vie des enfants de sultan Ghâzi-Sultan, et fournit même des chevaux et des chameaux à la fille de Zenbil-Bèk, qu'il envoya à Boukhara avec ses deux fils et ses deux filles, sous l'escorte de quatre ou cinq de ses gens.

Les fils de Bèlikitch-Sultan qui étaient partis de Yenghi-Chahr apprirent non loin de Vèzir, que sultan Ghâzi-Sultan était parti pour Qoum-Kend. Ils prirent en hâte cette direction, et arrivèrent à Qoum-Kend où ils trouvèrent le champ de bataille jonché de morts, et apprirent en même temps la défaite et la mort de sultan Ghâzi-Sultan. Au lieu de retourner chez eux à Yenghi-Chahr, ils partirent alors pour Boukhara en passant au-dessus d'Urguendj. De cette famille, autrefois si nombreuse dans le Mâvèrân-Nahr, il ne reste plus aujourd'hui, en 1074, une seule personne. Elle est entièrement éteinte.

Après cette guerre, les fils d'Aminèk-Khan se virent maîtres de tout le pays, depuis le Tâgh-Bouï jusqu'au Sou-Bouï. Avanèch-Khan conserva Urguendj; les autres provinces ainsi que

les tribus turcomanes furent partagées, d'après leur rang, entre les autres princes qui entrèrent tranquillement en possession de leurs apanages. Din-Mohammed-Sultan reçut en apanage Dèroun qui avait appartenu à sultan Ghâzi-Sultan.

Obèïd-khan s'empare d'Urguendj.

Cependant le fils de Sultan-Ghâzi, le jeune et brave Omar-Ghâzi, qui avait été emmené à Boukhara, se trouvait à la cour d'Obèïd-Khan, auquel il ne cessait de demander des troupes (pour l'aider à rentrer en possession des domaines de son père). Obèïd-Khan, informé des troubles qui avaient eu lieu dans les états d'Urguendj, se décida à marcher, dans la pensée qu'il pourrait enlever aux enfants d'Aminèk-Khan la moitié de leurs possessions. Tous les princes descendants d'Aboul-Khaïr-Khan convinrent d'entreprendre ensemble cette expédition, et Bèrâq-Khan
228 de Tachkend[1]), Djèvân-Mard-Khan de Samarcand[2]) et les petits-

1) Bèrâq-Khan, appelé autrement Naurouz-Ahmed-Khan, fils de Suïunitch-Khodja, succéda à Abdoullatif en 959 (1551—2) et mourut en 963 (1556). (Voy. Véliaminoff-Zernoff, Monnaies boukhares, p. 331, le Abdoullah-Namèh et le Tarikh-i-Timouri). Son caractère emporté et violent et les excès de boisson auxquels il se livrait inspirèrent les chronogrammes suivants, qui donnent la date de sa mort:

خرمن‌شوز 963 et

مرده درمستی 963

Les mots شذ سمرقند donnent la date de la mort d'Abdoullatif 959 (1551—2).

2) Djèvan-Mard-Aly-Bèhâdour-Khan, fils de Abou-Sa'id-Khan, fils de Koutch-Koundji-Khan, naquit à Samarcande et monta sur le trône en 980 (1577), à la mort de son frère Sultan-Sa'id. Le poète Molla-Mouchfiqui a donné dans les vers suivants la date de son avènement au trône:

خاقان ملك قدر جوانمرد على خان
كز دولت اوشهر سمرقند شد آباد
وين طرفه‌كه تاريخ جلوس خاطراو ۹۸۰ 9
از روى حساب است سنه نهصد وهشتاد

fils de Hamza et de Mèhdi-Sultan de Hissar[1]) vinrent rejoindre Obèïd-Khan, et partirent avec lui de Boukhara pour marcher sur Urguendj.

Les princes fils d'Aminèk-Khan qui résidaient à Khiva et à Hèzâr-Asb, ne pouvant résister à des forces si supérieures, vinrent à Urguendj, rejoindre Avanèch-Khan, qui se sentant lui-même trop faible pour se mesurer avec l'ennemi, s'enfuit avec tous ces princes du côté du Qir.

Obèïd-Khan, à son arrivée à Urguendj, envoya des troupes à la poursuite d'Avanèch-Khan, qui fut atteint et fait prisonnier avec tous les siens, dans un endroit appelé Qir de Bègât (Bègât Qiri) et situé au nord de Vèzir.

Avanèch-Khan fut livré à Omar-Ghâzi, qui le fit mettre à mort pour venger la mort de son père (sultan Ghâzi-Sultan). Mais on ne fit aucun mal à Agâṭaï-Khan qui resta entre les mains d'Obèïd-Khan, ni à Qâl-Khan qui tomba en partage aux princes de Hissâr, petits-fils de Hamza et de Mèhdi-Sultan.

Obèïd-Khan donna Urguendj à son fils Abdoul-Aziz, qui y fixa sa résidence[2]). Les Sartes et les Turcomans d'Urguendj purent rester paisiblement dans leurs foyers sans être en rien molestés, et leurs propriétés furent respectées[3]). Mais on fit le dénombrement des ourouqs des Uzbèks, qui furent partagés en

---

L'auteur du Tarikh-i-Timouri, qui cite ce chronogramme, ajoute:

لفظا ومعنا تاريخ شده واين تاريخ از
دولة مجسدا تست

Djevân-Mard fut jeté en prison, puis mis à mort en 986 (1578) par ordre d'Abdoullâh-Khan.

1) Hamza-Sultan et Mèhdi-Sultan avaient été mis à mort en 916 (1510) à Hissâr, par ordre de Bâber.

2) En 945 (1538) d'après Iskender-Mounchi. Voy. Véliaminoff-Zernoff, Hist. T. II, p. 328. Abdoul-Aziz mourut en 958 (1551), mercredi 26 du mois de rèbi second, à l'âge de quarante ans. Le chronogramme suivant, cité dans le Tarikh-i-Timouri, nous donne la date de la mort de ce prince.

خيف عبد العزيزخان 958

3) Mot-à-mot: on ne cassa pas même la patte à une de leurs poules.

quatre lots, dont le premier fut pris pas Obèïd-Khan, le second par les princes (turè) de Hissar, le troisième par les princes de Samarcande et le quatrième par les princes de Tâchkend. Chacun de ses princes plaça sous la surveillance d'un intendant les sujets qui venaient de leur échoir en partage, et les emmena avec lui à son retour dans ses domaines.

Les deux fils d'Avanèch-Khan, Mahmoud-Sultan et Aly-Sultan, âgé de sept ans, qui avaient échappé à l'ennemi, se retirèrent auprès de Din-Mohammed-Sultan à Dèroun, où arrivèrent égale-
224 ment les deux fils de Sofian-Khan, Youssouf et Younous, ainsi que tous ceux, princes ou autres, qui avaient pu échapper à l'ennemi.

Les fils d'Agataï-Khan qui, à l'exception de Hâdjim-Khan, étaient encore en bas âge, furent emmenés à Boukhara avec leur père et leur mère. Hadjim-Khan[1]), alors âgé de dix-huit ans, n'avait pas réussi à fuir lorsque l'ennemi s'était répandu dans le pays. Il alla se cacher chez un brave serviteur (nauker) de son père Djân-Sèïd[2]), de la tribu des Dourmâns, hommes sage et plein d'expérience. Là le jeune prince, revêtu d'un tchèkmène, un vieux bonnet sur la tête et un qourouq à la main, garda pendant quelque temps les troupeaux de Djân-Sèïd. Les Dourmans qui étaient tombés entre les mains des tourès (princes) de Samarcande habitaient le Qizil-Roubât où on les avait emmenés.

Trois mois après l'arrivée de Hâdjim-Khan chez Djân-Sèïd, les Dourmans d'Urguendj qui le connaissaient commencèrent à se dire les uns aux autres qu'ils avaient vu Hâdji-Mohammed-Sultan, et qu'il gardait les troupeaux de Djân-Sèïd. Ce bruit prenant tous les jours plus de consistance, Djân-Sèïd en avertit le sultan. «Les sujets d'Urguendj qui habitent dans les environs vous ont reconnu, lui dit-il, et ce bruit peut d'un jour à l'autre

---

1) C'est-à-dire Hadji-Mohammed-Sultan.

2) Ce Djân-Sèïd est appelé plus loin, p. 254 du texte سعد الدين Sa'ded-din.

parvenir aux oreilles d'Obèïd-Khan. Maintenant que pensez-vous faire? «Le sultan lui répondit: «Accompagne-moi toi-même, si tu le peux, sinon donne-moi un cheval pour que je me rende auprès de Din-Mohammed-Sultan». Djân-Sèïd prit alors quatre chevaux, dont deux furent chargés de provisions de route dans des bissacs. Djân-Sèïd marchait le premier, suivi des deux chevaux de bât, et Hâdjim-Khan fermait la marche. Ils se rendirent par la grande route à Urguendj, où ils passèrent le fleuve sur un bateau (car, à cette époque, on pouvait aller d'Urguendj à Vèzir
en bateau), puis ils se dirigèrent sur Dèroun, où ils rejoignirent 225
Din-Mohammed-Sultan.

Guerre entre Din-Mohammed-Sultan et Obèïd-Khan.

Après l'arrivée de Hâdjim-Sultan à Dèroun, les princes tinrent conseil et décidèrent de marcher sur Urguendj. Ils s'avancèrent jusqu'à Kourdich où ils firent appeler les principaux personnages des Adâqlis, de la tribu de Khizr. «Nous marchons, leur dirent-ils, pour reconquérir nos domaines; si vous voulez nous prêter un renfort et que Dieu nous rende maîtres d'Urguendj, nous vous ferons tarkhân; nous vous accorderons la place d'honneur à notre gauche; les plus braves des vôtres seront reçus à notre service, et votre tribu sera égale au meilleur des ourouqs des Uzbeks». Par ces promesses les princes attirèrent sous leurs drapeaux mille Adâqlis qui, joints à deux mille hommes qu'ils avaient amenés avec eux, formèrent un corps de trois mille hommes avec lesquels ils arrivèrent â Pich-Gâh. Là ils délibérèrent, s'ils devaient se diriger sur Urguendj ou sur Khiva. On pencha pour ce dernier parti, car, se dirent-ils, si nous marchons sur Urguendj, nous y trouverons Abdoul-Aziz-Sultan (fils d'Obèïd-Khan), et ce qui est pis encore, nous aurons à effectuer le passage du fleuve, tandis qu'en marchant sur Khiva il n'y a ni fleuve à passer, ni ennemi à craindre. Ils arrivèrent donc à Khiva, dont le darougha et une dixaine d'hommes qui

formaient sa suite furent pris et mis à mort. Le darougha de Hèzar-Asb prit la fuite.

A la réception de ces nouvelles Abdoul-Aziz-Sultan abandonna Urguendj, et s'enfuit auprès de son père.

Obèïd-Khan honteux de ce revers rassembla des troupes et marcha sur Urguendj. Arrivé à l'endroit appelé Tivè-Bouyouni (le cou du chameau) il s'arrêta de sa personne, et envoya contre Din-Mohammed-Sultan toutes ses troupes sous le commandement d'un de ses principaux bèks, de l'ourouq des Oghlâns.

A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, Din-Mohammed-
226 Khan sortit de Khiva (pour marcher à sa rencontre). En vain tous ses naukers lui représentèrent-ils qu'il n'avait que trois mille hommes, tandis que l'armée ennemie était forte de quarante mille hommes, et qu'il n'était pas prudent d'engager le combat (avec des forces si inégales). «Retournons plutôt à Dèroun, lui dirent-ils. Obèïd-Khan ne restera pas à Urguendj; il ne tardera pas à retourner sur ses pas, et alors nous pourrons revenir; car c'est difficile pour Obèïd-Khan de venir à Urguendj et de retourner, tandis que pour nous c'est une chose très-facile». Din-Mohammed-Sultan continua sa marche sans prêter l'oreille à leurs représentations.

Deux fois tous ses bèks, au nombre de deux ou trois cents, descendirent de cheval et vinrent se jeter à terre devant son cheval, en le conjurant de retourner sur ses pas, et deux fois il passa outre sans vouloir leur répondre. Enfin lorsqu'ils revinrent pour la troisième fois le sultan, étant arrivé près d'eux, descendit de cheval. Prenant alors une poignée de terre, il la versa dans le collet de sa chemise, en disant: «Mon Dieu, je Te confie mon âme et je confie mon corps à la terre»; puis s'étant relevé, il se retourna vers ses bèks et leur dit: «Pour moi, je suis mort, quant à vous, si votre vie vous est plus précieuse que la mienne, ne marchez pas au combat; si elle n'est pas à vos yeux plus précieuse que la mienne, ne restez pas en arrière». Ensuite il remonta à cheval et continua sa route. A ces paroles du sultan

toute son armée poussa des cris qui s'élevèrent jusqu'aux nues et suivit ses pas en pleurant.

Din-Mohammed-Sultan apprit que l'armée ennemie avait déjà dépassé ce jour même Hèzâr-Asb et avait fait halte, qu'elle marchait la nuit et se reposait pendant la journée. Il se rendit le soir même à Guerdène-Khâst, où il s'arrêta à l'ouest d'un étang profond qui, depuis la bataille qui s'y donna, est connu 227
sous le nom de Chikest-Kouli (lac de la défaite). Sur ces entrefaites la nuit était venue. Les gardes avancées vinrent avertir le sultan que l'ennemi approchait. Il monta aussitôt à cheval avec toute sa troupe, qu'il partagea en deux corps. Il confia le commandement de l'un à Younous-Sultan, fils de Sofian-Khan, et se mit lui-même à la tête de l'autre.

Hâdji-Mohammed-Sultan, fils d'Aqataï-Khan, resta auprès de la personne de Din-Mohammed-Sultan. Le fils d'Avanèch-Khan, Aly-Sultan, qui n'avait alors que huit ans, fut confié à la garde de cinq ou six hommes, auxquels le sultan dit: «Tenez-vous à l'écart et, si notre affaire tourne mal, fuyez avec cet enfant, afin que notre flambeau ne vienne pas à s'éteindre». Après cela il se recommanda à Dieu, plaça sa troupe en embuscade des deux côtés du chemin et attendit.

L'armée ennemie ne tarda pas à arriver. En tête marchaient Bèri-Oghlan et Hâfiz le Qounqrât, avec tous les bèks, ce que l'on pouvait reconnaître à une quarantaine de flambeaux que l'on portait devant eux. Lorsqu'ils furent tout près, la troupe de Din-Mohammed-Sultan fondit sur eux des deux côtés, et avant même que les dernières troupes de l'armée ennemie eussent eu connaissance de cette attaque, l'heure de la mort avait déjà sonné pour une partie de ces bèks et les autres avaient été faits prisonniers et garrottés. L'armée ennemie prit la fuite en désordre. Quelques braves de la troupe de Din-Mohammed-Sultan tuèrent chacun jusqu'à cent ennemis. Koun-Toughâr-Bèhâdour, le Qounqrat, disait que, dans cette affaire, il avait à lui seul percé et renversé soixante ennemis. Hâdjim-Khan racontait que pendant ce com-

bat, il n'avait pas quitté, un seul instant, les côtés de Din-Mohammed-Sultan. «Dans un moment, disait-il, où nous étions restés
228 seuls au fort de la mêlée, je vis que l'arc de Din-Mohammed-Khan venait de glisser de ses mains. Comprenant que, préoccupé comme il l'était et ayant continuellement l'oeil fixé sur les combattants, il ne s'en était pas aperçu, je descendis de cheval pour le ramasser et le lui remis entre les mains. Mon frère, me dit-il alors en me regardant, que ceci reste un secret entre toi et moi. Il était de deux ans plus âgé que moi. Il avait, à cette époque vingt ans et moi dix-huit».

Après le combat on amena devant Din-Mohammed-Sultan tous les bèks que l'on avait faits prisonniers. Il était lui-même à cheval, et on les lui présentait les uns après les autres, en lui disant le nom de chacun. Le sultan ayant demandé le nom d'un de ces bèks qu'on venait d'amener, il apprit de celui qui le conduisait que c'était Hâfiz, le Qounqrât. «C'est toi, Hâfiz, lui dit-le sultan, qui disais toujours à la cour d'Obèïd-Khan, que les habitants d'Urguendj ne sont pas des musulmans, mais des infidèles. Dis-nous, pourquoi tu nous appelles des infidèles? C'est à présent, lui répondit Hâfiz en s'inclinant, que nous allons pouvoir distinguer le musulman de l'infidèle». Le sultan ne lui répliqua pas un seul mot. Depuis ce temps ces paroles de Hâfiz, le Qounqrât, sont passées en proverbe chez les Uzbeks.

Din-Mohammed-Sultan fit rassembler tous ces bèks et leur proposa un accommodement et un échange de tous les prisonniers qu'il venait de faire contre Qâl-Khan, Aqataï-Khan et les autres princes et sujets qui avaient été emmenés dans le Mavèr-ân-Nahr. Tous ces bèks promirent, sous le sceau du serment, que l'on renverrait tous les prisonniers qui avaient été faits dans la dernière guerre contre Urguendj, et que si Obéïd-Khan refusait de souscrire à l'engagement qu'ils prenaient, ils quitteraient tous son service et viendraient avec leurs familles se remettre à sa discrétion.

Le sultan fit donner des chevaux et des habits à ces bèks,

qu'il traita avec beaucoup d'égards et de bienveillance, et les renvoya avec Hâdjim-Khan, qu'il chargea d'aller traiter cet échange. «Tu as de l'esprit et de la prudence, lui dit-il en le congédiant, tu sauras faire rendre la liberté à ton père et à ses sujets, et 229
personne autre que toi ne pourrait réussir dans cette affaire».

Hâdjim-Khan partit donc avec les bèks pour Boukhara où était retourné Obèïd-Khan. Là il fut présenté au khan, qui le reçut très bien et lui rendit son père Aqataï-Khan et tous les prisonniers qu'il avait. Il réussit aussi complètement auprès de Djèvân-Mard-Khan, qu'il alla voir à Samarcande, et auprès des turès (princes) de Hissâr, qui lui rendirent également Qâl-Khan et tous leurs prisonniers[1]). Hâdjim-Khan ramena ainsi à Urguendj Qâl-Khan, Aqataï, son père, en un mot, tous les prisonniers qui avaient été faits dans la dernière guerre et emmenés d'Urguendj dans le Mavèran-Nahr.

Qâl-Khan.

Après le retour de Hâdjim-Khan, Qâl-Khan fut, d'une voix unanime, proclamé khan à Urguendj, et pendant tout son règne ses sujets jouirent d'une grande tranquillité. L'état fut florissant, et les denrées devinrent à si bon marché que le peuple disait: «Qâl-Khan est monté sur le trône, et le pain est descendu à un poul (sol)». Qâl-Khan retourna au sein du seigneur après un règne de quelques années.

Aqâtaï-Khan.

Aqâtaï-Khan fut proclamé khan à Vèzir. Qâl-Khan avait laissé en mourant deux fils, dont l'un s'appelait Chèïkh-Mohammed et l'autre Châh-Nazar. Ces deux princes reçurent en apanage la ville de Kât.

---

1) Notre auteur ne parle pas de la reddition des prisonniers uzbeks, emmenés par le prince de Tachkend. La défaite des troupes boukhares par Din-Mohammed, et le voyage de Hâdjim-Sultan à Boukhara eurent lieu en 946 (1539—40), l'année même de la mort d'Obèïdoullâh. Voy. plus haut.

Quelques années après ces évènements, les petits-fils d'Aminèk-Khan étaient tous devenus grands. Ils possédaient un vaste pays, de riches troupeaux et se trouvaient à la tête de nombreux sujets. Des cinq fils [1]) qu'avait eus leur oncle Sofian-Khan, il ne restait plus que Younous et Pèhlèvân-Qouli. Aly-Sultan avait été mis à mort par Sultan-Ghâzi-Sultan. Youssouf-Sultan s'était fait saigner au bras; on n'avait pas pu arrêter le sang, et il était mort de cette hémorragie. Aghich-Sultan était resté à Khodjend, dans le Khorassan [2]), ville qu'il avait reçue pour le qâlin de sa soeur cadette [3]).

230 Les fils de Boudjougha-Khan, d'Avânèch-Khan et de Aqataï-Khan réunirent leurs forces et chassèrent les deux fils de Sofian-Khan, Younous et Pèhlèvân-Qouli, et les forcèrent, ainsi que les deux fils de Qâl-Khan, qui résidaient à Kât, de se réfugier dans la Boukharie. Aqataï-Khan continua à résider à Vèzir. Aly-Sultan [4]) reçut en apanage Urguendj, qu'il céda à son frère aîné Mahmoud, homme méchant, pour aller se fixer à Dèroun. On donna Bâgh-Abâd à Hâdjim-Khan; Nèssaï et Abiverd à Din-Mohammed-Khan, Khiva et Hèzâr-Asb à Isch et à Doust, fils de Boudjougha-Khan.

Tous ces princes gouvernaient tranquillement leurs provinces, depuis quelques années, lorsque Younous, fils de Sofian-Khan, qui avait épousé la fille d'un nommé Ismaïl-Bèk, à cette époque bèk des Manghouts [5]), partit un jour de Boukhara avec une quarantaine d'hommes. Il avait l'intention de se rendre chez les Manghouts auprès de son beau-père et même de faire une excursion sur les terres d'Urguendj. Il arriva, en passant au nord de

1) Youssouf, Younous, Aly, Aghich et Pèhlèvân-Qouli.

2) Ne pas confondre cette ville avec Khodjend dans le Mâvèrân-Nahr.

3) Aïscha-Biguè, fille de Sofian-Khan, mariée à Châh-Tahmasb. (Voyez plus haut, page 227.

4) C'est-à-dire Aly-Sultan, fils d'Avanèch-Khan. On a vu à la page précédente qu'Aly Sultan, fils de Sofian-Khan, avait été mis à mort par Sultan-Ghâzi-Sultan.

5) Les Manghouts ou Tatares-Noghaï.

Kât, à la forteresse de Touk[1]), où il ne trouva personne. Les habitants étaient, à cette époque, tous campés dans les environs d'Urguendj, au-dessus de Vèzir[2]). Le sultan passa cette nuit à Touk. Étant monté le lendemain matin sur les remparts du fort, il aperçut (au loin) la forteresse d'Urguendj. Ses qazaqs, auxquels il demanda ce que c'était que cette forteresse, lui répondirent que c'était la forteresse d'Urguendj. «Aurai-je assez peu de coeur, dit alors le sultan, pour m'éloigner et me rendre chez les Manghouts, quand j'ai sous les yeux Urguendj, le yourt de mon père»? Les qazaqs lui ayant répondu, qu'ils étaient prêts à le suivre, quoi qu'il voulût entreprendre, il décida de marcher sur Urguendj. Il passa cette journée à Touk, d'où il repartit au 231
déclin du jour et arriva, au milieu de la nuit, près d'Urguendj, du côté du sud-ouest (Qibla). Là il descendit de cheval et s'avança à pied vers le fossé. Comme il s'approchait, il vit venir des gens qui portaient des torches et s'avançaient de son côté en criant: Hâzir-Bâsch (sois prêt)[3]). C'était une patrouille qui, à cette époque, faisait toutes les nuits des rondes autour de la ville, avec des flambeaux, par crainte des qazaqs (vagabonds) qui avaient quitté la ville. Dès qu'il aperçut ces gens, le sultan se coucha par terre à plat ventre, et resta dans cette position jusqu'à ce qu'ils se fussent éloignés. Younous et ses qazaqs s'approchèrent alors du rempart; l'un d'eux ayant réussi à atteindre le haut de la muraille au moyen d'une longue perche qu'il y avait appuyée, aida ses compagnons à monter. Lorsqu'ils furent tous dans la forteresse, ils se rendirent à la maison de Sâri-Mahmoud-Sultan[4]), où ils entrèrent sans bruit et s'emparèrent de sa personne.

1) Ce passage nous aidera à fixer, au moins approximativement, la position de cette forteresse ou de ce fort, dont le nom ne se trouve sur aucune carte.

2) Où était situé Vèzir?

3) Ces mots sont persans. Chez les Qirghizes le cri des sentinelles est *Yougla-mâi!* Ne dors pas! C'est le «*Sentinelle, prenez garde à vous*»! des Français; — le *Слушай!* des armées russes.

4) Voyez plus loin, p. 143 du texte, la raison qui lui fit donner le surnom de *Sâri*, le jaune, le roux.

Ce Mahmoud-Sultan était un sot bien connu; mais fort de la protection de son excellent frère, Aly-Sultan, il opprimait Urguendj [1]). Comme il n'y avait pas entr'eux de vengeance à exercer pour le sang versé [2]), Younous envoya Mahmoud-Sultan, à Vèzir, à Aqataï-Khan, sous la garde d'un ou deux de ses gens.

Les Uzbeks et les Sartes d'Urguendj vinrent se présenter à Younous, qui se fit proclamer khan le même jour. La classe militaire et le peuple virent avec plaisir l'arrivée de Younous, car ils ne pouvaient plus supporter les paroles et le caractère de ce Mahmoud, véritable idiot. Younous-Khan, au contraire, joignait à beaucoup d'esprit l'ambition, la générosité, la bravoure et la fermeté.

Mahmoud, le sot, à son arrivée à Vèzir, engagea fortement Aqataï-Khan à marcher contre Younous-Khan. «Agha, lui dit-il, pourquoi restes-tu dans l'inaction? Pars donc; Younous n'a avec lui qu'une quarantaine d'hommes; les Uzbeks d'Urguendj me sont dévoués et nous sommes aussi forts que lui, pourquoi donc ne marches-tu pas contre lui»?

Aqataï-Khan consulta ses sujets, qui tous furent d'avis qu'il
282 fallait marcher contre Younous-Khan. Aqataï-Khan, homme doux et faible, ne désirait point s'engager dans une guerre, mais ne voulant pas s'opposer au désir de ses sujets, il se décida à marcher sur Urguendj, d'où Younous-Khan sortit de son côté, pour s'avancer à sa rencontre.

Les deux partis en vinrent aux mains à l'ouest du tombeau de chèïkh Nadjmouddine-Koubra (que la miséricorde de Dieu soit sur lui) [3]). C'était en été, au milieu de la journée, les troupes d'Aqataï-Khan furent défaites, et lui-même chercha son salut dans la fuite. Qassim, fils de Younous-Khan et d'une fille d'Aqa-

---

1) Mot à mot: «il mangeait et rongeait Urguendj».

2) M. à m.: «leurs morts et leurs vivants étaient en nombre égal».

3) Sur le chèïkh Nadjmoud-dine-Koubra voy. Véliaminoff-Zernoff. Histoire des tsars de Kassimoff.

taï-Khan, se mit avec ses naukers à la poursuite de son grand-père. Lorsqu'il l'eut atteint, il lui dit après l'avoir salué: «Où allez-vous par cette chaleur? Reposez-vous aujourd'hui à l'ombre d'un arbre et demain vous repartirez». Mais le khan lui répondit: «L'âme de ton père est plus noire que le dessous d'un chaudron. Si tu me veux du bien, ne m'arrête pas». Qassim-Sultan, après avoir reçu du khan toujours la même réponse à cette proposition qu'il lui réitéra trois ou quatre fois, vit que son grand-père ne voulait pas s'arrêter. S'approchant alors d'Aqataï-Khan, il saisit la bride de son cheval et ramena le khan à Urguendj, où il le fit descendre dans la maison de l'arbâb. Younous-Khan pensait que, si le bruit venait à se répandre qu'Aqataï-Khan avait été mis à mort dans la maison de l'arbâb, les Sartes d'Urguendj auraient tous à répondre pour sa mort aux fils du khan, et ne pourraient plus se séparer de lui.

Younous-Khan fit donc garder Aqataï-Khan dans la maison de l'arbâb, qu'on nommait Salman, et il envoya un homme, dire de sa part à ses fils: «Le vieillard souffre de fortes coliques survenues à la suite d'une course qu'il a faite à cheval par une forte chaleur J'ai voulu l'envoyer à Vèzir, mais il m'a prié d'avoir pitié de lui et de ne pas l'envoyer. «Je ne veux pas partir, m'a-t-il dit, fais savoir à mes fils que, si je ne suis pas auprès de mes fils, je suis auprès de mon petit-fils». Pendant une quinzaine de jours Younous ne laissa entrer personne chez le khan, prétex- 238
tant son indisposition, puis une nuit il ordonna à trois ou quatre de ses gens de se rendre auprès du khan, de lui lier les bras et les jambes, de lui introduire un pal dans le fondement, puis de le secouer jusqu'à ce qu'il fût mort. «Si vous faites comme je vous le dis, ajouta-t-il, il ne restera sur le corps ni tache bleue, ni autre marque quelconque; le sang coulera de l'intérieur et l'on croira qu'il est vraiment mort d'un dérangement dans les intestins». Ses ordres furent ponctuellement exécutés, et le lendemain il fit placer sur un char le corps du khan, qu'il envoya à Vèzir, à ses fils.

Aqataï-Khan laissait après lui six fils: l'aîné nommé Hâdji-Mohammed, le second Mahmoud, le troisième Poulâd, le quatrième Timour, le cinquième Allâh-Qouli et le sixième Solèïman. Les deux aînés se trouvaient alors à Bâgh-Abâd, dans le Khorassan. Les quatre autres habitaient Vèzir, résidence de leur père. Ces derniers informèrent leurs deux aînés de la mort d'Aqataï-Khan. Ceux-ci, à la réception de cette nouvelle, partirent aussitôt en faisant dire à leurs frères cadets qui étaient à Vèzir, de se mettre en marche de leur côté, pour les rejoindre à Urguendj tel et tel jour. Lorsque Younous-Khan eut reçu la nouvelle que Hâdji-Mohammed avait passé l'Amou, à l'est d'Urguendj, au toughaï de Fatima-Khâtoun, et que les autres fils d'Aqataï-Khan arrivaient aussi de Vèzir, il sortit d'Urguendj pendant la nuit et s'enfuit du côté de la Boukharie, abandonné de tous ses naukers qui se sauvèrent chacun de son côté.

Younous-Khan se rendit directement à Boukhara, mais son fils, Qassim-Sultan, qui s'était égaré dans l'obscurité et avait été séparé de son père, marcha toute la nuit et arriva à l'aube du jour, en traversant des roseaux très-épais, près d'un bois marécageux, connu depuis cette époque sous le nom de Khan-Djenguèli (bois du khan). Ce bois est situé entre Bourlou-Qiri et Qouïghine[1]).

Qassim-Sultan passa toute la journée dans cet endroit. Il
284 n'avait qu'un seul serviteur avec lui, et il lui dit: «Nous devons nous procurer quelque part des provisions, car, autrement, comment pourrons-nous arriver d'ici jusqu'à Boukhara. Restez ici, lui répondit cet homme, personne ne me connaît, et j'irai aux premières habitations chercher quelques provisions que je vous apporterai». Cet homme monta donc à cheval, mais (au lieu d'aller chercher des provisions) il se rendit en toute hâte à Urguendj, auprès de Hâdjim-Khan, auquel il fit connaître l'endroit où Qas-

1) Dans l'édition de Kazan on trouve Yourtou-Qiri et Qoulghine. Dans le Mit Dahl, Bourlou-Qiri et Qouïghine. Dans le Mit Lerch, Bourlou-Qiri et Qouïghoun.

sim-Sultan se tenait caché. Hâdjim-Khan envoya aussitôt des hommes pour se saisir du sultan, qui fut ramené à Urguendj et mis à mort.

Les fils de Sofian-Khan et ceux de Qâl-Khan moururent tous sans laisser de postérité. Les fils d'Avanèch-Khan restèrent dans le Khorassan; les fils d'Aqataï-Khan gardèrent Urguendj et Vèzir, et les trois fils de Boudjougha-Khan, Isch, Doust et Bouroum, reçurent Khiva, Hèzâr-Asb et Kât.

Doust-Khan.

Doust, prince d'un caractère doux et paisible, fut proclamé khan. Isch, son frère cadet, était brave et généreux envers ses naukers, mais il n'avait qu'un esprit médiocre et peu de religion. D'un tempérament passionné à l'excès, il ne pensait qu'à courtiser les femmes et les filles. Il cherchait à séduire jusqu'aux femmes et aux filles de ses braves et dévoués serviteurs. Ce fut grâce à lui que Doust, son frère aîné, fut élu khan. Isch-Sultan demanda qu'on lui donnât Urguendj. «Que Khiva reste à mon frère aîné, dit-il, et qu'on me donne Urguendj», mais on le lui refusa. Il partit alors de Khiva avec une armée et marcha sur Urguendj. Près de la forteresse de Qoum, dans un endroit appelé Djounouk [1]), il rencontra les troupes de Hâdjim-Khan.

Ayant reconnu que son adversaire avait des forces bien supérieures aux siennes, Isch-Sultan adossa au fleuve son camp qu'il retrancha au moyen de ses chariots. On combattit huit jours de suite, sans que la victoire se déclarât pour aucun parti.
Isch-Sultan renvoya sains et saufs tous les prisonniers qui tom- 285
bèrent entre ses mains et leur fournit même des chevaux et des habits; mais il fit périr dans les supplices tous ses prisonniers, qui appartenaient aux tribus des Ouïghours et des Naïmans.

---

1) Texte de Kazan, Djourbouk جوربوك; M[it] Dahl, Djounouk جونوك. Le M[it] Lerch, جورنوك. Djournouk.

Enfin les deux partis firent la paix. Hâdjim-Khan retourna à Urguendj et Isch-Sultan à Khiva, où à son retour il persécuta et chassa les Ouïghours et les Naïmans, qu'il remplaça par les Dourmans.

Quelque temps après Isch-Sultan marcha de nouveau sur Urguendj, et Hâdjim-Khan s'avança à sa rencontre accompagné de ses frères cadets, et vint lui présenter la bataille entre la forteresse de Touk et Urguendj.

Isch-Sultan qui avait pris avec lui tous ses chariots comme à l'époque de sa première expédition, s'en fit encore cette fois un retranchement. Après sept jours de combats, dans lesquels aucun des deux partis n'avait pu obtenir un avantage marqué, Isch-Sultan leva son camp pendant la nuit, se jeta sur Urguendj à l'insu de Hâdjim-Khan, et pénétra dans la ville, où il ne restait que des Sartes.

Les fils d'Aqataï-Khan se rendirent à Vèzir. Isch-Sultan laissa en pleine liberté tous les habitants d'Urguendj, à l'exception de ceux des tribus des Ouïghours et des Naïmans, dont les biens furent confisqués et les enfants chassés du côté de Vèzir.

Hâdjim-Khan et Isch-Sultan se préparaient à une nouvelle lutte. Chacun d'eux envoya, de son côté, un ambassadeur à Aly-Sultan [1]) pour chercher à l'attirer dans son parti. Le sultan se trouvait alors à Nèssaï. A l'arrivée de ces ambassadeurs, il partit et alla rejoindre Hâdjim-Khan. Bientôt après, les fils d'Aqataï-Khan, Aly-Sultan (fils d'Avanèch-Khan) et Aboul-Sultan, fils de Din-Mohammed-Khan, qui était déjà mort à cette époque, vinrent tous cerner Urguendj.

Enfin après un siége qui durait depuis quatre mois, les princes firent donner un assaut général et parvinrent à escalader les murailles. Les troupes d'Isch-Sultan étaient toutes à pied, lui seul combattait à cheval. Un de ses naukers, nommé Tin-Aly, de la tribu des Dourmans, nourissait au fond du coeur une

1) Aly-Sultan, fils d'Avanèch-Khan. Voy. plus haut, page 228.

haine secrète contre lui, parce qu'il avait violé sa soeur cadette encore vierge. Ce Tin-Aly, profitant du moment où l'ennemi 236
franchissait les remparts et où Isch-Sultan s'était rapproché de la forteresse, lui décocha une flèche qui alla frapper son cheval à la croupe. Le cheval blessé se renversa, et le sultan se brisa l'os de la jambe en tombant sur l'angle d'une terrasse. Tous ses naukers prirent alors la fuite et se dispersèrent de tous les côtés, et il ne resta plus auprès de lui qu'un seul de ses serviteurs. C'était un Sarte de Khiva, nommé Hagli-Pèhlèvan, homme très brave et doué d'une grande force. Il avait été élevé par le sultan et le suivait partout. Ce Hagli-Pèhlèvan releva le sultan et se mit à panser sa jambe. L'ennemi étant survenu en ce moment, il se plaça sur le corps de son maître et combattit jusqu'à ce qu'enfin, accablé par le nombre, il tomba sous les coups de l'ennemi.

Isch-Sultan fut massacré en cet endroit même. Son frère aîné, Doust-Khan, qui était à Khiva, y fut mis à mort par des gens qui y furent envoyés exprès. Les deux fils d'Isch-Sultan, Châh-Qouli et Tâhir, furent envoyés à Boukhara, où ils moururent. Il ne resta aucune postérité des trois fils de Boudjougha-Khan[1]).

Ces évènements eurent lieu en neuf cent soixante-cinq, vers l'année du cheval.

Hâdjim-Khan (Hâdji-Mohammed-Khan).

Hâdjim-Khan fut proclamé khan. Il avait alors trente-neuf ans. On lui donna Vèzir. Aly-Sultan reçut Urguendj, Hèzar-Asb et Kât. A cette époque, deux des six fils d'Aqataï-Khan, Allâh-Qouli et Solèïman, étaient déjà morts. Des quatre qui vi- 237
vaient encore, Hâdji-Mohammed et Mahmoud étaient d'une même mère, et Poulâd et Timour d'une autre mère. Mahmoud-

1) L'auteur ne donne aucun détail sur le troisième fils de Boudjougha-Khan, Bouroum, surnommé Isch-Doust.

Sultan resta à Vèzir, auprès de son frère aîné Hâdjim-Khan. Poulâd reçut la moitié de Khiva et les Turcomans d'Olongh-Tubè et de Kounich, et Timour l'autre moitié de Khiva et les Turcomans de Qârâ-Boukaoul. Tous ces princes prirent tranquillement possession de leurs domaines.

Din-Mohammed-Sultan.

Après l'avènement de Qâl-Khan au trône, on avait donné Nèssâï et Abiverd à Din-Mohammed-Khan[1]). Ce prince n'était pas d'un caractère à rester en repos. Comme il ne cessait de faire des excursions sur le territoire des Qizil-Bâch, Châh-Tahmasb envoya enfin une armée contre lui. Din-Mohammed-Khan se trouvait alors à Nèssaï. L'armée persane s'empara d'Abiverd, d'où elle ne se retira qu'après y avoir établi un gouverneur au nom du châh. Affaibli par la perte de cette ville, Din-Mohammed-Khan se rendit à la cour de Châh-Tahmasb à Qazuine, où il séjourna six mois. Il était venu voir le châh dans l'espoir d'en obtenir la restitution d'Abiverd. Voyant que le châh n'avait point l'air de deviner son désir, il fit graver un cachet semblable à celui de Châh-Tahmasb, et écrivit en son nom, au gouverneur d'Abiverd, un papier contenant l'ordre de remettre à Din-Mohammed-Khan, à la réception de ce yarliq, la ville d'Abiverd, dont il lui avait fait don. Puis profitant d'une absence de Châh-Tahmasb, qui était parti pour la chasse, il partit pendant la nuit de Qazuine et se dirigea sur Abiverd. Le châh, à son retour de la chasse, apprit le départ de Din-Mohammed et se contenta de dire: «Il est venu de lui-même et il est reparti de même».

Din-Mohammed-Khan arriva à Abiverd et remit l'ordre (dont il était porteur) au gouverneur, qui lui fit ouvrir les portes de la ville. Il descendit dans son logement où il passa la nuit, puis,

---

1) Aboulghazi a dit plus haut, p. 230, que les villes de Nèssaï et d'Abiverd avaient été données à Din-Mohammed-Khan après l'avènement d'Aqataï-Khan au trône.

au point du jour, il fit placer des gardes aux portes de la ville et égorger, sans exception, tous les Qizil-Bâch qui s'y trouvaient, après quoi il s'établit tout tranquillement à Abiverd.

A la nouvelle de cet évènement Châh-Tahmasb marcha contre 238
Din-Mohammed-Khan avec une nombreuse armée. Celui-ci, informé de l'approche du châh, alla au-devant de lui, accompagné seulement de quarante à cinquante cavaliers, et le rencontra sur les bords du Qarâsou, au nord de Mèchèd. Deux fois les soldats des postes avancés, qui avaient vu venir Din-Mohammed-Khan, étaient venus annoncer son arrivée au châh, qui ne voulait pas ajouter foi à ce qu'on lui disait, lorsqu'on vint une troisième fois lui annoncer que le khan était à sa porte. Le châh, étant alors sorti de sa tente, fit deux ou trois pas à la rencontre de Din-Mohammed-Khan, qui vint lui baiser le flanc. Le châh lui plaça une main sur le cou et l'autre sur le coeur, par l'ouverture de sa chemise. Mais sentant que le coeur du khan ne battait pas (plus vîte qu'à l'ordinaire), il lui dit, en le regardant en face: «Ton coeur doit être de pierre, Din-Mohammed»!

Le châh donna le même jour un grand festin, et le lendemain il lui donna de riches présents et le congédia en lui disant, qu'il lui pardonnait ce qu'il avait fait, et qu'il lui donnait Abiverd. Après cela le châh reprit le chemin de Qazuine.

Voici encore une des actions de Din-Mohammed-Khan. Obèïd-Khan avait donné Marv-Châh-Djèhân à un Naïmân nommé Yoloum-Bi; mais des personnes de la cour avaient réussi à le noircir auprès de son maître. Yoloum-Bi informé de leurs intrigues en avait été effrayé, et remettait toujours de se rendre auprès du khan, malgré l'ordre qu'il en avait reçu plusieurs fois. Obèïd-Khan, voyant qu'il refusait de revenir, avait envoyé contre lui une armée de trente mille hommes, avec l'ordre de le ramener. A l'approche de cette armée, Yoloum-Bi expédia à Abiverd un homme chargé de dire de sa part à Din-Mohammed-Khan, qu'il lui faisait présent de Marv, s'il voulait le sauver du danger qui le menaçait.

239 A la réception de ce message, Din-Mohammed-Khan partit d'Abiverd avec quelques troupes et arriva à l'endroit où le Mourgh-Ab termine son cours. Là il ordonna à tous ses soldats de préparer chacun trois grandes branches d'arbre, d'en attacher une à chaque côté de leurs selles et la troisième à la queue de leurs chevaux et de ne marcher qu'en se tenant à une certaine distance les uns des autres. Il ordonna ensuite à ses éclaireurs de s'avancer, ce jour-là, jusqu'en vue des postes avancés de l'ennemi, si même ces postes étaient loin. Il s'arrêta ce jour-là après avoir fait une petite marche, et ses éclaireurs revinrent après s'être montrés aux postes avancés de l'armée ennemie. Din-Mohammed-Khan repartit au point du jour et s'arrêta comme la veille, après une marche très courte. Les éclaireurs de l'armée ennemie retournèrent annoncer que Din-Mohammed-Khan s'avançait avec une nombreuse armée, et qu'il marchait à petites journées. L'ennemi envoya alors en reconnaissance un homme qui, ayant aperçu les éclaireurs de Din-Mohammed-Khan et la masse noire de son armée, revint annoncer qu'une grande armée s'avançait effectivement. L'armée ennemie voyant qu'elle avait d'un côté Yoloum-Bi et de l'autre Din-Mohammed-Khan, craignit de se voir cernée par ces deux armées, leva son camp et reprit, en fuyant, la route de Boukhara. Din-Mohammed-Khan entra dans Marv, où il régna depuis cette époque. C'était un prince brave et généreux. Il ne savait jamais garder aucun bien. Il était bon envers ses serviteurs, qui n'avaient pas un service pénible.

Quelques-unes de ses actions ressemblent à celles d'un insensé, et il est impossible, à moins d'en avoir été témoin, d'ajouter foi à tout ce qu'on rapporte de lui. Il mourut à Marv, à l'âge de quarante ans, en neuf cent soixante, dans l'année de la vache.

Din-Mohammed-Khan eut deux fils, Bâyendè-Mohammed et Aboul-Mohammed. Ce dernier avait été fait qâlkhân par Din-

Mohammed-Khan, et pour cette raison on l'appelait Aboul-Khan du vivant de son père.

Bâyendè-Mohammed-Sultan avait peu d'esprit. Un jour qu'il 240
était venu saluer son père, il lui dit en s'inclinant: «Je suis plus âgé qu'Aboul-Mohammed et pourtant on l'appelle khan, tandis qu'on ne me donne à moi que le titre de sultan. Est-ce d'après vos ordres ou d'eux-mêmes que vos sujets nous appellent ainsi»? Le khan ne savait trop que lui répondre, lorsqu'un des grands bèks de sa cour, nommé Touroumdji, de l'ourouq Laïnâ des Turcomans, homme de beaucoup d'esprit, et dont on cite un grand nombre de saillies fort spirituelles, dit à Din-Mohammed-Khan: «Mon souverain, moi je vais lui donner son Tourèlik[1]). Bien, lui dit le khan, réponds-lui». Touroumdji, se tournant alors vers Bâyendè-Mohammed, lui dit: «Quand le Très-Haut vous a donné à votre père, il était sultan, et quand votre frère cadet est venu au monde, votre père était khan. Un fils doit être ce qu'est son père, voilà pourquoi on appelle sultan le fils d'un sultan et khan le fils d'un khan», et notre imbécile, satisfait de cette réponse qu'il trouva tout-à-fait raisonnable, se leva et se retira.

Bâyendè-Mohammed-Khan mourut après son père, laissant après lui un fils nommé Toursoun-Mohammed, qui régna à Marv. Ce jeune prince, brave et doué de belles qualités, périt à l'âge de vingt-trois ans, de la main de ses propres naukers, qui le tuèrent à coups de couteau pendant son sommeil. Il mourut sans laisser de postérité.

Aboul-Mohammed-Khan.

Aboul-Mohammed fut proclamé khan à Marv après la mort de son père. Il avait un fils nommé Djèlâl. Une fois il partit[2]) avec une armée pour une expédition dans le Khorassan. Il en-

1) Sa prétention au titre de turè.

2) L'édition de Kazan ajoute: اوغلی بیرلان, avec son fils.

voya des quatre côtés des corps détachés pour ravager le pays et s'avança lui-même[1]) jusque près de Mèchhèd, où il s'arrêta une vingtaine de jours.

241 Tous les Qizil-Bâch du Khorassan se réunirent à Mèchhèd et vinrent lui livrer au nord de la ville, sur les bords du Qarâ-Sou, une bataille, dans laquelle Djèlâl-Khan perdit la vie avec dix mille Uzbeks. Le khan, après la perte de ce fils unique, tomba dans une maladie de langueur, dont personne ne pouvait reconnaître la cause. Enfin un médecin que l'on fit venir de Mèchhèd déclara que la maladie du khan n'avait pas d'autre cause que la perte qu'il venait de faire, et qu'un fils seul pouvait le rappeler à la vie. Un fils, lui répondit-on, n'est pas une chose que l'on puisse trouver par force ou avec de l'argent.

Il y avait à Marv une femme nommée Bibidjè, qui gagnait sa vie en jouant du tambour de basque chez les femmes de la ville, et en faisant des dessins. Elle n'avait jamais été mariée et pourtant elle avait un fils âgé de quatre ans. Cette femme amena cet enfant en présence des bèks et leur dit: «Le khan, m'ayant fait venir un soir pour faire des dessins, se sentit de l'inclination pour moi. Je suis devenue enceinte et j'ai eu cet enfant. La crainte que j'avais de la khanim m'a forcée jusqu'à ce moment de garder le secret sur cette circonstance». Les bèks remirent cet enfant au médecin. Celui-ci le porta auprès du khan, qui n'avait déjà plus toute sa connaissance. Le médecin déshabilla l'enfant, le plaça sur la poitrine nue du khan, et après avoir jeté sur eux une couverture, il se mit à crier au khan: «Cet enfant est votre fils», ce qu'il répéta ainsi trois fois par jour. Le khan revint à lui peu-à-peu, se sentit mieux de jour en jour et finit par recouvrer entièrement la santé. Il adopta cet enfant et lui donna le nom de Nour-Mohammed.

---

1) Édition de Kazan: اوغلى بيرلان, avec son fils.

Nour-Mohammed.

A la mort d'Aboul-Khan, Nour-Mohammed, qui était déjà grand, fut proclamé khan et régna quelques années. Cependant 242
les frères cadets et les fils de Hâdjim-Khan venaient continuellement d'Urguendj ravager les environs de Marv, disant qu'ils ne reconnaissaient pas pour leur parent ce fils de louli[1]). Enfin, ne pouvant endurer plus longtemps leur mépris et leurs vexations, Nour-Mohammed se rendit à Boukhara auprès d'Abdoullâh-Khan[2]), auquel il fit hommage de Marv. Le khan accompagné de Nour-Mohammed marcha sur Marv, à la tête d'une nombreuse armée. Ce dernier pensait qu'Abdoullâh-Khan lui rendrait Marv, après en avoir pris possession, et que désormais sous la protection du khan, au nom duquel il ferait lire la khotba[3]), il n'aurait plus rien à craindre de la part des frères ni des fils de Hâdjim-Khan. Mais il n'en fut pas ainsi. Craignant même pour ses jours, quand il vit qu'Abdoullâh-Khan gardait Marv, dont il avait pris possession, il prit la fuite pendant une nuit et se rendit à Urguendj, auprès de Hâdjim-Khan. S'il plaît à Dieu, nous reparlerons de ces évènements[4]). Nour-Mohammed partit avec Hâdjim-Khan pour la Perse. Cinq ans plus tard, à la mort d'Abdoullâh-Khan, il rentra en possession de Marv. Il persécuta les Uzbeks et protégea les Sartes et les Turcomans.

A la nouvelle de ces évènements Châh-Abbâs-i-Mâzi[5]), souverain des Qizil-Bâch, vint assiéger Marv. Après une défense

---

1) Prostituée.

2) Abdoullâh-Khan, fils d'Iskender-Khan. Voy. plus haut, p. 193, notes 2 et 3.

3) Prière pour le souverain, qu'on lit le vendredi dans les mosquées.

4) Voy. plus loin, pp. 258 et 264 du texte.

5) Châh-Abbas, I 995—1037 (1586—1628), T. II, pp. 303—361. Mir-Chèrif-Râqim, dans son histoire Tarikh-i-Timouri, qui va cependant jusqu'à l'année 1065 (1645), ne parle pas d'Abbas I. Il ne dit rien non plus de Hamza-Mirza, ni de Ismail III, que quelques auteurs européens font régner entre Sultan-Mohammed-Khondâ-Bendè et son fils Abbas I. Voy. Malcolm, H. de la Perse, T. II, p. 298, note 2.

de quarante jours, Nour-Mohammed se vit obligé de sortir de la ville et d'aller se remettre entre les mains de Châh-Abbas, qui ne retourna sur ses pas qu'après avoir placé des gouverneurs à Marv, à Abiverd, à Nèssaï, à Dèroun et dans toutes les places qui dépendaient de Nour-Mohammed. Ce dernier fut lui-même envoyé par le châh à Chiraz, où il mourut en prison. Avec lui s'éteignit la famille de Din-Mohammed-Khan.

Avanèch-Khan eut trois fils, dont l'aîné était Din-Mohammed. Son second fils était Mahmoud, surnommé Sàri-Mahmoud-Sul-
243 tan. C'était un être extrêmement sot, sans ambition, sans dignité et sans courage, un être auquel le Très-Haut n'avait pas accordé une parcelle de bon. On l'avait surnommé Sâri (le roux), parce que de tous les enfants des deux sexes d'Aminèk-Khan, aucun jusqu'à ce jour, à l'exception de cet idiot, n'avait été ni roux, ni blanc-pâle, ils étaient tous d'un brun foncé.

Un jour que cet impur était, avec beaucoup d'autres personnes, occupé à boire du bouza[1]), quelqu'un accourut les avertir, que l'ennemi venait les attaquer et était tout près. Tous ses compagnons coururent aussitôt à leurs chevaux, mais lui, s'approchant des amphores qui contenaient le bouza, se mit à marquer avec son couteau sur chaque vase ce qu'il y restait de bouza; après quoi il les remit au maître de la maison. Sâri-Mahmoud-Sultan mourut sans laisser de postérité.

Aly-Sultan, fils cadet d'Avanèch-Khan, était maître de Nèssaï et d'Abiverd dans le Tâgh-Bouï d'Urguendj, de Hèzâr-Asb et de Kât dans le Sou-Bouï, et commandait en souverain dans ces deux pays (yourt). Il partait ordinairement à l'époque où le soleil entre dans le signe des poissons (hout) et allait faire dans le Khorassan des excursions qu'il poussait jusqu'à Pil-Kouprouki, Terchiz, Terbèt, Djâm et Kharkerd. Il passait ses étés dans les yaïlâqs[2]). Il s'était rendu maître du Djordjan, dont le

1) Espèce de bière.
2) Campements d'été sur les hauteurs.

chsf-lieu était Kaboud-Djâmè, de Djadjroum, de Kèraïlou et
d'Asterâbâd. Il ne revenait qu'en automne, à l'époque où le
soleil entre dans le signe du scorpion (saratân). Il avait une
armée forte de près de quarante mille hommes. Il conservait
avec soin, dans des régistres, les noms des nombreux Uzbeks qui
le suivaient dans ses expéditions, et auxquels il donnait une
paye annuelle. Chacun de ses naukers, de troupes d'infanterie,
recevait par an seize moutons, provenant en partie des contri- 244
butions que payaient en moutons les tribus turcomanes, et le
reste de ses dépenses était couvert par le produit du cinquième
qui lui revenait sur tout le butin que l'on faisait dans les pro-
vinces persanes.

Une fois il était parti avec très-peu de monde, pour aller lever le tribut sur les Oqli-Kouklang. Il s'était avancé jusqu'à Asterâbad, d'où il avait envoyé ses naukers pour recevoir le tribut en question. Cependant Châh-Tahmasb[1] qui, jusque-là, n'avait pas eu l'air de faire attention aux nouvelles qu'il recevait chaque année sur les incursions que faisait Aly-Sultan dans telle ou telle de ses provinces, avait donné ce même hiver à un de ses bèks, nommé Badr-Khan, l'ordre de partir pour le Khorassan avec douze mille chevaux, et d'attaquer Aly-Sultan dès qu'il le rencontrerait. Il lui avait surtout enjoint de garder le plus grand secret sur sa destination, jusqu'au moment même où il monterait à cheval, de peur qu'Aly-Sultan ne fût prévenu de l'attaque projetée contre lui. Badr-Khan était donc parti pour Bostâm. Ayant appris en cet endroit, qu'Aly-Sultan était arrivé avec peu de troupes à Asterâbad pour lever le tribut sur les Turcomans, que chacun de ses naukers était chez quelque Turcoman, et qu'il n'avait plus personne auprès de lui, Badr-Khan s'était porté en toute hâte sur Asterâbad. Les gens d'Aly-Sultan, ayant aperçu de loin l'armée des Qizil-Bâch, vinrent aussitôt l'avertir. L'ennemi était fort de douze mille hommes et lui-même

1) Châh-Tahmasp. I. Voy. plus haut, p. 226, n. 1.

n'en avait que trois mille. A la nouvelle de l'approche de l'ennemi le sultan monta à cheval avec sa troupe et arriva sur les bords du Gourgan. J'ai visité moi-même cet endroit. Le Gourgan est une rivière, dont les bords extrêmement escarpés ont en quelques endroits jusqu'à cent qarich[1]) d'élévation. On y trouve des gués, fréquentés anciennement par ceux qui allaient faire des incursions, et connus sous divers noms.

Ce fut sur le bord de cette rivière, dans un endroit escarpé, qu'Aly-Sultan vint établir son camp, qu'il adossa à la rivière. Il rangea ses troupes sur quatre ou cinq lignes et en demi-cercle, ménageant ainsi une grande place libre sur le bord du ravin. Il fit creuser en dehors du camp quatre fossés, assez larges pour que des chevaux ne pussent pas les franchir et pénétrer dans le
245 camp; puis il fit attacher solidement tous les chameaux et les chevaux qu'il avait dans son camp.

Il avait à peine fini ces dispositions que l'ennemi arriva, et le combat ne tarda pas à s'engager. Les Qizil-Bâch, divisés en corps de cinq cent et de mille hommes, attaquèrent le camp de tous les côtés et à plusieurs reprises; mais ils ne purent pas franchir les fossés, et chaque fois ils furent repoussés par les Uzbeks qui, tous à pied, accouraient vers les points attaqués, recevaient l'ennemi à coups de flèches, lorsqu'il exécutait une charge, et rentraient dans le camp où ils trouvaient un abri derrière leurs chameaux, quand l'ennemi faisait usage de ses armes à feu. L'armée persane voyait tous ses efforts inutiles. Il y avait dans le camp des Uzbeks un on-bègui, nommé Abâ-Bèk, chef de la tribu des Oqlis, qui était venu rendre ses devoirs au sultan, accompagné d'une dixaine de bèks et de trois cents des plus braves de sa tribu. Tous ces Oqlis étaient assis au milieu du camp, dans un endroit où le terrain était tout uni et tenaient leurs chevaux par la bride. Leur chef, Abâ-Bèk, s'approcha en ce moment d'Aly-Sultan et lui dit: «Maintenant le combat est égal,

1) Empan.

mais vous n'avez pas un seul homme à cheval pour poursuivre l'ennemi, quand il se replie, aussi il se retire facilement et peut se reformer dans sa position. Permettez-moi de monter à cheval avec mon monde, et j'irai l'attaquer d'un côté. Aly-Sultan lui ayant accordé la permission qu'il demandait, il monta à cheval et sortit du camp par une porte qu'on y avait ménagée. Au moment où Abâ-Bèk venait de recevoir la permission de sortir du camp, les personnes qui entouraient Aly-Sultan lui dirent: «Pourquoi lui permettez-vous de sortir du camp? Il a vu que nous n'avons que peu de monde, et il va se ranger du côté des Qizil-Bâch». «Eh bien, répondit le sultan, si les Qizil-Bâch ont déjà douze mille hommes, qu'ils en ayent encore trois cents de plus. Il ne serait pas généreux de maltraiter un homme qui s'est rendu auprès de moi de son propre mouvement. Quant à moi, je me recommande à Dieu».

Cependant Abâ-Bèk n'était pas plutôt sorti du camp, qu'il s'était mis à faire de vigoureuses charges sur le flanc de l'ennemi, se repliant sur l'armée des Uzbeks, lorsqu'il voyait arriver les Qizil-Bâch avec des forces trop supérieures, et les poursuivant et les harcelant, dès qu'il les voyait se retirer. Après 246
cinq ou six charges exécutées de la même manière par Abâ-Bèk, le combat s'échauffa. Les Uzbeks se portèrent de tout côté en avant et parvinrent en combattant jusqu'au gros de l'armée des Qizil-Bâch, tandis que Abâ-Bèk était allé les prendre à dos. Attaqués d'un côté par Abâ-Bèk et de l'autre par les Uzbeks à pied, qui se jetèrent sur eux aux cris de Allâh! Allâh! et parvinrent à rompre leurs lignes, les Qizil-Bâch incapables de résister, tournèrent le dos et prirent la fuite. Leurs chameaux et leur camp restèrent entre les mains des Uzbeks. Comme ces derniers étaient tous à pied, ils retournèrent à leur camp, montèrent à cheval et atteignirent l'ennemi, qu'ils poursuivirent jusqu'à la nuit. Bâdr-Khan parvint seul à s'échapper avec peu de monde.

Le mir-akhor (maître des écuries) d'Aly-Sultan racontait

qu'il recevait toujonrs pour la part du sultan la neuvième partie des chevaux pris à l'ennemi, et qu'il en reçut sept cents, ce jour-là. Qu'on se fasse d'après cela une idée du reste du butin.

Quinze ou seize ans après ces évènements, Aly-Sultan partit d'Urguendj au commencement de l'automne et alla passer l'hiver dans les prairies de Khodjend, dans le Khorassan. Il avait l'intention de faire le printemps suivant une excursion sur les terres de l'Irâq et de combattre Châh-Tahmasb, s'il venait à sa rencontre. Mais, au milieu de l'hiver il tomba malade d'un anthrax pestilentiel, qui se forma entre ses deux épaules. Il n'en dit d'abord rien à personne, mais la plaie s'enflamma bientôt au point que la douleur le força de garder le lit. Les personnes qui l'entouraient voulurent voir ce que c'était, mais il refusa de le leur montrer, car il poussait la pudeur au point qu'il ne faisait jamais ses ablutions en présence de personne. Il rejeta même la proposition qu'on lui fit de couper son vêtement à l'endroit où il souffrait. On se vit enfin obligé d'user de force avec lui, mais il était déjà trop tard pour le soulager en appliquant des herbes sur la plaie. On essaya de la cautériser, mais ce fut en vain. Il mourut de ce charbon à l'âge de quarante ans, en neuf cent soixante et seize, dans l'année de la vache. Un poète nous a donné la date de sa mort dans les vers suivants:

«Le prince illustre Aly-Sultan,
247 Dont le nom retentit dans le siècle,
Par le tranchant de son glaive, qui a l'éclat du soleil,
A fait fuir Châh-Tahmasb comme une chauve-souris.
Il a quitté ce monde, et maintenant
Les brigands sèment le trouble partout.
J'ai donné la date de sa mort
C'est, moins deux, le tueur des Qizil-Bâch[1]).

1) Les deux mots, قاتل قیزلباش donnent la date 981, qui en retranchant 2, donneraient pour date de sa mort l'année 979.

Aly-Sultan était un excellent prince. Hâdjim-Khan disait que depuis Yâdigar-Khan, on n'avait pas vu un prince comme lui. Pur dans ses moeurs et décent dans ses paroles, brave dans les combats, généreux et libéral, il s'occupait sans cesse du bien-être de ses serviteurs. Il était grand et robuste, juste et sévère. Il portait la pudeur à l'excès. En voici un exemple. Il était déjà sur le point de rendre le dernier soupir, lorsque son atâliq nommé Atâ-Bâï, qui voulait s'assurer s'il était encore en vie, passa la main sous sa couverture, pour lui toucher la jambe. Le mourant entr'ouvrit les yeux et lui dit: «Tu m'as fait perdre, avant ma mort, ma pureté et mon honneur». Voici deux exemples de la justice sévère qu'il exerçait. Dans une de ses expéditions contre le Khorassan, un porte-étendard ayant perdu un cheval, le frère cadet de cet homme était retourné au yourt pour le chercher; ayant aperçu près d'une tente une tête de bélier, il l'avait prise et attachée à son côté. Mais au moment où il rejoignait l'armée, un homme qui avait reconnu son bien, vint se plaindre au sultan contre ce soldat, qui avait pris près de sa tente cette tête de bélier. Ce dernier (au contraire, prétendait l'avoir apportée du yourt.) Mais il fut convaincu de vol, et le sultan le fit pendre à la selle d'un chameau.

Une autre fois que le sultan passait avec ses troupes près d'un champ de melons, un jeune serviteur descendit de cheval et y prit deux melons. Le propriétaire vint porter ses plaintes au sultan qui s'arrêta aussitôt, fit amener le coupable, et ne re-
prit son chemin qu'après l'avoir fait pendre, en sa présence, à 248
un mât qu'il avait fait dresser.

Aly-Sultan eut deux fils. L'aîné, Iskender, mourut six mois après son père. Son second fils, Sandjar, était privé de sa raison; cependant un Naïman nommé Qoul-Mohammed-Bèï réussit à placer sur le trône, à Nèssaï, ce prince en qui il ne cessait pas de voir le fils de son maître. Il ne laissait paraître le sultan devant le peuple qu'une fois tous les huit jours, afin qu'on ne remarquât pas son état. Tantôt il entrait dans les appartements

du sultan, d'où il sortait pour donner tel ou tel ordre, qu'il disait avoir reçu de lui. D'autres fois, lorsqu'il se trouvait lui-même dans son salon de réception avec du monde, un page, auquel il avait fait sa leçon, venait lui apporter des ordres de la part du sultan. «Atâ Bèk, lui disait le page, le sultan vous envoie tel ou tel ordre, que vous devez faire exécuter. Par exemple: le sultan veut que vous donniez mille tinguès à un tel, cinq mille à Khoudaï-Qouli; le sultan vous ordonne d'envoyer Allâh-Qouli en ambassade auprès du châh; de désigner cinq bèks (pour l'accompagner); le sultan ordonne qu'on prenne pour cela au trésor les sommes nécessaires, et s'il n'y a pas d'argent au trésor, qu'on le prenne quelqu'autre part en le portant au compte du trésor; que telle place soit donnée à Khoudaï-Nazar».

Ceci suffira pour donner une idée de la manière, dont Qoul-Mohammed-Bèi agissait à l'égard de Sandjar-Sultan, qu'il fit ainsi régner pendant vingt-cinq ans. Sandjar-Sultan mourut sans laisser de postérité.

Fils d'Aqâtaï-Khan.

249 Aqâtaï-Khan eut six fils, dont l'aîné était Hadji-Mohammed Khan, le second Mahmoud-Sultan, le troisième Poulâd-Sultan, le quatrième Timour-Sultan, le cinquième Allâh-Qouli-Sultan et le sixième Sulèïman-Sultan. Allâh-Qouli-Sultan mourut à l'âge de vingt-deux ans; Sulèïman-Sultan à dix-huit, et Mahmoud-Sultan à quarante ans. Ce dernier eut six fils: l'aîné était Mohammed, le second Emine, le troisième Aly, le quatrième Mohammed-Emine, le cinquième Arab et le sixième Aq-Bâbâ. Emine et Mohammed-Emine moururent après leur père. Les quatre qui restaient (Mohammed, Aly, Arab et Aq-Bâbâ) furent mis à mort par ordre d'Abdoullâh-Khan, qui fit également périr trois ou quatre fils de ces quatre princes, enfants d'un ou deux ans, ainsi que deux fils de Mohammed, nommés Châh-Aly et Châh-Bakht, qui étaient déjà mariés.

La femme d'Aly-Sultan et celle d'Arab-Sultan étaient enceintes, lorsqu'elles tombèrent entre les mains d'Abdoullâh-Khan. Ce prince les fit garder jusqu'au moment de leur délivrance. L'une accoucha d'un fils, qui fut aussitôt mis à mort, et la seconde d'une fille, à laquelle le khan laissa la vie.

Timour-Sultan mourut à l'âge de quarante ans. Il eut trois fils: Mohammed-Sultan, Qâdir-Birdi-Sultan et Aboul-Khaïr-Sultan, qui furent également mis à mort par ordre d'Abdoullâh-Khan.

Poulâd-Sultan eut quatre fils: Babâ-Sultan, Hamza-Sultan, Qouridji-Sultan[1]) et Pèhlèvân-Qouli-Sultan. Poulâd-Sultan et ses trois fils aînés furent mis à mort par ordre d'Abdoullâh-Khan. Pèhlèvân-Sultan mourut cinq ans après son père.

Ce Poulâd-Sultan manquait d'esprit et de dignité. C'était 250
presque un idiot. J'ai entendu, dans mon enfance, raconter sur son compte nombre d'anecdotes. J'en rapporterai ici trois ou quatre, afin que le peuple ne perde pas tout-à-fait les souvenirs de ses actions. Il avait deux habitudes. D'abord, à chaque parole qu'il prononçait, il ajoutait le mot *chalqrou;* secondement il se mouillait les deux petits doigts, puis il posait le doigt du milieu sur le pouce et s'amusait à le faire claquer contre les deux petits doigts, ce qui produisait un son semblable à celui de *charq-charq*. Il lançait continuellement un *chalqrou*, après avoir ainsi fait claquer les doigts de ses deux mains, et cette habitude singulière et ridicule occasionnait quelquefois des scènes tout-à-fait plaisantes. Un jour il demanda s'il y avait une caravane en partance pour le Khorassan. On lui répondit que la caravane était partie la veille. Il envoya un homme avec l'ordre de la ramener tout entière. Cet homme atteignit la caravane près du puits de Saghtcha et la ramena à Khivaq. Ces musulmans pensèrent que

1) Mlt Dahl, p. 303, et Mlt Lerch, Qouridji. Mr Dahl, p. 316, Qouldji. Mlt Lerch, Qouldji. Texte de Kazan, Qouldji, p. 138. Le passage dans lequel ce nom se trouve pour la seconde fois, manque dans l'édition de Kazan.

la guerre venait d'éclater entre le Khorassan et le sultan, car, pour toute autre raison, se dirent-ils, il aurait suffi de faire revenir un d'entr'eux. Le sultan fit amener en sa présence tous les marchands de la caravane et leur dit quatre ou cinq fois de suite, en les fixant et en faisant claquer ses doigts: «Pour moi une demi-douzaine de rasoirs *chalqrou*[1])». Les marchands ne pouvaient pas comprendre ce qu'il voulait dire; les naukers du sultan leur dirent alors: «Le sultan vous ordonne de lui apporter une demi-douzaine de rasoirs»; qu'il n'avait pas besoin d'autre chose, et
251 qu'ils pouvaient se retirer et se remettre en route.

Abdoullâh-Khan vint trois fois attaquer Urguendj. Mais la première fois il ne put pas s'en rendre maître, et il retourna sur ses pas après s'être avancé seulement jusqu'à Yanghi-Ariq (le nouveau canal). Pendant que le khan se trouvait près de Yanghi-Ariq, cinq cents jeunes gens étaient sortis de la ville, impatients d'en venir aux mains avec les avant-postes de l'ennemi. Poulâd-Sultan était aussi monté à cheval pour les suivre. Son frère cadet Timour-Sultan, qui s'était joint à ces jeunes gens, et tous les bèks avaient essayé en vain de le retenir, il n'avait pas voulu les écouter et était parti avec eux. Cette petite troupe avait attaquée lès postes avancés de l'ennemi et obtenu d'abord un avantage marqué, mais le combat s'étant échauffé, elle n'avait pas pu se dégager et, l'ennemi ayant alors reçu un grand renfort, elle s'était vue obligée de prendre la fuite. Poulâd-Sultan, qui avait été le premier à fuir, descendit de cheval à la porte de la ville et alla se placer sur le seuil de la porte de la ville, d'où il se mit à crier en étendant les bras: «Maintenant, ennemi! arrive, si tu veux; voyons comment tu entreras dans la ville».

Il avait trois femmes, dont la première en rang, nommée Aziz-Khanim était une petite fille d'Ilbars-Khan. Poulâd-Sultan entra ce même jour chez elle et se mit à se vanter en présence de ses femmes des prouesses qu'il disait avoir faites dans la

---

1) Mot à mot: Pour moi un sept rasoirs *chalqrou*.

journée en combattant l'ennemi, et à raconter tout ce qu'il se proposait encore de faire le lendemain. Aziz-Khanim, honteuse de voir d'autres femmes témoins des sottises qu'il racontait, lui dit: «Tais-toi donc maintenant, c'est assez». Poulâd-Sultan, piqué, commença à lui dire des injures. Sa femme voulut répliquer et Poulâd-Sultan lui dit: «Ne mange pas des ordures, laie! Le mâle d'une laie est un sanglier», lui répondit sa femme, en levant en même temps un bâton pour l'en frapper. Poulâd-Sultan se leva pour fuir, mais il tomba d'un sofa élevé et se brisa l'os de la 252
jambe. Ce que nous venons de dire de lui suffira.

Timour-Sultan, frère cadet de Poulâd-Sultan.

Timour-Sultan n'avait pas beaucoup d'esprit, sa conversation manquait de sel, mais il était sage dans ses actions, brave et juste. Jamais de sa vie il n'accepta un repas chez personne. Une fois il était venu, de Hèzâr-Asb à Khivaq, faire une visite à son frère Poulâd-Sultan. Un nommé Indi-Bâï, de la tribu des Ouïghours, qui était l'atâliq de Poulâd-Sultan, et pour ainsi dire, sa bouche, sa langue et sa volonté, ayant fait préparer chez lui un grand repas et beaucoup de présents, profita du moment où Timour-Sultan sortait de chez Poulâd-Sultan et l'aborda dans une rue étroite, pour le prier d'entrer dans sa maison. Voyant que le sultan restait sur son cheval sans lui répondre: «Je sais bien, lui dit-il, que jusqu'à-présent vous n'êtes jamais descendu chez personne, mais j'ose espérer que vous voudrez bien distinguer du reste du peuple un serviteur qui a vieilli à votre service. Que tout le monde, ceux qui sont loin, comme ceux qui sont près, disent que Timour Sultan, qui n'a jamais mangé chez personne, a fait à Indi-Bâi l'honneur de descendre chez lui et d'accepter son repas». On était alors en hiver. Pour toute réponse, le sultan ôta de dessus ses épaules une riche pelisse de zibeline, à boutons d'or et couverte d'une étoffe de soie brochée d'or, fit signe à son écuyer d'en revêtir Indi-Bâï, fouetta son cheval et continua son chemin.

Voici ce que racontait lui-même Timour-Sultan. «Un jour, je n'avais alors que quinze ans, j'étais sorti de Vèzir, avec cinq ou dix jeunes gens pour faire une promenade. Nous étions sortis par la porte dite Ourou-Dervâzèssi[1]).

«J'arrivai à un aoul, où je fus abordé par un homme, qui me pria de descendre chez lui pour quelques moments. Ne voulant
253 pas lui faire de la peine, j'acceptai son invitation et j'entrai dans sa tente, où il nous offrit à manger une partie d'un mouton qu'il venait de faire tuer pour moi. Après le repas je revins en ville, apportant à mon père une épaule de ce mouton. Mon père ayant demandé ce que signifiait cette viande, les serviteurs qui m'avaient suivi dans cette promenade lui répondirent: «Le sultan est allé faire une promenade hors de la ville. Un bâï l'a invité à descendre chez lui et a fait tuer pour lui un mouton. Ceci est un morceau de ce mouton». Q'on m'apporte un fouet! dit alors mon père. Comment! moi, j'ai déjà cinquante ans, me dit-il, et jusqu'à-présent, je ne suis encore descendu chez personne. Si, avant d'avoir quinze ans, tu vas déjà manger un mouton chez quelqu'un, à vingt ans il te faudra un cheval, et tes serviteurs ne manqueront pas de suivre ton exemple. Me faisant alors tenir par quelques personnes, il me donna de sa propre main une centaine[2]) de coups de fouet. Le sang ruisselait de mon visage et un habit blanc que j'avais alors sur moi en fut bientôt tout couvert. Je me retirai et, en sortant de la salle de réception, je rencontrai mon frère aîné Hâdji-Mohammed-Sultan, qui en me voyant me dit: «Te portes-tu bien Timour? Mais qu'as-tu donc? Je lui racontai ce qui venait de m'arriver. Ton père a bien fait, me dit-il d'abord, il a très-bien fait». Puis il ajouta: «Écoute Timour! Ne te lave pas le visage et ne change pas d'habit, et viens demain

---

1) Dans le Mit Dahl on lit *Ourou* (du voleur). Dans l'dition de Kazan, p 140, *Ourta* (du milieu). Dans le Mit Lerch, *Our* (la porte des fossés). Cette dernière leçon est, je crois, préférable.

2) Les manuscrits Dahl, Lerch et un troisième disent: *cent*. Le texte de Kazan dit: *trente*, ce qui est bien suffisant.

te présenter à ton père dans l'état où tu es maintenant». Je suivis son conseil et retournai le lendemain me présenter à mon père, qui d'abord me fit une remontrance, puis se repentant de m'avoir ainsi maltraité, s'excusa et me donna l'ourouq turcoman des Tivètchis en me disant: «Que ce soit ton apanage». L'ourouq des Tivètchis comptait, à cette époque, cinq ou six milles familles. J'ai juré, ce jour-là même, en prenant Dieu à témoin, que de ma vie je n'irai plus manger chez personne, et que si quelqu'un de mes serviteurs le faisait, ce ne serait qu'à mon insu».

Mahmoud-Sultan (second fils d'Aqataï-Khan).

Mahmoud-Sultan était né de la même mère que Hâdji-Mo- 254
hammed-Khan (Hâdjim-Khan). Il avait de l'esprit, de la bonté, un caractère généreux et ferme. Il aimait à se trouver dans la société des mollâs, des derviches et des chèïkhs, auxquels il adressait des questions. Il écoutait avec intérêt les récits des chèïkhs. Il connaissait le calcul et savait très-bien calculer de mémoire les sommes qu'il avait à recevoir de ses sujets, et celles qu'il devait donner à ses naukers. Sans être lettré il connaissait pourtant très-bien le calcul des jours, des mois et des années; celui des signes du zodiaque et des astres, ainsi que la manière de compter des personnes qui s'occupent de divination [1]).

Hâdji-Mohammed-Khan.

A l'époque où les fils d'Aminèk-Khan arrivèrent à Urguendj [2]), Aqataï-Khan était déjà d'âge à porter le carquois. Ces princes laissèrent en paix les Turcomans, qui consentirent à leur payer tribut, mais ils pillaient ceux qui refusaient de le leur payer. Dans une expédition que fit Aqataï-Khan contre la tribu des

1) رجال الغجب حساجی. Est-ce bien là le sens?

2) Après Ilbars, qui les avait appelés auprès de lui. Voy. plus haut, p. 215.

Koklangs, la fille d'un On-Bègui de l'ourouq des Tchaqirlar était tombée entre ses mains; il la ramena chez lui et l'épousa. Il eut de cette femme plusieurs enfants, dont il ne lui resta que deux fils: Hâdji-Mohammed-Khan et Mahmoud-Sultan, et trois filles qu'il maria.

Hâdji-Mohammed-Khan vint au monde en neuf cent trente, dans l'année du dragon (loui-yli). Nous rapporterons ici trois actions de sa vie, quoique nous en ayons déjà parlé plus haut[1]). Lorsque Obèïd-Khan s'empara des états d'Urguendj et en emmena les habitants dans le Mavèrân-Nahr. Ce fut Hâdjim-Khan[2]) qui s'échappa sous un déguisement, alla, accompagné de Sa'ïd-
255 eddin[3]), rejoindre à Dèroun Din-Mohammed-Khan, qui sut l'engager par ses conseils à marcher à la délivrance de leur patrie et fut ainsi la cause de la défaite qu'essuya Obèïd-Khan entre Khivaq et Hèzâr-Asb. Ce fut lui qui, après cette victoire, empêcha qu'on ne mît à mort les bèks d'Obèïd-Khan tombés entre les mains de Din-Mohammed-Khan, qui les reconduisit à Obèïd-Khan et sut obtenir, en échange de ces bèks, la liberté de son oncle Qâl-Khan, de son père Aqâtai-Khan et de tous les Uzbeks d'Urguendj, sans exception, faits prisonniers dans la guerre précédente, et fit ainsi renaître et prospérer de nouveau un pays naguère ravagé et désert. Ce fut lui encore qui, à la nouvelle de la mort de son père, Aqâtaï-Khan, accourut de Bâgh-Abâd, dans le Khorassan, à Urguendj, fit périr Qâssim-Sultan, fils de Younous-Khan, meurtrier d'Aqâtaï-Khan, et vengea ainsi la mort de son père avant que trois mois fussent écoulés.

---

1) Voyez plus haut pp. 224, 228, 233, 235 et 236 du texte.

2) Hâdjim n'est qu'une contraction de Hâdji-Mohammed, comme on dit *Ischim* pour *Isch-Mohammed*, *Dostoum* pour *Dost-Mohammed*, *Nouroum* pour *Nour-Mohammed* etc.

3) Ce même personnage est appelé plus haut par l'auteur Djân-Séïd. Voyez p. 224.

Isch-Sultan fut mis à mort à Urguendj et Dost-Khan à Khiva [1]).

Hâdjim-Khan fut placé sur le feutre blanc (aq-kiz), dont un coin était tenu par Aly-Sultan et les trois autres par ses trois frères cadets [2]), et proclamé khan à Urguendj, à l'âge de trente-neuf ans, en neuf cent soixante-cinq (1557, 8) dans l'année du cheval.

Depuis l'avènement de Hâdji-Mohammed-Khan au trône jusqu'à sa mort.

Aly-Sultan mourut neuf ans après l'avènement de Hâdji-Mohammed-Khan, qui alla alors résider à Urguendj et donna Vèzir à Mahmoud-Sultan.

Quelques années après ces évènements Abdoullâh-Khan vint à la tête d'une armée attaquer Urguendj. A cette époque Hâdji-Mohammed-Khan était parti pour le Khorassan. Poulâd-Sultan se trouvait à Khivaq et Timour-Sultan à Hèzâr-Asb. 256

A la nouvelle de la marche de l'ennemi, Timour-Sultan vint à Khivaq, où il amena avec lui tous les Uzbeks et les Sartes de Hèzâr-Asb, ainsi que tous ceux qui habitaient au-dessus de Qabânâq. Il fit creuser un grand fossé devant la porte de la ville. Les habitants d'Urguendj et de Vèzir s'enfermèrent dans leurs murailles, et les Uzbeks qui campaient dans les plaines se rassemblèrent en troupes de mille et de deux mille familles, et se retranchèrent dans de fortes positions. Des courriers étaient expédiés chaque jour à Hâdji-Mohammed-Khan.

Cependant Abdoullâh-Khan était arrivé à Qalânitch, et ses postes avancés étaient déjà depuis dix jours à Yangui-Ariq, lorsqu'un homme, arrivé du Khorassan, vint apporter la nouvelle de l'approche de Hâdji-Mohammed-Khan. Abdoullâh-Khan, dans le but de s'assurer si cette nouvelle était fondée, envoya aussitôt cinquante cavaliers avec l'ordre de pousser jusqu'à Naw-Khâst,

---

1) Voy. p. 236.

2) C'est à-dire par Aly-Sultan, fils d'Avanèch-Khan, et par les trois frères cadets de Hâdjim-Khan: Mahmoud Sultan, Poulâd-Sultan et Timour-Sultan.

et de là jusqu'à Qoum-Qala et Ism-Mahmoud-Atâ, et si la nouvelle de l'arrivée de Hâdji-Mohammed était vraie, d'enlever quelques soldats de son armée et de les lui amener. Ces cavaliers, s'étant rendus à Ism-Mahmoud-Atâ, réussirent à enlever six Djaghataïs de Kât, qu'ils amenèrent à Abdoullâh-Khan. Ces gens, interrogés par le khan, lui répondirent que Hâdji-Mohammed-Khan était à Nèssaï, lorsqu'il avait reçu la nouvelle de sa marche, qu'il en était parti le même jour pour revenir en toute hâte, et qu'ils avaient eux-mêmes quitté à Pisch-Gâh le khan, qui devait être entré la veille à Urguendj.

A cette nouvelle Abdoullâh-Khan fit faire à Poulâd-Sultan
257 et à Timour-Sultan des propositions qui furent acceptées. On se promit réciproquement de vivre en paix à l'avenir, et Abdoullâh-Khan reprit le chemin de Boukhara.

Nouvelle expédition d'Abdoullâh-Khan contre Urguendj [1]).

Trois raisons engagèrent Abdoullâh-Khan à entreprendre cette expédition contre Urguendj. Premièrement, le padichâh de Roum, auquel était connu le grand nom d'Abdoullâh-Khan, lui avait envoyé un ambassadeur nommé Sâlè-Châh pour l'engager à attaquer, de concert avec lui, le chèïkh-oghli (le fils du chèïkh [2]). Cet ambassadeur avait été fort bien reçu par le khan, qui l'avait congédié comblé de ses faveurs. Sâlè-Châh [3]) était venu à Boukhara, en passant par l'Indostan, et il avait mis trois ans à faire ce voyage. Il avait décidé de prendre à son retour la

---

1) Seconde expédition. Le manuscrit Lerch dit bien عبد الله خان نینك ایکینجی کیلکانی نینك ذکری.

2) C'est-à-dire le châh de Perse Abbas I, qui régna de 1587—1629 (996—1038). Au sujet de cette ambassade, Voy. Supplément à l'Histoire générale des Huns, des Turcs et de Mogols, par J. Senkowsky, p. 57 et note 38, p. 101.

3) Cet ambassadeur est appelé, dans les manuscrits Dahl et Lerch, une fois *Sâlè Padichâh* et une seconde fois Sâlè Châh. Dans l'édition de Kazan il est appelé deux fois Sâlè-Châh.

route d'Urguendj, comptant se rendre de cette ville chez les
Turcomans (de Manghichlâq), où il s'embarquerait pour le Chir-
van; son voyage jusqu'à Istamboul ne devant pas, pensait-il,
lui prendre par cette route, plus de quatre mois. Mais à son ar-
rivée à Urguendj, Mohammed-Ibrahim-Sultan, fils de Hâdji-
Mohammed-Khan, lui avait enlevé tout ce qu'il possédait, lui
laissant seulement juste assez d'argent pour son voyage, puis il
l'avait envoyé à Manghischlâq, où il l'avait fait embarquer pour
le Chirvan. Abdoullâh-Khan ayant appris de quelle manière cet
ambassadeur avait été traité à Urguendj, en avait été profondé-
ment blessé. Secondement, à cette époque le Chirvan apparte-
nait au padichâh de Roum [1]). Les pèlerins (hâdji) et les mar-
chands du Mâvèrân-Nahr se rendaient ordinairement dans le
Chirvan en passant par Urguendj, d'où ils allaient s'embarquer
à Manghichlâq pour le Chirvan, et cela disaient-ils, pour ne pas
voir la figure d'un Qizil-Bâch [2]). Un an avant cette expédition
d'Abdoullâh-Khan contre Urguendj, un nommé Hâdji-Qoutâs
s'était rendu à Khivaq à la tête d'une caravane et d'un grand
nombre de pèlerins. Mais à leur arrivée à Khivaq, ils avaient
tous été arrêtés par Bâbâ-Sultan, fils aîné de Poulâd-Sultan, qui
après les avoir entièrement dépouillés, les avait fait chasser à-
pied du côté de Boukhara. Ce Hâdji-Qoutâs, à son retour à
Boukhara, était venu se jeter aux pieds d'Abdoullâh-Khan, au
moment où il allait monter à cheval, et se plaignit (du mauvais
traitement qu'on lui avait fait subir à Khivaq, à lui et à ses com-
pagnons). Le khan lui répondit: «Hâdji-Mohammed-Khan est sou- 258
verain aussi bien que moi; Urguendj est un état indépendant;
Hâdji-Mohammed n'est pas mon serviteur (nauker). Eh bien!
dit Hâdji-Qoutâs, demain quand nous paraîtrons devant le tri-
bunal de Dieu et que nous aurons notre prophète pour interces-
seur, c'est alors que je t'arrêterai et que je ferai entendre mes
plaintes. Mon Dieu, dirai-je, en me prosternant, Hâdji-Moham-

1) Au sultan de Constantinople.
2) Tête-rouge, sobriquet donné par les Turcs aux Persans.

med n'avait pas plus de puissance qu'un des naukers d'Abdoullâh-Khan. Abdoullâh-Ḳhan avait bien assez de force, mais il a été paresseux et il a passé outre sans vouloir me faire rendre justice. Tu en appelles à un tribunal bien haut, lui répondit alors le khan, c'est bien, c'est bien, si c'est en ma puissance, je ferai (ce que tu me demandes)».

Voici la troisième raison qui porta Abdoullâh-Khan à faire cette expédition.

Tous les petits-fils d'Avanèch-Khan étaient morts, et il n'était resté d'Aboul-Khan qu'un certain fils[1]) qu'il avait eu d'une louli, et qui possédait Marv et Abiverd. Les fils des frères cadets de Hâdji-Mohammed-Khan allaient, chaque année, ravager les environs de Marv, en disant, que c'était dommage que Marv fût tombé entre les mains de ce fils de louli.

Nouroum-Khan, ne pouvant plus supporter leur oppression, s'était rendu auprès d'Abdoullâh-Khan avec l'espoir, que s'il faisait mettre dans la khotba le nom d'Abdoullâh-Khan au lieu de celui de Hâdji-Mohammed-Khan, Abdoullâh-Khan ne manquerait pas de lui rendre Marv et de l'y renvoyer, d'autant plus que la mère d'Abdoul-Mou'mine-Khan, fils d'Abdoullâh-Khan, était une fille de Dine-Mohammed-Khan[2]). A l'arrivée de Nouroum-Khan, Abdoullâh-Khan avait marché sur Marv, où il avait placé un de ses serviteurs, chargé de faire passer dans la Boukharie tous les Uzbeks de Marv, dont il resta le maître.

Nouroum-Khan, reconnaissant alors combien il s'était trompé dans ses espérances, avait pris la fuite une nuit, accompagné de vingt ou trente cavaliers, et était venu à Urguendj auprès de
259 Hâdji-Mohammed-Khan. Marv, Abiverd, Nèssaï et Bâgh-Abâd étaient tombés alors entre les mains d'Abdoullâh-Khan.

Mon père Arab-Mohammed-Sultan, fils de Hâdji-Mohammed-

---

1) Nour-Mohammed ou Nouroum, voy. p. 259.

2) Dine-Mohammed-Khan était le grand-père de Nour-Mohammed-Khan. Abdoullâh-Khan était le grand-oncle, par alliance, de Nour-Mohammed-Khan.

Khan, était resté à Dèroun, seule ville que Hâdji-Mohammed-Khan possédât encore dans le Khorassan.

Abdoullâh-Khan était retourné à Boukhara pour y passer l'hiver.

Les Uzbeks d'Urguendj étaient d'opinions opposées. Les uns étaient d'avis de combattre Abdoullâh-Khan, s'il venait les attaquer; d'autres au contraire disaient que s'il venait ils ne devaient pas lui résister, mais se détacher de Hâdji-Mohammed-Khan et se rendre auprès du khan, qui recevrait tous les grands en qualité de bèks et les autres comme naukers.

Hâdji-Mohammed-Khan, informé de l'intention où étaient les Uzbeks de ne pas résister à Abdoullâh-Khan, laissa à Urguendj son fils Mohammed-Ibrahim, et partit lui-même pendant les grands froids de l'hiver[1]), accompagné de son fils Suyunitch-Mohammed et des deux fils de ce dernier, d'un fils de Mohammed-Ibrahim et de ses propres naukers, pour se rendre auprès d'Arab-Mohammed-Sultan à Dèroun, d'où il avait l'intention de repartir au printemps pour aller attaquer Nèssaï.

A cette époque les trois fils de Timour-Sultan[2]) se trouvaient à Hèzar-Asb. A Khivaq résidaient Poulâd-Sultan avec ses quatre fils, à Urguendj Mohammed-Ibrahim-Sultan, fils de Hâdji-Mohammed-Khan, et à Vèzir les quatre fils de Mahmoud-Sultan et ses deux petits-fils, déjà en état de porter le carquois. Après le petit tchillé on reçut la nouvelle qu'Abdoullâh-Khan s'était mis en marche. On envoya alors à Dâroughân-Atâ[3]) dix hommes de Khivaq et autant de Hèzâr-Asb, pour observer la marche de l'ennemi. Maís le premier jour de février (hout) presque tous ces éclaireurs furent enlevés par les troupes d'Abdoullâh-Khan. Trois

---

1) اولوغ چله ایچیدا Pendant le grand tchillè.

2) Les trois fils de Timour-Sultan, fils d'Aqataï-Khan, étaient: Mohammed-Sultan, Qâdir-Birdi-Sultan et Aboulkhaïr-Sultan.

3) Au lieu de *Dâroughân-Atâ* on trouve *Dourghan*, dans l'édition de Kazan, qui offre dans cet endroit une lacune de près de trois pages.

seulement parvinrent à s'échapper et rapportèrent à Khivaq la nouvelle de l'approche de l'ennemi. Mohammed-Sultan[1]), à la réception de cette nouvelle, dit: «A l'époque de la dernière expédition d'Abdoullâh-Khan (contre le Khârezm), mon père a aban-
260 donné avec tout son monde Hèzâr-Asb pour aller à Khivaq, où il a rassemblé toutes les forces du pays, et c'est ainsi qu'il a fait échouer l'expédition d'Abdoullâh-Khan. Puisqu'aujourd'hui on se trouve dans le même cas, il faut faire la même chose», et il partit pour Khivaq. Tous les Uzbeks se mirent aussi en route avec le sultan et arrivèrent avec lui à Khivaq. Mais après y avoir passé deux jours, comme ils n'avaient pas de confiance les uns envers les autres, ils se rendirent auprès du tombeau de Hazrèt-i-Pehlèvân, et là ils prêtèrent serment sur le Qôran (d'agir d'intelligence). Mais ce serment ne parvint pas à ramener parmi eux une confiance réciproque. On prétendit qu'il serait impossible de se défendre en se rassemblant et en se fortifiant à Khivaq, qu'il valait mieux se rendre à Vèzir, former un seul corps et rassembler toutes leurs forces dans un seul endroit.

Les trois fils de Timour-Sultan et Poulâd-Sultan avec ses quatre fils partirent donc un matin pour Vèzir avec tous leurs naukers et leurs chariots, comme s'ils allaient à une fête, emportant avec eux jusqu'à leurs nattes et leurs poules attachées derrière leurs chariots. Il y avait deux mille familles. Leurs premiers chariots, sortis de la ville le matin à l'heure de la prière, arrivèrent vers le milieu du jour à Zèh-Ariq, où leurs derniers chariots, qui n'avaient quitté la ville qu'après midi, n'arrivèrent que le soir lorsque les habitants allaient se coucher.

On pouvait encore apercevoir de la ville leurs derniers chariots, lorsque Khodjam-Qouli[2]), général d'Abdoullâh-Khan, entra à Khivaq avec trois mille hommes. A son arrivée à la porte de la ville, ce général fit publier que tous les Uzbeks, sans distinc-

1) Mohammed-Sultan était fils de Timour-Sultan.

2) Khodjam-Qouli qouch-bègui, le Qalmouq.

tion de rangs, qui étaient restés dans la ville, eussent à se présenter devant lui, et qu'ils seraient bien traités; qu'il demanderait au khan pour les principaux d'entr'eux des places de chefs de frontières (sèr-hadd) et recevrait tous les autres comme naukers. Quand le peuple se fut rassemblé, il prit tous leurs noms par écrit, puis il déclara qu'il repartirait le lendemain au point du jour. Que tous ceux, ajouta-t-il, tant Uzbeks que rayias (sujets), qui désirent obtenir les faveurs du khan et qui tiennent à conserver leur vie et leurs biens suivent mes pas». Il passa la nuit 261
dans la ville et se remit le lendemain à la poursuite de Poulâd-Sultan.

Disons maintenant ce que faisait Poulâd-Sultan. Un homme, qui était parti de Khivaq à midi, était venu lui dire que Khodjam-Qouli, le qouch-bègui, était entré dans la ville. Mais Poulâd-Sultan, sans s'inquiéter le moins du monde de cette nouvelle, s'occupa tranquillement à faire assujettir ses nattes sur ses chariots et à donner du grain à ses poules, et ne se remit en marche que le jour suivant.

Vers le milieu du jour, au moment où il arrivait près de la forteresse de Alma-Atichqân, les éclaireurs vinrent lui annoncer que l'ennemi les avait atteints. Il fit alors rassembler dans un seul endroit tous ses chariots, devant lesquels il rangea ses troupes. L'ennemi arriva en ordre de bataille et commença l'attaque. Les troupes de Poulâd, auxquelles on n'avait pas pu faire quitter leurs chariots et leurs biens (pour marcher à l'ennemi), lâchèrent pied après une courte résistance. Les troupes de Khodjam-Qouli trop occupées à piller, ne firent point de prisonniers et ne prirent vivant que Qoultchi-Sultan[1]), fils de Poulâd-Sultan. Tous les autres sultans parvinrent à s'échapper et s'enfuirent du côté de Vèzir, mais seulement avec leurs chevaux et leurs fouets.

Deux jours après leur arrivée, les sultans de Vèzir chassèrent de la ville Bâbâ-Sultan, disant qu'ils n'avaient fait eux-

1) Ou Qouridji. Voy. note p. 267.

mêmes aucun mal à Abdoullâh-Khan, et qu'ils ne voulaient pas garder au milieu d'eux Bâbâ-Sultan, qui était seul coupable, puisque c'était lui qui avait fait arrêter et dépouiller les pèlerins et les marchands de la caravane venue de Boukhara.

Bâbâ-Sultan, ses deux frères cadets, Hamza et Pehlèvân-Qouli et leur père Poulâd-Sultan se rendirent tous les quatre à Dèroun, auprès de Hâdji-Mohammed-Khan.

Les quatre fils de Mahmoud-Sultan et ses deux petits-fils, les trois fils de Timour-Sultan et le fils de Hâdji-Mohammed-Khan, Mohammed-Ibrahim-Sultan, qui était venu d'Urguendj avec toute sa famille, se trouvaient rassemblés à Vèzir.

A la tête de tous ces princes, au nombre de dix (nous ne
262 parlons pas de ceux qui étaient tout jeunes), était Aly-Sultan, fils de Mahmoud-Sultan. Ce prince avait dans la taille un défaut, qui ne paraissait pas, quand il restait assis ou quand il marchait couvert de son long vêtement; mais il ne pouvait pas monter à cheval, car il éprouvait alors de vives douleurs. Sa parole était écoutée par tous les autres sultans[1]).

Abdoullâh-Khan vint avec son armée mettre le siége devant Vèzir. Après avoir tenu la ville assiégée pendant un mois, il envoya dire aux sultans, qu'il n'était venu que parce qu'il avait été blessé de la conduite de Bâbâ-Sultan, que puisqu'il n'était pas parmi eux, ils pouvaient venir le voir sans crainte, car il était leur parent, et ils n'étaient eux-mêmes en rien coupables envers lui.

Les princes tinrent alors conseil et décidèrent qu'il était mieux de se rendre auprès du khan; car, se dirent-ils, il n'y a entre Abdoullâh-Khan et nous, ni sang versé, ni aucun sujet de haine, et en outre il ne nous fera aucun mal, tant que vivront Hâdji-Mohammed-Khan et ses fils, qui sont dans le Khorassan. Ils firent donc répondre au khan, qu'ils étaient prêts à aller le trouver, s'il leur envoyait quelques-uns de ses bèks leur jurer

1) M à m.: Il était la langue de tous.

qu'il ne leur serait fait aucun mal. Abdoullâh-Khan envoya alors aux sultans Hassan-Khodja, Naqib, — son atâliq, Sarkhine-Bi, — son divân-bèquî, Mohammed-Bâqi, — le gouverneur de Samarcande, Hâdji-Bi et son pervânètchi Dostoum-Bi-Arghoun. Ces cinq bèks s'arrêtèrent à Takhta-Poul, où ils prêtèrent le serment demandé en présence des dix sultans et d'une quarantaine d'autres personnes du peuple. Lorsque ces envoyés arrivèrent à la porte de la ville, le peuple qui disait que ces cinq bèks étaient les principaux seigneurs et les plus grands personnages des états d'Abdoullâh-Khan, qui ne donnerait pas les ongles de l'un d'eux pour tout l'état d'Urguendj, voulait qu'on les retînt et qu'on envoyât au khan une lettre, dans laquelle on lui exposerait que ce n'était point dans une mauvaise intention qu'on s'était assuré des personnes de ses bèks; qu'ils seraient au contraire traités avec tous les égards voulus et renvoyés, dès que le khan serait heureusement arrivé à Boukhara. Mais Aly-Sultan leur dit: «Qu'est-ce que vous dites là? Abdoullâh-Khan n'est point notre ennemi; il est notre parent. Il nous rendra Urguendj et 263
partira; s'il ne nous le rend pas et s'il nous emmène avec lui, il nous donnera d'autres possessions, qui vaudront mieux qu'Urguendj et Vèzir; s'il avait même l'intention de nous faire quelque mal, il ne le pourrait pas, tant que Hâdji-Mohammed-Khan et ses fils seront vivants. Tout ce que put dire le peuple fut inutile. Les princes voués au malheur restèrent sourds à sa voix.

Au moment où les bèks venaient de prêter serment, des jeunes gens déterminés s'avancèrent sur eux pour les arrêter sans la permission des sultans, mais les aq-saqâls (anciens) parvinrent à les retenir et à les faire retirer.

Se fiant donc au serment prêté par les bèks, les princes (tourès) et le peuple se rendirent auprès d'Abdoullâh-Khan, qui confia les tourès à la garde d'Ischim-Bi, Dâd-Khâh, yessaoul et gouverneur de Saghratch, et les Uzbeks à celle de son général en chef Khodjam-Qouli, le Qalmouq. Ce dernier fit faire un recensement exact de tous les ourouqs et de toutes les familles, et

désigna entre les plus riches des Uzbeks, des *kofils* (cautions), qui devaient répondre chacun pour dix ou vingt familles; puis il nomma des *mouhaffils* pour percevoir l'impôt fixé.

Abdoullâh-Khan confia le gouvernement d'Urguendj et de Vèzir à Sâri-Oghlân, celui de Khivaq au Dourmân Minglisch-Bi, celui de Hèzâr-Asb à un khodja de ses naukers, natif d'un village nommé Kourouk et dépendant de Hèzâr-Asb, enfin celui de Kât à son propre molla-imâm, Turcoman d'Urguendj, de l'ourouq des Biâtes.

(Après ces dispositions) Abdoullâh-Khan reprit la route de Boukhara en 1002, dans l'année du serpent.

264 Poulâd-Sultan s'était rendu avec ses fils auprès de Hâdji-Mohammed-Khan à Dèroun, où, un mois après leur arrivée, ils apprirent qu'Abdoullâh-Khan s'était rendu maître d'Urguendj.

Hâdji-Mohammed-Khan se décida alors à se rendre dans l'Irâq, à la cour de Châh-Abbâs-Mâzi[1]). Il partit avec ses trois fils, Suïunitch-Mohammed-Sultan, son fils aîné; Arab-Mohammed-Khan, mon père, et Mohammed-Qouli-Sultan et ses petits-fils: Ibâdoullâh, fils de Suïunitch-Mohammed; Isfendiâr-Sultan, fils d'Arab-Mohammed-Khan, un autre petit-fils[2]) de Hâdji-Mohammed-Khan, fils de Mohammed-Ibrahim, son quatrième fils, un fils de Poulâd-Sultan[3]), qui était parti lui-même pour se rendre à Boukhara auprès d'Abdoullâh-Khan, et encore le petit-fils de Dine-Mohammed-Khan, le Louli-Bètchè (fils de la courti-

---

1) Châh-Abbas I, que notre auteur appelle *Mâzi*, feu Châh-Abbas, ou *Bourounqi*, précédent, pour le distinguer d'Abbas II, qui régnait à l'époque où Aboulghazi écrivait son Histoire des Turcs-Tatares.

2) Bouroundouq, fils de Mohammed-Ibrahim.

3) Ne faut-il pas dire ici *trois* fils de Poulâd-Sultan? car on voit plus loin, p. 266 du texte, que trois fils de Poulâd-Sultan: Bâbâ-Sultan, Hamzè-Sultan et Pèhlèvân-Qouli-Sultan, revinrent de la Perse avec Hâdji-Mohammed-Khan. Le quatrième fils de Poulâd-Sultan était tombé entre les mains de Khodjam-Qouli. Voy. p. 261.

sane)[1]), qui avait fait hommage de Marv à Abdoullâh-Khan. Ils étaient en tout onze princes (tourès)[2]).

Poulâd-Sultan avait refusé de les accompagner et était retourné sur ses pas pour se rendre auprès d'Abdoullâh-Khan. «J'ai soixante et dix ans, dit-il, pourquoi irais-je chez des infidèles? Je serais fou. Pourquoi donc Abdoullâh-Khan voudrait-il attenter à mes jours»?

Hâdji-Mohammed-Khan, qui s'était trouvé à la tête de trois mille hommes, avait vu tout son monde l'abandonner, et au moment de son départ, il ne restait plus que cent cinquante hommes auprès de lui. Tous les autres étaient retournés chez eux.

Après son retour à Boukhara, Abdoullâh-Khan fit mettre à mort dans un seul jour, dans la province de Saghratch, sur les bords d'Aq-Sou: Poulâd-Sultan et Qoultchi, son fils; Mohammed-Ibrahim[3]), fils de Hâdji-Mohammed-Khan; les trois fils de Timour-Sultan, nommés Mohammed-Sultan, Qâdir-Birdi-Sultan et Aboul-Khaïr-Sultan; quatre fils de Mahmoud-Sultan, appelés Mohammed-Sultan, Aly-Sultan, Arab-Sultan et Aq-Bâbâ-Sultan;
deux fils de Mohammed-Sultan: Châh-Aly-Sultan et Châh-Bakht- 265
Sultan, en tout douze princes déjà en état de porter les armes et à peu près une dixaine d'autres encore en bas âge.

---

1) C.-à-d. Nour-Mohammed. Voy. pp. 241 et 258.

2) On n'en compte ici que neuf, et en comptant même *trois* fils de Poulâd-Sultan, au lieu d'*un*, cela ferait juste onze princes. Il y a en général beaucoup de confusion dans tout ce passage du texte. Dans le Mit Lerch, que j'ai reçu au moment de mettre sous presse, je trouve effectivement au lieu de

پولاد سلطان نبنك اوغلى

le fils de Poulâd-Sultan

پولاد سلطان اوچ اوغلى

Trois fils de Poulâd-Sultan.

3) Il est parlé de cet évènement dans le Tarikh-i-Timouri (Mit de l'Inst. Or. p. 200), où Mohammed-Ibrahim-Sultan est appelé, par erreur, fils de Khodjam-Khan.

ابراهيم سلطان ابن خواجم خان

Abdoullâh-Khan avait placé auprès des principaux et des plus riches des Uzbeks d'Urguendj des percepteurs chargés de recevoir les impôts. Les gens du bas peuple devaient payer un tribut de trente tinguès par tête, et à cette époque, un tinguè d'Abdoullâh-Khan valait plus d'un aschrèfi. Beaucoup de malheureux se virent obligés de vendre leurs fils et leurs filles pour acquitter ce tribut. Les cautions devaient répondre pour ceux qui ne pouvaient pas payer ou qui fuyaient du pays. Si même dix ou quinze personnes vivaient ensemble et ne formaient qu'une seule famille, elles étaient toutes également assujetties à l'impôt. Les enfants mâles de dix ans étaient regardés comme formant une tente à part et devaient payer le même tribut.

Hâdji-Mohammed-Khan, accompagné de ses enfants et de ses neveux, arriva à Qazuine à la cour de Châh-Abbas. Le châh vint lui-même à sa rencontre, l'aida à descendre de cheval, le prit par la main et le fit asseoir à la place d'honneur, et lui dit à plusieurs reprises en croisant les bras sur sa poitrine: «Khoch-keldine, Yakhchi-keldine, Khan-Babâ! Tu es le bienvenu, tu es le bienvenu, respectable khan», et il le combla de bienfaits.

Suïunitch-Mohammed-Sultan partit avec ses deux fils[1]) pour le pays de Roum, disant qu'il ne pouvait pas rester au milieu des infidèles, mais les autres princes restèrent tous avec Hâdji-Mohammed-Khan à la cour du châh, où ils passèrent trois ans. Ils y étaient arrivés dans l'année du serpent (ylân) et y passèrent toute l'année suivante.

Dans l'année du mouton (qouï), à l'époque où parut la comète, Abdoul-Mou'min-Khan, fils d'Abdoullâh-Khan, après avoir soumis toutes les provinces du Khorassan, vint mettre le siége devant Esfèrâïn, dernière place où les Qizil-Bâch tenaient encore. Châh-Abbas, informé par le gouverneur d'Esfèrâïn de l'ar-

1) Notre auteur a dit plus haut, p. 263, et dit encore plus bas, p. 273 du texte, que Suïunitch-Mohammed-Sultan avait un fils nommé Ibâdoullâh; mais il ne donne pas le nom du second.

rivée d'Abdoul-Mou'mine-Khan, sous les murs de cette place, partit de Qazuine à la tête d'une nombreuse armée et s'avança jusqu'à Bostâm.

Hâdji-Mohammed-Khan revient de l'Iraq et se rend maître d'Urguendj. 266
Troisième expédition d'Abdoullâh-Khan contre Urgueudj.

A cette époque l'ourouq Imir des Turcomans d'Asterâbâd avait pour chef un nommé Aly-Yâr-Bèk. A leur arrivée à Bostâm, qui n'est pas loin d'Asterâbâd, les sultans se rendirent auprès de Hadji-Mohammed-Khan et lui dirent: «Nous venons d'apprendre qu'il n'y a qu'une soixantaine d'hommes de garnison à Khivaq et une quarantaine à Urguendj. Les Turcomans d'Asterâbâd sont vos propres sujets. Si nous marchons maintenant, nous pourrons, avec l'aide de ces Turcomans, rentrer en possession de notre pays (yourt) et agir ensuite d'après les circonstances. Si nous demandons au châh la permission de partir, il ne nous l'accordera pas. Partons donc cette nuit même, sans rien dire au châh». Hâdji-Mohammed-Khan désapprouva leur projet et chercha en vain à les en détourner. Ses deux fils, Arab-Mohammed-Sultan et Mohammed-Qouli-Sultan, avec trois fils de Poulâd-Sultan, Bâbâ-Sultan, Hamzè-Sultan et Pehlèvan-Qouli-Sultan[1]), partirent au commencement de la nuit[2]) et atteignirent vers le matin les premiers postes des Turcomans, d'où ils arrivèrent dans l'après-midi à Asterâbad.

Hâdji-Mohammed-Khan se rendit le lendemain matin auprès du châh et lui raconta ce qui s'était passé. «Tant qu'Abdoullâh-Khan sera vivant, lui dit le châh, il est inutile de chercher à rentrer en possession de ces villes, et s'ils y entrent, ils y laisseront leur tête. A présent ils auront honte de revenir auprès de

1) On a vu plus haut, p. 261, que Qoultchi, Qourtchi ou Qouritchi-Sultan, quatrième fils de Poulâd-Sultan, avait été fait prisonnier, non loin de la forteresse de Almâ-Atichqân, et mis à mort dans la province de Saghradj par ordre d'Abdoullâh-Khan.

2) M. à m. Au moment où les habitants allaient se coucher.

moi, après être ainsi partis sans ma permission; ils iront quelqu'autre part et périront tous. Tâche donc, Khan-Bâbâ, de les atteindre et dis leur de ne pas avoir honte et de revenir auprès de moi sans rien craindre». Après avoir entendu ces paroles du châh, Hâdji-Mohammed-Khan laissa à Bostâm son camp (aouch) et ses deux petits-fils. Il partit monté à la légère et arriva en
267 toute hâte à Asterabâd, où il rejoignit ses fils. De là ils arrivèrent au mont Kourène, où ils furent rejoints par cinquante à soixante hommes des tribus de Tèkè et de Yomout.

A cette époque le Manghischlâq était presque ruiné. Les Irsaris souvent attaqués et pillés par les Manghits, s'étaient retirés vers le Kourdich et Ortâ-Qoudouq. Les sultans se rendirent chez les Irsaris, qui leur donnèrent cinq ou six cents hommes. Les tribus de Tikè reconnurent l'autorité des fils de Hâdji-Mohammed-Khan, parce qu'ils avaient appartenu aux fils de Mahmoud-Sultan, frère de Hâdji-Mohammed-Khan et né de la même mère, et les Irsaris se soumirent à Bâbâ-Sultan, parce qu'ils avaient été les sujets de Poulâd-Sultan et de Timour-Sultan [1]).

Lorsque les sultans furent arrivés à Pisch-Gâh, Hâdji-Mohammed se dirigea sur Urguendj avec ses deux fils [2]), et Bâbâ-Sultan marcha sur Khiva avec ses deux frères cadets [3]). Sâri-Oghlân (gouverneur d'Urguendj) se retira dans la citadelle (ark) avec les cinquante hommes qu'il avait auprès de lui, mais Hâdji-Mohammed-Khan y pénétra par une ouverture qu'il fit pratiquer pendant la nuit, et Sâri-Oghlân fut mis à mort avec toute sa troupe. Il ne resta bientôt plus auprès de Hâdji-Mohammed-Khan que cinq à six hommes des tribus de Tikè et de Yomout; les autres retournèrent chez eux après avoir fait des prisonniers et chargé leurs chameaux de provisions.

---

1) Poulâd-Sultan et Timour-Sultan, également frères de Hâdji-Mohammed-Khan.

2) Arab-Mohammed et Mohammed-Qouli.

3) Hâmza-Sultan et Pehlèvân-Qouli-Sultan.

Bâbâ Sultan arriva à Khiva, où il n'y avait pas encore de citadelle à cette époque. Le chef s'enferma dans la ville, mais les Sartes firent défection et livrèrent la ville à Bâbâ-Sultan, qui fit mettre à mort Minglisch-Bi avec une centaine d'hommes.

A cette nouvelle les gouverneurs de Kât et de Hèzâr-Asb s'enfuirent vers Boukhara.

Les Irsâris ne tardèrent pas non plus à abandonner Bâbâ-Sultan. Ils retournèrent chez eux avec leurs chameaux chargés de provisions et tous les prisonniers qu'ils avaient faits, et il ne resta plus auprès du sultan qu'une quinzaine d'hommes.

Après avoir passé une dixaine de jours à Khiva, Bâbâ-Sul- 268
tan se rendit à Khan-Qâh où son frère cadet, Hamzè-Sultan, s'arrêta, dans l'intention d'y passer quelques jours à boire. Bâbâ-Sultan partit pour Hèzâr-Asb, d'où il se proposait de revenir après y avoir rétabli l'ordre et vint s'arrêter au Djèhân-Nouma de Hèzar-Asb.

En ce moment un jeune homme, qui regardait du côté du sud, dit: «Voyez donc! Qui sont ces gens qui arrivent là-bas[1])? Bâbâ-Sultan vit un homme armé d'un sabre, monté sur un cheval tigré et arrivant à toute bride de son côté. Il était suivi de près par un autre cavalier et à quelque distance par une trentaine d'hommes armés. Bâbâ-Sultan courut aussitôt à la porte de la ville pour la fermer, mais avant qu'il eût fermé le second battant de la porte, les deux cavaliers susmentionnés eurent le temps de faire trois attaques consécutives. Les coups de fusils que l'on tira du haut des murailles de la forteresse forcèrent cette troupe à s'arrêter. Elle se rassembla vis-à-vis de la porte de la ville, hors de la portée du fusil. Ils formaient alors une troupe de cent cinquante hommes. Ils interrogèrent un Sarte, qui leur apprit que Bâbâ-Sultan était dans la ville, mais qu'au dehors il n'y avait pas de troupes, et que son frère cadet Hamzè-

---

1) بری بو نی کشیلار توروور. Le mot بری n'est peut-être ici que le mot persan باری une fois donc, etc.

Sultan était à Khan-Qâh. Ces cent cinquante hommes se portèrent alors en toute hâte sur Khan-Qâh, où ils tombèrent à l'improviste, dans l'après-midi, sur Hamzè-Sultan. Celui-ci, qui au moment de l'attaque se trouvait au milieu du bazar, rassembla une soixantaine d'hommes avec lesquels il combattit à pied jusqu'à la nuit. Mais alors l'ennemi vint l'attaquer en masse et à-pied; pendant qu'une partie combattait contre Hamzè-Sultan,
269 une autre pénétra dans l'intérieur par une ouverture pratiquée dans le toit[1]), et Hamzè-Sultan fut pris et massacré avec tous les siens.

Mais expliquons maintenant cette subite apparition des troupes ennemies. Nous avons déjà dit plus haut[2]) qu'Abdoullâh-Khan était parti de Boukhara à la tête d'une armée, en 1004 de l'Hégire, dans l'année du mouton (qouï), à l'époque de l'apparition de la comète. Son fils Abdoul-Mou'mine était alors sous les murs d'Esfèraïn. Le khan avait formé le projet d'aller passer l'hiver avec son fils dans le Khorassan et de marcher le printemps suivant sur Irâq, si les circonstances le lui permettaient. Il avait ordonné à Khodjam-Qouli de prendre le commandement de l'avant-garde et de s'arrêter au-delà de Tchârdjouï, disant qu'il voulait lui-même chasser des canards au faucon dans le Kourdich. Khodjam-Qouli venait donc de passer le fleuve avec ses troupes, lorsqu'il avait rencontré le gouverneur de Hèzar-Asb qui avait pris la fuite, et qui lui avait appris que Bâbâ-Sultan était arrivé, il y avait de cela quatre jours, de l'Irâq à Khivâq, où il avait fait périr Mingli-Bi. Khodjâm-Qouli avait aussitôt même envoyé le khodja qui avait fui, à Abdoullâh-Khan, qui après avoir entendu la nouvelle (de l'arrivée de Hadji-Mohammed-Khan et de ses fils), avait envoyé à Khodjâm-Qouli l'ordre de marcher sur Urguendj, où il allait lui-même le suivre.

---

1) Ces mots: dans le toit, indiquent bien que le sultan s'était retranché dans quelque maison d'où il se défendait.

2) P. 265.

Ce fut ainsi que treize jours après la prise de Khiva par Bâbâ-Sultan, l'ennemi parut aux portes de Hèzâr-Asb. Khodjâm-Qouli arriva en personne peu de temps après que Hamzè-Sultan eut été pris à Khan-Qâh, et repartit la même nuit pour marcher contre Hâdji-Mohammed-Khan.

Cependant le fils cadet de ce dernier, le jeune et brave Mohammed-Qouli-Sultan avait dit à son père: «Pendant que vous
resterez à Urguendj avec mon frère aîné[1]), moi j'irai avec quel- 270
ques cavaliers rejoindre Bâbâ-Sultan», et il était parti avec quelques Djaghataïs et quelques Turcomans d'Urguendj et cent ou deux cents des Uzbeks d'Urguendj, qui avaient été emmenés en Boukharie, et qui ne se doutant pas des évènements qui allaient se passer, étaient revenus dans l'intention d'aller commercer chez les Manghites. Mohammed-Qouli-Sultan marchait ainsi sur Hèzar-Asb en suivant les bords du fleuve, lorsque, arrivé vis-à-vis du fort de Tchèlouq, il se trouva tout-à-coup en face de l'ennemi. Il rassembla aussitôt sa petite troupe, qui ne tarda pas à être cernée et attaquée par l'armée ennemie forte de plus de mille hommes et commandée par Khodjâm-Qouli, le Qalmouq, qui ordonna aux siens de ne pas laisser échapper le sultan et de le prendre vivant. Après une longue et vigoureuse résistance Mohammed-Qouli-Sultan, voyant qu'il ne lui restait plus que peu de monde, dit aux siens: «Si nous continuons à nous battre de cette manière, nous périrons tous jusqu'au dernier. Allons! Enfants! fondons tous ensemble sur un seul point et frayons-nous un passage au travers des rangs ennemis; ceux d'entre nous qui doivent mourir aujourd'hui périront, et ceux qui doivent survivre échapperont.» Toute sa troupe approuva son idée et fondit sur un seul point des rangs ennemis qu'elle rompit, et passa au travers.

Échappé à ce danger, Mohammed-Qouli-Khan au lieu d'aller rejoindre son père, se rendit chez les Manghites auprès d'un de leurs principaux mirzâs, nommé Koutchouk et dont Hâdji-Mohammed-Khan lui avait donné en mariage la soeur cadette.

1) Arab-Mohammed-Sultan.

Mais ce Koutchouk, beau-frère de Mohammed-Qouli-Sultan, le fit arrêter et l'envoya chez les Ourous, où il mourut plusieurs années plus tard [1]).

Un de ceux qui avaient réussi à s'échapper avec Mohammed-Qouli-Sultan arriva à Urguendj auprès de Hâdji-Mohammed-Khan, qui (à la nouvelle de l'approche de l'ennemi) prit la fuite avec son fils Arab-Mohammed-Sultan. Après deux jours de
271 marche ils s'arrêtèrent la troisième nuit dans un endroit. Ils venaient de se coucher, lorsqu'ils entendirent le bruit des pas de chevaux qui approchaient. Ils n'eurent que le temps de lier leurs carquois et de se jeter sur leurs chevaux, pour échapper à l'ennemi, qui fondit sur eux et s'empara de leur camp et de la moitié des gens qu'ils avaient avec eux. Ils échappèrent seuls avec quelques cavaliers. Atteint de nouveau par l'ennemi le lendemain matin, Hâdji-Mohammed-Khan se vit forcé de combattre en fuyant. Il perdit encore la moitié du monde qui lui restait, mais il parvint enfin à regagner Asterabâd, d'où il se rendit à Qazuine auprès du châh.

Abdoullâh-Khan arriva en personne devant Hèzâr-Asb, dont il se rendit maître après un siége de quatre mois et fit mettre à mort Bâbâ-Sultan, qui n'avait auprès de lui que trois hommes de ses propres naukers et trois Turcomans Irsaris. Tout le reste était des Sartes de Hèzar-Asb. Les habitants aisés de Hèzâr-Asb ne rentrèrent pas dans la forteresse où il n'y avait plus que des commerçants.

Hâdji-Mohammed-Khan et ses fils Arab-Mohammed-Sultan et Suyunitch-Mohammed-Sultan rentrent en possession de leurs états.

Abdoullâh-Khan mourut en mille six de l'Hégire [2]), vers la

1) Voyez dans l'Histoire des tsars de Kassimoff, T. III, p. 55, les détails que donne Mr Véliaminoff-Zernoff sur ce Mohammed-Qouli et sur Koutchouk. Mr Véliaminoff-Zernoff relève une erreur de date, que l'on rencontre dans l'édition de Kazan p. 141, où on lit 969, au lieu de 965. Je ferai remarquer que cette erreur ne se trouve que dans l'édition de Kazan. Tous nos manuscrits portent 965.

2) 1597—8. Voy. plus haut, p. 193, note 3.

fin de l'année de la *poule* (tâouq). Châh-Abbas ayant reçu cette nouvelle à Qâzuine, au commencement de l'année du *chien* (it)[1], rassembla une armée, avec laquelle il se rendit à Bostâm. Là Hâdji-Mohammed-Khan demanda au châh la permission de partir». Abdoullâh-Khan est mort, dit-il au châh, et les Uzbeks feront périr Abdoul-Moumine. Si je ne suis pas alors dans le voisinage de notre pays (yourt), on fera venir quelqu'un des nombreux membres de notre famille qui errent aujourd'hui dans le Mâvèrân-Nahr, on le proclamera khan, et je me verrai privé de la couronne». Châh-Abbas laissa alors partir Hâdji-Mohammed-Khan 272
avec son fils Arab-Mohammed-Sultan et le fils de ce dernier, Isfendiâr-Sultan, qui n'avait alors que treize ans; mais il retint auprès de lui Bouroundouq[2]), âgé de vingt ans et fils de Mohammed-Ibrahim-Sultan, fils de Hâdji-Mohammed-Khan. Quelque temps après leur départ, le châh permit également à Nouroum-Khan de partir[3]).

Hâdji-Mohammed-Khan arriva à Asterâbad et de là au mont Kourène dans la tribu des Tèkès, chez lesquels il s'arrêta, embarrassé dans le choix de l'endroit vers lequel il devait se diriger. Le père et le fils n'avaient alors, en tout, auprès d'eux qu'une quinzaine d'hommes. On était à cette époque dans les fortes chaleurs du mois de juin (sirèthan, cancer). Un jour, après la prière du matin, Hâdji-Mohammed-Khan était assis à l'ombre au pied de la montagne, lorsqu'il aperçut de loin deux cavaliers qui arrivaient du côté de Dèroun. Quand ils furent près, il reconnut que c'étaient deux Naïmans, naukers d'Arab-Mohammed-Sultan, qui avaient été emmenés comme prisonniers dans la Boukharie. Ces deux hommes, après s'être approché du khan pour le saluer, reculèrent de quelques pas et lui dirent en s'inclinant:

---

1) En 1007.

2) C'est le fils de Mohammed-Ibrahim-Sultan, dont notre auteur a parlé plus haut, p. 264, mais sans le nommer.

3) Nouroum- ou Nour-Mohammed-Khan, fils d'Aboul-Khan ou Aboul-Mohammed-Khan, fils de Din-Mohammed-Khan. Voy. pp. 241 et 258 du texte.

«Abdoul-Moumine[1]) est mort, que le Très-Haut vous accorde une longue vie»; Hâdji-Mohammed-Khan leur ayant alors ordonné

1) Abdoul-Mou'mine-Khan, fils et successeur d'Abdoullâh-Khan, ne régna que quelques mois. Il avait formé le projet de faire périr tous les émirs de feu son père. Ceux-ci informés de ce dessein du khan résolurent de le prévenir. Abdoul-Mou'mine fut tué d'un coup de flèche, que lui tira Abdoul-Vâssih-Bèï, عبدالواسع بی et eut la tête tranchée. On trouve dans le Târikh-i-Timouri, où il est parlé de cet évènement, deux chronogrammes composés à l'occasion de la mort de ce prince. Le premier finit par les mots:

تاریخ وفات شد بتیر دشمن 1006.

Je citerai ici en entier le second chronogramme, qui rappelle la tyranie de ce prince et son perfide projet:

شه ظالم طبیعت عبد مؤمن
که از ظلمش خلایق نه آرامیدند
رعیّت در زمان او رعایت
بجز ظلم وستم دیگر ندیدند
چوکرد او نیّت قتل بزرگان
قضارا این سخن کردان شنیدند
آزان رو گشت تاریخ وفاتش .
سر بدبخت را میران بریدند

«Les émirs ont tranché la tête de ce malheureux». Retranchez la lettre ب 2. du mot بد et vous aurez la date cherchée 1006.

Après Abdoul-Mou'mine régna son neveu, (le fils de sa soeur) Bâqi-Mohammed-Khan, fils de Djâni-Khan, fils de Yâr-Mohammed (branche d'Astracan.) Bâqi-Mohammed-Khan mourut dans la province de Kisch در ولایت کیش, en 1014 (1615) dans les derniers jours du mois de radjab. Le chronogramme suivant donne la date de sa mort

گفت تاریخ شهنشاه خرد
مهرشدبی سر و پا و کمر طوغ شکست

de lui donner des détails sur cet évènement, ils ajoutèrent: «Nous venons de Marv, où un des gens du gouverneur de cette ville a apporté la nouvelle que Abdoul-Moumine-Khan, qui s'était mis en marche pendant une nuit, avait été tué d'un coup de flèche par les bèks de son père, vis-à-vis de la forteresse de Zamine. Cet homme disait être parti la nuit même où Abdoul-Moumine avait péri. Nous nous sommes aussitôt mis en route, croyant vous
trouver dans l'Irâq; mais ayant appris à Nessâï que Châh-Abbas 273
était arrivé à Bostâm, nous nous sommes dirigés sur Dèroun où l'on nous a dit que vous étiez venu chez les Turcomans, et nous venons vous offrir les services de vos esclaves».

Hâdji-Mohammed-Khan monta à l'heure même à cheval avec sa suite et se dirigea sur Urguendj, où il arriva en huit jours. Le khan donna Khiva et Kât à Arab-Mohammed-Khan, Hèzâr-Asb à Isfendiâr-Sultan et garda pour lui Urguendj et Vèzir.

Les Uzbèks qu'Abdoullâh-Khan avait emmenés d'Urguendj en Boukharie revinrent tous jusqu'au dernier.

Enlevez la première ot la dernière lettre du mot مهر reste ه 5; et la lettre du milieu du mot طوغ reste ط et غ. Les trois lettres ه ط et غ (5, 9, 1000) donnent la date cherchée 1014. Bâqi-Mohammed-Khan eut pour successeur son frère Vali-Mohammed-Khan, prince d'un caractère cruel et de moeurs dissolues... Dans une bataille qu'il livra en 1019, près de Nessèf à son neveu Imâm-Qouli-Khan, fils de Din-Mohammed-Khan, fils de Djâni-Khan, il fut défait et se vit obligé de se réfugier en Perse, à la cour de Châh-Abbas I. Au commencement de radjab 1020, il revint de la Perse avec une nombreuse armée; mais défait une seconde fois par Imâm-Qouli-Khan, près de Koul-Maghiân (province de Samarcande), il fut mis à mort, et son fils Rustem-Sultan, s'enfuit dans le Khorassan. Le chronogramme suivant donne la date de sa mort:

شاه غازی ولی محمّد خان
زد سوی کاشن بهست قدم
کلك عرش زبهر تاریخش
پادشاه بهشت کرد رقم

1029

Voy. Tarikh-i-Timouri, par Mir-Chèrif-Râqim.

Le fils aîné de Hâdji-Mohammed-Khan (Suyunitch-Khan) qui, comme nous l'avons dit plus haut, était parti pour le pays de Roum, était revenu dans le Chirvân, à la nouvelle de la mort d'Abdoullâh-Khan. Ayant appris dans cette province les derniers évènements qui venaient de se passer dans le pays d'Urguendj, il partit par mer du Chirvan et vint débarquer à Manghichlâq, d'où il arriva à Urguendj, dans l'année de la *souris* (sitchqân) deux ans après son père, qui était arrivé dans l'année du *chien*. Hâdji-Mohammed-Khan lui céda Urguendj et Vèzir et alla fixer sa résidence à Khiva, auprès de son fils cadet Arab-Mohammed-Sultan.

Suyunitch-Mohammed-Sultan mourut l'année suivante, et son fils Ibâdoullâh-Khan le suivit un an après au tombeau.

Hâdji-Mohammed-Khan termina ses jours à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en mille onze de l'Hégire, vers la fin de l'année du léopard (bârs).

Règne d'Arab-Mohammed-Khan.

Arab-Mohammed-Sultan fut proclamé khan après la mort de son père Hâdji-Mohammed-Khan. Il donna à son fils Isfendiâr-Sultan la province de Kât en sus de celle de Hèzâr-Asb qu'il avait déjà.

Six mois après l'avènement d'Arab-Mohammed-Khan au trône, mille Qazâqs Ourous du Qouch-Yâïq (Oural) vinrent au
274 commencement de juin (*sirèthan*, cancer) tomber à l'improviste sur Urguendj, où il n'y avait alors absolument que les habitants du bas peuple, car l'ordou du khan et toutes les troupes se trouvaient sur les bords du fleuve Amou. Les Ourous tuèrent dans la ville mille personnes, enlevèrent un millier de jeunes gens et de jeunes filles, chargèrent mille chariots des effets les plus précieux et brûlèrent tout le reste, comme toiles et toiles peintes,

pelisses, vêtements, tapis, couvertures, matelas et coussins; après quoi ils sortirent de la ville pour se rendre sur le bord du fleuve. Cependant comme ils avaient passé sept jours dans la ville, Arab-Mohammed-Khan que l'on avait fait prévenir à Khiva par un courrier, avait eu le temps de revenir à Urguendj. Il était allé leur couper la retraite et avait fait creuser un fossé et élever un retranchement sur la route qu'ils devaient suivre. Les Ourous combattirent pendant deux jours et, le troisième, ils réussirent à se rendre maitres du retranchement et à passer outre. Les *Ourous* étaient à pied. Les nôtres, qui étaient tous à cheval, se portèrent en hâte à deux farsakhs plus loin, y creusèrent de nouveau un fossé [1]) et élevèrent un retranchement. Les nôtres voulaient s'emparer des Ourous, pendant qu'ils se trouvaient dans le désert et que les chaleurs étaient encore fortes. Si nous laissons les Ourous gagner le bord de l'eau, se dirent-ils, ils y construiront un fort en un jour, ils feront connaître leur situation aux Ourous, qui leur enverront du renfort, et alors nous y périrons tous; aussi les nôtres redoublèrent-ils tous d'efforts. Les Ourous qui combattaient toujours avaient épuisé leur provision d'eau. Ils commencèrent à boire du sang; le cinquième jour ils ne trouvèrent pas même du sang à boire. Cependant les Uzbeks les attaquaient en masse de tous les côtés. D'abord les Ourous combattaient en dehors de leurs chariots, mais à la fin ils n'eurent plus la force de combattre qu'en se tenant derrière leurs chariots Le septième jour les Uzbeks fondirent sur eux tous à la fois. Arrivés près des chariots, ils descendirent de cheval et pénétrèrent dans le camp où ils se mirent à les massacrer à coups 275
de sabre. Cependant une centaine d'Ourous qui avaient réussi à s'échapper, pendant que les nôtres étaient occupés à piller, gagnèrent le bord du Dèriâ, où ils élevèrent un petit fort en bois, près de la forteresse de Tuk, n'ayant que du poisson pour toute

1) Le T. de K. ajoute چيپ فيلرولار.

nourriture. Mais Arab-Mohammed-Khan vint les y attaquer et se rendit maître de leur fort après un siége de quinze jours.

Première apparition des Qalmouqs.

Six mois après ces évènements mille Qalmouqs, les premiers qui paraissaient dans cette contrée depuis que les Uzbeks avaient embrassé l'islamisme, arrivèrent en passant entre Khodja-Kouli (le lac du Khodja) et la montagne de Chéïkh-Djèlîl, et vinrent piller les aouls qui campaient sur les deux rives du fleuve, jusque près de la forteresse de Tuk, d'où ils retournèrent sur leurs pas en passant par Bouritchi[1]). Arab-Mohammed-Khan, qui s'était mis à leur poursuite, leur enleva bien le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits, mais il ne put pas prendre un seul Qalmouq.

Quelque temps plus tard les Naïmans introduisirent pendant la nuit dans la ville de Khivâq un nommé Khosraw-Sultan, un des descendants d'Ilbars-Khan, qui erraient dans le Mavèrân-Nâhr. Ils avaient formé le complot de faire périr Arab-Mohammed-Khan et d'élever ce prince à sa place. Mais Arab-Mohammed-Khan, informé de ce complot par deux des conspirateurs, dont l'un se nommait Kirghiz-Bèk Bâgli-Bèhâdour et l'autre Ouïchoun-Bâqli-Mirza, fit arrêter et mettre à mort ce Khosraw-Sultan, ainsi que le Naïman Soufi-Mirza, qui était à la tête de ceux qui l'avaient amené. Quant aux autres Naïmans il ne les fit point poursuivre[2]).

---

1) M[it] Lerch چاپربلار لورچیدین. M[it] Dahl چاپدی دا بورچی دین. T. K. وابورلچی. L'éditeur de Kazan a pris la particule دا pour une partie du nom *Bouroultchi* — Vâboroultchi.

2) Le T. de K. ajoute ici: Deux hommes nous ont témoigné de l'attachement et du *dévovement*. دولت خواهلیقنی قراجی لیقنی ایکی کشیدین کوردوك. Ces mots sont ils de l'auteur Aboul-Ghâzi ou bien de son père Arab-Mohammed-Khan? Sur le mot قراجی Qarâdji voyez Véliaminoff-Zernoff. Hist. des tsars de Qassimoff.

Seconde arrivée des Qazaqs.

Deux ans après ces évènements un nommé Sasch-Mirzâ partit d'Urguendj avec vingt Ouïghours pour Samarcande, d'où il amena (par eau) chez les Uzbeks d'Urguendj Sâlèh-Sultan, descendant de Hassan-Qouli-Khan[1]. A la réception de cette nou- 276
velle, Arab-Mohammed-Khan partit de Khivaq. Tout le peuple vint se joindre à lui; personne n'alla se joindre au Qazaq, qui fut même abandonné par cent ou deux cents hommes du bas peuple, qui s'étaient d'abord rangés de son côté. Le khan fit arrêter et mettre à mort ce Salèh-Sultan; mais il ne fit aucun mal aux vingt Ouïghours, qui l'avaient amené. «Je ne veux pas, dit le khan, sévir contre ceux de mes sujets[2]) qui conspirent contre moi, je les abandonne à la justice de Dieu. Ce n'est pas moi, dernièrement qui ai fait mourir Soufi-Mîrzâ, qui avait amené Khosraw-Sultan, c'est son propre frère cadet Bâbâ-Mirzâ, qui l'a tué en disant: Un ennemi de mon souverain ne doit pas rester sur la surface de la terre. De même, maintenant, si les Ouïghours disent qu'ils veulent les faire mourir, c'est leur affaire, pour moi je ne les ferai jamais ni arrêter ni mettre à mort». Les Ouïghours, de leur côté, ne purent pas non plus se décider à les faire mourir.

A présent, voici ce que dit Aboul-Ghazi: «Les gens d'autrefois valaient mieux que ceux d'à-présent. Si le peuple rassemblé pouvait mettre un homme à mort, juger un coupable, le condamner ou l'absoudre, s'il pouvait conduire lui-même une affaire, pourquoi donnerait-il à une personne le titre de pâdichâh? Pourquoi lui donnerait-il la place d'honneur? Pourquoi remettrait-il entre ses mains toutes ses volontés? Que Dieu répande ses bienfaits sur le khan, mon père, et sur tous ses sujets, et leur pardonne les fautes qu'ils ont commises[3])».

1) Hassan-Qouli-Khan, fils d'Aboulik, fils de Yâdigâr-Khan.

2) قراچی serviteurs?

3) Au lieu de خان نبنك كینك لیگی il faudrait lire, je crois, خدای نینك كینك لیكی. Ai-je bien saisi le sens de ce passage?

Seconde incursion des Qalmouqs.

Dix ans après ces évènements mille Qalmouqs arrivèrent de nouveau par Bâqirghân, pillèrent le pays et repartirent avec une grande quantité de butin et de prisonniers, sans qu'on pût les atteindre.

277 Arab-Mohammed-Khan eut sept fils: Isfendiâr-Khan, Habach-Sultan, Ilbars-Sultan, Aboulghâzi-Khan, Chèrif-Mohammed-Sultan, Khâresm-Châh-Sultan et Afghân-Sultan [1]. La mère d'Isfendiâr-Khan était de notre famille. Celle de Habach-Sultan et de Ilbars-Sultan était de la tribu des Naïmâns. Quoique j'aie déjà dit plus haut, de quelle famille était ma mère, je le répéterai encore ici. Ma mère se nommait Mihr-Bânou-Khânim. Elle était fille de Djân-Ghâzi-Sultan, fils de Chir-Ghâzi-Sultan, fils de Sultan-Ghâzi-Sultan, fils de Ilbars-Khan, fils de Burkè-Sultan, fils de Yâdigâr-Khan. Mon père et ma mère descendaient tous les deux de Yâdigâr-Khan. La mère de Chèrif-Mohammed-Sultan et de Kharesm-Châh-Sultan descendait d'un nommé Khodjâ-Mavdoud de Tchècht, qui est un village de la dépendance de Hèrât. La mère d'Afghan-Sultan descendait d'Aboul-Khaïr.

Révolte de Habach-Sultan et d'Ilbars-Sultan.

Arab-Mohammed-Khan régnait déjà depuis quatorze ans. Ses fils Habach-Sultan et Ilbars-Sultan, dont le premier avait alors seize ans et le second quatorze seulement, se trouvaient à Khivaq, où ils avaient grandi. Pendant une absence du khan, qui était allé à Urguendj, quelques jeunes gens uzbeks de Khivaq, grisés par le vin de la prospérité, poussèrent ces deux princes à entreprendre une expédition [2]. Habach-Sultan et Ilbars-Sultan
278 envoyèrent des exprès à Urguendj et à Vèzir pour y annoncer

1) Voy. p. 288 du texte.

2) M. à m. Les poussèrent à monter à cheval, c'est-à-dire: à entreprendre une expédition.

(leur projet d'expédition), puis ils s'avancèrent eux-mêmes jusqu'au puits nommé Pisch-Gâh, endroit situé à une forte journée d'Urguendj. Là ils s'arrêtèrent dix jours pour attendre que leurs troupes fussent rassemblées. Arab-Mohammed-Khan leur envoya quelqu'un pour leur dire de revenir le trouver, et qu'il leur donnerait la ville de Vèzir; mais ils renvoyèrent au khan son envoyé avec la réponse qu'ils craignaient d'aller maintenant trouver leur père, et qu'ils se rendraient auprès de lui, quand ils auraient réuni toutes leurs troupes. Pendant ce temps tout ce qu'il y avait de jeunes gens entreprenants (cherchant fortune) se rendait auprès d'eux. Les fils de l'atâliq d'Arab-Mohammed-Khan et ceux de ses lieutenants (vukil) étaient allés rejoindre les sultans.

A cette époque Arab-Mohammed-Khan était tellement craint de ses sujets que, s'il avait, par exemple, défendu à tous les Uzbeks d'entrer dans leurs maisons et de coucher avec leurs femmes avant un an, aucun d'eux certainement n'aurait eu la hardiesse de faire un pas du côté de sa maison. Si le khan avait envoyé publier dans les villes et les bazars, qu'il défendait à ses sujets de laisser aller leurs frères cadets ou leurs enfants rejoindre Habach-Sultan, que ceux qui contreviendraient à ses ordres n'auraient plus rien à espérer de lui, et qu'il ordonnait qu'on eût à faire connaître à tout le monde sa volonté à ce sujet, certainement pas un de ses sujets n'aurait osé faire un pas hors de sa maison. Mais le khan, quoique blessé intérieurement de ce que le peuple allait se ranger du côté de ses fils, ne disait rien qui pût laisser voir son mécontentement; aussi le peuple désertait tous les jours, disant que le khan ne voyait pas de mauvais oeil qu'on allât se mettre sous les drapeaux de son fils, car autrement il l'aurait déjà défendu.

Lorsque les troupes eurent rejoint les sultans, ils firent une incursion dans le Khorassan. A leur retour ils envoyèrent chacun un homme chargé de présents pour leur père, et s'avancèrent eux-mêmes jusqu'à une journée d'Urguendj. Là tous ceux qui les avaient accompagnés dans leur expédition les quittèrent

pour retourner dans leurs foyers, et il ne resta plus auprès d'eux que soixante et dix à quatre-vingts hommes zélés et fidèles.

279 Arab-Mohammed-Khan envoya auprès de ses fils un Ouïghour nommé Qourbân-Aly, le plus grand seigneur qu'il eût alors à sa cour, pour les engager à venir le voir. Le hâdji, arrivé (au camp) le matin, revint à midi, au moment où j'étais moi-même venu pour voir mon père, et nous entrâmes ensemble chez le khan. «Voyons, hâdji, lui dit le khan, rapporte-moi ce que tu as vu et entendu. Que vous dirai-je, mon khan? lui répondit le hâdji. Je me repens d'y être allé. Tous les Uzbeks qui habitent depuis le puits de Daroughan-Atâ jusqu'à Buqirghan-Atâ se sont réunis autour de vos enfants; ils y sont tous à l'exception seulement de ceux qui ont une tête de chien ou des pieds de boeuf. Quand je leur ai dit: Votre père m'a envoyé vers vous, pour vous appeler auprès de lui, je n'ai reçu pour réponse que des cris confus, qui se sont élevés de mille côtés à la fois. Les affaires vont mal, mon khan, vous le savez vous-même. A cause de vous mon coeur est en feu, et les autres ne sentent pas encore brûler le pan de leur pelisse. Maintenant veuillez partir pour Khiva. Éloignez-vous, car les paroles de ces rebelles annoncent de mauvaises intentions, et nous nous chercherons avec vos sujets et le peuple ce qu'il y a de mieux à faire».

A ces mots le khan ne sentit plus ni ses bras, ni ses jambes, et sa langue fut comme paralysée. Il fit aussitôt seller ses chevaux, charger ses chameaux, et partit pour Khivâq. A l'exception du khan, nous savions pourtant bien tous que Habach et Ilbars n'avaient pas auprès d'eux plus de soixante et dix hommes Mais que peut-on faire contre la volonté de Dieu? Le khan ne pensa pas à s'informer si cette nouvelle était vraie ou fausse. Un homme qui serait parti le matin, aurait facilement pu arriver au camp de Habach et être de retour le soir avant la nuit, et
280 pourtant il ne pensa même pas à envoyer quelqu'un pour savoir au juste le nombre de ces troupes. Il ne réfléchit pas que les troupes qui avaient accompagné ses deux fils étaient rentrées

dans leurs foyers à leur retour de l'expédition dans le Khorassan, que Habach n'étant arrivé que depuis deux jours près d'Urguendj, les troupes qui étaient chez elles ne pouvaient pas avoir eu le temps d'arriver, et que par conséquent cette armée nombreuse aurait dû ou tomber du ciel ou sortir de dessous terre.

Habach et Ilbars, ayant appris que le khan était parti, vinrent camper à Qiran-Qiri[1]. A cette époque tout le pays qui s'étend depuis la forteresse de Mizdèhqân[2] jusqu'à l'endroit nommé Qouïghoun, en-deçà de Baqirghan, était semé de froment. Notre khan, un an encore avant ma naissance, y avait fait creuser un canal qui partait d'au-dessus de la forteresse de Tuk. On le fermait à l'époque du Mizân (de la balance) et on l'ouvrait de nouveau après la moisson. Quelques années plus tard ce canal avait plus d'un jet de flèche de largeur. L'eau allait passer par Qouïghoun, d'où elle tombait dans la mer[3]. Tout ce pays semé seulement de froment était si étendu, qu'un homme à cheval n'aurait pas pu en faire le tour en dix jours. A cette époque un poul et demi, d'un demi-misqâl en argent, valait un tenguè. Pour un tenguè on avait une demi-charge de chameau de froment et pour un misqâl une charge entière. Mais ne nous éloignons pas de notre sujet.

Les sultans s'emparèrent des magasins de blé, que le khan avait fait construire en différents endroits, ainsi que de tous ceux qui appartenaient aux plus proches serviteurs de leur père et en distribuèrent les grains à leurs propres serviteurs, ce qui amena tout le bas peuple, qui arrivait pour recevoir des grains. Plusieurs personnes notables vinrent aussi.

Cependant les bèks intervinrent entre le khan et les sultans, auxquels ils firent céder par le khan la ville de Vèzir, ainsi que 281
tous les Turcomans qui en dépendaient. Habach et Ilbars vinrent

---

1) قران قرينه Est ce le Qir de Qirân?

2) Éd. de Kazan, Mirdèhqân ميردمغان.

3) تنكيزكار باردى

ensuite avec quatre mille hommes jusqu'à Khivaq pour voir leur père, puis ils reprirent la route de Vèzir, où ils séjournèrent pendant cinq ans, se conduisant envers leur père comme des fils.

La sixième année Ilbars, sous le prétexte qu'il voulait aller attaquer Abiverd, partit sans aller voir son père à Khivaq et se rendit près du puits de Saghlcha pour y rassembler des troupes. Le khan étant à cette époque parti de Khivaq pour Urguendj, les personnes qu'Ilbars avait placées à Khivaq vinrent aussitôt l'avertir du départ du khan, et le sultan arriva à Khivaq où il entra. Le khan se trouvait en ce moment à Rieh-Tabân-Atâ, où il n'avait auprès de lui qu'une trentaine de personnes en état de combattre. Un homme qui arriva le matin de Khivaq étant venu dire au khan que Ilbars-Sultan était entré à Khivaq, le sage Khodja[1]) lui conseilla de retourner à Khivaq. «Ilbars, lui dit-il, sera-t-il en état d'y rester, quand il apprendra que vous approchez? Il en sortira et s'éloignera». Arab-Mohammed-Khan se rendit donc à Khostègân, village des environs de Khivaq. Mais Ilbars n'eut pas plutôt appris l'arrivée du khan dans cet endroit, qu'il y envoya cinq cents hommes avec l'ordre de s'emparer de son père et de le lui amener. Le khan attaqué par cette troupe se retrancha dans sa maison, mais ces hommes ayant mis pied à terre attaquèrent le khan des quatre côtés. Le jour était alors à son déclin. C'était au moment du coucher du soleil. Quand il fit nuit, ils parvinrent à percer la muraille de tous les côtés et pénétrèrent dans la maison. Ils firent monter le khan sur un cheval dont ils tenaient eux-mêmes la bride, et arrivèrent au milieu de la nuit à Khivaq, où ils remirent le khan à Ilbars.

Ilbars fit enfermer son père dans une maison, à la porte de laquelle il plaça une garde. Il s'empara des trésors ramassés de-
282 puis trente ans et les donna aux chiens et aux oiseaux. Il fit arrêter tous les bèks de son père et les dépouilla de tous leurs

---

1) L'auteur, je crois, fait allusion ici à Qourban-Aly, voy. p. 336.

biens; mais il laissa la vie au khan et quitta Khivaq pour retourner à Vèzir.

Pendant que se passaient ces évènements, Isfendiâr-Sultan se trouvait à Hèzâr-Asb, Habach-Sultan, Chèrif-Mohammed-Sultan et moi, nous étions à Urguendj, où nous commençâmes à rassembler des troupes. Mais les anciens (aqsaqâl) n'approuvèrent pas notre projet de marcher contre Ilbars-Sultan. Ils nous dirent que cette conduite de notre part irriterait Ilbars-Sultan, qui ferait alors mourir son père; que si au contraire nous restions tranquilles, Ilbars se contenterait de lui enlever ses biens, mais qu'il le relâcherait bientôt et finirait lui-même par s'éloigner.

Ilbars-Sultan revint effectivement à sa résidence, qui était dans le voisinage de la nôtre, et dès que Isfendiâr-Sultan et Arab-Mohammed-Khan furent venus nous rejoindre à l'endroit où nous avions rassemblé des forces, nous marchâmes contre Ilbars, qui ne pouvant pas se mesurer avec nous, prit la fuite et se sauva avec cinq ou six hommes du côté du Qir.

Après avoir pillé son habitation et son Il[1]), tous les sultans s'étaient rassemblés autour du khan. Dans le désir de voir mon père, je me rendis auprès de lui et le trouvai seul dans son ordou, occupé à faire sa prière du soir. Quand il eut fini, je vins m'asseoir près de lui, et lui dis: «Ilbars-Sultan s'est enfui vers le Qir, que comptez-vous faire maintenant? Et quelle est ta pensée, me demanda-t-il. C'est, lui dis-je, une chose facile à voir comme la grande route d'un chariot, mon père, mais vous ne le ferez pas. Quoi? demanda-t-il; dis. Ordonnez-nous à Isfendiâr et à moi, d'aller nous défaire d'abord de Habach-Sultan, puis d'Ilbars-Sultan, et les cinq fils qui vous resteront auront toujours pour vous la plus grande obéissance. Tu parles bien, me dit 283
alors le khan, mais je dois prendre conseil d'une personne, et il me nomma Husseïn-Hâdji, son atâliq (premier ministre); va toi-

1) Le pays qui formait son apanage.

même consulter tel et tel, et il me cita les noms de cinq personnes, consulte également Isfendiâr et apporte-moi une réponse cette nuit». J'allai donc prendre conseil, et à l'heure indiquée je revins lui dire, que Isfendiâr et les autres m'avaient tous répondu, qu'ils approuvaient entièrement ce projet, dont ils n'avaient pas jusqu'à ce jour osé parler au khan; qu'il aurait fallu, déjà depuis longtemps, mettre ce projet à exécution, et qu'à-présent au moins on ne devait pas différer davantage.

«Non, Aboul-Ghâzi, me dit alors le khan, je ne puis pas me décider à faire cela. J'ai consulté Hussèïn-Hâdji, qui m'a dit, qu'aucun de mes enfants n'aurait plus de confiance en moi, si je venais à en faire mettre un à mort». Je rappelai alors au khan que, lorsqu'il avait envoyé, il y avait de cela cinq ou six ans, Qourbân-Hâdji, frère aîné de Hussèïn-Hâdji, auprès de ses deux fils Habach et Ilbars, à leur retour du Khorassan, les deux sultans n'avaient pas auprès d'eux plus de soixante et dix hommes; que pourtant ce Qourbân-Hâdji était venu lui dire que toute la population, à l'exception seulement de ceux qui avaient une tête de chien ou des pieds de boeuf, était venue se rassembler autour d'eux, et l'avait ainsi, par ce faux rapport décidé à prendre la fuite du côté de Khivaq.

«Aujourd'hui voici sa pensée secrète. Habach-Sultan et Ilbars-Sultan font toute la force des Ouïghours et des Naïmans. Qu'ils restent donc (en vie).

«En outre, ajoutai-je, Hussèïn-Hâdji a auprès d'Ilbars-Sultan deux frères cadets, Dastoum et Ichim, qui jouissent de toute sa confiance, et il sait que si Ilbars-Sultan meurt, ils doivent également perdre la vie tous les deux. Vous avez déjà été arrêté et dépouillé; que reste-t-il encore à vous faire? Demain ils feront
284 bien pis encore, et les regrets alors ne serviront plus à rien»[1]).

1) Au lieu de پشيمان قيلورسيز qui ne peut pas se dire, j'ai écrit پشيمان بولورسيز vous vous repentirez. Le M. D. porte: پشيمان برسيز, ce qui ferait croire qu'il y avait en effet primitivement پشيمانی بيرسيز. Le Mt Lerch dit également پشيما قيلورسيز.

Mon père resta pendant quelques moments plongé dans la réflexion, puis finit par me dire: «Non, Aboul-Ghâzi, non, je ne puis le faire, cesse de m'en parler». Voyant qu'il n'y avait plus d'espoir de déterminer le khan, je me rendis à cheval, au milieu de la nuit, chez Isfendiâr-Sultan, auquel je fis part de ma conversation avec mon père, et je lui dis: «Bien que mon père n'approuve pas ce projet, si vous au moins vous l'approuvez, je me charge, moi, de le mettre à exécution»; mais il m'arrêta en me disant: «Ne parle pas ainsi, Aboul-Ghâzi; jamais je n'ordonnerai de faire une chose que mon père ne trouve pas convenable. Ne répète plus de pareilles paroles». Je me retirai donc et retournai chez moi. Mais un Naïman des serviteurs d'Isfendiâr-Sultan, ayant appris que j'étais venu pendant la nuit chez son maître, et que j'étais reparti après avoir parlé avec lui, alla tout raconter à Habach-Sultan qui, depuis ce matin, devint mon ennemi. Le khan repartit pour Khivaq et Isfendiâr-Sultan pour Hèzâr-Asb. Habach-Sultan fit aussitôt avertir Ilbars-Sultan, que leur père était reparti, et qu'il eût à revenir lui-même le plustôt possible. Mon secret était découvert, et je ne pouvais plus rester entre mes deux ennemis. Je retournai donc auprès de mon père, qui me donna la ville de Kât.

Mais cinq mois plus tard, le khan se repentit de n'avoir pas renié ses deux fils. Il envoya à Isfendiâr et à moi l'ordre de nous armer (de monter à cheval). Chèrif-Mohammed-Sultan, qui résidait à Urguendj avec sa mère, était venu à Khivaq pour voir son père. Le khan le retint auprès de lui et partit après avoir envoyé une personne à ses deux fils pour leur dire de sa part qu'ils avaient auprès d'eux dix personnes mal intentionnées, qui ne cherchaient qu'à fomenter des troubles et à semer la révolte; que s'ils voulaient les faire arrêter et les lui envoyer, ils seraient de nouveau ses enfants, son âme, qu'il les embrasserait avec tendresse[1]) et retournerait sur ses pas; que, s'ils ne vou-

---

1) اوغلوم دور جانم دور اغزیدین اوپارمن On peut traduire: Ils sont mes

laient pas renier ces dix malfaiteurs, il ne les regarderait plus lui-même comme ses enfants, et qu'il en arriverait ce qui plairait à
285 Dieu.

A la réception de l'ordre du khan, je désignai une personne pour rassembler mes troupes, je confiai mon qoch à un homme auquel j'ordonnai de passer le fleuve, et je me rendis de ma personne auprès de mon père, qui était déjà sorti de Khivaq, et était venu camper près du village de Guendoum-Kân. On n'était pas encore couché (quand j'arrivai). «D'où viens-tu? me demanda le khan, quand je me présentai devant lui. De Kât, répondis-je. Et quand en es-tu parti»? Aujourd'hui après-midi. Pourquoi donc as-tu laissé ton qoch pour accourir ici? J'ai eu une idée, lui répondis-je, et je suis venu pour vous la soumettre. Voyons, dit le khan. Ces deux-là (Habach et Ilbars), lui dis-je, apprendront aujourd'hui ou demain votre départ d'ici, et ils enverront à leur Il des sourâouls pour lever des troupes. Si vous me l'ordonnez, pendant que vous continuerez votre marche avec Isfendiâr, en suivant le fleuve de ce côté-ci, je partirai à l'instant même pour Kât, où j'arriverai au moment de la prière (du matin).

«Je me rendrai dans la tribu. J'ai avec moi huit cents serviteurs (nauker). Des Uzbeks qui sont dans le désert, plus de la moitié sont de votre Il ou du mien. Ceux-là viendront à moi sans se faire prier. Ceux qui sont de l'Il de Habach-Sultan et d'Ilbars viendront par crainte. Si un ou deux vont rejoindre Habach-Sultan, je leur enlèverai jusqu'à leur chaudron. A l'exception des Uzbeks qui campent dans le désert, Habach et Ilbars-Sultan n'avaient pas auprès d'eux plus de deux à trois cents hommes. Quand je serai parti, j'enverrai quelqu'un à ces deux (sultans). Vous, marchez comme le vent, et ils fuiront sans

---

enfants, mon âme. Je les embrasserai sur la bouche. Le texte de Kazan dit: اوغلوم تورورلار جانم اغزیدین اوپارمن Ils sont mes enfants, je les embrasserai avec la bouche de mon coeur.

même tirer une flèche. Si vous ne faites pas cela, ils auront le temps, jusqu'à votre arrivée, de rassembler les troupes de leur
Il, ils s'avanceront à votre rencontre; il faudra combatttre, et 286
on ne sait pas à qui Dieu donnera la victoire. Qui t'a appris, me demanda alors le khan, les paroles que tu viens de me dire»? Sur ma réponse, que c'étaient mes propres paroles et que je ne les avais apprises de personne, il me dit: «Celui qui t'as appris ces paroles est un cornard[1]) et un sot. Va prendre ton qoch et amène-le». Je dus donc partir et aller chercher mon qoch, avec lequel je passai le fleuve et vins rejoindre le khan à Khâst-Minârèsi, d'où il partit et vint s'arrêter à Iktchi-Qoumi.

Ce jour-là je dis de nouveau à mon père de m'envoyer moi ou bien Chèrif-Mohammed-Sultan (chez les Uzbeks?). «Qu'est-il besoin de combattre et de piller, quand on peut prendre l'ennemi sans coup férir? Si vous suivez mon conseil, Habach-Sultan et Ilbars-Sultan prendront la fuite sans même tirer une flèche. Autrement l'affaire ira mal». Mais le khan ne voulut rien entendre. Les bèks du khan, auxquels je fis connaître mon plan, ne l'approuvèrent pas non plus, et nous allâmes de cette manière au-devant d'un désastre évident et certain. Nous nous étions avancés jusqu'au réservoir Tâchti-Yârmich[2]), creusé par Aly-Sultan[3]), lorsque nos éclaireurs vinrent nous annoncer qu'on apercevait au loin l'ennemi, et après une courte marche nous nous trouvâmes en sa présence. Le combat s'engagea aussitôt. Nous fûmes défaits, et Arab-Mohammed-Khan fut fait prisonnier et conduit à Habach-Sultan, qui lui fit crever les yeux au moment même et l'envoya sous une escorte à son ordou, à Khivaq; puis il partit lui-même pour Hèzar-Asb à la poursuite d'Isfendiâr-Sultan.

---

1) كيلدى نا معقول

2) Canal ou abreuvoir: تاشلی یارمیش نینك سقاسی

3) Quel Aly-Sultan? Il y a dans cet ouvrage quatre sultans qui portent le nom d'Aly: 1) p. 191. 2) p. 260–269. 3) pp. 273, 284, 288, 296, 310. 4) pp. 302, 316, 320.

Quant à moi, je me rendis à Kât, d'où je partis pour Boukhara.

Isfendiâr-Sultan, Chèrif-Mohammed-Sultan et Kkarezmchâh-Sultan étaient allés se renfermer dans la forteresse de Hèzar-Asb. Habach-Sultan et Ilbars allèrent mettre le siége devant
287 cette place; mais après un siége de quarante jours on entra en pourparlers, et la paix fut conclue. Isfendiâr-Sultan partit, sous le prétexte d'aller faire un pèlerinage à la Mecque. On céda Kât à Chèrif-Mohammed-Sultan. Quant à Kharezmchâh-Sultan alors âgé de douze ans, et à Afghan-Sultan âgé de dix ans, ils se trouvaient à Khivaq auprès de leur mère. Chèrif-Mohammed-Sultan s'enfuit de Kât après y avoir passé quatre mois et vint me rejoindre à Boukhara. Isfendiâr se rendit auprès de Châh-Abbas 1er[1]).

Ce fut dans l'année 1030 de l'hégire (a. 1621) dans l'année de la poule (taouq) que Habach-Sultan fit priver son père de la vue. Il garda lui-même Urguendj et Vèzir; Ilbars eut Khivaq et Hèzâr-Asb. Arab-Mohammed-Khan fut envoyé dans la forteresse de Qoum avec ses trois épouses et ses deux plus jeunes fils.

Arab-Mohammed-Khan est mis à mort. Isfendiâr est proclamé khan.

L'année suivante Ilbars-Sultan, sans en rien dire à son frère aîné Habach-Sultan, fit venir à Khivaq son père et ses deux jeunes frères, Kharezmchâh-Sultan et Afghan-Sultan. Les deux fils d'Isfendiâr-Sultan, dont l'aîné n'avait que trois ans et le second dix huit mois, se trouvaient déjà à Khivaq auprès d'Ilbars-Sultan. Il les fit tous mettre à mort dans le même endroit, à l'exception de Afghan-Sultan qu'il envoya à Habach-Sultan, en disant: «Pour celui-là, que mon frère aîné le fasse lui-même mourir». Mais Habach ne voulut pas faire périr ce jeune innocent, et

---

1) Abbas 1, le Grand, de 1587 à 1629:

شاه عباس ماضی ou برونقی شاه عباس

il l'envoya chez le souverain des Ourous, où il mourut trente ans 288
plus tard sans laisser de postérité[1]).

Châh-Abbâs congédia Isfendiâr-Sultan en lui-disant: «Va sur la frontière du Khorassan et cherche à rentrer en possession de tes états». Isfendiâr-Sultan arriva à Dèroun et de là au mont Aboul-Khan. Les tribus de Tèkè et de Sâriq lui donnèrent soixante et dix hommes et celle de Jamout dix. Il avait lui-même trois cents naukers. Il vint fondre au milieu de la nuit sur les tentes de Habach-Sultan, qui était alors campé au sud-ouest de l'Amou, vis-à-vis de la forteresse de Touk. Mais Habach-Sultan n'était pas dans sa tente; il passait la nuit dans la tente d'un de ses naukers, chez lequel il était en visite. Dès qu'il entendit le son des trompettes de l'ennemi, il se jeta sur un cheval et s'enfuit auprès de son frère Ilbars-Sultan, avec lequel il marcha contre Isfendiâr-Sultan. Tous les naukers d'Arab-Mohammed, ainsi que les miens et ceux de Chèrif-Mohammed-Sultan qui étaient restés à Urguendj, s'empressèrent d'aller rejoindre Isfendiâr-Sultan.

Mais il y avait à Bâqirghan[2]) un nommé Nazar-Khodja, descendant de Sèïd-Alâ, dont Ilbars-Sultan avait épousé la fille. C'était un homme menteur et faux, aimant les biens de ce monde et ayant quelque connaisssance de l'art militaire. Il envoya dire à Isfendiâr-Sultan qu'il venait se mettre à son service, mais qu'il n'arriverait que dans deux jours, parce qu'il voulait aller rassembler des troupes dans quelques *ils* du voisinage. Il partit lui-même avec une cinquantaine d'hommes et se rendit dans les *ils* qu'il savait être du côté d'Ilbars-Sultan et de Habach-Sultan, et

1) Avghan-Snltan ou Afghap-Mohammed-Sultan افغان محمد سلطان fut envoyé en 1032 (1622) en Russie, à la cour du tsar Mikhaïl Féodorovitch. Afghan-Sultan mourut en Russie en 1058 (1648) et le 9 de ramazan, dans l'année de la souris, fut enterré à Kassimoff, au cimetière dit: *Cmaponocadcκoe*, dans un tèkiè, ou mausolée que lui fit ériger sa veuve Altoun-Khanim, fille de Hâdjim-Snltan.

Sur ce tèkiè qui existe encore aujourd'hui voy. V. Z. Histoire des Khans de Kassimoff, t. II, pag. 277 et suiv.

2) باقرغان استانه سینزل Au seuil de Bâqirghan. On appelle seuil le mausolée d'un saint personnage.

289 y rassembla des troupes, évitant les *ils* dont les habitants ne paraissaient pas disposés pour ces derniers.

Cependant toute la population était montée à cheval et se rendait en foule auprès d'Isfendiâr-Sultan en disant: «Comme c'est bien que Isfendiâr-Sultan soit arrivé! C'est Dieu, le Très-Haut, qui nous sauve de la tyrannie de rebelles qui n'ont pas respecté leur père». Nazar-khodja alla avec trois ou quatre cents hommes se placer sur les bords du fleuve, sur la grande route par où devaient passer les gens qui allaient renforcer les troupes d'Isfendiâr-Sultan. Il y fit creuser un fossé qui traversait le chemin et que ne pouvaient franchir ni cavaliers ni piétons. Arrêtant ainsi la marche de ceux qui portaient des renforts à Isfendiâr-Sultan, il parvint à les attirer dans son parti, les uns par ses paroles, les autres par la force. «Dieu vous préserve qu'Isfendiâr-Sultan se rende maître du pays (du yourt)! Il vous exterminera tous, vous et vos fils, et il ordonnera aux Turcomans d'Aboul-Khan et de Manguichlâq d'emmener en esclavage vos femmes et vos filles. Que la parole de Dieu (le Qoran) m'écrase, s'il y a quelque chose de faux dans ce que je vous dis,» et il allait devant chacun, jurant sur le Qoran. Ce fut ainsi qu'il parvint à les attirer dans son parti, en les effrayant et en leur disant que leurs femmes et leurs enfants tomberaient entre les mains des Turcomans. Car que possède le pauvre peuple outre ses chevaux et ses vaches? et puis quand un vieillard à barbe blanche, un sèïd, vous prête chaque jour cent serments sur le Qoran, en vous assurant que c'est dans vos intérêts qu'il agit, qui n'ajouterait pas foi à ses paroles?

Lorsque Habach-Sultan avait pris la fuite, ses meilleurs naukers étaient restés et s'étaient présentés à Isfendiâr-Sultan en lui disant: «Nous sommes à toi». Mais quand ils apprirent que Nazar-khodja avait rassemblé une troupe, ils désertèrent tous pour
290 aller se joindre à lui. Isfendiâr marcha à la rencontre de l'ennemi, mais il fut défait et forcé de fuir vers Manguichlâq. Là il fut rejoint par une grande quantité de braves gens qui l'avaient

suivi et par un corps de trois mille Turcomans. Il marcha alors de nouveau sur Urguendj, dont les principaux d'entre les Uzbeks se détachèrent de leur parti pour passer de son côté. Isfendiâr-Sultan se retrancha et combattit pendant vingt-deux jours de suite, enfin le vingt-troisième jour il mit en fuite l'ennemi et s'empara d'Ilbars-Sultan, qu'il fit aussitôt mettre à mort.

Habach-Sultan s'enfuit d'abord chez les Qarâ-Qalpaqs, qui habitaient sur les bords du Sir; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il se rendit auprès d'un nommé Chânik-Mirza, un des mirzas des Manqouts qui habitaient sur les bords de l'Emb- (Ym). Habach-Sultan avait donné précédemment à ce Chânik-Mirza tous les Manqouts qui se trouvaient à Urguendj, et après l'avoir comblé de bienfaits, il l'avait congédié en lui disant: «Va, retourne dans la patrie (yourt) de ton père. Quand les Manqouts qui se trouvent dispersés de tous les côtés apprendront que tu es de retour dans ton yourt, ils reviendront tous te rejoindre; vous formerez de nouveau une grande tribu, et moi j'aurai la gloire d'entendre dire: Habach-Sultan a formé un yourt». Il se rendit donc auprès de ce Chânik-Mirza, qu'il croyait s'être attaché en lui rendant la liberté, et en le comblant de bienfaits; mais celui-ci le fit arrêter avec tous ses naukers. Il envoya Habach-Sultan à Isfendiâr-Khan, qui le fit mettre à mort dès son arrivée. Quant aux naukers de Habach-Sultan, Chânik-Mirza les laissa aller après leur avoir enlevé leurs chevaux et leurs pelisses.

Habach et Ilbars moururent sans laisser de postérité.

Deux mois après avoir fait mettre à mort Habach-Sultan, Isfendiâr-Khan pilla et poursuivit les Ouïghours et les Naïmans. Ensuite il déclara la guerre à tous les Uzbeks, qui se divisèrent alors en trois corps et s'éloignèrent les uns chez les Manqouts, les autres chez les Qazaks et le reste dans le Mâvèrân-Nahr. Mais trois ans plus tard ces Uzbeks qui s'étaient dispersés de trois côtés revinrent peu-à-peu, par cinq ou dix familles, s'établir à l'endroit
où l'Amou-Dériâ se jette dans la mer. Ils s'étaient déjà réunis 291
ainsi au nombre de trois mille tentes, et huit cents familles des

Uzbeks d'Urguendj arrivaient de Boukhara par Kât pour aller rejoindre ces trois mille Uzbeks, lorsque Isfendiâr-Khan passa le fleuve et tomba sur ces Uzbeks qu'il extermina entièrement.

Isfendiâr-Khan était monté sur le trône en 1032, dans l'année du porc (tonghouz) et mourut après un règne de seize ans, au commencement de l'année du cheval (ilqi).

S'il plaît à Dieu, on trouvera dans ma propre histoire le récit des évènements qui ont succédé [1].

Naissance d'Aboul-Ghazi-Khan. Sa généalogie du côté paternel et du côté maternel.

Je suis né dans l'état d'Urguendj en 1014 [2]) de l'hégire, dans l'année du lièvre (touchqân), lorsque le soleil était dans le signe du lion (arslân), un lundi (douchembè) au lever du soleil, le 15 du mois de rébi premier (rébi oul auval).

Trente ans avant ma naissance [3]) l'Amou se fraya un chemin depuis l'endroit nommé Qârâ-Oèghour-Touqâi au-dessus de Khâst-Minârèssi, et alla en prenant la direction de Touk-Qal'assi se jeter dans la mer du Sîr (mer d'Aral), ce qui changea en désert les environs d'Urguendj.

Néanmoins le bas peuple d'Urguendj ne cessa pas d'y demeurer. Au printemps, le khan et les troupes se rendaient sur les bords du fleuve, où l'on s'arrêtait dans les endroits les plus propres à la culture, et l'on retournait à Urguendj après les moissons.

L'année même où je vins au monde, au printemps, dix marchands qui se rendaient chez les Ourous, pour affaire de commerce,
292 merce, furent rencontrés en chemin par mille Qazaqs Ourous, dans l'endroit nommé Qouch-Yâïq. Les Qazaqs les tuèrent tous, à l'exception de deux auxquels ils demandèrent des renseigne-

1) Ici le M. de G. ajoute Amen.
2) Juillet 1605.
3) Donc vers 1575.

ments sur Urguendj. Un de ces deux marchands qui était du Turkestan leur dit qu'il n'y avait pas en ce moment un seul homme de troupes à Urguendj; que celles qui étaient le plus rapprochées se trouvaient à une journée (de cheval), et qu'il ne restait dans la ville absolument que le peuple; que d'un côté de la ville il y avait un désert par lequel une armée de cent mille hommes pourrait arriver, sans être aperçue avant d'être entrée dans la ville. C'était un etranger qui leur donnait ces renseignements, et il dit et fit tout ce qu'il put pour leur être agréable. Les Ourous, séduits par ces paroles, se mirent aussitôt en route au nombre de mille, avec cet homme du Turkestan, dont ils firent leur guide, et ils arrivèrent jusq'à la ville où ils entrèrent par la porte de Mirzâ.

On était si loin de s'attendre à quelque surprise, qu'un de ces Ourous ayant frappé de sa lance un boucher qui était dans la première boutique, celui-ci, le prenant pour le serviteur de quelque sipâhi (militaire), lui cria: «Pourquoi manges-tu des ordures, proxénète d'Arménien»? Les Ourous tuèrent dans cette journée un millier de personnes, mais mon père s'étant mis à leur poursuite les atteignit et les extermina jusqu'au dernier[1]).

Comme je vins au monde quarante jours après cet évènement, mon père dit: «Nous venons de remporter une victoire sur les infidèles. Dieu a béni le premier pas de cet enfant», et il me donna le nom de Aboul-Ghâzi[2]), parce que, d'un autre côté encore, ma mère était d'une famille connue sous le nom de Ghâzi.

Mon père se nommait Arab-Mohammed-Khan. Il était fils de Hâdji-Mohammed-Khan, fils de Aqâtâï-Khan, fils de Aminek-Khan, fils de Yâdigâr-Khan, fils de Timour-Chèïkh, fils de Hâdji-Touli, fils de Arab-Châh, fils de Foulâd, fils de Ming-Timour-Khan, 298
fils de Bâdâ-Qoul, fils de Djoudji-Bouqa, fils de Béhâdour, fils de

1) Voyez plus haut.

2) Père de celui qui combat pour la foi.

Chéïbân-Khan, fils de Djoudji-Khan, fils de Djenguiz-Khan, fils de Yessoukeï-Béhâdour, fils de Bourtân-Khan, fils de Qaboul-Khan, fils de Touméné-Khan, fils de Baï-Sanqour-Khan, fils de Qaïdou-Khan, fils de Doutoumine-Khan, fils de Bouqa-Khan, fils de Boudandjir-Khan, qui n'eut pas de père et naquit de Alânqoua, petite-fille de Yoldouz-Khan. Le père d'Alanqoua étant mort encore jeune, elle grandit et fut élevée chez son grand-père Yoldouz Khan; voilà pourquoi le nom de son père n'est pas connu. Yoldouz-Khan était fils de Mingli-Khodja-Khan, fils de Timour-Tâch-Khan, fils de Qalimâdjou-Khan, fils de Sâmsâoudji, fils de Boukè-Bendoun-Khan, fils de Qoudjoum-Bouroul, fils de Qitchi-Merguèn, fils de Timâdj, fils de Bitchine-Qiân, fils de Qouï-Maral, fils de Bourté-Tchinè. Entre ce Bourté-Tchinè et Qiân il s'est écoulé quatre cent cinquante ans. Tous les efforts que j'ai faits pour connaître les noms des personnes qui ont régné entre ces deux princes sont restés infructueux. Nous n'avons rien pu trouver dans aucune histoire. Ce temps est celui que les Mogols ont passé dans l'Erkénè-Qoun après leur défaite. Voilà pourquoi ces noms ne se trouvent pas écrits. Qiân-Khan était fils de Il-Khan, fils de Tinguiz-Khan, fils de Mingli-Khan, fils de Yoldouz-Khan, fils d'Aï-Khan[1]), fils d'Oghouz-Khan, fils de Qârâ-Khan, fils de Mogol-Khan, fils de Alintcha-Khan, fils de Kouïouk-Khan, fils
884 de Dib-Baqouï-Khan, fils d'Iltchè-Khan, fils de Toutèk-Khan, fils de Turk, fils de Yâfeth, fils de Nouh, le prophète (que la paix soit sur lui!), fils de Lamèk, fils de Matouchalekh, fils d'Edris le prophète (que la paix soit sur lui!), fils de Yared, fils de Mihlaïl, fils de Qaïnân (Caïn), fils de Enouch (Enos)[2]), fils de Cheïth (Seth), le prophète, fils d'Adam l'élu de Dieu (safioullâh).

Maintenant je vais donner ma généalogie du côté de ma mère.

---

1) Il y a ici une erreur. Il faudrait dire, frère d'Aï-Khan — et fils d'Oghouz-Khan. Voy. les noms des fils d'Oghonz Khan

2) Énoch était le fils de Caïn.

Ma mère s'appelait Mihribânou-khânim. Elle était fille de Djân-Ghâzi-Sultan, fils de Chir-Ghâzi-Sultan, fils de Sultan Ghâzi-Sultan, fils d'Ilbars-Khan, fils de Bourkè-Khan, fils de Yâdigâr-Khan, duquel descendent en ligne directe et mon père et ma mère.

Je n'avais que six ans, lorsque je perdis ma mère. Jusqu'à l'âge de seize ans[1]), je restai à Urguendj auprès de mon père, qui me maria alors et me donna la moitié d'Urguendj, dont l'autre moitié fut cédée à mon frère aîné Habach-Sultan. Un an plus tard[2]), à la suite de querelles que j'eus avec mes frères aînés Habach et Ilbars[3]), je ne pus rester davantage à Urguendj, et je me retirai à Khivaq auprès de mon père, qui voulut bien me donner la ville de Kât où je me rendis au commencement du printemps. Je n'y étais que depuis six mois, lorsque j'en repartis pour marcher avec mon père contre Habach et Ilbars. Nous avons déjà parlé plus haut de ces évènements[4]). Notre khan avait pris le commandement du centre. Il avait confié à Isfendiâr-Khan[5]) le commandement de l'aile gauche, et à moi celui de l'aile droite. Le combat fut sanglant. J'eus trois chevaux tués sous moi, et ne me retirai que le dernier. Je n'avais plus que six hommes auprès de moi. Poursuivis par l'ennemi, nous nous retournâmes pour combattre, mais attaqués par quarante cavaliers, nous fûmes séparés les uns des autres, et je pris la fuite. 295
Je n'avais plus qu'un seul de nos hommes à mes côtés; les autres s'étaient enfuis de divers côtés. Cependant l'ennemi ne cessait de nous poursuivre en nous lançant des traits. Une flèche m'atteignit à la bouche et me brisa l'os de la mâchoire. J'eus bientôt la bouche pleine de sang. Les bords du fleuve étaient très escarpés.

1) Vers 1611.
2) Vers 1622.
3) Voyez plus haut.
4) Voyez plus haut.
5) A cette époque Isfendiâr n'était encore que sultan.

Je tournai derrière un fourré de hauts tamariscs. L'ennemi me perdit de vue et se mit à la poursuite d'autres fuyards. Mais en ce moment mon cheval mit le pied dans un trou de rat et s'abattit sous moi; je tombai avec tant de force que j'allai rouler à quatre ou cinq pas de lui. Mon cheval se releva et s'enfuit effrayé par le bruit. L'homme qui m'accompagnait me donna alors son cheval et resta en arrière.

J'étais jeune et je me trouvais seul. Je pensais que nous n'avions pas affaire à un ennemi étranger, que je ne pouvais pas m'arrêter, car je serais poursuivi partout où j'irais; que ce que j'avais donc de mieux à faire, c'était de me rapprocher du fleuve et de chercher à le passer. Je poussai donc jusqu'au fleuve, mais les bords en étaient hauts et escarpés, et il n'y avait point de chemin pour descendre au bord de l'eau. Je remontai un peu plus haut et je trouvai un chemin par lequel je descendis. En bas, j'apperçus trois hommes qui se tenaient cachés au fond d'un ravin. Je reconnus que c'étaient des gens de notre armée et je m'approchai d'eux, mais je n'en connaissais aucun. Un d'eux me reconnut, mais il ne me fut d'aucune utilité, et ne m'offrit aucun service; il s'occupa de ses propres affaires.

Je détachai alors mon carquois et mon sabre et je quittai ma cotte de mailles; mais au moment où j'allais défaire ma ceinture, je vis paraître en haut du ravin cinq ou six soldats qui se mirent à tirer sur moi en criant: «Frappe, frappe (our-our)»!

Cependant nos trois hommes qui s'étaient déjà déshabillés s'étaient jetés à l'eau pour traverser le fleuve. Les soldats ennemis ne trouvant pas de chemin pour descendre au bord de l'eau, continuèrent à tirer d'en haut des flèches sur moi seul. J'accrochai alors ma cotte de mailles au pommeau de ma selle et me jetai à l'eau tout habillé. Mais mon cheval échauffé par la course qu'il venait de
296 faire s'arrêta pour boire. Je n'avais pas de fouet, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine que je pus le mettre à la nage. Jamais de ma vie je n'avais encore mis un cheval à la nage. J'avançai pourtant. Je regardai derrière moi et je vis que ces six hom-

mes continuaient encore à tirer sur moi; mais ce fut Dieu qui me protégea, car pas une flèche ne m'atteignit. Cependant j'avais toujours la bouche pleine de sang de la première blessure que j'avais reçue, je le crachais en vain, ma bouche se remplissait aussitôt. Mes bottes s'étaient remplies d'eau, et chacune de mes jambes pesait dix batman. Tous mes habits étaient trempés.

Quand j'arrivai au milieu du fleuve mon cheval était déjà entièrement sous l'eau; on ne lui voyait plus que les oreilles et le nez. J'avais entendu dire à un vieillard, que, si jamais, poursuivi par l'ennemi, on doit se jeter tout habillé à l'eau, sur un cheval, il faut passer une jambe par-dessus la croupe du cheval et la lui placer sur la queue, laissant l'autre pied dans l'étrier, et se tenir dans cette position, en s'appuyant d'une main sur le pommeau de derrière de la selle et soulevant de l'autre main la bride du cheval, le plus haut possible; car autrement un cheval serait incapable de supporter un homme tout habillé et couvert d'une cotte de mailles. Je me rappelai les paroles de cet homme au moment où mon cheval était sur le point d'enfoncer. Je suivis son conseil, et mon cheval remonta aussitôt sur l'eau jusqu'au garot et partit comme un trait. J'atteignis heureusement l'autre bord, où je fus rejoint par nos trois hommes en question, et j'arrivai avec eux en deux jours à Kât, où j'avais été précédé par une dixaine de nos serviteurs qui me croyaient mort. Nous prîmes en cet endroit des chevaux et des provisions, et nous partîmes tous ensemble pour le Mâvèrân-Nahr. Nous arrivâmes à Samarcande où je me présentai à Imam-Qouli-Khan[1]). Ce prince me reçut très-bien. Il me dit que j'étais le bien-venu et me traita avec distinction. Il me consola et me rendit du courage en me

1) Imam-Qouli-Khan, fils de Din-Mohammed-Khan, fils de Djâni-Sultan, fils de Yâr-Mohammed-Sultan, fils de Manghischlâq-Sultan, fils de Djevâq-Sultan, fils de Mohammed-Sultan, fils de Timour-Sultan, fils de Timour-Qoutlouq, fils de Timour-Bèk Oghlan, fils de Qoutlouq-Timour Oghlan, fils de Toumaghân, fils de Ibaï, fils de Ouz-Timour, fils de Touqaï-Timour, fils de Djoudji-Khan, fils de Tchenguiz-Khan — voy. p. 179, texte, note 4.

disant: «Tu es un brave jeune homme, tu retourneras dans ton pays; ne te tourmente pas»[1]).

Cependant Isfendiâr-Khan s'était enfui chez les Qizil-bâch
297 (en Perse). Six mois plus tard, mon frère cadet (Chérif-Mohammed-Sultan), qui ne pouvait plus rester auprès de Habach et d'Ilbars, prit la fuite et vint me rejoindre. Châh-Abbâs-Mâzi[2]), qui régnait à l'époque où Isfendiâr-Khan alla chercher un refuge en Perse, lui conseilla de se rendre à Dèroun et à Nèssaï et d'envoyer de là des personnes sûres à Urguendj et aux Turcomans d'Aboul-Khan, et lui permit de quitter sa cour. Isfendiâr-Khan arriva donc à Dèroun, d'où il me fit dire de venir le rejoindre pour marcher ensemble et chercher à rentrer en possession de notre pays. Mais Imam-Qouli-Khan, auquel je demandai deux ou trois fois la permission d'aller rejoindre mon frère, ne voulut pas me laisser partir, disant qu'il me donnerait lui-même des secours et me remettrait en possession de mes états. Il y avait alors à Urguendj des serviteurs (naukers) tant de notre père que d'Isfendiâr-Khan et des miens; les miens néanmoins étaient en plus grand nombre. Isfendiâr-Khan se mit en relation avec eux; il leur fixa le mois et le jour où ils devaient le rejoindre et se mit lui-même en marche, avec trois cents hommes qu'il avait déjà[3]) et cent Turcomans d'Aboul-Khan qui étaient venus le rejoindre.

Ilbârs était à Khivaq. Urguendj était alors comme un désert, parce que la rivière qui y passait auparavant s'était desséchée. Pour cette raison Habach était venu camper vis-à-vis de la forteresse de Touk sur les bords de l'Amou, où il s'était fait un

---

1) Le M. de G. ajoute ici: سپاباشغه ایشلار توشمای بولماس Il n'est pas possible qu'un soldat n'ait pas de revers de fortune. T. K. ایر باشنه ایش توشمای بولماس Le mst Lerch: سپاه نینك باشیغه مونداق ایشلار توشمای بولماس. Il n'est pas possible qu'un soldat n'éprouve pas de pareils revers de fortune; m. à m. que de pareilles choses n'arrivent pas à un soldat.

2) Abbas I.

3) Voyez plus haut, page 288 du texte.

camp retranché. Isfendiâr-Khan ayant pénétré dans ce camp à la pointe du jour fondit sur les tentes de Habach; mais celui-ci n'était pas dans sa tente à ce moment. Il s'enfuit, dès qu'il entendit venir l'ennemi, et réussit à s'échapper.

Nous avons déjà rapporté ces évènements dans l'histoire d'Isfendiâr-Khan[1]). Nous avons dit comment Isfendiâr fut d'abord défait et obligé de s'enfuir vers Manguichlâq, d'où il revint avec de nouvelles forces, et comment il finit par se rendre maître de tout le pays; comment Ilbars fut pris et mis à mort par ses ordres, enfin comment Habach se sauva par la fuite.

J'étais déjà depuis deux ans à la cour d'Imâm-Qouli-Khan, lorsque je reçus la nouvelle que Isfendiâr-Khan était maître de tout le yourt. Imâm-Qouli-Khan me permit alors ainsi qu'à mon frère cadet, Chérif-Mohammed, de quitter sa cour et nous revînmes à Khivaq, où Isfendiâr fut proclamé khan. Il garda pour lui Khivaq, Hèzâr-Asb et Kât, et nous donna, à moi Urguendj et à Chérif-Mohammed Vèzir. 298

Ces évènements se passèrent en 1033 (1623) dans l'année du porc, (tounghouz), dans le signe de la balance (mizân)[2]). J'avais alors vingt ans.

Histoire d'Aboul-Ghâzi-Khan depuis sa vingt-unième année jusqu'à sa vingt-quatrième.

L'année suivante, année de la souris (sitchqân), après la récolte d'automne, tout le monde jugea convenable de se rendre auprès d'Isfendiâr-Khan. Au moment où l'on allait partir avec Chèrif-Mohammed-Sultan, je le fis appeler, une nuit, auprès de moi avec trois de ses fidèles serviteurs et deux de mes hommes dont j'étais sûr, et je leur dis: «Maintenant nous allons partir,

1) Voyez plus haut, p. 290 du texte.

2) C'est ici que finit le mst. Lerch.

qu'en dites vous»? Tous furent d'avis de se rendre auprès d'Isfendiâr-Khan. Ne craignez-vous rien de la part d'Isfendiâr-Khan? leur demandai-je. Rien», me répondirent-ils. Je leur dis alors que, s'ils me promettaient de ne jamais parler à personne de ce que j'allais leur dire, je leur ouvrirais mon coeur. Ils me jurèrent tous de garder mon secret, et je continuai en ces termes: «Il y a déjà un an qu'Isfendiâr-Khan est maître de tout le pays; pourquoi donc ne renvoie-t-il pas les principaux d'entre les Turcomans venus avec lui du Qir? pourquoi les garde-t-il auprès de lui? Il leur a certainement fait quelque promesse. Dès que nous serons arrivés auprès de lui, il fera faire main basse sur tous les Uzbeks. Et comment remédier à cela? me demandèrent-ils. Ne nous rendons pas auprès d'Isfendiâr-Khan, leur dis-je, il ne pourra pas alors faire exterminer les Uzbeks qui sont à Khivaq. Si vous persistez à vouloir aller trouver le khan, voici ce qu'il faut faire. Quand nous approcherons de Khivaq, tous les naukers d'Isfendiâr-Khan, tant Uzbeks que Turcomans, viendront à notre rencontre; faisons nous-mêmes alors main basse sur tous les Tur-
299 comans, et allons nous présenter, notre ceinture au cou, à Isfendiâr-Khan, auquel nous dirons: Les Turcomans sont un peuple léger et de peu d'esprit, et de plus nos ennemis depuis longtemps. Nous avons craint pour nos jours, et voilà pourquoi nous nous sommes décidés à cela sans votre permission. Eh bien, nous fit alors comprendre par une allusion Chèrif-Mohammed, tuons Isfendiâr-Khan et proclamons khan à sa place mon frère aîné Aboul-Ghâzi». Tous ceux qui étaient présents rejetèrent mon projet et approuvèrent celui de Chèrif-Mohammed. Mais Qoul-Mohammed, mon atâliq, le fils de Qourbân-Hâdji le Ouïgour, nous dit de ne pas prononcer de pareilles paroles et que, si nous reparlions encore comme cela, il irait tout rapporter au khan. Après cela il ne me restait plus rien à faire, et nous nous rendîmes auprès d'Isfendiâr-Khan.

Nous étions à Khivaq depuis trois jours, lorsque le quatrième, au moment où nous faisions seller nos chevaux pour repàrtir, le

khan fit donner l'ordre de faire main basse sur tous les Ouïghours et les Naïmans que l'on trouverait, sans toucher aux Uzbeks d'autres tribus. Cet ordre fut aussitôt publié et le massacre commença. On tua, ce jour là, dans la ville seule, cent Naïmans et Ouïghours et une dixaine d'Uzbeks d'autres tribus. Mais la persécution s'étendit bientôt sur tous les Uzbeks; car, sous le prétexte de poursuivre les Ouïghours et les Naïmans, on fit piller tous les Uzbeks qui campaient depuis Hèzâr-Asb jusqu'à Khâst-Minârèssi, tuant ceux que l'on pouvait atteindre et pillant les biens de ceux qui étaient parvenus à s'échapper. Tout ce que l'on trouva de Naïmans et d'Ouïghours jeunes et vieux fut mis à mort. On n'épargna pas même les enfants d'un mois et les nouveau-nés.

Isfendiâr-Khan envoya Chèrif-Mohammed à Urguendj avec
l'ordre de massacrer tous les Naïmans et les Ouïghours qu'il 300
trouverait. Pour moi il me retint seul auprès de lui, à Khivaq, où il me fit garder soigneusement par cinq ou six personnes placées auprès de moi.

Cependant les Uzbeks d'Urguendj s'étaient rassemblés pour tenir conseil. «Comment faire, se dirent-ils, pour retirer Aboul-Ghâzi des mains d'Isfendiâr-Khan? La force ne servira à rien; il faut donc trouver quelque expédient dont, peut-être, la Providence favorisera la réussite», et voici à quoi ils se décidèrent. Ils firent dire aux principaux des Turcomans qui accompagnaient Chèrif-Mohammed: «Tous les Uzbeks vont quitter leur pays et se retirer dans la Boukharie. Si Isfendiâr-Khan ne veut pas les voir partir, il n'a qu'à leur envoyer Aboul-Ghâzi-Sultan et Mohammed-Houssèïn-Bek. Si le sultan prête serment au nom de son frère aîné et le bek au nom des Turcomans qu'on ne nous veut aucun mal, nous resterons; si non nous partons, en emmenant Chèrif-Mohammed».

Ils avaient effectivement commencé à s'éloigner. Les premiers partis avaient déjà fait quatre marches et les derniers partis, deux marches, lorsque les Turcomans, croyant qu'ils s'éloignaient réellement, expédièrent un courrier à Isfendiâr-Khan. Je venais

de finir ma prière de midi, quand on annonça l'arrivée de Tangri-Birdi (c'est ainsi que s'appelait le Turcoman expédié d'Urguendj). Ce Tangri-Birdi était un brave homme, mais il était poltron à l'excès, et sa poltronnerie me sauva de la mort, car il effraya par son rapport les Turcomans et le khan, qui donna aussitôt cet ordre: «Qu'Aboul-Ghâzi parte avec Mohammed-Housséïn». Nous montâmes donc à cheval et nous arrivâmes à Urguendj.

Comme, à cette époque, la forteresse d'Urguendj était un désert, nous demeurions sur la rive méridionale de l'Amou, vis-à-vis de la forteresse de Touk, dans un fort que nous y avions fait construire. Il n'y avait pas un Uzbek dans le fort. Je descendis dans ma maison, où Chèrif-Mohammed vint me rejoindre. Mo-
301 hammed-Housséïn s'était arrêté chez un Sarte. Les Turcomans arrivés avec Chérif-Mohammed et avec le bèk, en tout soixante et dix ou quatre-vingts hommes étaient réunis auprès du bèk.

Tous les Uzbeks étaient campés de l'autre côté du fleuve. Une trentaine d'entre eux, hommes braves et déterminés, étaient venus pour me voir. Il faut remarquer que tous les évènements dont je parle ici avaient lieu le même jour. Ces Uzbeks se rassemblèrent tous chez moi après la prière du soir et tinrent conseil sur ce qu'il y avait à faire. Chérif-Mohammed et tous les autres furent d'avis qu'il fallait envoyer chercher des troupes de tous les côtés, arriver au point du jour à la porte de la forteresse avec un millier d'hommes, et tuer Mohammed-Housséïn-Bèk et tous les Turcomans. On marcherait ensuite contre les Turcomans de Khivaq. On tiendrait la ville assiégée pendant l'hiver et au printemps on pourrait s'en rendre maître. Je leur dis: «Vous ne pourrez pas tuer tous ces Turcomans, parce qu'au premier bruit, ils fuiront. L'hiver les Turcomans se rassemblent tous à Khivaq, vous ne pourrez donc pas non plus vous en emparer. Si vous marchez contre Khivaq pour y rester et le bloquer, vos habitations resteront sans maîtres. Les Qalmouqs viendront fondre sur vos aouls, et ils emmèneront en esclavage vos femmes et vos enfants. Renvoyons plutôt, continuai-je, Mohammed-Housséïn-Bèk

avec tous ses Turcomans, après les avoir bien traités. Que Chè-
rif-Mohammed aille passer l'hiver dans la forteresse de Kuĭuk.
A la fin de l'automne[1]) nous réunirons tous les Uzbeks entre les
habitations de Chérif-Mohammed et les miennes. Ils formeront
des camps retranchés de cinq cents à mille familles et ils passe-
ront ainsi l'hiver. Nous placerons des postes avancés sur les deux
routes par lesquelles les Qalmouqs peuvent arriver. Vers le signe
de hout (signe des poissons en février) nous donnerons des in-
structions à un homme qui devra arriver chez moi avec un che-
val tout en nage et me dire: J'arrive à l'instant des postes avan-
cés qui sont sur la route. Hier pendant la nuit nous avons aperçu 302
les feux d'une grande troupe de Qalmouqs; ces feux ressem-
blaient à des étoiles. Les soldats des avant-postes ont pris la fuite.
Des trois chevaux qu'ils m'avaient donnés, deux sont restés en
route. Je partirai alors d'ici avec des troupes, on enverra un
courrier à Chérif-Mohammed qui se mettra aussi en campagne,
et nous nous réunirons sur un seul point. Nous aurons alors au
milieu de nous au moins cinq ou six cents Turcomans; nous les
passerons au fil de l'épée, puis nous marcherons sur Khivaq.
Tous les Turcomans d'Aboul-Khan et de Manguichlâq qui sont
venus à présent à Khivaq pour y chercher des provisions, seront
alors retournés chez eux. Comme, au printemps, il n'y a pas à
Khivaq d'herbe pour les moutons, les Turcomans de Khivaq se-
ront allés avec leurs troupeaux du côté du qoum (des sables).

«Les Sartes se seront rendus dans leurs villages pour ensemencer leurs terres. Il ne restera plus à Khivaq, auprès d'Isfendiâr-Khan, qu'une centaine d'hommes, peut-être, seulement une cinquantaine, et nous arriverons aux portes de la ville, sans qu'il

1) Dans le T. de Kazan on trouve كوز بولغانرا et dans le M. D. بوز بولغاندين سويك qui ne donne pas de sens ici, mais que l'on pourrait lire بولغاندين سونك. Lorsque la glace sera venue, c.-à-d. quand l'Amou sera pris, nous ferons passer tous les Usbeks... On a dit p. 362: que tous les Uzbeks étaient campés de l'autre côté du fleuve.

se doute de rien». Mais ils ne voulurent pas goûter mon projet et attirèrent ainsi de grands malheurs sur moi et sur eux-mêmes.

Cependant Mohammed-Houssèïn-Bèk ayant eu connaissance de notre projet sortit de la forteresse, peu de temps après que tout le monde fut couché, et s'éloigna en toute hâte. Les troupes qu'on nous avait promises arrivèrent bien le lendemain au moment de la prière du matin, mais elles ne purent servir à rien, car Mohammed-Housséïn-Bèk était déjà à ce moment à deux stations. Petits et grands se mirent de nouveau à tenir conseil. Je leur proposai d'envoyer dire à Isfendiar-Khan que Mohammed-Housséïn-Bèk s'était effrayé sans motif et avait pris la fuite; que si nous avions eu contre lui quelque mauvais dessein, une population nombreuse aurait bien pu sans peine empêcher trente ou quarante hommes de sortir de la ville, car si nous avions fermé la porte de la forteresse, par où auraient-ils pu sortir? Qu'Isfendiâr ajouterait foi à ces paroles. Je leur répétai en outre ce que je leur avais déjà dit la veille. «Qu'il fallait attendre
808 jusqu'au printemps, et que n'ayant plus alors rien à craindre des Qalmouqs, on pourrait, sous le prétexte de marcher contre eux, rassembler des troupes, et se jeter à l'improviste sur Khivaq. Tous et Chérif-Mohammed le premier désapprouvèrent mon projet, et ils jugèrent convenable de marcher sur Khivaq. Tout en leur répétant qu'ils faisaient mal et qu'ils causeraient la ruine du pays, je finis par les suivre deux jours plus tard.

Nous nous avançâmes jusqu'à l'endroit nommé Tâch-Kupruk (le pont de pierre) sur le canal de Khaïkanèk[1]). Nous y trouvâmes et tuâmes quelques misérables Turcomans exténués par la faim, mais nous ne fîmes aucun mal aux Sartes. Les habitants des autres villages étaient tous allés à Khivaq, mais ceux de Khânèqâh étaient restés tranquillement chez eux, et il y avait tous les jours marché (bazâr).

1) خيكانك اريقى Le texte de Kasau offre: خيكانبنك اريقى. Canal de Khaïka? Le quel des deux est le vrai? الله اعلم بالصواب.

Nous étions depuis quarante jours en cet endroit, lorsque les Qalmouqs vinrent fondre sur nos habitations et repartirent traînant en esclavage un quart ou un cinquième des habitants de notre *il*. A cette nouvelle il ne resta plus dans nos rangs que ceux qui étaient retenus par l'honneur; les autres retournèrent tous chez eux. Les Turcomans informés de notre marche sur Khivaq avaient reçu des renforts des Turcomans d'Aboul-Khan et de Manguichlâq; il sortirent de la ville et vinrent nous livrer bataille près de Tchèchmè.

L'endroit qu'occupaient nos troupes était un terrain tout uni. Sur le derrière de l'armée ennemie il y avait six ou sept canaux. Le combat se soutenait depuis quelque temps, sans que la balance penchât d'aucun côté, lorsque tous, cavaliers et fantasins, nous nous jetâmes ensemble sur l'ennemi aux cris de Allâh! Allâh! L'ennemi lâcha pied. Son drapeau était au centre de ces six canaux. Notre infanterie avançait toujours en combattant et dépassa même les drapeaux de l'ennemi. L'ennemi fuit, se dirent alors les nôtres, maintenant faisons des prisonniers[1]). Il coururent donc à leurs chevaux, mais quand ils revinrent à cheval, ils virent que l'ennemi qui avait eu le temps de se rassembler se tenait entre les canaux, réuni en un seul corps. Les nôtres restèrent quelques minutes[2]) à regarder l'ennemi.

Je ne savais pas qu'il ne restait plus qu'une partie de l'en- 304
nemi et que l'autre avait pris la fuite et s'était éloignée. Les nôtres qui n'en savaient rien non plus ne se sentirent pas la force de continuer le combat, et ils prirent la fuite. Nous restâmes seuls avec Chérif-Mohammed. Les Turcomans restèrent tranquillement à regarder jusqu'à ce que nos troupes se fussent toutes éloignées, ensuite ils passèrent les canaux l'un après l'autre et s'avancèrent au petit pas. Je n'avais plus auprès de moi un seul homme. Je pensai alors que ce serait bien, si tout notre monde se rendait au camp, y descendait de cheval et se retranchait;

1) M.-à-m. Ne restons pas à sec de prisonniers.

2) M.-à-m. Le temps qu'on mettrait à faire bouillir du lait.

qu'autrement pas une âme ne se sauverait, si l'ennemi venait à nous poursuivre jusqu'au coucher du soleil. Je lançai aussitôt mon cheval en criant de tous les côtés: «Rentrez au camp! Rentrez au camp! si non vous périrez jusqu'au dernier», et je me dirigeai moi-même vers le camp. Une quarantaine d'hommes avaient pris la fuite, sans rentrer dans le camp. Quatre ou cinq cents qui y étaient arrivés avant moi en sortaient déjà en emmenant avec eux tous les chameaux [1]). Je les fis retourner sur leurs pas en les frappant, et je fis également entrer dans le camp tous ceux qui arrivaient, et desseller tous les chevaux. L'ennemi arriva en même temps que les derniers de nos hommes. Nous sortîmes à pied du camp et nous combattîmes jusqu'au soir très-tard. Les Turcomans se retirèrent alors hors de la portée du fusil et s'y retranchèrent.

Nous combattîmes encore six jours de suite. Enfin le septième jour l'ennemi nous envoya quelqu'un pour nous proposer de cesser les hostilités. Il prêta serment, et Isfendiâr-Khan jura qu'il ne nous ferait aucun mal. Nous lui fîmes dire de lever lui-même le premier son camp et de se diriger vers l'orient, et qu'alors nous nous retirerions chez nous. Il leva donc son camp et s'éloigna. Nous sortîmes alors de nos retranchements et nous allâmes camper sur le bord du fleuve, que nous passâmes le lendemain sur la glace, et nous reprîmes le chemin de nos habitations.
305 Tous les Uzbeks qui avaient échappé aux Qalmouks et qui campaient sur les deux rives du fleuve s'étaient retirés avec leurs moutons du côté d'Urguendj.

Mais revenons à Isfendiâr-Khan. Il n'avait fait la paix avec nous et n'avait prêté serment que dans l'espérance de faire sortir de leurs retranchements les Uzbeks, qu'il comptait atteindre et détruire, avant qu'ils fussent arrivés sur les bords du fleuve. C'était dans ce dessein qu'il avait levé son camp et s'était porté un peu plus haut sur notre flanc. Il avait bien dit aux Turco-

---

1) ناری باریسینی.

mans de s'arrêter et d'attendre pour se mettre à la poursuite des Uzbekhs, dès qu'ils seraient sortis de leurs retranchements; mais les Turcomans ne l'avaient pas écouté; ils avaient lancé leurs maraudeurs (tchapaouls) sur Khânèqâh, pour y piller les Sartes, et il n'était resté auprès de lui qu'une centaine d'hommes. Ce ne fut qu'après trois jours que les Turcomans se réunirent après avoir pillé les Sartes et fait le partage des prisonniers. Isfendiâr-Khan passa alors l'Amou sur la glace et se mit à notre poursuite. Mais un homme de notre *il*, qui venait derrière nous, ayant aperçu l'ennemi à Khodja-Kouli (je lis du Khodja) vint nous avertir de son approche. Notre *il* effrayé se porta alors sur le plateau élevé (qir) de Bich-Tubè (les cinq mamelons) où nous nous fortifiâmes, en nous appuyant d'un côté sur le fleuve et en nous retranchant de l'autre avec nos chariots.

Le soleil était déjà à deux lances au-dessus de l'horizon, lorsque l'ennemi arriva. Il se rangea tout de suite en bataille. Il était à pied comme nous[1]). J'allai moi-même compter les troupes de l'ennemi et les nôtres. Les Uzbeks avaient quatre cent cinquante hommes, et les Turcomans en avaient cinq mille. Dans le combat, qui dura d'un namâz à l'autre, les Uzbeks perdirent vingt hommes et en eurent cent de blessés; l'ennemi eut soixante et dix à quatre-vingts hommes de tués et deux cents de blessés. Il passa la nuit sur le champ de bataille, et se retira au point du jour. Isfendiâr-Khan passa l'été suivant à Khivaq. Chèrif-Mohammed et moi nous le passâmes à Urguendj.

Dispersion des Uzbeks d'Urguendj.

Le peuple ne voyant plus rien à espérer dans le pays ne par- 306
lait plus que de s'éloigner. A l'apparition de la comète[2]), ils se formèrent en plusieurs troupes et partirent pour la Boukharie et pour le Turkestan. J'envoyai à la poursuite des émigrants, mais

1) M. G. ابکی سی تقی پیاده.

2) En quelle année? C'est donc la seconde; la première du temps d'Abdoullâh-Khan; de 1628 à 1629, époque de la mort de Châh-Abbas I.

pendant qu'on ramenait une de ces troupes que l'on avait pu atteindre, deux ou trois autres eurent le temps de s'éloigner. Les principaux d'entre les Uzbeks qui étaient encore auprès de moi s'entendaient avec le peuple. «Ce pays (me dirent-ils) n'est plus un pays pour nous, pourquoi donc veux-tu y rester? pars et nous te suivrons». Vers la fin de mizân (signe de la balance, septembre) et au commencement du scorpion (aqrab, octobre) les Uzbeks s'étant peu à peu formés en trois corps partirent tous à la fois; le premier de ces corps se rendit dans la Boukharie, le second chez les Qazaqs [1]) et le troisième chez les Manqouts. Chérif-Mohammed partit pour Boukhara. Quant à moi j'allai chez les Qazaqs (les Qirghiz Qaïssaqs).

J'étais depuis trois mois à Turkestan auprès d'Ichim-Khan [2]), lorsque le khan des Qazaqs Toursoun-Khan [3]), qui était à cette époque à Tachkend, arriva à Turkestan. Ichim-Khan alla se présenter à Toursoun-Khan; il me laissa à la porte [4]), et alla lui-même saluer le khan, puis il revint et me tenant par la main [5]) il me conduisit auprès de Toursoun-Khan, auquel il me présenta en disant: «Voici Aboul-Ghâzi, descendant de Yadigâr-Khan. Jamais personne de cette famille n'est encore venu nous demander l'hospitalité, et plusieurs de nos princes sont déjà allés chez eux. C'est bien qu'il reste auprès de vous. Soit, répondit Tour-

1) Qazaq, c.-à-d. Kirghises-Qaïssaq, voy. Vèl.-Zernoff, Hist. des khans de Qassimoff, T. II, p. 371—372.

2) Ichim-Khan, f. de Chighaï.

3) ترسون محمد سلطان بن مهدی سلطان Toursoun-Mohammed-Sultan, fils de Mèhdi-Sultan.

4) Le texte dit ici منی ایشیکدقویدی. Faut il comprendre: Il me laissa chez lui (Ichim-Khan) Меня же оставилъ дома, comme traduit Mr Véliaminoff Zernoff? voy. Histoire des Tsars de Kassimoff. T. II, p. 372 — منی ایشکیدا قویدی — édition de Kazan; ou bien, Il me laissa à la porte (de la tente de Toursoun-Khan).

5) منینك قولومدین تونوب آلیب باریب. Ces mots sont traduits chez Mr V. Zernoff, loco citato, par: Ишимъ взялъ меня съ собою, Ichim me prit avec lui et me conduisit.

soun-Khan, tu as raison», et il m'emmena avec lui à Tachkend. J'étais depuis deux ans auprès de lui à Tachkend, lorsque Ichim-Khan fit périr Toursoun-Khan et ravagea et persécuta les Qatghâns [1]).

Je dis alors à Ichim-Khan: «J'étais venu dans l'espoir de re-
cevoir quelque secours de vous et de Toursoun-Khan, mais voilà
où en sont les choses chez vous. A présent, si vous me le permet-
tez, je me rendrai auprès d'Imâm-Qouli-Khan [2]). C'est bien, me 307
dit le khan. Va»! Je partis donc et me rendis auprès d'Imâm-
Qouli-Khan.

Les Turcomans ayant appris mon arrivée à Boukhara m'envoyèrent quelqu'un pour me dire de leur part: «Qu'Aboul-Ghâzi-Sultan revienne (dans son pays), qu'il n'erre plus ainsi sur une terre étrangère». Comme Toursoun-Khan avait été l'ennemi de Imâm-Qouli-Khan, j'avais honte d'être venu, après la mort de Toursoun-Khan, auprès d'Imâm-Qouli-Khan, d'autant plus que celui-ci m'avait, à deux reprises, fait sentir par des allusions, que je n'étais venu chez lui qu'après avoir résidé auprès de Toursoun-Khan. Je dis aux Uzbeks que je ne pouvais plus rester dans ce pays, mais que je voulais connaître leur avis. Ils me répondirent: «Dans un temps pareil à celui-ci, tu dois te rendre chez les Turcomans; jamais nous ne douterons de ton coeur et de ton attachement pour nous, tandis que nous ne pouvons pas avoir confiance en Chérif-Mohammed, ne sachant pas, s'il est plus porté pour nous ou pour les Turcomans».

A cette époque les Turcomans m'envoyèrent encore quelqu'un pour me dire, qu'Isfendiâr-Khan ayant appris que les Turcomans faisaient revenir Aboul-Ghâzi ne se fiait plus à eux et s'était enfui à Hézar-Asb.

---

1) Les Qatghan descendaient de Bouqoum-Qatghan, fils aîné d'Alanqoua. Voy. p. 79 du texte.

2) Imam-Qouli-Khan, fils de Din-Mohammed, fils de Djâni-Bek, fils de Yâr-Mohammed. Voy. plus haut.

Arrivée d'Aboul-Ghâzi-Khan à Khivaq, chez les Tnrcomans.

A la suite de l'appel des Turcomans j'arrivai à Khivaq avec cinq ou six hommes. Deux mois plus tard Chérif-Mohammend (partit de Boukhara) et se rendit à Hézar-Asb auprès d'Isfendiâr-Khan. Ils vinrent ensemble m'attaquer; je restai victorieux, et ils firent la paix.

Six mois plus tard ils vinrent de nouveau tomber presqu'aux portes de Khivaq tout-à-fait à l'improviste. Tous les Turcomans du bas peuple qui habitaient hors des portes de la ville se rassemblèrent autour d'Isfendiâr-Khan, qui réunit ainsi un corps de cinq mille hommes. Moi j'en avais six cents[1]).

Un jour j'avais envoyé du côté de Hèzâr-Asb un parti d'une vingtaine de maraudeurs pour piller les aouls. Ils revenaient
308 avec le butin qu'ils avaient fait, lorsque Isfendiâr-Khan averti par les gens qui avaient été pillés et qui étaient accourus auprès de lui, fit monter à cheval Chèrif-Mohammed avec l'ordre d'atteindre et d'enlever ces maraudeurs, avant qu'ils m'eussent rejoint. Un homme de la troupe de nos maraudeurs accourait me demander du renfort. Je ne savais pas que Chèrif-Mohammed s'était mis lui-même à la poursuite de nos maraudeurs. Je leur envoyai pour les soutenir une centaine d'hommes, qui arrivèrent au moment où Chèrif-Mohammed venait d'atteindre nos maraudeurs, au sud-ouest de Gulbân-Bâgh[2]), village de la dépendance de Khivaq. Chèrif-Mohammed envoya demander encore un renfort à Isfendiâr-Khan, les nôtres firent la même chose et tout en combattant, continuèrent cependant leur marche pour se rapprocher de Khivaq Les deux renforts envoyés de mon côté et de celui d'Isfendiâr-Khan arrivèrent, et une affaire très-chaude s'engagea entre les deux partis. Enfin après un combat d'environ deux heures[3]), l'ennemi prit la fuite, et nous le poursuivîmes

1) Le T. de K. ajoute ici: «Nous nous enfermâmes dans la ville».
2) M. D. Gulmân Bâgh.
3) M.-à-m. Le temps de faire cuire un morceau de viande.

jusqu'au moment où il arriva au camp d'Isfendiâr-Khan. Mais il serait trop long de raconter en détail tous ces évènements. Enfin la paix fut conclue.

A cette époque deux cents familles des Uzbeks les plus riches revinrent de Boukhara et se rendirent à l'Aral, en passant par Kât. A cette nouvelle Isfendiâr-Khan me manda auprès de lui ainsi que Chèrif-Mohammed. Il ordonna à ce dernier de prendre la fuite, cette nuit même, et de se rendre chez les Uzbeks, et moi, dit-il, je n'aurai pas l'air de le savoir. Chèrif-Mohammed prit donc la fuite, et lorsque, le lendemain matin, les principaux d'entre les Turcomans vinrent demander au khan, s'il savait que son frère cadet était parti, il jura qu'il n'en savait absolument rien et ajouta: «Ceci est l'oeuvre d'Aboul-Ghâzi», et tous les Tur- 309
comans ajoutèrent foi à ses paroles.

Le lendemain[1]) au point du jour Isfendiâr-Khan fit appeler un à un les principaux Turcomans et leur dit: «Aboul-Ghâzi a fait revenir ces Uzbeks de la Boukharie sur l'Aral, et il vient de leur envoyer d'ici Chèrif-Mohammed. Maintenant il faut voir ce qu'il y a à faire».

Cependant j'étais couché sans me douter de ce qui se passait. Le khan fit rassembler auprès de lui dans la citadelle tous les Turcomans qui étaient dans la ville, et placer une garde à la porte de la citadelle avec ordre de n'en laisser sortir personne. Je n'avais auprès de moi que cinq ou six personnes. Au lever du soleil Isfendiâr-Khan me fit arrêter et me remit entre les mains d'une vingtaine de ses gens les plus sûrs, auxquels il ordonna d'aller sans s'arrêter me conduire chez les Qizil-Bâch (en Perse). Ces hommes m'emmenèrent jusqu'à Abiverd où ils me remirent au gouverneur de cette place, puis ils retournèrent à Khivaq. Le gouverneur d'Abiverd me conduisit au bègler-bègui du Khorassan, qui m'accompagna lui-même jusque dans l'Irâq.

---

1) M. de: آنینک بیر کونی.
T. K.: آنینك بری کونی.

Châh-Abbas-Mâzi[1]) était mort depuis peu à cette époque, et son petit-fils Châh-Séfi venait de monter sur la trône. J'allai le voir à Hamadan, d'où il m'envoya à Ispahan. Là il me donna une maison et m'assigna dix mille tèngnès par an pour mon entretien. Mais dans la crainte que je ne vinsse à m'échapper, il plaça auprès de moi des gens chargés de me surveiller.

Evènements qui se passèrent depuis la fuite d'Aboul-Ghâzi Khan de l'Irâq jusqu'à son avènement au trône.

Je passai dix ans dans l'Irâq[2]), dans la ville d'Ispahan. J'avais avec moi trois de mes gens. La onzième année je leur dis, un jour: «Maintenant je vais fuir; venez-vous avec moi? Bien, me dirent-ils, partons». J'avais des bèrâts qu'on m'avait donnés pour mon entretien. J'en remis un de mille tèngnès au Persan qui nous gardait, en lui disant. «Va me changer ce bèrât et apporte-moi l'argent le plus-tôt possible. Tu pourras, ajoutai-
310 je, acheter pour toi une esclave. Si elle te revient plus cher, tu ajouteras ce qu'il faudra; s'il te reste de l'argent, ce sera pour toi». Notre homme partit pour négocier ce bèrât. Je me levai à la pointe du jour et me rendis au marché aux chevaux, où j'achetai huit chevaux que je fis amener l'un après l'autre dans la cour et cacher dans des hangards, où personne ne pouvait les voir. Nous nous rasâmes tous réciproquement. D'un de mes domestiques qui parlait le turc et le persan, je fis un bek, d'un autre son destar-khantchi (officier de la bouche), et du troisième son domestique. Pour moi je me déguisai en séis (palfrenier). Lorsque tout le monde fut couché, nous sellâmes les chevaux que nous fîmes sortir un à un, et nous nous mîmes en route au moment où l'on battait les timbales (naqârè) dans le naqârè-khânè, comme cela se fait au milieu de la nuit dans les grandes villes.

1) L'auteur appelle toujours Abbas 1er Mâzi, le précédent, pour le distinguer d'Abbas II, qui régnait à l'époque où il écrivait son Histoire. (1587—1629) châh Abbas I, (1629—1642) châh Séfi, (1642—1666) Abbas II.

2) Donc de 1629 à 1639 ou de 1630 à 1640.

Lorsque nous fûmes près de la porte de la ville, je m'avançai avec bruit et en criant: «Ouvrez la porte!» On ouvrit les deux battants et nous sortîmes sans accident. Quand nous arrivâmes près de Bestâm, trois de nos chevaux qui avaient été trop nourris ne purent plus avancer. Arrivé à Bouïch[1]), village qui se trouve sur la route et dépend de Bestâm, je vis dans un cimetière trois hommes occupés à ensevelir un mort. C'était vers midi. Je leur demandai qui ils étaient; l'un d'eux me répondit qu'il était un séïd. C'était un pauvre homme. Je lui donnai dix tèngués en lui disant: «Nous allons à Mèschèd; apporte-nous de l'orge pour nos chevaux et avertis les gens du village que nous avons trois chevaux trop nourris pour pouvoir continuer la route, et que nous désirons les changer. Je suivis le séïd jusqu'à sa maison où l'on plaça à l'ombre de la muraille un petit tapis, sur lequel s'assit notre bek. Un de nos gens se plaça devant lui en tenant respectueusement les bras croisés, et l'autre resta à garder les chevaux, tandis que moi j'allai m'occuper de l'échange 311
de nos trois chevaux[2]), que j'emmenai en les tenant par la bride. Le séïd avait apporté de l'orge et était allé ensuite avertir les gens du village. En moins d'une heure il se rassembla jusqu'à deux cents personnes qui amenèrent quarante à cinquante chevaux. C'était un véritable bazar. J'avais déjà échangé deux chevaux et il ne m'en restait plus qu'un à échanger, lorsque je vis arriver un vieillard de plus de soixante et dix ans et très-grand de taille. J'avais entendu dire que de Bestâm on pouvait suivre deux routes, la grande, par laquelle passaient les caravanes, et une autre, connue seulement des habitants de l'endroit, qui passait entre les montagnes et allait, à deux journées de là, rejoindre la grande route. Je demandai donc au mîr[3]) de m'in-

1) T. K. Bouch. بوش.

2) ثوبغان آتنى قولرغه آليب chevaux trop nourris. L'éditeur de Kazan a fait du mot توبغان touïghân نوغاى Noghaï, des chevaux Noghaïs!

3) C.-à-d. au séïd?

diquer quel était le chemin qui conduisait directement au village appelé Maghz, lorsque le vieillard qui était survenu se mit à crier: «Eh bien! Enfants! je vous l'ai bien dit deux ou trois fois depuis la prière de pichine, mais vous n'avez pas voulu me croire; gloire et reconnaissance à Dieu, je ne me suis pas trompé. Pourquoi donc cet homme vous demande-t-il quel est le chemin qui conduit directement à Maghz sans passer par la grande route, tandis que parmi nous, habitants de ce village, à peine un sur dix connaît ce chemin de Maghz? Croyez-moi, mes enfants, cet homme est un Uzbek des prisonniers du châh qui s'est échappé de sa prison et fuit vers Samarcande. Aujourd'hui ou demain vous verrez sûrement arriver ici des gens du châh à sa poursuite. Ceux qui lui procureront des chevaux se rendront coupables. Si c'est en votre pouvoir, arrêtez ces gens et menez-les chez le gouverneur de Bestâm; si non, refusez-leur du moins des chevaux». Toute cette conversation avait lieu en persan (tadjik), pas un des habitants du village ne savait un seul mot de turc, et moi je leur parlais aussi le persan de l'Irâq. «Vieillard hypocrite! dis-je au vieillard, depuis le moment du pichine tu ne cesses de proférer cent folies
312 et d'émettre des doutes ridicules. Je n'ai pas voulu d'abord y faire attention, croyant que tu finirais bientôt, mais non, au lieu de cesser tu ne fais que parler davantage sans vouloir t'arrêter». (J'ai déjà dit plus haut que j'avais fait d'un de mes naukers un bek, et que nous l'avions assis sur un tapis, en plaçant devant lui un domestique avec les bras croisés sur sa poitrine.) «Le châh, ajoutai-je, a reçu du Khorassan la nouvelle que les Djaghataïs sont venus mettre le siége devant Qandahâr[1]), et qu'ils se sont avancés jusque près de la forteresse de Best, où ils ont battu les armées de l'Irâq et du Khorassan. Le châh a donné à toutes ses troupes[2]) l'ordre de marcher au secours de ses armées. Celui

---

1) جغتای قندهارنی قبادی, dont l'éditeur de Kazan à fait *Djaghataï-Khan* et la ville de *Hâs*.

2) Qârâdjis et serviteurs.

que vous voyez là bas assis se nomme Mohammed-Qouli-Bek le Tcherkès (le Circassien). Il est youz-bâchi (chef de cent hommes). Je suis-moi-même d'Ispahan, du quartier nommé Hassana. J'ai perdu mon père en venant au monde, j'ai encore ma mère, mais ses cheveux sont déjà blancs. Il y a trois ans que je suis au service de Mohammed-Qouli-Bek que j'ai dû suivre, quand il est parti pour le Khorassan. Au moment de mon départ ma mère m'a dit: Après la mort de ton père j'ai adopté un jeune homme qui faisait ici ses études, j'espérais que ses prières te seraient un jour utiles. Pendant vingt ans qu'il a passés ici à étudier, je l'ai constamment nourri, habillé et blanchi. Il était, à ce qu'il disait, des environs de Bestâm, du village de Maghz où il est retourné. Je me rappelle fort bien moi-même ce molla. Il écrivait chaque année à ma mère, mais voilà trois ans qu'il ne lui a pas écrit. Aussi ma mère m'a dit: Ce molla est mon enfant aussi bien que toi. Va chez lui. S'il est encore en vie, apporte-moi de ses nouvelles et une lettre de lui, et s'il est mort, tu réciteras en mon nom un fâtiha[1]) pour lui. Si tu ne remplis pas ma commis- 313
sion, je ne te pardonnerai pas le lait que je t'ai donné. J'ai donc demandé hier à Mohammed-Qouli-Bek la permission de me rendre auprès de ce molla, et il me l'a accordée. Voilà pourquoi je demande le chemin de Maghz». Javais à peine achevé ses paroles que tous ceux qui étaient présents s'écrièrent: «C'est vrai, il n'écrit pas depuis deux ans, parce qu'il s'est cassé une jambe en tombant de cheval, et jusqu'à présent il ne marche qu'avec des béquilles. C'est un respectable et saint homme. Bien souvent il dit encore: Il y avait à Ispahan une veuve qui avait un fils et que j'avais adoptée comme mère. Pendant vingt ans elle a lavé mon linge et m'a rendu toutes sortes de services. Il lui envoyait souvent des lettres et des présents. Il s'appelle Molla-Châh-Aly», et tous prirent mon parti contre le vieillard qui avait témoigné des doutes sur mon compte. Celui-ci voyant que mes paroles

1) Nom du premier chapitre du Qoran.

étaient conformes à la vérité ne souffla plus mot, et moi, sous le prétexte de mon prétendu voyage chez Molla-Châh-Aly, je pus prendre tout à mon aise des informations sur le chemin de Maghz. Cependant le vieillard n'avait pas tardé d'envoyer après moi un des gens du darougha (maire) en lui disant qu'il y avait des déserteurs dans le village. J'avais déjà échangé deux chevaux et je voulais encore échanger le troisième, lorsqu'un homme vint me prendre par derrière par ma ceinture et commença à me tirer. Comme je ne me retournais pas, il se mit à me tirer encore et à me secouer en me disant: «Eh! Voleur, ennemi du châh. Fais-moi la grâce, lui dis-je alors en le fixant, de me dire, si tu plaisantes ou si c'est sérieusement que tu parles». Comme il me répondit que c'était sérieusement: «Tu as donc envie de perdre le nez, lui dis-je; celui que tu vois assis là bas est Mohammed-
814 Qouli-Bèk le youz-bâchi, frère cadet de Youssouf-Aghâ, le Circassien. Il est jusqu'à présent sans enfants. Lorsqu'il a reçu du châh l'ordre de marcher contre les Djaghataïs, sa femme lui a dit: Je t'ai prié déjà deux ou trois fois d'aller à Mèschèd visiter le tombeau de l'Imâm pour demander à Dieu, le Très-Haut, qu'il daigne nous accorder des enfants, mais tu ne l'as pas fait. A présent tu vas à Mèschèd, mais ce sera sans aucun mérite. Ainsi donc prends-moi avec toi, pour que j'aille poser mon front sur le seuil du mausolée de l'Imâm; et l'aghâ a pris sa femme avec lui. Regarde, lui dis-je, en lui montrant de la main plusieurs chameaux avec deux kadjabas (litières de femmes) qui passaient (par hazard) à ce moment sur la route; voilà les chameaux de notre aghâ (maître). Dans le kadjaba vert est sa femme, et dans le jaune il y a une personne de sa suite, qu'il a également amenée. Parle donc plus bas, et que notre aghâ ne t'entende pas; car s'il t'entend, il te conduira au gouverneur de Bestâm et te fera couper le nez et les oreilles. Comment, me dit alors cet homme, en venant me frapper sur l'épaule, je plaisante avec toi, et toi tu te fâches»; il me fit beaucoup d'excuses et m'apporta une assiette pleine de raisin sec.

Après avoir enfin échangé mon troisième cheval et appris, au juste, le chemin que je devais suivre, je me remis en route et j'arrivai à un village du Khorassan appelé Méhine. De là on apercevait deux aouls sur la lisière du désert (sable noir) et un autre dans le village de Méhine. Je reconnus que les piliers des 316
tentes de l'aoul qui était dans Méhine avaient été faits dans le Khorassan, tandis que ceux des tentes des deux aouls qui étaient sur la lisière des sables avaient été faits par des Turcomans. Je dis alors à mes gens: «Les deux aouls qui sont dans les sables sont des aouls de Turcomans d'Aboul-Khan ou bien de Manguichlâq. L'aoul qui est dans le village appartient à des Turcomans, sujets des Qizil-Bâch, je les reconnais à leurs tentes. Rendons-nous donc à ces deux aouls». J'arrivai à un de ces aouls, où je rencontrai un jeune garçon. Je lui demandai qui habitait cet aoul, et il me répondit, que c'étaient des Qizil-Agâqs (pieds rouges). «Comment donc êtes-vous venus ici? lui dis-je; auparavant vous habitiez à Manguichlâq. Les Qalmouqs, me répondit-il, nous ont attaqués et pillés et nous ont enlevé tous nos troupeaux. Ceux qui ont pu échapper, sont arrivés ici à pied en portant leurs jeunes enfants sur leurs épaules. Il y a trois ans que nous sommes ici, et ce n'est que cette année que nous nous sommes construit des tentes (aï), jusqu'alors nous n'avions eu que des alâtchouq»[1]. Comme je lui demandai, s'il y avait encore quelques aouls dans les environs et de quelle tribu ils étaient, il me nomma cinq ou six personnes que je connaissais, c'étaient des Turcomans de l'orouq des Irsâris. Leurs habitations, pensait-il, se trouvaient à deux farsangs de là. Le maître de cette tente qui survint alors m'ayant répété la même chose, je fus tranquille de ce côté. J'étais bien sûr que ces Turcomans n'étaient pas de ceux qui voudraient m'arrêter et me livrer aux Qizil-Bâch. Je lui dis qui j'étais. Il me reconnut alors et fit aussitôt avertir les habitants des *ils* voisins, qui se rendirent tous auprès de moi. On était

1) Petite tente ouverte sur le côté.

alors en automne. Ils me dirent: «Passe cet hiver chez nous, et le printemps prochain on verra ce qu'il y a à faire». Je me décidai donc à passer l'hiver chez eux. Le printemps suivant, ils me dirent: «L'endroit où nous sommes est trop étroit[1]), nous campons nous-mêmes sur les terres des Persans»; et ils me conseillèrent d'aller chez les Turcomans de la tribu de Tèkè, qui habitaient alors près des monts Aboul-Khan. Je me rendis donc au
816 mont Aboul-Khan, où je passai deux ans chez les Tèkès. De là je partis pour Manguichlâq. A cette époque les Turcomans de Manguichlâq étaient entièrement ruinés et désorganisés. Il n'y restait plus que sept cents familles, et encore étaient-elles sous la domination des Qalmouqs. Le souverain des Qalmouqs, ayant appris mon arrivée à Manguichlâq m'envoya chercher par quelques hommes de ses principaux serviteurs, et après m'avoir gardé un an auprès de lui, il m'envoya rejoindre ceux de ma nation qui demeuraient à Urguendj.

Règne d'Aboul-Ghâzi-Khan.

Je rentrai dans ma patrie en 1052 de l'Hégire, dans l'année du serpent[2]). Isfendiâr-Khan mourut, six mois après mon retour, au commencement de l'année du cheval. En 1054 de l'Hégire[3]), au commencement de l'année du mouton[4]), et un an après la mort d'Isfendiâr-Khan, je fus proclamé khan dans le pays appelé Aral, qui est l'endroit où le fleuve Amou se jette dans la mer. Mon frère cadet Chèrif-Mohammed-Sultan était mort deux ans avant mon arrivée, vers la fin de l'année du léopard, dans les premiers jours de hout (les poissons, février).

Isfendiâr-Khan avait laissé après lui deux fils, dont l'aîné s'appelait Youchân-Sultan et le cadet Achraf-Sultan. Imâm-Qouli-

1) C.-à-d. d'ici on ne peut rien entreprendre.
2) A. D. 1642. C'est dans l'année 1051 que tombe l'année du serpent.
3) A. D. 1644.
4) L'année du mouton a commencé en safar 1053.

Khan était mort, et son frère cadet Nadir-Mohammed-Khan lui avait succédé sur le trône [1]). Je réclamai des Turcomans les états et les enfants de mon frère aîné; mais ils ne voulurent pas me les rendre, et ils firent dire la khotba [2]) au nom de Nadir-Mohammed-Khan, auquel ils envoyèrent Achraf-Sultan. Je leur déclarai la guerre et j'allai deux fois ravager les environs de Khivaq. Nadir-Mohammed-Khan envoya ensuite des gouverneurs à Khivaq et à Hèzâr-Asb et fit venir le fils, la fille et la veuve d'Isfen- 317
diâr-Khan à Qarchi, qu'il leur assigna pour résidence. Les gouverneurs militaires (ilghâr-bèks) envoyés par Nadir-Mohammed-Khan laissèrent l'administration civile (amalat) de Khivaq et de

---

1) D'après l'auteur du Târikh-i-Timourî, Nadir-Mohammed-Khan succéda en 1052 (1642) à son frère Imâm-Qouli-Khan, qui abdiqua après avoir perdu la vue. Après un règne de trois ans Nadir-Mohammed fut détrôné, en 1055 (1645), par les émirs, qui élevèrent à sa place son fils, Sèid-Abdoul-Aziz. Le chronogramme suivant nous donne en même temps la date de la chute de Nadir-Mohammed-Khan et celle de l'avènement de Sèïd-Abdoul-Aziz au trône: تاريخ مشد بهر دوشهنشاه دين پناه برخواست خان از تخت وبجايش نشست شاه «Voici le chronogramme de ces deux souverains, refuges de la foi Un *khan* s'est levé du trône et un *châh* s'y est assis à sa place».

Pour trouver la date il faut faire l'opération suivante: 1) Retrancher de تخت 1400, la valeur de خان ou 651. Reste 749. 2) Ajouter à ce dernier chiffre la valeur de شاه soit 306 et l'on aura 749 + 306 = 1055, qui est la date cherchée.

Après son abdication Imâm-Qouli-Khan partit pour la Mecque, en passant par la Perse. Après avoir accompli son pèlerinage il se rendit à Mèdine, où il mourut en 1054 (1644). Il fut enterré dans le cimetière de cette ville, nommé *Baq-ya* ou *Baq-ya'oul-gharqad*. Un chronogramme donne aussi la date de l'arrivée d'Imâm-Qouli en Perse, lorsqu'il se rendit à la Mecque آمد از توران شاه اوزبك «Le souverain des Uzbeks est arrivé du Touran 1052».

Le mounchi Hadji-Mirèk-Châh a écrit sur la mort d'Imâm-Qouli-Khan le chronogramme suivant:

درعالم ظلمتكده كون فساد
در دمه روزكار فاسد بنياد
پوشيده از روی پادشاهی چشم
مدفون بقيع شد شه پاك نهاد 1054.

2) Voyez plus haut, p. 296, № 1.

Hèzâr-Asb entre les mains des personnes auxquelles Isfendiâr-Khan l'avait confiée; car ces ilghârs-bèks étaient placés comme gouverneurs d'une province ou comme chefs d'un qour[1]), mais le khan ne leur avait point ordonné, en les envoyant, d'entrer dans les détails de l'administration, et pour cette raison l'administration civile des provinces et la perception des impôts et des revenus étaient restées entre les mains des Turcomans. Nous vînmes de nouveau de l'Aral ravager les environs de Khivaq. Cinq mois après ces évènements Nadir-Mohammed-Khan envoya à Khivaq son petit-fils Qassim-Sultan, fils de Khosrau-Sultan. Mais celui-ci ne se mêla point non plus de l'administration civile ni de la perception des revenus qui restèrent, comme auparavant, entre les mains des Turcomans.

Dès que j'appris l'arrivée de Qassim-Sultan à Khivaq, je partis d'Aral et après avoir marché toute la nuit, j'arrivai au moment de la prière (du matin) au village de Guendoum-Kân, qui est aux portes de Khivaq. De là j'envoyai nos tchapaouls[2]) avec l'ordre de se porter au-delà de Tâch-Kupruk (pont de pierre) à Khanèqâh, sur le bord du fleuve, pour y rejoindre les bateaux que j'avais fait venir de l'Aral. Il ne restait plus auprès de moi qu'une centaine d'hommes de bonnes troupes, qui formaient ma garde. J'avais en outre deux cents hommes, tant jeunes garçons en état de monter à cheval, mais sans carquois, que vieillards et gens infirmes, incapables de faire quelque mal à l'ennemi. Le
318 reste était employé pour garder les chameaux et le camp[3]). Nous suivions les tchapaouls en longeant la rive septentrionale d'un grand canal qui va à Khivaq. Cependant l'ennemi, qui était sorti de la ville, approchait en suivant la rive méridionale de ce même

1) Le texte de Kazan portait comme notre manuscrit قور لارنينك باشى que l'éditeur a changé mal-à-propos en: تورا لارنينك باشى chef des Tourès (princes) ce qui n'offre aucun sens.

2) Maraudeurs.

3) وقوشداقى نارى بيرينى ساقلامق اوچون

canal. Mais avant son arrivée j'eus le temps de passer le grand canal, et je marchai droit à sa rencontre en me formant en ordre de bataille. J'avais en tout trois cents hommes, dont cent vingt archers. Je mis moi-même pied à terre avec une soixantaine d'hommes. Des deux cents hommes qui n'avaient pas de carquois, je formai un seul corps que je plaçai au centre. Je mis vingt archers en avant-garde, vingt autres sur ma droite en avant des troupes et autant sur la gauche. J'avais en outre vingt hommes armés de fusils. Le grand canal que nous avions traversé était à notre droite. J'avais fait mettre pied à terre à nos hommes armés de fusils, qui devaient marcher de front avec nous. Je venais de finir ces dispositions, lorsque l'ennemi se présenta devant nous. Mais ses troupes n'étaient pas disposées comme les miennes, en corps détachés. Confiant en ses forces bien supérieures aux nôtres, il s'avança, sans mettre pied à terre, en un seul corps formant une aile d'oie[1]), et s'arrêta à une petite distance de nous. Cette armée était forte de mille hommes, dont sept à huit cents étaient tous couverts de cottes de mailles, de cuirasses, de casques, de doboulghas[2]), de cuissarts et de genouillères, de sorte qu'on ne leur voyait que les yeux. Nous n'avions que cinq hommes couverts de cottes de mailles. D'abord cinq cavaliers ennemis s'avancèrent sur notre avant-garde (irâval) en criant: «Tâïma-Bèhâdour-Tâïma, Ne glisse pas! Brave! Ne glisse pas»! et se retirèrent après avoir échangé quelques coups de lance avec un ou deux de nos gens. Ils n'étaient pas encore rentrés dans leurs rangs que quinze autres s'avancèrent et furent également repoussés par les nôtres. Alors cent cavaliers ennemis vinrent fondre sur notre avant-garde, qui prit la fuite avant leur arrivée et rentra dans les rangs de notre infanterie. J'étais moi-même à la tête de notre infanterie, que j'avais mise en ordre en lui donnant des instructions et en prescrivant aux autres d'a-

---

1) بیر بولاك قازقنانی یاساب کلدی

2) دوبولغه

319 voir un oeil sur l'ennemi et l'autre sur moi. Je restai immobile jusqu'à ce que l'ennemi fut arrivé à trente pas de nous. Nous le reçûmes alors avec une volée de flèches. Au même moment nos fusiliers, qui étaient couchés dans le canal, firent feu les uns sur cette troupe et les autres sur le gros de l'armée ennemie. La troupe qui fondait sur nous, étant ainsi arrêtée, ne put pas rompre nos rangs et prit la fuite.

Nous les suivîmes au petit pas. Les deux petits corps[1]) que j'avais détachés sur ma droite et sur ma gauche vinrent, ainsi que l'avant-garde, se rallier devant moi. Nos fusiliers, du fossé où ils étaient, dirigeaient leur feu sur l'endroit où se trouvait le drapeau de l'ennemi, tandis que moi j'avançais, toujours à pied, attaquant sa cavalerie à coups de flèches, avec mon infanterie. L'ennemi commença à chanceler et s'enfuit en désordre, quand nous eûmes fait encore une dixaine de pas. Nous n'avions pas de cavalerie (prête) pour le poursuivre et faire des prisonniers, et nous restâmes ainsi à regarder, jusqu'à ce que l'ennemi eut fui entièrement. Alors nous montâmes à cheval et nous nous rendîmes à Tâch-Kupruk. Il n'y avait pas un seul soldat (alman) à l'endroit où je leur avais ordonné de s'arrêter. Nous poussâmes alors jusqu'au bord du fleuve, à l'endroit où étaient nos bateaux.

Le khan (Aboul-Ghâzi) qui repose au ciel a écrit ces évènements de sa propre main bénie jusqu'à ce feuillet[2]). Là nous trouvâmes tous nos almans avec le butin qu'ils avaient fait. Quelques-uns avaient fait cuire de la viande et étaient à manger, sans s'inquiéter de leur khan et de leurs aqsaqâls (anciens). Nous passâmes cette journée au bord du fleuve, que je traversai le lendemain matin, et après une marche de quelques jours nous arrivâmes chez nous.

---

1) بویراکچی Bouiraktchi, petit corps détaché sur le flanc d'une armée.

2) Ce passage ne se trouve ni dans le texte de Kazan ni dans les Mits. de Göttingue et de Berlin.

Qu'on sache qu'Aboul-Ghâzi-Khan, qui a le paradis pour demeure, avait écrit cet ouvrage jusqu'à ce feuillet lorsqu'il tomba malade. Il ordonna alors à ses enfants de ne pas laisser cet ouvrage inachevé et de s'efforcer de le terminer. En conséquence il me chargea, moi Aboul-Mouzaffar vèl-Mansour Anoucha-Mohammed-Béhâdour, fils d'Aboul Ghâzi-Khan (que la miséricorde 320
et le pardon de Dieu soient sur lui!) moi, dis-je, sans talent et sans capacités, de terminer cet ouvrage. Quoique je me sente peu digne et peu capable de terminer ce travail difficile, cependant pour me conformer à l'ordre de cet auguste pâdichâh, j'ai entrepris de l'achever aussi bien que me le permettront mes faibles connaissances.

Nadir-Mohammed-Khan rappela à Boukhara Qassim-Sultan et les beks qui se trouvaient auprès de lui, et envoya dans le Karezm-Yacoub-Toupit avec quelques troupes. Aboul-Ghâzi-Khan[1]) alla alors de nouveau ravager les environs de Khivaq; mais Yacoub-Toupit ne pouvant pas se mesurer avec lui resta renfermé dans ses murs[2]).

Bref, les beks de Boukhârâ s'étant révoltés contre Nadir-Mohammed-Khan le chassèrent de Boukharâ et proclamèrent khan, à sa place, son fils aîné Abdoul-Aziz[3]). Toutes les troupes du khan qui se trouvaient à Khivaq quittèrent la ville et prirent la fuite. Alors Aboul-Ghâzi-Khan partit d'Aral avec une armée, en 1054 de l'Hégire (A. D. 1644), au commencement de l'année de la poule[4]) et arriva à Khivaq, où il rentra en possession des états de ses pères. Il fit publier que tous les Turcomans qui avaient fui ou se te-

1) Depuis ici, Aboul-Ghâzi-Khan est toujours appelé خان جنت مکان, Le khau qui a le paradis pour séjour.

2) M.-à-m. Resta à regarder:

خانغه دو بروی بولا بیلمای یاقیب قالدی

3) Voyez plus haut, p. 339, note 1.

4) L'auteur dit p. 316 que l'année 1054 correspondait à l'année du mouton. Il faut donc lire ici 1056 pour avoir une année qui corresponde à celle de la poule. On sait d'ailleurs que Abdoul-Aziz-Khan ne succéda à son père qu'en 1055, voy. la note page 316.

naient cachés eussent à revenir dans leurs foyers, et qu'il leur accordait un pardon général. Trois chefs turcomans, Ghoulâm-Béhâdour, Din-Mohammed-One-Bègui et Ourous-Qne-Bègui, qui avaient fui avec un grand nombre de familles turcomanes et s'étaient retirés dans les sables (déserts) au-delà de Hèzâr-Asb, reçurent par leurs espions la nouvelle de cette publication faite par
321 le khan, et ils envoyèrent à Aboul-Ghâzi-Khan cinq à six de leurs aqsaqâls (anciens) pour l'assurer de leur soumission, et lui dire qu'ils n'avaient pas d'autre maître que lui, et qu'ils n'avaient pas d'endroit où ils pussent se retirer. Le khan leur répondit que, de son côté, il leur accordait un pardon entier; qu'il ne fallait plus s'occuper du passé, mais bien, du présent [1]. «Je vais, ajouta-t-il, me rendre à Hèzâr-Asb; venez-y me voir avec vos aqsaqâls et tout votre monde, vous y recevrer nos présents et nos largesses».

Aboul-Ghâzi partit effectivement quelques jours après pour Hèzâr-Asb, où il s'arrêta dans une tente, qu'il avait fait dresser sur une grande place située hors de la forteresse de Hèzâr-Asb. Il fit dire aux aqsaqâls des Turcomans: «Demain nous donnons un grand festin; arrivez avec vos chameaux et apportez votre *aïrâne* (lait caillé) et votre qaliq (espèce de fromage fait avec du lait caillé)». Ceux-ci répondirent, «Très-bien» et retournèrent chez eux [2]. Le lendemain les Turcomans commencèrent à arriver en foule.

Cependant Aboul-Ghâzi-Khan après avoir tenu conseil avait décidé de faire main basse sur tous ces Turcomans, dès qu'ils seraient tous arrivés et qu'ils auraient commencé leur repas. Le massacre commença effectivement, aussitôt qu'ils se furent tous rassemblés. On tua en cet endroit un ou deux mille Turcomans, puis on fondit sur leurs habitations qui furent livrées au pillage, et leurs femmes et leurs enfants furent reduits en esclavage.

---

1) Est-ce bien le sens? Le texte dit mot-à-mot: Celui qui est parti est parti, et celui qui es resté est resté. بارغان باردی، وقالغان قالدی

2) Cette phrase devrait, il semble, se trouver plus haut, après celle qui finit par les mots: Vous y recevrez nos présents et nos largesses.

Après cette expédition le khan rentra victorieux à Khivaq.

Expédition d'Aboul-Ghâzi-Khan contre (les Turcomans de) Tèjène.

Avant la (première) arrivée du khan à Khivaq, un grand nombre de familles (turcomanes) avaient décampé de Khivaq et s'étaient retirées dans un endroit nommé Tèjène, où elles s'étaient retranchées. Vers la fin de l'année du chien (it)[1], lorsque la lune se trouvait dans le signe du capricorne (djèdi), il alla piller
un parti de Turcomans qui campaient à Tèjène, fit prisonniers 322
leurs enfants et rentra victorieux à Khivaq.

Aboul-Ghâzi-Khan marche sur Bâmi-Bourma[2], où il extermine une grande quantité de Turcomans.

Plus tard le khan apprit que les Turcomans qui avaient échappé à Tèjène, et ceux qui étaient arrivés de Khivaq et de Balkh étaient campés dans les environs d'un endroit appelé Bâmi-Bourma, et il marcha contre eux dans l'année de la souris (sitchqân)[3].

Ces Turcomans, à la nouvelle de l'approche du khan, envoyèrent leurs familles à Qarâqasti[4]), mirent à leur tête Qâhir-Khodja et se rassemblèrent tous à Bâmi-Bourma, où ils construisirent un fort en pierre, décidés à combattre. Aboul-Ghâzi-Khan arriva avec son armée et s'arrêta vis-à-vis du fort. On s'envoya d'abord réciproquement des ambassadeurs, mais cela n'ayant amené aucun accommodement, les deux partis en vinrent aux mains. Les Turcomans sortirent à pied de leur retranchement en pierre, se jetèrent en poussant de grands cris sur les fusiliers, dont ils rompirent les rangs, passèrent outre et arrivèrent jusqu'au gros de l'armée; mais les Turcomans avaient épuisé leur feu. Les Bouï-

---

1) 1055 = A. D. 1645—46.
2) Voyez plus haut, p. 271.
3) 1057 = A. D. 1647.
4) Ou *Qaraqti*?

raktchis[1]) du khan se lancèrent des deux côtés sur l'ennemi aux cris de Taïma! Taïma[2]), et les Turcomans épuisés par leur attaque tournèrent le dos et prirent la fuite vers leurs retranchements; mais tous furent massacrés avant d'avoir atteint leurs retranchements, et il n'en échappa pas un seul. Les braves Uzbeks pénétrèrent dans le fort, où ils achevèrent tout ce qui s'y trouvait encore et revinrent ensuite rejoindre le khan, qui repartit aussi-
323 tôt et arriva, au point du jour, à Qarâqasti où se trouvaient les habitations des Turcomans qu'on venait d'exterminer. Après avoir pillé et détruit ces habitations et réduit en esclavage les enfants de ces Turcomans, le khan rentra victorieux à Khivaq.

Campagne d'Aboul-Ghâzi-Khan contre les Qalmouqs.

Dans l'année de la vache (sighir)[3]) Dou[illegible]ji-Taïchi, Kouldalang de l'orouq qalmouq des Qouchouts vint faire une incursion dans la province de Kât, d'où il se retira après avoir enlevé une grande quantité de prisonniers. Le khan renvoya alors dans son pays le Qalmouq nommé Bouiân, prince (tourè) de l'orouq des Tourghâouts, qui se trouvait à cette époque dans le Kharezm où il était venu pour affaires de commerce, et se mit à la poursuite des Qalmouqs, qu'il atteignit le quinzième jour vers midi, dans un endroit appelé Yougourouk-Bâch (Tête —). Le khan les attaqua aussitôt. L'ennemi passa la nuit dans cet endroit; mais se sentant trop faible pour recommencer le combat, il s'enfuit le lendemain matin. Le khan s'arrêta dans cet endroit et ne se remit à la poursuite des Qalmouqs qu'après avoir fait prendre un repos à ses troupes et abreuver les chameaux et les chevaux. L'ennemi avait abandonné dans sa fuite nombre de chameaux et de chevaux, mais voyant que malgré cela il lui était impossible d'échapper, il s'était rassemblé en un seul corps et était allé se

---

1) Voyez plus haut page 342.
2) Ne glisse pas! Ne glisse pas! Voyez plus haut page 341.
3) 1058 a. D. 1648.

cacher au fond d'un ravin, d'où il vint fondre sur les premières troupes qui l'atteignirent. C'était le khan en personne qui avait pris les devants avec un petit nombre de cavaliers. L'armée le suivait . . . . sans s'inquiéter de rien. On n'avait plus le temps de descendre de cheval et de se ranger en bataille. Cette petite troupe fit bravement face à l'ennemi et combattit à cheval. Le Dieu Béni et Très-Haut daigna accorde la victoire à ces braves en récompense de la confiance qu'ils avaient eue en lui. Ils culbutèrent les Qalmouqs, dont le chef eut le bras percé d'une balle.
L'étendard, le porte-étendard et quelques autres Qalmouqs tom- 324
bèrent entre les mains des vainqueurs. Le reste se sauva par la fuite. Le khan passa la nuit dans cet endroit; le lendemain il reprit le chemin de Khivaq, où il rentra victorieux quelques jours plus tard.

Dans l'année du lièvre (taouschqân)[1], le khan marcha contre Baïrâdj, chef d'une tribu de Turcomans, du même nom de Baïrâdj, qui n'avait pas voulu se soumettre au khan, et dont les habitations se trouvaient sur les bords de la rivière appelée Atrèk-Kourguène. Cette expédition du khan fut une expédition vraiment étonnante. Après une marche de quelques jours, le khan, pensant qu'il était arrivé près du lieu où devait camper cette tribu, laissa dans un endroit ses tentes et les vivres de son armée, et ayant pris des provisions pour trois jours seulement, il continua sa route à la recherche de l'*il* ennemi. Il marcha ainsi pendant sept à huit jours sans pouvoir trouver l'*il*. Il y eut alors parmi les troupes une disette telle qu'on ne pouvait pas trouver un pain pour un cheval[2]). Aussi l'armée entière se dispersa de tous les côtés et resta en arrière, de sorte que des dix mille hommes qu'avait emmenés Aboul-Ghâzi-Khan, il ne lui en resta bientôt plus que quatre cents. Le khan continua néanmoins sa mar-

---

1) 1061 A. D. 1651.

2) Les manuscrits et le texte de Kazan disent tous برنانغه برآت تبا بيلماديلار On ne pouvait pas trouver un cheval pour un pain!

che avec ce peu d'hommes. Ils rencontrèrent à l'improviste quelques marchands turcomans de la tribu des Tèkès[1]), qui se mirent à fuir, dès qu'ils aperçurent les troupes d'Aboul-Ghâzi-Khan. On prit pourtant un ou deux de ces marchands que l'on tua sur place. Un autre qui était monté sur un bon cheval était parvenu à s'échapper. En le poursuivant on arriva par hazard aux habitations de Khan-Mirza[2]). On revenait, après s'être rendu maître de cet aoul, lorsque l'avant-garde rencontra et amena devant le khan un Tèkè nommé Avanich, qui venait des aouls de Baïrâdj et voyageait pour des affaires de commerce. Cet homme ayant
325 indiqué l'endroit où se trouvaient les habitations de Baïrâdj, le khan se dirigea aussitôt de ce côté. Arrivés près de l'aoul, les hommes qui étaient avec le khan partirent pour aller piller les habitations. Il ne resta auprès du khan qu'une trentaine d'hommes avec lesquels il fondit sur l'aoul. En un mot ce fut un combat, comme il n'y en avait encore jamais eu. Un des serviteurs du khan ayant, par hazard, renversé Baïrâdj d'un coup de fusil, ces trente braves se jetèrent en avant et ne revinrent auprès du khan qu'après avoir fait main basse sur tous ces Turcomans et fait prisonniers leurs (femmes) et leurs enfants.

Aboul-Ghâzi-Khan accorda à ces braves de riches récompenses et rentra, quelques jours après, victorieux à Khivaq.

Expédition d'Aboul-Ghâzi-Khan contre les Ymirs et les Sâriqs.

Dans l'année du serpent, *ylân*[3]), le khan marcha contre l'il d'Ymir, qu'il trouva dans l'endroit appelé Toudj. Il ravagea leurs habitations et réduisit les habitants en esclavage. En revenant il rencontra, par hazard, près du puits de Dinâr où il s'était arrêté, la tribu des Sâriqs qu'il pilla également. Avec la grâce de Dieu

---

1) ناكاه تكه خلقندين; l'éditeur de Kazan a fait de ناكاه تكه le peuple de Nakè - Takè ناكه تكه!

2) L'auteur ne dit pas qui était ce khan Mirzâ.

3) 1062 = A. D. 1652.

le khan les fit prisonniers ainsi que leurs enfants; il leur enleva tous leurs troupeaux et rentra victorieux à Khivaq.

Seconde expédition d'Aboul-Ghâzi-Khan contre les Qalmouqs.

Cette même année des troupes qalmouques de l'orouq des
Tourghâouts, sous le commandement de trois chefs (touré), nom- 326
més Merkène, Tâïchi, Oqtchoutèbè et Toghoul, vinrent ravager les villages des environs de Hèzâr-Asb, et poussèrent jusqu'à Sèdour, et de là à Daroughân où ils pensaient que les habitants avaient leurs biens et leurs troupeaux; puis ils retournèrent sur leurs pas, traînant à leur suite tous les prisonniers qu'ils avaient pu faire en passant par ces endroits. Aboul-Ghâzi-Khan, à la réception de cette nouvelle, se rendit à Hèzâr-Asb, d'où il envoya un ambassadeur, nommé Yâdigâr-Inâq à Abdoul-Aziz-Khan [1]), pour le prévenir de se tenir sur ses gardes contre ces Qalmouqs qui devaient, pensait-il, s'être dirigés sur Boukhara. Cet ambassadeur, arrivé vis-à-vis de Dâroughan, eut l'idée de passer le fleuve pour prendre des informations. Il apprit effectivement, sur l'autre rive, que les Qalmouqs étaient déjà retournés sur leurs pas. Il n'eut pas plus tôt acquis la certitude de leur retour qu'il accourut en informer Aboul-Ghâzi-Khan. Cependant dix jours s'étaient déjà écoulés. Le khan fit aussitôt assembler tous ses beks, mais ceux-ci furent tous contre le projet qu'il avait formé de poursuivre les Qalmouqs, alléguant pour raison que ces derniers ayant une avance de dix jours, il serait de toute impossibilité de les atteindre. Cependant Aboul-Ghâzi-Khan, malgré tout ce que purent dire les beks, monta à cheval et se mit à la poursuite des Qalmouqs. Après quelques jours de marche, il atteignit au mont Irder un parti de ces Qalmouqs, qui était resté en arrière. Il réussit à faire prisonniers tous ces Qalmouqs, qui lui apprirent que leur armée était à peu de distance devant eux. Le khan fit

1) On a vu plus haut, page 339, — que Séïd Abdoul-Aziz avait succédé, en 1055, à son père Nadir-Khan, frère cadet de Imâm-Qouli-Khan.

alors massacrer tous ces prisonniers et se remit en marche. La même nuit, au point du jour, on enleva encore une partie de ce corps. Les chefs des Qalmouqs voyant alors l'impossibilité d'échapper se rassemblèrent pour tenir conseil et décidèrent, que, puisqu'il était certain qu'ils seraient pris jusqu'au dernier, s'ils restaient tous ensemble, il fallait essayer de s'échapper en se divisant en plusieurs corps. Ceux de nous, se dirent-ils, qui doivent vivre longtemps échapperont, les autres seront pris.

327 Merkène-Tâïchi, Oqtchoutèbè et Toghoul partagèrent donc leurs troupes en trois corps et prirent la fuite, sans s'inquiéter des faibles et des traînards.

Aboul-Ghâzi-Khan marchant jour et nuit, sans s'arrêter, atteignit enfin Oqtchoutèbè et Toghoul dans un endroit appelé Sâkin-Rabât. Les Qalmouqs ne pouvant se mesurer avec le khan se fortifièrent à Sâkin-Rabât et lui envoyèrent un ambassadeur, pour lui dire qu'ils étaient arrivés sur ses terres ignorant qu'elles faisaient partie du yourt de Aboul-Ghâzi-Khan, et qu'ils s'étaient trompés de chemin en se rendant sur les terres d'Aboul-Ghâzi-Khan, qu'il était maître de les faire mourir ou de leur accorder la vie, qu'ils étaient entièrement coupables. Ils vinrent ensuite, avec leurs carquois et leurs sabres suspendus à leur cou, se jeter aux pieds du khan en lui rapportant tout le butin qu'ils avaient fait sur les terres d'Urguendj. Ils jurèrent de ne jamais rien entreprendre, à dater de ce jour, ni contre sa personne ni contre ses états; de s'opposer, si leurs forces le leur permettaient, tant aux Qalmouqs qu'à tout autre peuple qui voudrait entreprendre quelque chose contre Urguendj et, s'ils étaient eux-mêmes trop faibles, de l'avertir au moins (des mauvaises intentions de ses ennemis).

Le khan leur répondit que, comme ni leurs pères ni leurs frères aînés n'avaient jamais été les ennemis de ses états, et qu'en outre, ils disaient n'être arrivés sur ses terres que par ignorance, il leur pardonnait leur faute. Il les renvoya chez eux avec de riches présents et revint lui-même victorieux à Khivaq.

Le khan fit alors venir de Hèzâr-Asb à Khivaq Yadigâr, auquel il conféra la dignité d'inâq en le comblant en outre de faveurs et de bienfaits.

Premiere expédition d'Abdoul-Ghâzi-Khan contre Boukhara.

En un mot, le khan, après avoir soumis à sa domination tous les Turcomans, régnait depuis plusieurs années en paix et dans une tranquillité parfaite, lorsque Soultân-Qouli, khan de Balkh, lui envoya un ambassadeur pour implorer son secours contre Ab- 328
doul-Aziz, khan de Boukhara. «Abdoul-Aziz, mon frère aîné, lui faisait-il dire, a formé le projet de me priver de la vie et de s'emparer de Balkh. Vous êtes, à-présent, mon père et mon frère aîné, et je n'ai de protecteur que vous. Si vous ne déclarez pas la guerre à Abdoul-Aziz-Khan et ne marchez pas contre Boukhara, il viendra s'emparer de Balkh et me fera mourir, quoique innocent».

Ce Soultân-Qouli avait épousé une fille de Chèrif-Mohammed-Sultân, frère cadet d'Aboul-Ghâzi-Khan; il était devenu par ce mariage le neveu [2]) par alliance du khan, et voilà pourquoi il lui adressait ces paroles. Aboul-Ghâzi-Khan n'avait jamais oublié qu'Abdoullâh-Khan de Boukhara avait souvent porté la guerre dans le Khârezm, qu'il avait fait périr sans pitié trente-deux princes [3]) de sa famille, et qu'il avait emmené leurs enfants prisonniers. L'appel que lui faisait le khan de Balkh vint encore réveiller son ressentiment, et dans l'année du mouton [4]) il marcha contre Boukhara et arriva près de Koukerdlik. De là le khan détacha sur Qârâ-Koul Bèk-Qouli-Inâq avec un corps de

1) Soubhan Qouli, frère cadet d'Abdoul-Aziz-Khan et plus tard son successeur à Boukharâ, en 1091?

2) M.-à-m. Le *Kiaw*, gendre du khan, qui a le paradis pour séjour.

خان جنّت مکانغه کیاو ایردی

3) Le Mit. porte پادشاه pour پادشاه زاده.

4) 1064, A. D. 1653—54.

mille hommes, et il se dirigea lui-même sur Suïunitch-Bâlâ, qu'il ravagea ainsi que trente ou quarante villages jusqu'aux portes de Boukhara. Après cette expédition, dans laquelle il avait fait un immense butin et un grand nombre de prisonniers, le khan revint à Koukerdlik. Là il fut rejoint, trois jours plus tard, par Bèk-Qouli-Inâq, qui avait entièrement ravagé Qârâ-Koul, d'où il ramenait nombre de prisonniers et rapportait un riche butin. Quelques jours après le khan rentra victorieux à Khivaq.

Prise de Qârâ-Koul par Aboul-Ghâzi-Khan.

329 La même année le khan alla ravager une seconde fois Qarâ-Koul, d'où il vint camper à Kourdich. Abdoul-Aziz-Khan se trouvait alors à Qarchi. Ses beks qui étaient à Boukhara vinrent attaquer Aboul-Ghâzi-Khan à Kourdich, avec un corps de cinq mille hommes, mais ils furent entièrement défaits, et de ces cinq mille hommes cent seulement parvinrent à s'échapper; tout le reste fut pris et passé au fil de l'épée. Comme quelques habitants étaient venus se réfugier et s'enfermer dans la forteresse de Qârâ-Koul, le khan alla de nouveau attaquer cette place, qui fut prise et livrée au pillage et aux flammes. Après avoir fait prisonniers tous ceux qui s'y trouvaient, le khan reprit le chemin d'Urguendj, et quelques jours après il rentra en triomphe à Khivaq.

Aboul-Ghâzi marche contre Tchardjouï.

Dans l'année du singe (bètchine) le khan alla ravager Tchârdjouï, où il fit des prisonniers et rentra ensuite à Khivaq.

Aboul-Ghâzi-Khan marche sur Yâïdji.

Au commencement de l'année de la poule (toqouq)[1], lorsque la lune était dans le signe du bélier (hamal), le khan alla ravager

1) 1065, A. D. 1654—55.

Yaïdji jusqu'à Nerzèm, et de ce côté-ci jusqu'à Qârâ-Koul, et revint avec un grand nombre de prisonniers. A la nouvelle des ravages que faisait Aboul-Ghâzi-Khan, Abdoul-Aziz-Khan et Qâssim-Khan étaient partis de Boukhara pour l'attaquer; mais à leur arrivée à Koukerdlik ils virent, d'après les rapports que leur firent les fuyards, qu'ils ne pourraient pas se mesurer avec le khan, et ils prirent la fuite en désordre, de toute la vitesse de leurs chevaux, abandonnant vivres et provisions.

La même année, le khan alla attaquer Kerminé qu'il prit et 330
livra au pillage. Il en revenait avec un grand nombre de prisonniers et s'était arrêté au-delà de la rivière[1]) qu'il avait passée sur un pont. Personne ne pouvait supposer qu'on serait attaqué le lendemain matin par l'ennemi, et tout le monde s'était endormi, se croyant même plus en sûreté que chez soi. Au point du jour une grande partie de l'armée s'était remise en route, chassant devant elle les chameaux, les chevaux, les vaches et les moutons que l'on avait enlevés à l'ennemi. Quelques moments après tout ce qui restait de troupes l'avait également suivie avec les prisonniers qu'on avait faits, et aux premiers rayons du soleil, de cette armée forte de quinze mille hommes, il ne restait plus même une centaine d'hommes auprès du khan, lorsque Khodjam-Birdè Atâliq vint le réveiller en lui disant: «Vous êtes d'une imprudence étonnante, levez-vous; il faut monter à cheval. Où est l'ennemi? où sont les nôtres»? dirent alors le khan et ceux qui l'entouraient.

Il faut savoir que pendant la marche sur Kerminé un homme de la famille de Awliâ-Ouïghour avait disparu, dans l'endroit nommé Tamlik-Atâ. On était venu le dire au khan[2]); mais le khan et toute l'armée avaient pensé que cet homme s'était égaré, et qu'il s'était dirigé vers le fortin)[3]) qu'on avait construit dans un en-

---

1) دریا نینك کوپر وسندین اوتوب توشدی

2) ایرلیک کیشی کا آیتدیلار au brave.

3) سالیق

droit appelé Amâtgha-Boulâq. Le fait est que cet homme était parti, trois jours avant nous, pour aller avertir Abdoul-Aziz-Khan de l'approche de notre armée, qui ne savait rien de cela. Des troupes nombreuses étaient tout d'un coup sorties de Boukhara pour nous attaquer.

Aboul-Ghâzi-Khan n'eut pas plus tôt aperçu l'ennemi qu'il monta à cheval pour rejoindre son armée, qui s'était déjà éloi-
831 gnée. Tous ceux qui étaient partis le matin avaient été arrêtés par un grand canal qu'ils avaient trouvé devant eux, et que leurs chameaux n'avaient pas pu passer. L'ennemi, dont les forces paraissaient de loin s'élever à quarante ou cinquante mille hommes, ne fut pas plus tôt arrivé à l'endroit où avait campé le khan, qu'il envoya à sa poursuite un corps de mille hommes, tous couverts de fer et d'acier. Le khan se voyant atteint mit pied à terre avec sa petite troupe, forte tout au plus de cent hommes. Il expédia quelques cavaliers vers l'endroit où s'étaient arrêtés ses chameaux et ses soldats, pour en amener des renforts. Il y envoya également les drapeaux et les trompettes avec l'ordre d'y sonner du cor, afin, dit-il, que l'ennemi prenne les chameaux pour le corps de notre armée et s'imagine que nous n'en sommes que l'avant-garde. Le khan envoya Yadigâr-Atâliq avec trente de ses braves à la rencontre de ces mille hommes, rangea, sur plusieurs rangs, le reste de son infanterie et attendit l'ennemi. Ces trente cavaliers s'élancèrent, aux cris de Allâh-yâr (Dieu nous aide) sur ces mille hommes, qui prirent tout d'un coup la fuite; mais, quelques moments après, ceux-ci vinrent charger nos trente hommes qui d'abord se retirèrent, puis se retournèrent avant d'avoir atteint nos rangs, et l'ennemi prit de nouveau la fuite. En un mot, ils se chargèrent ainsi réciproquement jusqu'à sept fois de suite.

Cependant des renforts nous arrivaient peu-à-peu, par cinq ou dix hommes, de l'endroit où se trouvaient nos chameaux. Le
832 khan avait déjà auprès de lui cinq ou six cents hommes d'infanterie, et deux ou trois cents cavaliers étaient aux mains avec l'ennemi. En ce moment Abdoul-Aziz-Khan arriva avec un corps

nombreux et commença un tel feu de mousqueterie que la fumée empêchait de rien voir devant soi.

Il faut savoir qu'à l'époque de cette expédition d'Aboul-Ghâzi-Khan contre Kerminé, son fils, Anoucha-Mohammed-Bèhâdour-Khan, n'était encore âgé que de quatorze ans, et c'était sa première campagne. J'avais accompagné Aboul-Ghâzi-Khan dans cette expédition. Lorsque l'ennemi était ainsi arrivé tout d'un coup sur nos pas, Aboul-Ghâzi-Khan, qui a le ciel pour demeure, le lion terrible, le conquérant du monde, avait envoyé d'abord Anoucha-Mohammed-Béhâdour-Khan, puis, quelques moments après, Khodjam-Birdè-Atâliq, Dewlèt-Atâliq et Bèk-Qouli-Inâq, pour ramener les troupes qui s'étaient déjà éloignées. Après leur départ l'ennemi était arrivé en grand nombre et avait tellement cerné Aboul-Ghâzi-Khan, qu'il lui était devenu impossible de s'échapper. J'allai moi-même compter les troupes ennemies, qui étaient cent fois [1]) plus nombreuses que les nôtres. Nos gens souffraient beaucoup. Encore une heure de combat, et nous allions être culbutés et anéantis. Soixante hommes de ceux qui entouraient le khan firent une nouvelle charge. Anoucha-Mohammed-Khan qui arrivait en ce moment avec deux cents cavaliers alla faire sur le flanc de l'ennemi une charge si vigoureuse, qu'il passa sur le corps de cette armée forte de soixante mille hommes,
en combattant avec une bravoure qui arracha des cris d'admira- 333
tion à toute l'armée. Une troupe de soixante et dix à quatre-vingts fantassins, qui étaient restés auprès du khan, se jeta alors en courant sur l'immense armée d'Abdoul-Aziz-Khan, en criant «L'ennemi fuit». L'exemple de cette troupe fut suivi par trois ou quatre cents hommes d'infanterie, qui formaient l'aile droite et l'aile gauche. Nos deux ou trois cents cavaliers firent de leur côté une charge vigoureuse, et par la volonté de Dieu, l'armée d'Abdoul-Aziz-Khan fut défaite et prit la fuite. Les braves guerriers d'Aboul-Ghâzi-Khan poursuivirent l'ennemi,

1) T. K. quatre fois.

l'épée dans les reins, jusqu'à la rivière qu'une partie seulement réussit à franchir sur le pont, le reste périt dans la rivière en cherchant à la passer à la nage. Abdoul-Aziz-Khan lui-même poursuivi, la lance dans les reins, par quelques-uns de nos braves, ne réussit qu'avec cent mille peines à s'échapper de leurs mains, et ne se sauva qu'en se jetant dans la rivière, qu'il passa à la nage.

Après cette glorieuse victoire, Aboul-Ghâzi-Khan rentra avec une immense quantité de prisonniers à Khivaq, où il fit rassembler tout le peuple auquel il donna un grand festin. Aboul-Ghâzi-Khan fit l'éloge de la bravoure dont Anoucha-Mohammed avait fait preuve dans cette dernière expédition. «C'était, dit-il, la première campagne de notre fils. Dieu a béni ses premiers pas et ses premières armes en nous accordant sa victoire sur un aussi grand roi qu'Abdoul-Aziz-Khan».

Après ce festin, le khan donna à son fils un drapeau et des troupes et lui fit présent de Hèzâr-Asb.

Expédition d'Aboul-Ghâzi-Khan contre Vardanzi.

Dans l'année du chien (it)[1]) Aboul-Ghâzi-Khan alla ravager Vardanzi, d'où il revint avec beaucoup de prisonniers.

Dernière expédition d'Aboul-Ghâzi-Khan contre Boukhara.

Dans l'année du léopard (bars)[2]) le khan alla ravager les environs de Boukhara, qu'il fit piller pendant dix jours de suite.
384 Il poussa jusqu'à la porte dite de Namâz-Gâh, mais il n'entra pas dans la ville, parce que Abdoul-Aziz-Khan se trouvait alors à Samarcande, et qu'il ne restait plus dans les murs de Boukhara que quelques Tâdjiks et quelques femmes. «Si nous entrions dans

1) 1068—69 (1658).
2) 1072 (1661).

la ville, dit-il, tout le monde nous blâmerait et dirait qu'Aboul-Ghâzi-Khan s'est emparé de Boukhara défendu par quelques femmes. Si Dieu veut, je viendrai prendre Boukhara quand Abdoul-Aziz-Khan y sera lui-même». Après avoir fait un immense butin et un grand nombre de prisonniers, le khan reprit le chemin du Khârezm et rentra, quelques jours après, triomphant à Khivaq. «J'ai atteint l'âge de soixante ans, dit alors Aboul-Ghâzi-Khan, et je n'ai plus de raison pour faire encore du mal à un peuple musulman. Dieu m'a toujours fait sortir victorieux de toutes les guerres que j'ai eues à soutenir pour quelques motifs; je veux maintenant employer le reste de mes jours à prier Dieu, le Très-Haut, et à faire des expéditions contre les Qizilbâch (les Persans) et contre les Qalmouqs». Après avoir fait ce voeu il envoya un ambassadeur dans le Mâverân-Nahr (Transoxiane), fit la paix avec Abdoul-Aziz-Khan et remit les rênes du gouvernement entre les mains de son fils.

Aboul-Ghâzi-Khan passa de ce monde périssable dans le séjour de l'éternité, en 1074 [1]) dans l'année du lièvre (touchqân), dans le mois de ramadhan, après un règne de vingt-trois ans.

Cette histoire des Tatars, Chèdjèrèï-Turk, a été terminée en 1076, dans l'année du serpent (*ylân*) [2]) et écrite dans le vilayèt [3]) d'Urguendj. Jamais, depuis Adam, aucun souverain ni aucun prince n'avait encore écrit lui-même sa propre histoire. Mais à cause de l'ignorance du peuple d'Urguendj cette histoire était devenue une nécessité, voilà pourquoi (il) le khan l'a racontée.

Que Dieu leur pardonne à tous deux [4]) leurs péchés et daigne jeter un voile sur leurs fautes.

---

1) A. D. 1663. Il faudrait au moins dans le mois de djoumadi 2me.

2) A. D. 1665.

3) Nous avons déjà eu l'occasion de faire observer que l'auteur emploie le mot *vilayèt* tantôt dans le sens de province, tantôt dans le sens de ville.

4) A Aboul-Ghâzi-Khan et à son fils qui a terminé cette histoire.

Fin. 1234[1]) (A. D. 1815). A la fin du manuscrit Dahl on trouve sur la marge les vers persans (qui suivent):

«Avec l'aide de Dieu que n'atteint jamais le sommeil, la copie de ce livre a été terminée un mercredi. Je demande une prière pour moi à tous ceux qui le liront, car je suis un pauvre pécheur».

1) Date de la copie de ce manuscrit.

I.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES EN CARACTÈRES FRANÇAIS.

(Les chiffres en parenthèses indiquent les notes.)

A.

B.

E.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.